

Accessions

155.757

Shelf No.

G.3556.1

Barton Library. V.39

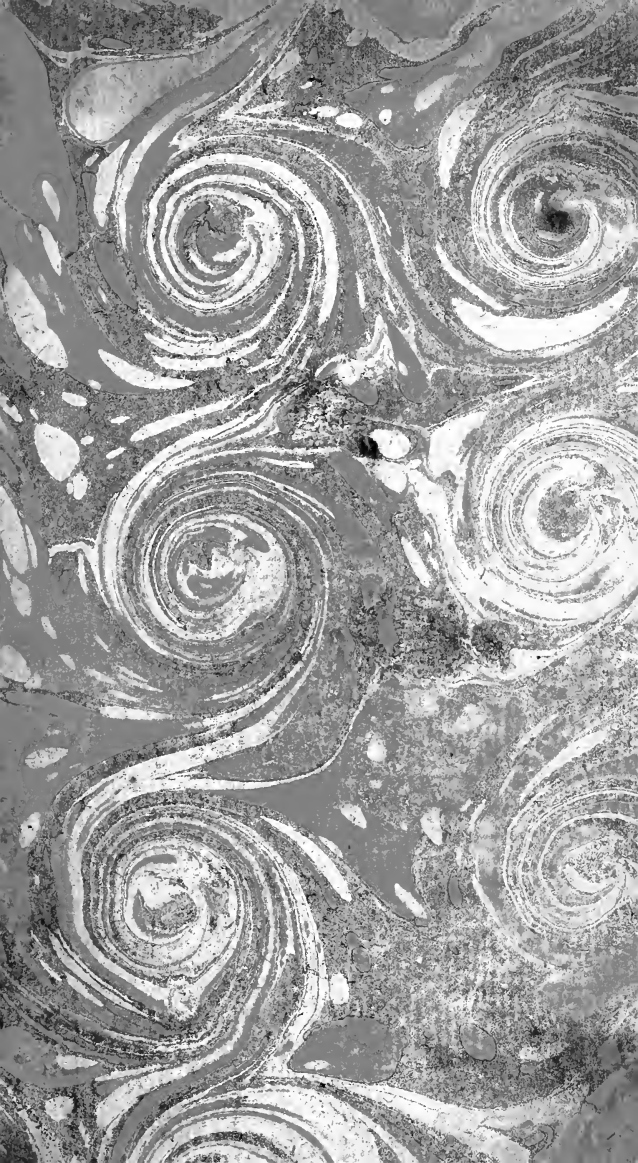


Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.





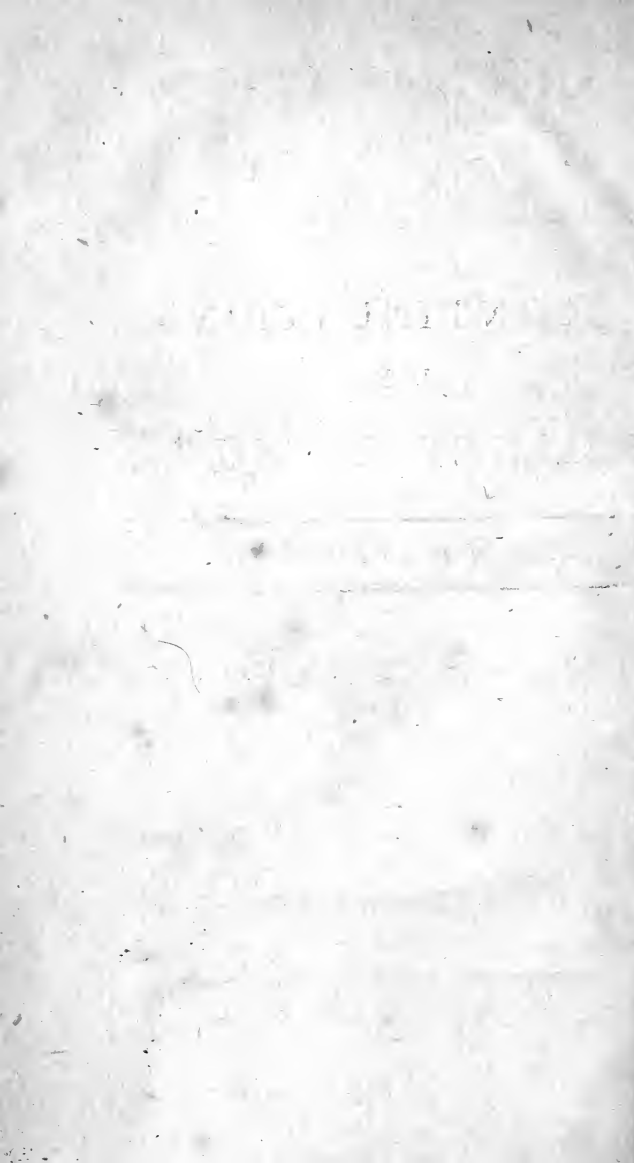


CONTINUATION

D E S

MILLE ET UNE NUITS.

T O M E S E C O N D.



CONTINUATION

D E S

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES;

*Traduits littéralement en François par Dom
Denis CHAVIS, Arabe de nation, Prêtre
de la Congrégation de St. Bazile, & rédigés
par M. CAZOTTE, Membre de l'Académie
de Dijon, &c.*

TOME SECOND.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs - Libraires.

Et se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente:

M. DCC. LXXXVIII.

C3556

639

155757

May 1878

LA SUITE

DES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

AVENTURES

De Simoustapha & de la Princesse Ilsetilsone.

Sous le règne du calife Haroun-Alraschid, un jeune homme d'une figure distinguée par la régularité de ses traits, par la beauté & l'agrément de sa physionomie, la richesse & l'élégance de sa taille, vint s'établir à Bagdad. Il y acheta un hôtel considérable, vacant par la mort d'un grand de la ville; il y fait des embellissemens aux jardins, convenablement à ses vues; donne une nouvelle disposition aux appartemens; en un mot il transforme ce petit palais en une magnifique maison de traiteur, telle qu'il n'en avoit jamais existé dans Bagdad, & peut-être dans aucune ville d'Asie.

A iij

L'on y étoit servi sur de l'argenterie & de la porcelaine par des esclaves vêtus d'un goût & d'une propreté recherchés. La pâtisserie & tous les autres mets y étoient assaisonnés avec une délicatesse à laquelle les cuisiniers même du calife ne pouvoient atteindre. Ce traiteur, fort extraordinaire dans sa profession, se faisoit appeler Simouftapha.

Sa belle figure, ses manières engageantes & polies, & la bonne chère qu'on faisoit chez lui, attirèrent bientôt dans sa maison une foule d'amateurs ; les principaux de Bagdad ne furent pas exempts de la curiosité de connoître ses talens ; & comme il avoit l'art d'aiguïser par ses ragoûts, l'appétit le plus émouffé, il étoit devenu le traiteur favori de ce qu'il y avoit de plus distingué & de plus riche à la cour & à la ville. Sa maison & ses jardins ne désem-
plissoient pas de ceux qui cherchent plutôt à vivre pour manger, qu'à manger pour vivre.

Les courtisans du calife s'entretenoient tous les jours devant lui de la chère exquise qu'ils avoient faite chez le beau traiteur ; mais, ou ce prince avoit trop d'affaires

pour donner son attention à des propos de cuisine, ou l'envie de s'assurer par lui-même du savoir-faire de Simoustapha, devoit lui venir d'une manière conforme au caractère & aux fantaisies ordinaires de ce souverain.

Les esclaves, les femmes surtout, du palais d'Haroun, n'en sortoient jamais sans aller rôder autour de la boutique de Simoustapha, & sans en rapporter quelques petits chefs-d'œuvres de sa façon.

La plus empressée de toutes étoit Namouna, attachée dès le berceau à la princesse Ilsetilsone, fille bien aimée & seul fruit de son mariage avec Zobéïde, celle de ses femmes qu'il aimait le plus & à laquelle il fut attaché jusqu'à la mort.

Namouna jouissant de la liberté accordée aux femmes de son âge, se promenoit tous les jours dans les rues de Bagdad. Les petits enfans la reconnoissoient sous son voile & la saluoient par son nom, dès qu'ils la voyoient.

Simoustapha, dont elle fréquentoit la boutique, naturellement obligeant pour tout le monde, l'étoit encore plus pour elle. Il la faisoit asseoir, la servoit la première,

8 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
& par ses manières & ses discours, la
combloit de ces attentions, de ces politesses
aisées dont la grâce enchante sans embar-
rasser.

La bonne vieille, en s'en retournant
satisfaite de toutes ces prévenances, disoit
en elle-même : « ah ! beau jeune homme,
que le ciel te bénisse ! tu ne méprises pas la
vieillesse : » puis venant entretenir la jeune
princesse des diverses nouvelles qu'elle avoit
appries dans ses tournées de ville, elle
finissoit toujours par l'éloge du charmant
Simouftapha.

Il lui avoit fait voir tous ses jardins avec
une complaisance si grande, l'avoit traitée
avec tant de respect, tant d'égards ; & cela
sans la connoître. Tous ses procédés étoient
naturels & découloient d'une ame bien-
faisante & d'un grand fond de respect &
d'égards pour le sexe.

« Il a le propos, ajoutoit-elle, si obli-
geant, le son de voix si caressant, si doux,
qu'on se payeroit de ses seules paroles. Son
maintien est noble comme ses actions, &
il est si beau qu'il fait oublier ce qui est
écrit du fils de Jacob, du beau Joseph
d'Egypte. Dieu garde de mal celle qui

fera tentée de l'arrêter par son manteau; mais ce sera en vain, car il est modeste comme une colombe.»

Il se fit donc s'amusoit du radotage de sa vieille confidente. Elle étoit la première, quand celle-ci revenoit de la ville, à lui demander si elle avoit été en bonne fortune chez le beau traiteur.

« Je me ferois bien gardée d'y manquer, répondit un jour Namouna, je ne suis pas assez folle pour m'en rendre amoureuse, mais je me permets de me régaler de ce qu'il fait; quant à lui, c'est un morceau de reine. Il faudroit qu'elle fût bien dégoutée pour ne pas s'accoutumer d'un jeune homme plus beau que tous les princes de la terre. — Pourquoi me refuserois-je au plaisir de le voir, & au bien qu'il me fait; un seul de ses regards semble me rajeunir, & je crois que c'est par l'enchantement de ses yeux qu'il assaisonne ses pâtisseries, dont rien n'égale la perfection; j'en ai apporté à Mefrour, le chef des eunuques, un échantillon, dont on entendra parler dans le palais. »

Namouna ne se trompoit pas. Mefrour, chef des eunuques, avoit porté la tarte

10 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
qui lui avoit été donnée par la bonne gouvernante , à la sultane favorite ; celle-ci en avoit régalié le calife , sans le prévenir que cette pâtisserie vint du dehors.

Haroun s'étoit récréé sur sa bonté , & venoit d'apprendre qu'elle sortoit de la boutique de Simouftapha le traiteur , dont il avoit été si souvent question.

La favorite propose à Haroun de le regaler le lendemain d'un service entier de la cuisine de cet excellent traiteur , & Mesfrouz a ordre d'aller chez lui , pour lui en ordonner les apprêts.

Voilà déjà une partie de l'effet qu'a produit dans le palais l'enthousiasme de la vieille en faveur de Simouftapha : il ne fera qu'augmenter : tout y doit concourir ; son adresse & sa belle figure , l'excellence très - réelle de ses ragoûts , & la préoccupation en sa faveur , née presque subitement dans le palais , quoiqu'il fit parler de lui dans tout Bagdad depuis près d'un an.

Haroun mangea chez sa favorite avec un appétit & une satisfaction extraordinaires. Le lendemain il fit servir sa propre table de mets venus de la même boutique ; ses femmes s'en régalerent : enfin , l'en-

gouement vint au point, qu'on avoit mal diné dans le palais, lorsqu'on n'avoit pas eu sur sa table un ou deux plats de la main de Simoustapha.

Namouna triomphoit en voyant augmenter le crédit de son idole : le calife avoit déjà envoyé sur la table de sa fille Ilsetilsone plusieurs des ragoûts qu'il avoit jugé les plus exquis; ils n'avoient point autant flatté son palais que la gouvernante s'y attendoit. Les récits continuels de celle-ci lui donnoient des distractions, mais la gourmandise n'y étoit pour rien.

« Voyez, lui disoit cette bonne femme, combien ceci flatte l'œil : respirez l'odeur de ce gâteau; » ensuite elle passoit à la description de la cuisine de Simoustapha : « elle est aussi brillante que si elle étoit tapissée de miroirs : le pavé en est d'un marbre poli; les ustenciles sont d'un brillant à éblouir : au milieu de sept beaux jeunes gens, parés comme un jour de nûces, & employés autour des fourneaux, Simoustapha veille à tout ce qui se fait autour de lui : sa tête, qui s'élève au-dessus de celle de ses ouvriers, lui donne l'air de la lune entre les sept étoiles; quand

21 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
chaque plat est apprêté, il y met la dernière main, & ce charme secret & inexprimable qu'on trouve à tout ce qui sort de chez lui. » La vieille, en redoublant à tout propos les éloges du traiteur, ne s'appercevoit point de l'effet que faisoient ses discours sur la jeune princesse : ils y allumoient une flamme aussi vive que dangereuse.

Ilsetilsone, qui veut se déguiser à elle-même comme aux autres; le penchant qui la porte à aimer un homme de la profession de Simouftapha, en cherchant à combattre une passion naissante, perd le sommeil, l'appétit, le repos de l'ame, & tombe dans une langueur dont les suites effrayent la tendresse d'Haroun.

La pauvre gouvernante gémit de l'état dans lequel elle voit sa charmante maîtresse; les soupirs qui lui échappent lui font soupçonner, mais vaguement, le sujet de ses inquiétudes. Enfin, un ordre qu'elle reçoit, quoique de peu de conséquence, détermine ses conjectures.

Ilsetilsone depuis deux jours n'a rien pu manger. « Je vois, lui dit Namouna, que je ferai obligée de vous aller chercher,

comme pour moi, un plat de la main de mon ami Simoustapha. »

La belle sourit sans répondre, & la discrète vieille court à la boutique du traître. « Servez-moi bien, lui dit-elle, mon aimable jeune homme : j'ai une fille dont la vie m'intéresse plus que la mienne : mettez toute votre science à arranger un plat dont la faveur puisse lui réveiller l'appétit : il y a deux jours qu'elle n'a mangé, & je crains qu'elle n'en meure. Si vous trouvez le moyen de faire un ragoût qui lui plaise, cent sequins ne me coûteront rien pour vous récompenser. »

Simoustapha regardoit la vieille entre deux yeux : il la connoissoit parfaitement, & savoit qu'elle n'avoit point de fille ; d'ailleurs, les cent sequins offerts, étoient propres à le mettre au fait, s'il ne l'eut déjà été.

« Elle est donc indisposée, reprit-il d'un air inquiet. — Plus qu'indisposée, répond Namouna : vous m'en voyez dans un chagrin.... Mais ce qui vient de vous est si bon, que si ses lèvres y touchent, j'espère qu'elle se trouvera mieux. »

« Je vais, reprit Simoustapha, trembler

pour la première fois de ma vie, de ne pas réussir assez bien » ; il se met à l'œuvre, & ne souffre pas qu'un autre que lui y mette la main : en peu d'instans, la vieille gouvernante peut reprendre le chemin du palais ; mais auparavant elle veut payer ce qu'elle emporte.

Simoustapha refuse toute espèce de prix : « si on peut manger le plat, dit-il, je suis trop payé ; s'il ne vaut pas la peine qu'on le mange, je n'en dois point recevoir de paiement. »

Namouna arrive au palais, présente le ragoût ; Ilfetilfone le goûte, le trouve délicieux, & le mange en entier. Les yeux de la gouvernante pétilloient de joie, en voyant le succès de son petit stratagème : elle élevoit aux nues la complaisance, l'empressement & l'adresse de Simoustapha.

« Il a cru, dit-elle, que c'étoit pour ma fille ; dans l'instant il s'est mis au travail : je lui ai voulu donner cent sequins, mais il n'a rien voulu prendre, il lui suffisoit de m'obliger. »

« Où a été se loger l'ame & la noblesse d'un prince ? disoit Ilfetilfone en soupirant. — Elle loge, répondoit Namouna,

dans un corps où Salomon lui-même s'honoreroit de se trouver s'il reparoissoit sur la terre , & il auroit de la peine à régner d'aussi bonne grâce que Simouftapha fait la cuisine. »

Le repas de la princesse étoit fini , & cette belle personne s'abandonnoit de nouveau à ses rêveries. « Quoi ! lui dit Namouna , vous allez encore rêver après avoir bien mangé ! au lieu de chercher à vous distraire , pour vous mettre en état de recevoir le calife plus agréablement que vous ne le faites , & lui donner de la consolation.

« Je ne puis faire autrement , ma chère Namouna , disoit la princesse , j'ai malgré moi le cœur ferré. — Je m'en doute bien , répond la gouvernante ; vous avez au-dedans de vous un gros secret qui vous étouffe , & vous me le cachez , à moi ! qui vous aime plus que ma vie.

« C'est , répond Ilsetilsone , que mon secret ne me faisant point d'honneur , il doit mourir avec moi : si je ne puis pas le garder , dois-je espérer qu'un autre le garde ?

« Avec ces raisonnemens-là , repart la

bonne gouvernante , vous vous ferez mourir , ma belle princesse ; mon ame est un puits où votre secret va descendre pour ne plus reparoître , & je puis imaginer un moyen de vous procurer du soulagement.

« Oh Namouna ! interrompit Ilsetilsone , demandez à Dieu avec moi de me guérir : il me faut un miracle de sa part.

« Eh bien , quand nous saurons de quoi il s'agit , nous le prierons de concert , & nous obtiendrons de lui ce miracle : il en a déjà fait plus d'un dans ces lieux ; c'est ici qu'il établit les Juifs ses premiers élus , en les tirant des mains de Pharaon. Pour vous tirer d'affaire , ma princesse , il ne s'agira pas de mettre la mer à sec. Au lieu d'un grand homme comme Moïse , il ne lui faut qu'un instrument subalterne , & me voici toute prête à lui en servir : prenez confiance en moi , ne redoutez ni infidélité ni indiscretion de quelqu'un qui vous aime plus que sa vie , dont le sacrifice est tout prêt , dès qu'il s'agira de votre bonheur. J'ai de l'âge & de l'expérience ; je puis vous donner des conseils utiles , imaginer des ressources , dont votre inexpérience ne pourroit jamais vous laisser

entrevoir l'idée. En un mot, je ne vous quitte plus que vous n'ayez déposé dans mon sein, le sujet de la mélancolie à laquelle vous vous abandonnez, au péril de vos jours.

« Oh ! ma bonne Namouna, reprit la princesse, la confusion devrait me fermer la bouche ; mais ma confiance en vous me force de l'ouvrir.

« Vous connoissez beaucoup mieux que moi la véritable cause de mon mal, & j'aurois à vous reprocher d'y avoir contribué plus qu'un autre, si je ne voyois évidemment que ce qui m'arrive est l'effet de l'inévitable fatalité.

« J'aime comme une folle : tout ici a contribué à m'enflammer & à me déranger la tête ; vous, Namouna, les femmes du palais, le calife mon père, tout, jusqu'à mes propres songes, dans lesquels à deux fois différentes, il m'a semblé le voir.... A présent nommez, si vous l'osez, l'objet de mon amour : dites quel est le seul homme pour lequel la fille du commandeur des fidèles, du roi des rois de la terre, voudroit vivre ; sans lequel la vie lui sera insupportable : excusez, si vous le pouvez,

18 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
cette incroyable extravagance, & pardonnez-vous de l'avoir conduite à l'excès par vos récits & vos éloges continuels.

« Vous l'avez vu en songe ? répond la vieille gouvernante d'un air recueilli : il faut s'assurer si c'étoit bien lui : étoit-il aussi beau que l'ange qui versa le sorbet au grand Prophète, quand Mahomet fut parvenu jusqu'au septième Ciel ? vous rappelez-vous ses traits ?

« Non, cela m'est impossible, dit Ilsetifone ; j'étois troublée, ravie par la vue d'un objet enchanteur : il étoit à mes pieds, il me juroit de n'adorer que moi ; mais dans les deux songes c'est toujours le même objet que j'ai vu. Je le reconnoitrois, s'il m'étoit de nouveau présenté ; mais il m'est aussi impossible de le peindre que de l'oublier.

« Ainsi, Namouna, ajouta la princesse d'un air confus, tandis que les souverains de l'Orient s'exposent l'un après l'autre, aux refus du calife mon père, en briguant le prétendu bonheur d'obtenir ma main, l'objet de l'amour & de l'ambition de tant de rois, ne verroit de bonheur qu'à pouvoir se lier pour la vie à... »

« A Simouftapha, reprit la vieille ; nommez-le hardiment , fon nom eft un éloge. Il y a bien des couronnes fur la terre ; elles tomberoient toutes fur la tête de Simouftapha qu'il n'y en auroit pas une de déplacée ; il y a cent rois , il n'y a qu'un Simouftapha.

« Prenez-garde Namouna, dit Ifetilsone, vous achevez de me perdre. — Qui moi ! ma chère princeffe, je vous aime plus que ma vie : je permets à l'ange de la mort de me fermer les yeux, dès qu'ils auront pu être témoins de votre félicité : il faut que nous voyions enfemble Simouftapha, & fi vous le reconnoiffez pour celui qui vous a été montré deux fois en fonge, l'arrêt du fort qui vous destine à lui eft irrévocable, & je me rends, fur-le-champ, l'instrument de votre destinée.

« Mais comment, reprit Ifetilsone, puis-je le voir fans m'exposer?.... Reposez-vous fur moi, dit la vieille ; dormez bien cette nuit ; que le sommeil ranime les roses de votre teint, & rappelle l'incarnat de vos lèvres. Demain, pas plus tard, vous verrez votre amant, vous reconnoîtrez fi c'est lui qu'un fonge enchanteur vous a

20 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
offert, & comme je dispose ici de tout
pour votre service, les choses seront arran-
gées de manière que vous ne soyez ni
gênée ni compromise ; Ilsetilfone, un peu
soulagée, alla se mettre au lit. »

Dès le lendemain matin, la vieille vole
à la boutique de Simoustapha. « Je viens,
lui dit-elle, vous rendre compte du ragoût
que vous m'avez livré : vous en avez été
payé à votre manière, car il n'en est pas
resté traces ; mais mon beau jeune homme,
ajouta-t-elle, que me donnerez-vous si je
vous apprends la plus heureuse de toutes
les nouvelles pour un homme de votre
âge & de votre habileté ?

« Ce qu'il vous plaira d'exiger de moi,
reprit Simoustapha.

« Je vous dirai, poursuivit la vieille,
que la Dame que vous avez si bien régalée,
vent aujourd'hui à dîner de votre façon ;
mais prenez bien garde que tout soit accom-
modé de votre propre main.

« Vous me donnez, répond Simousta-
pha, des ordres dont l'accomplissement va
me combler de joie. — Si cela est, reprit
Namouna, vous me devez déjà un baiser,

voyons si je pourrai augmenter envers moi le nombre de vos obligations.

« Savez-vous que vous allez donner à dîner à la plus grande & la plus belle princesse de la terre, à l'incomparable Ifetilsone? — Mon cœur, reprit Simoustapha en rougissant, me l'avoit annoncé.

« Quoi, dit Namouna, votre cœur?.... qu'est-ce que cela veut dire, votre cœur? Est-ce que vous aimeriez ma princesse?

« Les cœurs des souverains de l'Asie, reprit Simoustapha, brûlent d'amour pour elle & peuvent l'avouer. Ses beautés, ses vertus lui soumettent tout ce qui peut entendre parler d'elle, mais pour moi je me bornerois à être au nombre de ses esclaves.

« Si vous êtes prévenu en sa faveur, répond Namouna, je ne vous ai point desservi auprès d'elle, & si vous étiez dans l'impatience de la voir, je puis vous dire qu'elle a à-peu-près la même curiosité à votre égard.

« Son esclave, dit Simoustapha, est prêt à voler à ses pieds. — Dès que vous êtes dans cette disposition, dit la vieille, il sera bon que vous veniez vous-même chercher

22 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
votre paiement : vous le recevrez de sa
belle main : préparez le dîner , envoyez-le
dans le palais , par la grande porte , & par
vos propres esclaves. Dès que l'heure du
repas sera passée , vous vous présenterez
à une issue secrète , que je vais vous indi-
quer. Convenez à présent , mon cher Simouf-
tapha , que vous me devez bien un baiser
de plus....

« Je vous en dois mille » , dit Simousta-
pha en embrassant la vieille avec transport ,
après quoi ils se séparèrent.

Simouftapha prépare le repas , & y
emploie tout son savoir. Dix jeunes esclaves
blonds , vermeils , beaux comme des
amours , & vêtus avec la plus grande élé-
gance , sont chargés de le porter au palais.

Ilsetilfone est agréablement surprise par
cette galanterie. La vieille confidente fait
l'office de maître-d'hôtel , & la jeune prin-
cesse , mangeant des mets assaisonnés par
celui qu'elle aime , fait un repas dont
auparavant elle n'avoit pas imaginé les
délices.

Elle faisoit à Namouna l'éloge de tous
les morceaux l'un après l'autre. Mangez ,
mangez , lui disoit la bonne vieille. Ce

qui vient de ce qui nous aime ne sauroit faire du mal. Est-ce que Simouftapha m'aime? dit la princesse, il ne m'a jamais vue.

« L'avez - vous vu , reprit Namouna, vous qui perdez le repos pour lui? Ce qui est écrit dans le ciel, mon cher enfant, vient se faire exécuter ici bas par des moyens bien extraordinaires. »

Dès que je lui ai dit qu'une grande Dame, fort contente du premier plat venu de sa part, vouloit un dîner tout de sa main, il a deviné que c'étoit vous; parce que son cœur le lui avoit annoncé, & dans les transports où le mettoit la joie de pouvoir travailler pour vous, & l'espérance de vous voir, il m'a embrassée, vieille comme je le suis, & de grand cœur.

Vous me pardonnerez, ma princesse, d'avoir reçu les premières caresses de votre amant, pour la bonne nouvelle que je vous donne, qu'il m'a paru vous aimer éperdument; d'ailleurs ce que j'ai pris, je suis prête à vous le rendre, en disant cela, la vieille gouvernante se jette au col de sa maîtresse, & l'embrasse de tout son cœur.

« Vous êtes bien folle, ma bonne Namouna, dit Ifetilsone. » Pas plus que toutes les femmes de Bagdad, reprit Namouna. Si les baisers du beau traiteur étoient en vente, vous verriez une belle enchère ! Il y auroit de quoi faire la fortune du crieur.

Pendant que ce petit colloque se passoit au palais, les jeunes esclaves de Simoustapha, chargés de porter les plats sur la table de la princesse, revenoient comblés de joie de l'accueil caressant qui leur avoit été fait, & ayant reçu, chacun cinq pièces d'or, de la propre main de la belle Ifetilsone.

Simoustapha encouragé à faire sa visite, par l'heureux présage de la bonne réception faite à ses esclaves, expédie ses affaires, se rend aux bains, où il se fait apporter des parfums, & s'habille de ses vêtemens les plus beaux; après quoi, il se rend au palais par le chemin, & à l'issue qui lui avoient été indiqués.

Namouna l'attendoit à la porte pour l'introduire. La princesse observoit de la terrasse du palais l'homme qu'on amenoit vers elle, suspendue entre l'amour, l'espoir

& la crainte. « C'est lui , disoit-elle , tel que je l'ai vu deux fois en songe , il m'apparut la première fois sous cet habit. Il en avoit un , la seconde fois , d'un brillant , dont je ne pouvois soutenir l'éclat. »

Pendant qu'elle fait ces courtes remarques , Simoustapha s'est rendu dans l'appartement destiné à l'entrevue. La princesse y arrive d'un autre côté. Simoustapha , dès qu'il la voit , fait le salut le plus respectueux , & attend les yeux baissés , les bras croisés sur la poitrine , que la parole lui soit adressée.

« Vous êtes , lui dit Ilsetilsone , le traiteur Simoustapha , dont j'ai entendu faire tant d'éloges ? On m'a fait , répond Simoustapha , plus d'honneur que je n'en mérite.

« Je n'en conviens pas , reprit la princesse , vous paroissez , en tout , tellement au-dessus de votre état , quoique vous y mettez une adresse infinie ; vous l'exercez d'une manière si noble que , quoiqu'il paroisse fait pour vous , vous ne semblez en aucune manière fait pour lui : mais quelles peuvent être les raisons qui vous ont fait choisir Bagdad pour votre demeure ?

« Oh ! princesse digne de l'admiration

26 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
de toute la terre, dit Simouftapha, fi vous
voulez que votre efclave vous parle avec
fincérité, écarterez ce voile qui diminue
fa confiance, & pour que la vérité qui
doit fortir de fa bouche, pour parvenir
jufqu'à vous, n'en foit pas interceptée.
J'ai déjà trop fouffert pour avoir été privé
du bonheur d'admirer des charmes dont
cet obftacle importun me dérobe ici la
vue.

« Vous n'êtes, dit la princeffe, que
depuis un an à Bagdad, & fi mon voile
vous importune, ce ne peut être que depuis
un instant, comment pouvez-vous parler
de longs tourmens? Quand peuvent-ils
avoir commencé? Dès l'inftant, reprit
Simouftapha, où je reffentis le premier
transport d'un amour qui ne finira qu'avec
ma vie.

« Une loi impérieufe, reprit Ilfetilfone,
m'empêche de lever mon voile ». — Une
timidité refpectueufe, répond Simouftapha,
retient mon fecret fur mes lèvres.

« Cet enfantillage, s'écria la bonne Na-
mouna, nous fait perdre du temps, &
nous rifquons de voir arriver le chef des
eunuques, qui ne met pas un efpace con-

fidérable entre ses rondes. En disant cela, elle s'approche de la princesse, & lui arrache son voile. »

Il sembloit que la timidité, & même la retenue, fussent attachées à cette légère pièce d'étoffe. Dès qu'Ilsetilsone est dégagée de cette gaze importune, elle fait un pas vers Simoustapha. Un mouvement naturel les porte à s'embrasser avec la plus grande démonstration de tendresse.

Il y avoit une collation préparée ; les deux amans, car le mot leur étoit échappé à tous deux, en profitèrent. Ils se regardoient, soupiroient, mangeoient par distraction, & cependant l'heureux quart d'heure s'écouloit.

Namouna les en avertit. Ils se séparent les larmes aux yeux ; on auroit dit qu'ils s'étoient aimé toute leur vie, & qu'il falloit briser en même temps les chaînes du plaisir & de l'habitude.

Ilsetilsone d'un excès de contentement tomba bientôt dans celui de la langueur. En vain on sert tous les jours sur sa table des mets assaisonnés par son amant, l'esprit ne peut plus être trompé par les finesse de l'art. Elle a joui d'un moment trop

délicieux pour que tout le reste ne lui paroisse pas insipide. Elle maigrit : elle dépérit à vue d'œil.

Namouna s'inquiète autour d'elle. « Soyez donc raisonnable, lui dit-elle. Jouissez du plaisir d'aimer & d'être aimée. Vous désirez de voir votre amant & de vous trouver avec lui. Mais la prudence vous impose des devoirs. Vous pouvez tout perdre par votre impatience, & faire disparaître de votre teint, cette fleur de jeunesse, qui est le plus grand charme de votre beauté. Il faut me laisser ménager les circonstances. On ne sauroit amener le bonheur avec tant de diligence & de précipitation.

Voyez dans ce beau ciel de nuit toutes ces étoiles ; s'il en est une qui veuille hâter son cours, elle s'égare, se précipite & ne reparoît plus. Celle qui dirige votre fortune amoureuse va de mesure avec les autres, il y auroit du danger à vouloir changer sa marche.

J'entends la raison, ma chère Namouna, dit Ilsetilsone ; mais je ne saurois la suivre. Si tu veux me faire manger, dis-moi que tu me feras voir Simoustapha.

« Eh bien, puisqu'il faut suivre votre

tête , mettez-vous à table & mangez. Je vous ferai part du moyen que j'imagine. »

La princesse se fait apporter de la nourriture : en prend modérément , & exige sur-le-champ le prix de sa complaisance.

« Puisque vous voulez connoître mon plan, dit Namouna, le voici. Il y a quelques jours que vous gardez le lit, & n'avez point fait au calife vos visites ordinaires. Je m'attends à voir le chef des eunuques venir s'informer des raisons qui vous retiennent dans votre appartement. Sur son rapport le calife & Zobéïde votre mère, viendront voir quel est le genre de votre indisposition. Attendez-vous à toutes les questions que peut suggérer en eux, l'amour paternel & maternel. Imaginez qu'on va vous dire : *sentez-vous quelque douleur ? Rien peut-il ici vous blesser ou vous déplaire ? En quoi peut-on vous soulager ?* & préparez d'avance vos réponses. »

Gardez-vous de dire que vous souffrez de quelque mal. On vous enverroit le médecin ; puis l'ennui des remèdes , & ce n'est pas là ce qu'il vous faut ; mais dites que vous êtes accablée d'une langueur

30 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dont l'ennui est la source, & qu'un peu
de dissipation en feroit le remède.

Il faut désirer tout haut qu'on vous permette d'aller chercher de l'amusement dans Bagdad, qu'on vous accorde deux jours de promenade à deux termes différens, assez prochains l'un de l'autre pour que leur effet puisse s'enchaîner, assez distans pour que cela ne puisse arrêter le cours des affaires publiques; d'autant qu'il faudra qu'un crieur annonce vos sorties, pour que vous ne trouviez personne sur votre passage dont l'aspect soit embarrassant pour vous, & pour qu'il puisse devenir funeste de vous avoir vue.

Vous demanderez à aller au bain le premier jour, & à visiter le second, les boutiques de la ville. Il pourra arriver, mais dans la suite, que la dévotion nous fasse fréquenter les mosquées; j'arrangerai tout de manière que vous puissiez profiter des permissions qu'on vous aura accordées, dans toute leur étendue.

Namouna avoit à peine développé son projet que Mesrour, chef des eunuques, vint visiter la princesse de la part du calife. La suite de ce petit événement

justifia toute la prévoyance de Namouna.

Haroun & Zobéïde viennent voir leur fille , & elle obtient d'eux la permission de se promener dans Bagdad , dans les termes & sous les conditions préméditées.

Haroun de retour dans son appartement , donne ordre à Giafar de prendre toutes les précautions nécessaires pour que la princesse Ilsetilsone , put dès le lendemain , prendre le divertissement de la promenade dans toutes les rues de la ville , avec sa suite ; pouvant tout voir ce qu'il y avoit de curieux , & sans être exposée aux regards de personne.

Le grand visir fait passer les ordres au chef de la police , & le soir même le peuple entier de Bagdad est averti , par les crieurs publics , qu'on ait à orner les boutiques de tous les effets les plus curieux ; mais qu'à l'heure de la prière personne ne se montre ni dans les rues ni même dans les maisons , pour ne gêner ni le passage , ni la curiosité de la princesse Ilsetilsone , qui devoit se promener à cette heure-là. Tout ce qu'elle feroit prendre par les gens de sa suite seroit exactement payé , & des indemnités accordées pour le moins

32 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dre dégât ; mais les traitemens les plus
sévères menaçoient ceux qu'un mouvement
d'inquiétude ou de curiosité , pouvoit faire
tomber dans la défobéissance.

Quand l'affaire fut arrangée , Namouna ,
trionphant d'avance du succès , vint trou-
ver Ilsetilsone. « Eh bien ! princesse , tout
s'est-il bien arrangé au gré de vos désirs ?
Les rues de Bagdad seront-elles suffisam-
ment libres pour vous demain matin ?

« Elles le seront trop , si tous les habi-
tans doivent s'en éloigner , répond la prin-
cesse , s'il ne reste personne dans les maisons.

« Vous n'entendez pas comme moi la
teneur de l'ordonnance , Madame ; toutes
les boutiques , toutes les maisons qui sont
sur la rue ou qui peuvent y avoir jour ,
doivent être entièrement vidées ; mais si
demain tous les habitans de Bagdad étoient
obligés d'aller camper hors de la ville ,
faute d'avoir pu se précautionner de ten-
tes , ils périroient par l'ardeur du soleil.
Chacun se retire dans une partie de sa mai-
son , d'où il ne puisse ni voir ni entendre ,
encore moins être apperçu. Les gens riches
vont dans leurs maisons de campagne , les
pauvres cherchent où se cacher : la ville

ressemble à un désert, & c'est en cela qu'elle sert à nos projets : vous y ferez ce qu'il vous plaira : vos femmes se répandront dans les boutiques avec une curiosité, une avidité dont vous n'avez pas d'idée. Les eunuques les suivront pour les observer, pour tenir compte de ce qu'elles enlèveront, & pour faire eux-mêmes leurs petites affaires, & pendant ce temps-là nous irons aux nôtres. Tranquillisez-vous : prenez un bain : soupez gaiement : dormez de votre mieux, & ne négligez pas les soins que vous devez à votre beauté. Je veux demain jouir de la satisfaction d'avoir sous les yeux un couple sans pareil sur la terre.»

Ilseilfone fait tout ce que sa bonne gouvernante exige d'elle ; mais celle-ci, avant le déclin du jour, a déjà été prévenir Simoustapha de la visite du lendemain.

Le beau traiteur se désespéroit, en entendant annoncer par les crieurs que sa princesse devant se promener dans Bagdad, tout le monde devoit disparaître, & que la peine de mort menaçoit celui qui auroit l'audace de s'offrir à sa vue.

Namouna arrive, & le trouve plongé dans le chagrin. « Quoi ! lui dit-elle, quand

34 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
il lui en eut expliqué le motif, vous vous
désolez pour un ordre que j'ai fait solliciter
exprès, afin de faciliter votre entrevue avec
ma princesse ! Demain matin vous enverrez
tous vos esclaves à votre maison hors de la
ville : vous affecterez vous-même de les
suivre : vous rentrerez chez vous par une
porte de derrière, & vous nous attendrez
dans le fond de votre jardin : nous entre-
rons dans votre boutique. Le bruit que nous
ferons nous annoncera assez ; & dans tous
les cas, sans que vous vous exposiez à vous
montrer, je fais d'avance où vous trouver :
préparez-nous dès ce soir ce dont vous
voulez nous régaler demain : je fais que
vous ne péchez pas par avarice, & je
gagerois cependant que vous m'en allez
faire un trait.

« Cela m'étonneroit, dit Simouftapha,
surtout étant disposé à votre égard comme
je le suis. — Je vous mets à l'épreuve sur-
le-champ, reprit la vieille, ce que je viens
de vous dire doit vous enchanter : vous
souvenez-vous comment vous m'avez payée
des premières bonnes nouvelles que je vous
ai données ? auriez-vous encore pour moi de
cette monnoie ?

« Je vous entends ma bonne, dit Simouf-apha ; vous êtes ici au milieu de ce que je possède, choisissez : mais ce que vous demandez n'est plus à moi, je l'ai engagé.

« Pure avarice ! s'écria gaiement Namouna ; je dirai à votre maîtresse que je vous ai trouvé un défaut qui n'est pas commun parmi les hommes de votre âge. Je me vengerai de vous par ce petit tour.

« Cependant je ne veux pas faire de la peine à ma chère enfant : elle n'a pas eu un moment de repos depuis qu'elle vous a vu : elle n'a fait que soupirer : elle ne vivroit plus, si je n'avois imaginé le moyen de mettre tout en sequestre dans Bagdad, pour vous procurer un tête à tête au milieu d'une foule, qu'on rend aveugle & sourde ; je voudrois lui porter quelque bonne petite parole de votre part : voyons, que lui dirai-je ?

« Que je suis enchanté, ravi, dit Simouf-apha, que les expressions me manquent, que l'impatience de la voir va me dévorer, jusqu'au moment heureux qui pourra nous réunir : si elle a eu peu de repos, depuis que nous nous sommes vus, je n'ai pas joui un instant de moi-même ; ma tête est si

36 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
remplie de sa charmante idée , mon cœur
en est tellement touché , que son nom est
continuellement sur le bord de mes lèvres.
Je suis obligé de me condamner à un silence
absolu pour ne pas le laisser échapper.

« Bon ! dit la vieille , pourvu que je puisse
répéter tout cela , je puis dire que je m'en
vais les poches pleines ; mais ce ne sont que
des paroles : quant aux effets vous ne
me donnez rien à emporter ? cependant
j'eusse été fidelle à le rendre. » En disant
cela la bonne vieille présentait la joue ,
mais en vain : elle prend enfin son parti :
« adieu , l'avare Simoustapha ! »

Namouna revint bien vite au palais , &
rendit presque mot pour mot la conver-
sation , jusqu'à la plaisanterie qui l'avait
terminée. — « Quoi ! sérieusement , ma
bonne , dit Ilfétilsone , vous auriez voulu
qu'il vous donnât un baiser ? Seriez-vous
encore amoureuse ? »

« Je ne dis pas cela , reprit Namouna ;
mais sous mes rides , j'ai un cœur de vingt
ans , & quand j'en vivrois cent , je ne serai
jamais l'ennemie des hommes , quand ils
feront de la tournure du beau Simoustapha :
mes prétentions ne vont pas loin : je me

paie d'une bagatelle ; mais elle me fait grand plaisir ; si je cessois d'aimer tout-à-fait , je pourrois devenir trop méchante : allons, dormez, & dormez bien ; le jour de demain est un grand jour pour vous. »

Le lendemain, dès que l'heure de la prière fut passée , Ilsetilfone & soixante jeunes belles esclaves descendent à Bagdad.

La princesse prend, sous la conduite de sa gouvernante, le chemin des bains les moins éloignés de la maison du beau traître ; elle y entre & parle à son premier eunuque. « Je vais, lui dit-elle , me faire servir par les esclaves de cette maison-ci : je veux que toutes les miennes s'amusent & jouissent de ma sortie : promenez-les dans tout Bagdad ». L'eunuque obéit : elle entre dans le bain ; y reste peu de temps ; fort & va où la conduit l'amour, sous l'escorte de la seule Namouna.

Simousthapha attendoit avec impatience dans un endroit reculé de son jardin, sous une grotte agreste, où étoit une fontaine dans laquelle il faisoit rafraîchir ordinairement ses liqueurs ; il préparoit le déjeuner, & chantoit de temps en temps des vers dans lesquels il cherchoit à peindre & l'ar-

38 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
deur de sa passion & le bonheur dont il
alloit jouir : il n'avoit conservé, de toute
sa maison, qu'un jeune esclave très-adroit,
parfaitement beau, mais muet. Tout-à-
coup son oreille est frappée d'un bruit qui
se fait dans son jardin : il se lève ; il accourt.

C'étoit l'objet de ses désirs, de ses dou-
ces rêveries & de ses chansons. Il se fit sou-
venir qu'elle étoit arrivée depuis quelques momens.

Elle s'étoit approchée de la grotte sans
être apperçue, & avoit entendu avec un
plaisir extrême les vers de son amant. Le
sujet en étoit touchant pour elle : la beauté
de la voix lui donnoit un charme de plus :
ne voulant pas faire appercevoir qu'elle
avoit écouté, elle s'éloigna, & fit du bruit
pour se faire entendre. Enfin elle joint son
amant.

Ce n'est point une passion ordinaire, née
de la surprise des sens, qui les entraîne
l'un vers l'autre ; c'est un coup de sympathie :
c'est encore plus, si, comme tous deux ont
quelque raison de le croire, la destinée s'en
mêle : ils s'arrêtent & se regardent avec
une curiosité mêlée de la joie la plus vive,
une admiration réciproque : leurs bras,
pour s'embrasser, s'élèvent comme de con-

cert, & tous deux s'évanouissent dans ce premier embrassement.

Heureusement le terrain de la grotte est couvert de mousse, & Namouna prévoyante a toujours sur elle de quoi remédier aux accidens.

Il faut quitter un endroit peu commode pour une entrevue d'un aussi grand intérêt. Simoustapha conduit sa maîtresse par le bras sous un berceau de verdure, impénétrable aux rayons du soleil, où elle trouve un sofa commode & un repas composé des mets les plus exquis. Cet endroit réunissoit, d'ailleurs, tout ce qui pouvoit apporter du soulagement à la situation de la princesse. Un bassin profond y recevoit une eau plus claire que le crystal qui s'échappoit de la gueule & des naseaux de divers animaux dont la variété formoit un objet agréable à la vue, & qui répandoit sous le berceau la plus délicieuse fraîcheur.

Ilsetilsone & Simoustapha se mettent à table à côté l'un de l'autre, Namouna & le muet les servent. Ils mangent peu & parlent encore moins, le langage des yeux leur suffit, c'est celui des grandes passions.

Enfin la princesse rompt ce silence ex-

40 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
pressif & s'écrie d'une voix angélique : « Oh !
Simoustapha, je vous aime & je sens qu'il
me fera impossible d'en aimer un autre que
vous ! J'ignore comment pourra disparaître
l'effrayant intervalle que la fortune paroît
avoir mis entre vous & moi. S'il ne falloit
pour le combler que le renversement de
mes hautes prétentions , il le feroit tout-
à-l'heure. Mon ame ne peut rien perdre en
s'attachant à la vôtre dont la noblesse égale
l'élévation. Vous faites rougir le sort qui a
paru vouloir vous avilir , & je me ferois
gloire de pouvoir , en vous élevant , lui
faire honte de son injustice.

« Je suis trop élevé , madame , reprit
Simoustapha , par le sentiment que vous
m'accordez. Il fait ma fortune & ma gloire
aussi bien que mon bonheur. Vous m'aimez ;
mon ambition est remplie , & fusse-je en
possession d'une couronne , je n'en retirerois
d'autre satisfaction que celle de mettre à
vos pieds un esclave couronné.

« Jurons-nous , dit la princesse , de vivre
toujours l'un pour l'autre , en dépit des
événemens , & de ne point prendre de lien
qui puisse mettre d'obstacle à notre union.

« J'en jure à vos genoux par le grand

nom du prophète , s'écria Simouftapha. » La belle princeffe le releva ; les plus tendres baifers furent le fceau de leurs fermens , & firent tour-à-tour couler & difparoître leurs larmes.

Namouna peu faite pour fentir le prix de ces pleurs , voulut en fufpendre le cours : « Quoi ! dit-elle , vous paffez le temps à larmoyer au lieu de vous réjouir ? Que je hais les amans langoureux ! Buvez , mangez & point de mélancolie. » Elle leur ferveoit en même temps divers mets , & les faifoit boire alternativement dans la même coupe. N'avez-vous pas des inftrumens ? dit-elle à Simouftapha ; faites-en venir ; nous fommes éloignés de tous les regards , & pendant que vous achèverez de pleurer enfemble , je vous enseignerai comment on s'amufe. »

Le muet fur un figne de fon maître vole & revient avec différens inftrumens ; Namouna en prend un , & fe difpofoit à préluder fur un ton auffi enjoué que fon humeur , lorsqu'il fetilfone d'une voix tendre & féduifante fe mit à réciter des vers charmans , que rendoient plus touchans encore les fons harmonieux du téorbe qu'elle pin-

42 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ;
çoit avec grâce : Simouftapha y répond auf-
fitôt , en réuniffant autant d'efprit & de
fentimens dans la compofition des paroles ,
que de goût dans la mufique : c'étoit à qui
renchérimoit le plus fur les expreffions ten-
dres & touchantes.

Pour le coup Namouna étoit contente ;
on avoit l'air de fe divertir : mais elle mit
un terme aux plaifirs , en les avertiffant
qu'il falloit fe féparer, pour ne donner
aucun foupçon aux eunuques & aux femmes
de la fuite : ce ne fut pas fans chagrin que
ces heureux amans cédèrent à la circon-
ftance : ils fcélèrent leurs adieux par de
tendres embraffemens & de nouvelles lar-
mes. « Par Mahomet, dit Namouna impa-
tientée, finiffez toutes ces jérémiades , &
partons au plus vite. »

Les amans fe féparèrent ; la princesfe fut
en imposer aux traits de fa phyfionomie ,
pour qu'on ne put y remarquer le trouble
des paffions dont elle venoit d'être agitée ;
& elle rejoignit fes efclaves pour reprendre
le chemin du palais, foutenue par l'efpé-
rance de revoir bientôt fon cher Simouf-
tapha.

Le calife attendoit fa fille avec impa-

tience ; dès que le chef des eunuques la lui eût annoncée, il courut avec le plus grand empressement au devant de la princesse, pour apprendre d'elle-même comment elle se trouvoit du bain & de la promenade.

Ilsetilsone témoigna que le mouvement & la variété des objets qu'elle avoit vus dans les boutiques lui avoient occasionné le plus grand plaisir. Le calife lui trouvant les yeux plus animés qu'à l'ordinaire, un teint meilleur que celui de la veille, se tint bon gré de la complaisance qu'il avoit eue, en lui procurant la satisfaction de pouvoir s'amuser dans les rues de Bagdad. La princesse Zobéïde fut également satisfaite en venant voir sa fille, de ne plus lui trouver l'air de cette mélancolie habituelle, dont les suites pouvoient être dangereuses.

Enfin il fut décidé qu'Ilsetilsone prendroit deux jours de repos, au bout desquels elle pourroit retourner dans Bagdad y chercher de nouveau des dissipations & de la santé ; les crieurs furent chargés d'annoncer au public les intentions du calife.

« Ah ! que deux jours sont longs, dit la princesse ! conçois-tu ma situation, ma chère Namouna, pendant cette cruelle ab-

44 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
fence ; & comment puis-je vivre loin de
Simouftapha ? »

« Si ces deux jours - là étoient ajoutés
aux miens , dit Namouna , ils s'écouleroient
plus vite que les vôtres. » — « Eh ! com-
ment les remplirois-tu ? » — « J'en dormi-
rois la bonne moitié ; & je passerois le
reste à manger , boire & me réjouir , en
songeant au plaisir de revoir bientôt mon
beau Simouftapha : c'est d'ailleurs bien la
peine de tant se presser pour se voir , quand
on doit passer tout son temps à pleurer
comme des enfans , ou à se faire des com-
plimens si sérieux , qu'il me sembloit voir la
présentation d'un muphti ; je n'ai pas tou-
jours été vieille ; j'ai fait l'amour , quoiqu'il
n'y ait pas paru ; mais je menois autrement
les affaires : nous autres gens gais , on croit
que nous ne pensons à rien , parce que nous
rions beaucoup , & souvent nous rions de
ce que les autres pensent. Mais si j'eusse
eu jadis une aventure de l'espèce de la vôtre ,
j'en aurois tiré grand parti. — Vous n'étiez
pas , Namouna , fille du calife ; la gloire
de mon père , son rang & sa tendresse com-
battent mes sentimens ; & mon amant ,
digne à mes yeux du sort d'un roi , n'est

qu'un. . . . Achevez, madame, dit vivement Namouna, n'est qu'un traiteur. — Il fera tout ce qu'il voudra; mais furement il n'y a rien de plus aimable sur la terre. On jouit du bonheur dans tous les états; je dédaigne une grandeur importune, & je verrois plus d'attraits pour moi auprès du beau traiteur, que dans la possession de tous les rois de l'Orient. — Vous êtes trop folle, Namouna, reprit Ilsetilfone. — Il faut bien, dit la vieille, qu'une de nous deux rie, sans quoi ce palais va devenir celui de la tristesse. Prenez soin de vous, & gardez-vous de promener dans Bagdad une momie vivante. »

La gaieté de la gouvernante donnoit naturellement des distractions à la princesse & calmoit son impatience. Simousthapha amusoit la sienne de son côté en s'occupant de nouveaux préparatifs, pour surprendre plus agréablement sa maîtresse. Les services d'or & les vases précieux doivent succéder à l'argent & à la porcelaine; les mets exigent une préparation plus recherchée; la maison est remplie de parfums, tout y annonce l'élégance & la propreté; tous les esclaves sont en mouvement; on

46 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
feroit plus encore, sans la crainte de trop
réveiller la curiosité de ceux qu'il faut em-
ployer.

Enfin les deux jours sont écoulés , l'heure
est venue ; Ilsetilfone sortant du bain , bril-
lante de tous ses charmes , ajoutant à leur
éclat celui de la parure la plus riche &
la mieux entendue , descend dans les rues
de Bagdad , suivie de toutes ses esclaves.

En approchant de la boutique de son
amant , elle entre dans toutes celles qu'elle
rencontre ; sa suite , partagée dans les diffé-
rens magasins , est occupée à tout voir ,
tout examiner ; & quand elle croit l'atten-
tion bien fixée , elle entre aussitôt avec Na-
mouna dans la maison de Simouftapha ; il
n'y étoit resté que le muet.

Dès le matin le traiteur avoit prévenu
ses gens , que la fille du calife devant
parcourir les rues de Bagdad , ils devoient
s'éloigner par prudence , & aller dîner au-
delà des fleuves de Jalla & Ilphara , en
emportant avec eux tout ce qui leur étoit
nécessaire ; un ordre semblable , accompa-
gné de quelques pièces d'or , leur avoit paru
fort agréable.

Ilsetilfone a passé de la boutique dans le

jardin ; le muet a fait un signe , & bientôt les deux amans font dans les bras l'un de l'autre.

On sert des fruits & différentes sortes de rafraîchissemens ; la curiosité la porte à examiner les différentes beautés du jardin , & l'arrangement de la maison , où le goût & l'élégance sembloient avoir plus contribué que la richesse. Mais quand la princesse fut dans l'intérieur de la maison , chaque pièce qu'elle parcouroit lui occasionnoit une nouvelle surprise , tout y offroit le luxe le plus recherché & le mieux entendu.

« Vous allez entrer , ma princesse , lui dit Simoustapha , dans un appartement que personne n'a encore vu , & où je ne mets jamais les pieds ; il fut destiné pour une seule personne , & je n'osai jamais me flatter qu'elle l'embelliroit un jour de sa présence. »

Ce discours occasionna à Ifetilsone une émotion extraordinaire ; elle venoit d'être bien surprise en trouvant tant de richesses chez un traiteur ; elle alloit voir un appartement plus superbe encore , préparé pour une personne unique , & tout lui disoit que c'étoit elle-même.

L'appartement s'ouvre ; le salon qui se présente d'abord , décoré de plus de richesses qu'on n'en peut étaler dans Bagdad , est fait pour recevoir le plus grand des souverains. On passe dans une autre chambre magnifique , ornée de sofas & de carreaux de brocard. La princesse ne put s'empêcher de témoigner le plus grand étonnement. Namouna ouvroit les yeux ; tout ce qu'elle voit est l'objet de sa surprise & la cause de son silence , elle n'ose toucher à rien , & reste interdite au milieu de tant de richesses.

« Pour qui est donc destiné cet appartement , dit la princesse ? — Il ne servira jamais , dit l'amoureux jeune homme , qu'à la plus belle & la plus chérie de toutes les princesses. — Ah ! s'écria-t-elle , fassent le ciel & Mahomet qu'elle en puisse jouir ! » En disant cela une révolution subite la fait tomber en foiblesse ; elle est transportée sur les carreaux , où elle recouvre bientôt après l'usage de ses sens. « Qui m'a placée ici ? demanda-t-elle ; c'est moi. — C'est lui , répond Namouna , tout est ici destiné pour vous , commandez en sultane. — Vous demeurerez donc près de moi , Simoustapha ?
reprit

reprit la princesse. — Celui qui vous a consacré entièrement sa vie , ne peut plus vous en dérober un instant. »

« Que de façons , que de tournures ! dit Namouna ; en sortant brusquement de la chambre , l'eunuque & moi , nous allons mettre le couvert. »

Nos amans sont seuls , la passion les transporte ; mais leurs devoirs sont sous leurs yeux. Les discours les plus expressifs sont mêlés aux caresses les plus tendres ; les promesses d'un amour mutuel , le désir de ferrer les nœuds d'une félicité éternelle , l'idée des difficultés qui semblent en ôter l'espoir , quelques larmes arrachées par la crainte , adoucies bientôt par l'espérance. Voilà le tableau que Namouna vient de renfermer.

« Mon cher Simoustapha ! disoit la tendre Ilfetilfone , vous paroissez posséder tant de trésors ; vous semblez fait pour en jouir plus noblement ; qui vous a donc forcé de descendre à l'état que vous professez ? — Oh ma princesse , j'y ai été réduit par une puissance irrésistible , je lui ai consacré ma vie ; & je lui voue entre vos mains la plus exacte & la plus aveugle obéissance : ne

50 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
revenons point à présent sur le passé, occupons-nous de l'avenir : je ne puis vivre que dans l'espoir de vous posséder. — Et moi, Simoustapha, dans la certitude de vous voir : mais comment nous y prendre ? »

« Ce soin ne vous regarde plus, ma chère princesse, reprit Simoustapha ; assuré de votre cœur, c'est à moi seul d'en conserver le repos & la possession ; je triompherai de tous les obstacles, & il n'y a plus que la mort qui puisse nous désunir. »

Au même instant on entend tourner la clef dans la serrure ; c'étoit Namouna ; elle entre toute joyeuse : « allons mes enfans, dit-elle, la table est servie ; les heures passent vite, il faut bien employer ce qui nous en reste. »

En disant cela, elle jette un coup d'œil sur les deux amans ; Simoustapha assis auprès de sa maîtresse couvroit de larmes & de baisers la main de son amante.

« Ne venez-vous pas, leur dit-elle, de passer votre temps à pleurer ? vous êtes incorrigibles, je le vois bien : venez, beau Céladon ! vous avez noyé votre raison

dans les larmes ; vous la retrouverez dans le repas qui vous est préparé. »

Les amans se sont rendus sous le berceau : l'expression du sentiment est peinte dans leurs yeux , leur bouche en est l'interprète ; les caresses partent des regards ; les soins prévenans , les attentions délicates , tout porte le caractère de l'amour le plus tendre , & de la passion la plus vraie.

« Fort bien , disoit Namouna , l'extase & l'admiration ont succédé aux larmes ; allons , quelques soupirs encore , contemplez vos charmes ; & quand vous croirez avoir tout dit , il vous restera encore beaucoup à dire. »

La belle Ifetilsone sourioit à sa gouvernante ; les amans se lèvent & vont chercher la solitude dans les retraites ménagées du jardin.

« Cher Simoustapha , disoit-elle , l'heure de notre séparation s'approche : je suis à vous pour la vie ; assurez-moi par un nouveau serment que vous ne ferez jamais qu'à moi. »

« J'en atteste le ciel & le divin prophète ! répond Simoustapha : recevez cet anneau , qu'il soit le garant de ma promesse !

ce diamant s'amollira plutôt que mon cœur ne changera pour vous ! »

L'éclat & la beauté de ce diamant excitèrent de nouveau l'admiration & la curiosité de la princesse : « vous ne me quitterez pas , dit-elle à son amant , sans m'avoir éclairée sur votre sort , le mien y est attaché désormais : vos richesses m'étonnent de plus en plus : la noblesse de vos procédés , l'esprit , les grâces , les talens , fruits d'une rare éducation , tout me surprend ici , & décèle un bienfait particulier de la Providence à votre égard ; jeune encore , entouré d'esclaves , au milieu des dissipations , sous quelle égide marchez-vous donc ? & par quelle bifarrerie êtes-vous réduit à professer un état si peu fait pour vous ? Eclaircissez mes doutes s'il est possible , & comblez ma félicité par l'aveu que j'exige de vous. »

« Je suis seul , il est vrai , reprit Simouftapha , personne ici ne veille sur moi ; mais j'eus un maître autrefois , il m'instruisit dans les sciences & dans les arts , j'appris sous lui à connoître & à penser ; & ce philosophe respectable m'a laissé le germe des vertus dont je me glorifie aujourd'hui.

Que votre tendresse ne s'allarme ni sur mes ressources, ni sur ma conduite. Je suis étranger dans Bagdad; j'ai des parens; ne me demandez point le sujet qui m'a forcé de m'en séparer, ni celui de mon état actuel: mes secrets n'en feront bientôt plus pour vous, je n'aurai rien de caché pour celle que j'adore plus que ma vie, & à laquelle un lien sacré m'unira pour jamais. — Ah! quand viendra cet heureux jour! dit la princesse avec une tendre inquiétude. — Le moyen est entre mes mains, reprit Simoustapha, son usage exige une grande prudence, les suites peuvent en être dangereuses. — Ah! mon cher Simoustapha, que tout le péril soit pour moi! Comme elle disoit ces mots, survient Namouna qui la cherchoit: « Partons, Madame, lui dit-elle, il est temps de rejoindre votre suite; il y a ici une porte secrète dont le muet m'a donné la clef; nous sortirons par là; & en prenant un détour, nous aurons l'air d'arriver de si loin, qu'il sera impossible de deviner où nous aurons passé notre temps: » les amans sont forcés d'obéir.

La princesse a bientôt rejoint quelques

54 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
personnes de sa suite : « Que faites-vous
ici ? écartées des yeux qui doivent vous
surveiller, leur dit Namouna en colère ;
s'il vous étoit arrivé un malheur ! Vous
aviez bien raison , Madame, dit-elle à
Ilsetilsone, de craindre que cette jeunesse
ne s'exposât. » Les jeunes esclaves se
rassemblent autour de leur maîtresse, & la
princesse arriva vers le gros de sa troupe
sans que personne osât se vanter de s'en
être séparée.

Haroun & Zobéïde attendoient avec une
forte d'impatience le retour de leur fille
chérie : dès que le calife est prévenu qu'elle
va rentrer au palais, il se rend à l'appar-
tement de la princesse pour l'y attendre,
& jouir par lui-même du succès des amu-
semens qu'il lui a procuré.

Elle paroît enfin ; & le calife ne peut
assez se glorifier du changement dont il se
croit la cause ; il embrasse sa fille avec
transport, tout semble concourir à sa satis-
faction ; Ilsetilsone soutenue par l'amour &
l'espérance a pris un nouvel être, & cet
heureux père s'empresse de porter une aussi
bonne nouvelle à Zobéïde.

« Je ne m'attendois pas , dit la princesse

à Namouna, à tant d'empressement de la part du calife; sa tendresse me touche: ah! s'il connoissoit l'objet de ma passion! — Trêve de lamentations s'il vous plaît, dit la vieille, vivez pour le beau Simoustapha, & laissez-moi faire: pensez à lui, vous aurez de ses nouvelles, & il aura des vôtres; mais ne pleurez plus l'un & l'autre. »

« Je ferai tout ce que vous voudrez, ma bonne, dit Ilsetilsonc, pourvu que j'aie l'espoir de revoir bientôt mon amant, & que vous me parliez de lui sans cesse; ces douces larmes (dont vous connoissez si peu le prix) se tariront, quand je serai sûre de sa constance; ah! s'il étoit infidelle je cesserois de vivre!

Trop ingénieuse à se tourmenter, la princesse connoissoit peu le cœur de son amant. Simoustapha ne fut pas plutôt seul, qu'il s'occupa des moyens de s'assurer la possession de l'aimable objet de son amour: il vole à son cabinet; il y conservoit des dons inestimables du sage aux leçons duquel il fût redevable de son éducation; des livres de sciences, des recettes pour des compositions utiles, & entr'autres choses, une petite boîte mystérieuse, composée d'une

56 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
seule pierre précieuse : il ne devoit ouvrir
cette boîte que pour un objet de la plus
grande importance ; & quand il lui seroit
impossible d'obtenir plus naturellement le
succès d'une affaire dont pouvoit dépendre
son bonheur.

Simouftapha prend la boîte enveloppée
d'un papier, où étoit écrit de la main de
son savant instituteur , les instructions sui-
vantes :

« Mon cher enfant, ne vous méprenez
jamais sur le choix de l'objet qui pourra
faire votre bonheur ; examinez-le bien sous
tous ses rapports ; défiez-vous surtout des
apparences : s'il vous arrivoit jamais de
prendre tels engagements que votre mal-
heur dût dépendre de leur privation ; &
si d'ailleurs votre conscience ne vous fait
aucun reproche sur les moyens que vous
aurez employés pour obtenir cet objet de
votre consolation , recourez alors à ma
boîte ; mettez-la sur votre table : lavez-
vous : inclinez-vous devant elle avec res-
pect , & dites-lui : *ma chère boîte ! mon
unique espoir ! accordez-moi votre protection ,
au nom de l'ami qui vous a donné à moi ;*

& secourez-moi dans ma détresse : je vous en conjure , au nom de votre maîtresse !

« La boîte s'ouvrira : rappelez alors toute votre fermeté , pour ne point vous laisser abattre à la vue de l'objet effrayant qui paroîtra devant vous , & quel qu'il soit , commandez-lui : vous apprendrez de lui-même ce qu'il pourra faire pour vous : mais , mon cher enfant ! ce moyen n'est pas sans danger ; la plus légère indiscretion peut vous attirer les plus grands malheurs : des épreuves terribles doivent suivre ; & si vous y succombiez , le présent que mon amitié vous laisse vous deviendrait bien funeste. »

Oh mon cher Benalab ! dit Simoustapha , après avoir lu cet écrit avec attention ; votre disciple sent tout le prix des bontés que vous eûtes pour lui , en lui laissant ce précieux trésor & cette sage instruction. Quand les feux de l'amour eurent embrasé mon âme , & qu'au péril de ma vie je voulus triompher des obstacles , vous vîntes à mon secours , ô mon digne maître ! je vous ai dû le bonheur de mes jours , vous m'avez rapproché de l'objet de ma flamme , & sans vos soins généreux des murs inac-

58 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
cessibles m'en sépareroient encore ; j'aurois
violé la loi du prophète en les franchissant,
& j'aurois perdu ce que j'aime sans espoir
d'unir jamais nos cœurs.

Jusqu'ici , mon cher Benalab , votre
esprit a présidé à ma conduite ; vos con-
seils ont fait ma règle : assistez votre ami ;
présidez au dangereux essai que je vais
faire : je vais être mis à de terribles épreu-
ves ; mais , oh mon sage ami ! celui qui ,
passionné pour le plus beau chef d'œuvre
de la nature , a su triompher de lui-même
& se respecter dans son amour , est bien
digne de quelque confiance. Sa sagesse &
ses succès furent votre ouvrage , & vous
achèverez glorieusement ce que vous avez
commencé. »

Après cette invocation , Simoustapha se
lève plein de courage ; prend la boîte , en
arrache le petit cachet , & articule avec
force tous les mots de la conjuration dont
il a sous les yeux la formule.

Tout-à-coup la flamme des bougies étin-
celle & pétille ; un bruit pareil à ces ton-
nerres sourds & majestueux , précurseurs
de l'orage , se fait entendre ; la boîte s'ou-
vre d'elle-même : rien n'en paroît sortir ;

cependant une vapeur noire s'élève dans le cabinet ; elle augmente par degrés , & du parquet jusqu'au plafond un nuage épais en remplit l'espace.

Enfin la matière se dissipe, une masse informe se dessine ; & le regard est épouvanté à l'aspect d'une figure aussi hideuse qu'effrayante.

A mesure que le fantôme se débrouilloit, le courageux Simoustapha se familiarisoit avec lui : « Qui êtes-vous ? Qui vous envoie ici ? » demande-t-il à l'espèce de monstre.

« Ma maîtresse, répond l'horrible figure ; je dois obéir aux ordres de Benalab & de son protégé.

« Quelle est votre maîtresse ? reprit Simoustapha ; je vous ordonne de me dire son nom.

« Je ne saurois vous obéir sans sa permission, répond la figure.

« Retournez donc vers elle , dit alors Simoustapha , dites - lui que l'ami du sage Bénalab désire marcher sur les traces de son maître : qu'il ambitionne de mériter par sa conduite la haute protection dont elle l'avoit honoré , & de connoître le nom de la puissance qui intervient en sa faveur,

afin de lui rendre les hommages qui lui sont dûs. » Le génie disparoît, & revient comme un éclair.

« Votre demande est accueillie, dit-il, vous êtes le feul élève de Benalab, & il vous a recommandé comme un autre lui-même. Ma maîtresse est la reine des génies : elle se nomme Setelpedour'ginatille, qui veut dire, étoile des sept mers : elle me renvoie ici, avec les pouvoirs qui me sont nécessaires, pour que je sois en état d'exécuter toutes vos volontés. Comme ma figure peut vous paroître révoltante, j'ai ordre de celle qui peut tout sur moi, de prendre la forme qu'il vous plaira me donner. — Prenez, dit Simoustapha, la figure de Jemal, le premier esclave qui fut attaché à mon service, & que j'ai eu le malheur de perdre. — J'obéis avec joie, dit le génie. »

Alors il se retire au fond du cabinet, se dissout de nouveau en vapeurs, & forme un nuage dont on voit sortir un jeune homme d'une figure agréable. « Que voulez-vous maintenant ? dit le nouveau transformé : je vous suis plus dévoué que ne le fut jamais Jemal ; dès que vous aurez besoin de mon service, vous n'avez qu'à toucher

la boîte, & m'appeler : j'attends vos ordres.

« J'aime la charmante Ilsetilfone , fille du calife : elle répond à mon ardeur. Mais puis-je m'unir à elle sans l'aveu de nos parens, & sous les seuls auspices de la puissante reine des génies ? Allez Jemal, & pensez que mon bonheur dépend de la réponse que j'attends. » Il dit & Jemal disparoit.

Simoustapha rappelle alors à sa mémoire les sages leçons qu'il a reçues de son instituteur. « Dans la position où vous a mis votre amour, lui avoit dit Benalab, le secours des génies vous sera peut-être nécessaire; mais ne négligez pas cependant de travailler vous-même à votre bonheur : les secours surnaturels vous deviendroient inutiles, si vous cessiez de coopérer à leur succès par tous les moyens que vous pouvez employer : je vous laisse des richesses qui surpasseront vos besoins. » Simoustapha possédoit en effet tout ce que l'Arabie produit de plus précieux; mais il lui manquoit des femmes pour servir la princesse, & où en trouver dans Bagdad qui n'eussent ni yeux, ni langues, ni oreilles, qui pussent obéir au clin-d'œil, être toujours actives

62 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
de nuit, & invisibles de jour; sans le secours
merveilleux de la boîte, les soins de Jemal,
& la protection de la fée?

Dans ces incertitudes, Jemal arrive, & rend compte de sa mission : « Notre souveraine, dit le génie, reconnoit dans votre conduite l'effet des sages principes du savant Benalab ; elle a consulté sur votre projet, & vous pourrez épouser demain au soir la princesse Ilsetilsone, en prenant les astres à témoin de votre union : j'ai ordre de me rendre dans le palais du calife au déclin du jour ; d'y endormir la vigilance ; d'enlever la princesse, & de la transporter ici. — Avant tout, dit Simoustapha, présentez-vous à mes esclaves sous le nom de Jemal dont ils m'ont souvent entendu regretter la perte : vous prendrez avec vous quatre des plus jeunes ; les seuls qui aient pu connoître Jemal : ils vous feront beaucoup de caresses ; recevez - les sans affectation ; vous trouverez ici sur ma table, le précis de ce que vous aurez à faire pour mettre en ordre le grand appartement de la maison : voilà la clef du buffet où sont renfermés les effets dont j'abandonne la disposition à vos soins & à votre

intelligence : mes quatre petits esclaves exécuteront vos ordres ; mais quand vous aurez rempli les miens , pourrez-vous me fournir des femmes telles qu'il me les faut pour servir la princesse ?

« En voulez-vous cent , reprit le génie , des plus belles qui environnent le trône de Setelpedour'ginatille ? Vos ordres seront des lois pour elles.

« Ses bontés me confondent , dit Simouftapha , six femmes me fuffifent. — Vous les aurez , dit le génie. »

Le nouveau Jemal va fe faire reconnoître par les esclaves de la maison : les quatre plus jeunes le comblent de careffes : on sent que ce domestique chéri doit être rentré dans ses privilèges , & qu'il fera chargé désormais des ordres de son maître ; tous s'empressent à lui obéir : il annonce que Simouftapha occupera bientôt le grand appartement qu'aucun d'eux ne connoît , & qu'il va tout préparer pour cet objet avec les quatre petits esclaves.

Le lendemain Simouftapha prévient le lever du soleil ; il se dispose à l'ouvrage : tous les plats qu'il doit offrir pour ce festin seront le fruit de son adresse & de son

64 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
travail : il se rend plus difficile sur le goût
afin de séduire celui qu'il doit flatter.

Cependant les heures s'écoulent ; l'astre
du jour va terminer son cours. Simoustapha
entre dans le bain : bientôt après , il relève
les grâces de sa personne par l'éclat d'une
brillante parure ; l'art & la nature embel-
lirent ce chef-d'œuvre , le désir & l'amour
animent ses regards : tout concourt au bon-
heur de la plus tendre amante !

Déjà la nuit répandoit ses ombres sur
Bagdad, Simoustapha fait éclairer son ap-
partement & servir les apprêts d'une colla-
tion magnifique , qui flattoit d'avance l'odo-
rat & les yeux. Les quatre esclaves se reti-
rent aux ordres de Jemal : lui-même paroît
les suivre ; mais ce génie avoit d'autres
fonctions à remplir ; il vole au palais
d'Haroun.

Isétilsonne reposoit tristement sans nou-
velles de Simoustapha : Namouna avoit per-
du sa belle humeur , & se couchoit en
grondant : les esclaves & les eunuques pro-
jetoient de passer la nuit joyeusement ; mais
tout-à-coup ils sont plongés dans la lan-
gueur ; la parole expire sur leurs lèvres ,
leurs pieds chancelans ne les soutiennent

plus, les carreaux sont écrasés sous le poids de leur corps : les eunuques de garde éprouvent le même assoupissement ; & l'enchantement de la fée répand dans tout le palais un charme soporatif.

Dès que Morphée eut secoué ses pavots, le ministre des volontés de Setelpedour obéissant aux ordres de Simoustapha enlève la princesse, & la transporte sans bruit dans l'appartement qui lui a été préparé.

La vacillation des lumières, sur lesquelles un vent extraordinaire souffloit avec force, annonça l'arrivée du génie : la princesse est placée sur la couche nuptiale ; & Jemal s'étant rendu visible dit à Simoustapha : « maître ! vos ordres sont-ils remplis ? ne désirez-vous plus rien de votre esclave ? — Où sont les femmes destinées au service de la princesse ? — Tout est prêt, répond le génie, & si votre grandeur veut se donner la peine de passer dans la salle voisine, elles ne tarderont pas à paroître. » Il dit, & Simoustapha obéit. A l'instant un globe de feu darde des rayons éclatans, l'œil en est ébloui ; peu-à-peu l'éclat diminue, & laisse voir à sa place six jeunes personnes dont la beauté égale la richesse de leurs

vêtemens : elles portoient à la main un instrument de musique : à peine pouvoit-on distinguer clairement ces ravissans objets, que toute la vision s'inclina devant Simouftapha : il ordonna à Jemal d'employer ces nouvelles esclaves aux préparatifs nécessaires, rentra dans la chambre où reposoit la princesse, & en ferma la porte sur lui.

Il s'approche de l'objet dont la possession devoit remplir tous les désirs de son cœur : oh qu'il lui parut digne des sacrifices qu'il avoit faits pour l'obtenir ! Ce prince étoit si brûlant d'amour qu'il eût voulu en réveiller l'objet ; mais le calme & le bonheur dont ses traits peignoient l'image l'empêchèrent d'interrompre un si doux sommeil. « Hélas ! disoit Simouftapha, je ne la rendrai peut-être jamais aussi heureuse qu'elle peut l'être en songe ! » Cependant un mouvement passionné l'emporte ; il hasarde un baiser sur ses lèvres de rose : la magie de l'amour détruit le charme du génie, & Ifetilsone a ouvert ses beaux yeux.

« Ah ! quel songe ravissant ! s'écria-t-elle. — Ce n'est point un songe, dit l'amoureux Simouftapha, vous êtes chez celui qui dans peu d'instans fera votre époux.

« Mon époux ! reprend Ilsetilsone, surprise de cet enchantement ; par quelle faveur extraordinaire ? »

« Calmez votre émotion. Oh reine de mon ame ! un arrêt du ciel nous destinoit l'un à l'autre ; un pouvoir ignoré de vous, & presque inconnu de moi, nous réunit aujourd'hui, & ce fera pour la vie ; mais avant de former ces vœux solennels, apprenez le sort de Simoustapha, & voyez devant vous l'héritier du grand Hilmar, souverain des Indes. »

A ces mots, Simoustapha ôte son turban, & laisse voir un ruban garni de perles, de pierres précieuses, surmonté d'un diamant dont l'éclat éblouit tous les regards ; sur la monture du diamant sont gravées ces paroles : *Donné par le calife Haroun-Alraschid à son cher Simoustapha, fils de son frère Hilmar, grand roi des Indes.*

Quelle découverte pour la tendre Ilsetilsone ! Si sa passion ne pouvoit plus augmenter, elle devenoit fière de son choix ; la gloire & l'ambition combloient un bonheur qui ne sembloit dépendre que de l'amour.

Simoustapha, de son côté, jouissoit du

68 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
plaisir d'avoir pu la tirer d'une erreur que
son déguisement sembloit autoriser.

« Mais pourquoi, dit-elle alors, vous
êtes-vous rabaisé jusqu'à l'état que vous
professez ?

« C'est à l'amour à vous en rendre
compte, lui dit le prince; maintenant,
ajouta-t-il, il ne nous reste plus qu'à pren-
dre les êtres célestes à témoin de notre
union, en attendant que nos parens la con-
firment par leur consentement : que Maho-
met, les astres, & l'étoile des sept mers,
dirent-ils de concert, (en s'inclinant les bras
croisés sur la poitrine) soient les garans de
nos sermens ! Puissé votre divine influence
s'éloigner de nous, si nous rompons jamais
les sacrés engagemens que nous contrac-
tons dans ce jour ! » Soudain le ciel répond
à cette invocation par le bruit du tonnerre ;
un bras invisible répand l'obscurité, les
bougies s'éteignent, & nos amans sont
seuls.

Le silence avoit régné avec l'obscurité
pendant un temps assez considérable, lors-
qu'enfin Ilsetilfone curieuse de connoître
plus en détail l'histoire de son amant, lui
demanda les motifs qui l'avoient engagé à

cacher son illustre origine ; leurs parens étant d'ailleurs liés par l'amitié & les intérêts politiques , il lui sembloit que ces circonstances réunies devoient contribuer à une alliance aussi avantageuse.

« Nos rangs, dit Simoustapha, nous éloignent bien plus que vous ne pensez : peut-être le calife, entre tous les princes souverains auxquels votre main a été refusée, n'en a pas compté un dont l'alliance lui fut, à tous égards, aussi convenable que la nôtre, & aussi bien préparée par les liens d'une ancienne & constante amitié. Notre famille est née dans les erreurs de l'idolâtrie ; mais grâces aux soins zélés d'Haroun, vicaire de Dieu, & bras droit de son grand prophète sur la terre, nous avons été ramenés à la connoissance de la vérité par l'étude & l'intelligence du divin alcoran.

« Ce sage commandeur des fidèles a toujours veillé sur nous comme un bon père : le roi Hilmar mon père s'entretenoit sans cesse avec ma mère de ses complaisances pour nous, & de son attachement pour lui. — Il a une si belle princesse, disoient-ils ; ah ! s'il pouvoit nous accorder

70 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
pour notre belle-fille la ravissante Ilsetil-
sone; mais d'autres monarques la lui ont
en vain demandée : il l'aime avec trop de
tendresse , & ne consentira jamais à lui
voir former des liens qui la tiennent éloi-
gnée de lui. »

Ces discours firent impression sur mon
ame ; je ne fus plus occupé que de vous
seule : mon père avoit attiré à la cour un
philosophe Persan nommé Benalab , il
étoit chargé de mon éducation , & verfoit
dans mon cœur le germe des vertus , en
même temps qu'il ornoit mon esprit des
rares connoissances dont il étoit doué.

Benalab faisoit de temps en temps des
absences , pour des recherches relatives aux
grandes études dont il étoit occupé : il
étoit allé chercher des plantes sur les mon-
tagnes d'Arménie. Mes parens ne cessoient
de vanter vos charmes & vos talens , &
de témoigner leurs regrets sur l'impossibilité
qu'ils prévoyoiént à former une alliance si
bien assortie ; ils pensoient en même-temps
à me chercher une autre femme. Je me
retirai chez moi dans un trouble inconce-
vable ; à peine fus-je couché , qu'au milieu
d'un sommeil profond , vous m'apparûtes

en songe , & telle que je vous vis pour la première fois en réalité ; mon rêve disparut , mon sommeil se dissipa ; mais une voix inconnue me fit entendre distinctement votre nom.

« Jugez , ma chère Ilsetilsone , par l'état dans lequel je fus réduit & par les entreprises que l'amour m'a fait faire , du pouvoir que prit sur moi votre image. N'osant faire l'aveu de ma passion , je m'y abandonnai sans réserve , sans secours ; elle me consuma bientôt , la science des médecins s'épuisoit vainement , & j'allois succomber au mal qui me dévorait.

« Benalab revient d'Arménie , m'examine , & m'étudie : après avoir médité sur la nature de mes maux , il s'approche de moi. « Cher prince , me dit-il à l'oreille , je connois parfaitement votre indisposition , Ilsetilsone en est la cause.

« A ces mots , une prompte rougeur couvrit mes joues. « Rassurez-vous , me dit mon instituteur ; votre mal n'est pas sans remède ; reprenez courage. Vous êtes faits l'un pour l'autre : laissez-moi vous gouverner ; je vous mettrai à même de la voir & d'obtenir sa main.

« L'espérance ayant ranimé mes forces, je parus reprendre une nouvelle vie. Benalab proposa un voyage sur mer , comme nécessaire à ma guérison , il fit armer un bâtiment , dont lui-même devoit prendre la conduite. Pour rassurer mes parens sur cet éloignement , Benalab leur montrant un rosier presqu'entièrement desséché , prit une pelle ; ramassa du sable & de la terre ; les mêla ; les répandit au pied de l'arbruste ; versa sur le terrain quelques gouttes d'un élixir qu'il avoit dans sa poche. « Cette plante renaîtra , leur dit-il : plus elle se chargera de feuilles & de fleurs , plus vous devez croire au rétablissement de votre fils. L'ange de la mort le frapperoit ici ; ailleurs il vivra : ayez confiance en Benalab.

« Le rosier reprenoit sa verdure : Benalab devenu mon gouverneur put prendre dans les trésors de mon père tout ce qu'il jugeoit m'être nécessaire ; il y joignit son trésor particulier , dont vous avez déjà admiré quelques parties : nous nous embarquâmes , nous abordâmes aux côtes maritimes des états du calife votre père , & vîmes nous fixer pendant quelque temps à Bassora.

« Benalab , au moment où nous prîmes
terre ,

terre , renvoya avec le vaisseau qui nous avoit conduit tous nos esclaves Indiens : nous fûmes établis à Bassora , nous délibérâmes sur la manière dont je pourrois vivre inconnu à Bagdad , & sur la profession qui pourroit me mettre dans le cas de vous voir & d'être connu de vous , en cachant mon rang & mon état. Celle du traiteur parut la plus convenable à Benalab : en achetant à Bassora des cuisiniers très-adroits , il étoit sûr , au moyen de ses élixirs , de donner une faveur & un goût délicat à nos apprêts , qui nous assuroient d'avance un débit & une préférence nécessaire à nos vues.

« Rendons justice maintenant aux projets du sage Benalab : un cuisinier fit bientôt plus de bruit dans la ville de Bagdad & à la cour , que n'en eût pu faire un grand personnage de tout autre état ; je voyois notre réputation s'augmenter chaque jour , & l'espoir , après avoir travaillé pour les plus grands de l'Etat , d'être employé pour le service d'Haroun & pour le vôtre , quand j'eus le malheur de perdre mon sage gouverneur.

« L'espérance fuyoit avec lui ; si Namou-

na , qui pensoit m'être inconnue , ne fût pas venue d'elle-même me présenter les heureux moyens qui m'ont rapproché de vous. »

Pendant tout le discours de Simouftapha , Ilsetilfone , pouvant à peine respirer , n'auroit pas eu le pouvoir de l'interrompre. « Enfin , dit-elle , notre union est unique- » ment l'ouvrage de l'amour , & le décret » du saint Prophète ! Ah ! qu'il est doux » de subir les lois d'une pareille destinée ! » Mais expliquez - moi comment , m'étant » endormie dans le palais de mon père , » je me trouve ici dans vos bras ? Quelques vives que soient les sensations que » j'éprouve , j'appréhende toujours que ce » ne soit l'effet d'une vision : tant cela me paroît extraordinaire. » Alors Simouftapha expliqua à la princesse l'usage qu'il avoit fait de la boîte de Benalab , & s'étendit sur les secours qu'il en espéroit par la suite.

La nuit avoit fourni la moitié de sa carrière , lorsqu'à un signal convenu entre le prince Indien & le génie , celui-ci a rallumé toutes les bougies en un clin d'œil ; la porte qui conduit au fallon s'ouvre en même temps , & on entend un concert formé par l'union des voix les plus agréables.

« Quel nouveau prodige est ceci ! dit la princesse ; ce sont vos esclaves qui célèbrent mon bonheur, dit Simoustapha. — Mes esclaves seroient-elles ici ? sauroient-elles quelque chose ? — Celles qui sont ici ne sont pas connues de vous, & ne pourroient vous trahir. »

Ilsetilsone se lève : elle trouve sous sa main un habit magnifique. Simoustapha la conduit dans le salon, où étoit préparée une collation somptueuse.

Les six esclaves se prosternent devant la princesse, & sont occupées du soin de la servir. Elle avoit perdu l'appétit depuis sa dernière promenade dans Bagdad ; mais tout étant préparé des mains de son amant il ne lui fut pas difficile de faire honneur au festin : la musique & la danse embellissent cette fête, & les esclaves s'empres sent de charmer les loisirs de ces heureux époux. La princesse eut bientôt besoin de repos. Simoustapha la ramène dans l'appartement qu'ils avoient quitté ; la porte se ferme, & les lumières sont éteintes de nouveau.

Tous deux dormoient encore quand le génie, averti du retour de l'aurore par le

76 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
chant du coq, vient enlever la princesse
& la transporte au palais du calife.

Après l'avoir remise dans son premier état, il lève le charme qui tenoit tout le monde assoupi; chacun se ramasse où il se trouve, & va finir son sommeil dans une position plus commode.

Le soleil a déjà parcouru une partie de sa course; Ilsetilsone repose encore. La vieille gouvernante a trois fois entr'ouvert les rideaux: je n'ose interrompre son repos, disoit-elle à voix basse; dormez, mon bel ange.

Enfin les deux astres qui régloient le cours de la vie des princes des Indes viennent de paroître & de briller de tout leur éclat; Namouna s'approche: « que vous êtes brillante, ma belle princesse! avez-vous dormi dans des roses pour vous réveiller ainsi plus belle que l'aurore ?

« C'est que j'ai fait un agréable songe. — Vous avez vu Simoustapha? — oui, je l'ai vu, ma bonne Namouna, & fort à mon aise. — A-t-il été aussi sage qu'à son ordinaire? — Pas tout-à-fait. — Tant mieux pour vous, ma princesse; vous dînez donc

aujourd'hui de bon appétit ? Je vais vous chercher un plat chez Simoustapha. »

La vieille court chez le traiteur. « Je ne suis pas assez heureuse, disoit-elle entre ses dents, pour rêver comme cela ; ce que c'est que d'être jeune ! — vite, vite, dit-elle en arrivant, votre princesse a dormi toute la nuit ; elle a pensé à vous ; elle a appétit ; donnez-moi quelque chose pour elle. »

Simoustapha voit que Namouna n'est au fait de rien ; « prenez ces plats, ma bonne ; dites à votre charmante maîtresse qu'elle ait soin de peu manger ce matin, elle en soupera mieux ce soir. »

La vieille vouloit entrer en conversation ; mais Simoustapha s'excuse honnêtement, & la congédie.

Les choses en étoient là, lorsqu'un nuage vient enlever Jémal dans les plaines azurées. Il étoit allé rendre compte des opérations de la nuit précédente.

Dès que Setelpedour'ginatille le voit ; « parle, Kauffak ! lui dit-elle, as-tu exécuté mes ordres en faveur de l'élève chéri de mon favori Benalad ?

« Grande reine, répond Kauffak, j'y ai

mis tout le zèle, les ménagemens possibles. — « Souviens-toi, répond la fée, des raisons pour lesquelles tu fus renfermé dans la boîte, de l'horrible figure dont tu y fus revêtu, & des motifs d'un si juste châtimement. Agis fidèlement désormais, & parle vrai. Les jeunes princes sont-ils mariés ? que penfes-tu de leur union ?

« Le mariage est fait. Rien n'égale les vertus & la beauté de cet heureux couple ; & il seroit impossible d'en trouver un pareil dans tout l'Empire du Ginnistan ; vous m'en voyez dans l'admiration.

« Si Ilfetilfone effacé toutes les étoiles du ciel par son éclat, Simoustapha est comparable au soleil ; mais ce qui les distingue particulièrement sont les qualités du cœur & de l'esprit, qu'ils réunissent au plus haut degré.

« Tu connus le bien, Kauffak, réplique la reine, admire-le, pour apprendre enfin à l'aimer. Je te recommande ces deux époux, fers-les fidèlement : je veux les voir cette nuit, tu me les apporteras dès qu'ils seront abandonnés aux douceurs du sommeil ; & en attendant que j'aie éprouvé ta conduite, je te permets de te montrer à l'avenir sous

la forme & le nom de Jémal, que tu as reçu de l'élève de Benalab. »

Le génie se retira fatigé. Setelpedour fut troublée; eh quoi! dit-elle, l'innocence & l'amour sont inconnus dans mes états, & c'est sur la terre qu'on les trouve? je ne le croyois pas!... Que j'aspire à voir ce mortel si beau, si vertueux, & si sensible!... Qu'Ilsetilsone est heureuse d'avoir captivé une ame comme la sienne!

Ainsi parloit la reine des génies: elle avoit jusques-là gardé sa liberté; la seule idée d'un mortel l'exposoit à la perdre. Elle en va courir les dangers, quand Jémal aura exécuté les derniers ordres qu'il a reçus.

Ilsetilsone a parfaitement compris, sur le rapport de Namouna, qu'elle auroit le soir même une entrevue avec son amant. La nuit approche, plus désirée qu'un beau jour; la belle cherche le repos pour jouir d'une attente qui ne craint pas d'être trompée: bientôt la vapeur soporifique se répand autour d'elle. Elle en apperçoit les symptômes & en désire l'effet; le palais est de nouveau plongé dans l'affoupissement, Jémal paroît, & a déjà transporté la prin-

80 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
cesse chez son époux, où tout est prêt pour
la recevoir.

Les mets sont dressés, le concert commence, une décoration plus magnifique embellit l'appartement : mais que peuvent ajouter le luxe & ses recherches aux plaisirs qui naissent des épanchemens de deux cœurs bien épris ? S'ils ont dû mourir d'amour dans le désespoir de ne pouvoir être jamais unis, on conçoit qu'ils pouvoient vivre à présent sans tant d'apprêts.

L'heure du repos est venue, Simoustapha invite tendrement la princesse à s'y livrer, & les jeunes esclaves mettent tout en ordre pour cela.

Beaucoup de personnes s'imaginent que toutes les nuits des époux que l'amour seul a réunis doivent se ressembler ! celle qui va s'écouler pourroit prouver le contraire.

A peine Simoustapha & la princesse sont-ils sur les coussins, que le génie les endort profondément, & les transporte dans le palais de la reine des génies.

Setelpedour les attendoit avec impatience ; elle les fait poser tous deux sur le plus magnifique des sofas. Sa première attention fut d'abord pour Ilfetilfone, elle

voulut voir si sa beauté répondoit parfaitement à l'éloge qu'on lui en avoit fait , & ne trouva rien qui ne fût fort au-dessus des louanges de Jémal.

Mais quand elle vint ensuite à considérer Simouftapha, elle fut persuadée que rien sur la terre ne pouvoit lui être comparé, & n'étoit digne de lui. En ne croyant se livrer qu'au sentiment de l'admiration, elle se laissa entraîner beaucoup plus loin, & se déroba à elle-même les mouvemens qui l'agitoient, pour déguiser aux génies de sa cour le penchant impétueux qui l'emportoit vers un des deux objets. « Oh ! le plus beau des mortels ! s'écria-t-elle, que je m'estime heureuse d'avoir employé pour vous mon pouvoir ! En disant cela, elle prend deux baisers sur la bouche d'Ilse-tilfone, pour être autorisée d'en cueillir de plus tendres sur les lèvres de Simouftapha.

La reine des génies éprouva ce qui arrive à ses semblables, quand ils approchent trop du dangereux limon de cette terre. Setelpedour est en proie aux ravages de son propre élément ; mais l'effet n'a point encore dissipé les idées de bienfaisance conçues en faveur d'une rivale dont elle va bientôt

se repentir d'avoir consommé le bonheur. Elle lui attache au col un collier d'une magnificence extraordinaire, lui passe au doigt une bague dont le diamant jette autant de feu que l'escarboucle; & ce qui relève le prix de ce bijou, ce sont les noms des époux gravés en dedans de l'anneau.

Elle entrelace ensuite dans la tresse des cheveux du prince une chaîne de diamans, & lui met au doigt une bague plus belle encore que celle qu'elle a donnée à la princesse : elle fait apporter pour l'un & l'autre deux habits, dont les garnitures sont composées de rubis, de saphirs, & d'émeraudes distribués avec tant d'art qu'ils imitent la variété des fleurs.

Quand elle a assez signalé sa magnificence & ses bontés, elle aspire à en obtenir la récompense sur les lèvres du beau Simouftapha : ayant ainsi satisfait sa curiosité & une partie de ses desirs, elle rappelle le génie.

« Jémal, lui dit-elle, faites-vous aider par vos puissances, & transportez ces époux dans l'appartement où vous les avez pris, sur le même sofa que vous voyez ; vous aurez soin que celui qu'ils ont occupé soit

placé ailleurs ; vous mettrez devant eux ces deux habillemens , & les observerez jusqu'au réveil , pour me rendre compte ensuite de tout ce qui se passera. »

Le génie obéit ; les époux sont à Bagdad dans l'appartement du prince des Indes ; il a redoublé l'éclat des lumières , l'effet du sommeil magique est suspendu. Simouftapha & Ilsetilfone ouvrent les yeux , tous deux sont éblouis de l'éclat de leur parure , la magnificence de tout ce qui les environne est l'objet de leur étonnement.

Simouftapha prend la boîte : le génie paroît à ses ordres : « parlez Jémal , je vous l'ordonne ! D'où vient cette profusion de richesses ?

« De la main qui a favorisé votre union , répond le génie. — Vous lui porterez demain , ajoute le prince , les témoignages de notre reconnoissance : si deux cœurs entièrement soumis aux volontés de la reine peuvent augmenter son bonheur , vous lui présenterez l'hommage des nôtres. »

Jémal disparoît ; nos amans se débarrassent bientôt des trésors qui les gênent : l'aisance est nécessaire à l'amour heureux. Simouftapha ne voit dans l'attention de la

84 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
reine des génies qu'une disposition de la
part de cette puissance à les favoriser auprès
du calife pour lui faire agréer leur union :
enfin tous deux, trop agréablement oc-
cupés, parviennent à oublier leurs richesses :
& le reste de la nuit s'écoule dans une
heureuse distraction.

La dernière heure étoit venue, lorsqu'Il-
fetilfone témoigne à son amant le plaisir
qu'elle auroit de le voir revêtu des habits
de sa protectrice. « J'obéirai, trésor de ma-
vie, répond le prince ; j'ai besoin de tout
pour vous plaire ; mais que rien ici ne
dérobe à mes yeux les charmes dont le pou-
voir me transporte & me ravit. » Simouf-
tapha s'est revêtu de son superbe habil-
lement : Ilfetilfone jouit de l'effet de cette
parure : « la mienne, dit-elle, me devient
inutile à présent ; si j'étaisois cette pompe
dans le palais de mon père, je réveillerois
une curiosité qu'il me feroit impossible de
satisfaire. »

Comme elle achevoit de prononcer ces
paroles, les avant-coureurs du sommeil la
faussent : Simoustapha éprouve les mêmes
sensations, il n'a que le temps de se jeter
sur un sofa sans se débarrasser de ses ha-

bits : déjà la princesse dort, & le génie la ramène dans le palais du calife.

Cela fait, Jémal vole auprès de Setelpedour, & lui rend compte de la manière dont ses bienfaits ont été reçus, des termes dont Simouftapha s'est servi pour en témoigner sa reconnoissance : il en dit plus que la reine n'en vouloit entendre.

Setelpedour ne ressemble plus à elle-même ; depuis qu'elle est éprise des charmes de Simouftapha, elle est livrée à des combats dont elle n'avoit jamais éprouvé la violence ; la jalousie commence à jeter le trouble dans son cœur ; elle s'étonne de sa situation : elle , qui jusques là ne fut occupée qu'à gouverner les passions d'autrui ; qui n'en ressentit jamais l'atteinte, & qui fut toujours insensible aux attraits des génies de l'empire de Ginnistan : « Je me rabaisserois , disoit-elle , jusqu'à aimer un homme ! Mais Simouftapha est l'élève de Benalab , il est lui-même le modèle des vertus & de la sagesse : quelle est celle d'entre mes pareilles qui eût dédaigné l'honneur de s'attirer les bonnes grâces du grand Soleiman ? No re reine vint à lui du fond

86 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
des régions les plus éloignées du nord. » (1)

Pendant que Setelpedour parloit ainfi ,
le génie attendoit fes ordres : « Retournez
vers votre maître , lui dit-elle , & vifible
ou invifible , foyez fans-ceffe à fes ordres.
Si vous voyez en lui le moindre défir de me
connoître , & de me rendre des hommages ,
encouragez - le , & amenez-le moi fur le
champ. Mes frontières font gardées par des
êtres d'une figure plus révoltante que n'étoit
ci-devant la vôtre. Je vais donner ordre
qu'on écarte ces horribles foldats , & que
les postes foient garnis de manière à ne
rien offrir d'effrayant à la vue. »

Le génie s'incline devant fa fouveraine ,
revient dans l'appartement de Simouftapha ,
& le retrouve fur le fopha où les effets du
fommeil magique l'avoient arrêté. Il l'éveille
& fe montre : il lui porte la parole pour
l'engager à choifir une fituation plus com-
mode à fon repos.

Le prince ouvre les yeux : Ilfetilfone a

(1) C'étoit une opinion reçue que la reine de
Saaba qui vint briguer les faveurs de Soleiman , ou
Salomon , étoit un génie femelle & la reine des
vifions céleftes.

disparu ; il ne voit autour de lui que les présens magnifiques dont il a été comblé , & sans lesquels il croiroit n'avoir fait qu'un beau songe : à la vue de ces objets , il est animé d'une reconnoissance qui lui rappelle de plus grands bienfaits ; il brûle d'impatience d'aller rendre des hommages respectueux à l'être sublime dont il admire les bontés & la puissance. Il touche à sa boîte , & le génie attend ses ordres.

« Jémal , lui dit-il , si ma demande n'est pas une indiscretion , je vous ordonne de me conduire aux pieds de ma bienfaitrice , la reine des génies.

« J'obéirai , répond le génie , au maître de la boîte enchantée , & au favori de la brillante étoile des sept mers qui partagent la terre. »

Simoustapha se met dans le bain , se pare de toutes les richesses qu'il tient de la bonté de la fée , & s'abandonne à la conduite du génie.

Le Ginnistan est un empire fort éloigné de nous ; cependant il nous environne , & nous touche de tous côtés : il est composé d'espaces qu'on ne sauroit comparer au petit que nous occupons : en peu de mi-

nutes le prince Indien les a franchis, il est posé à l'entrée de la demeure de Setelpedour.

Cette reine s'est avancée au devant de lui; quoiqu'ébloui par sa beauté, il ne perd pas de vue les bienféances, & veut mettre un genou en terre; mais elle le relève avec empressement, le prend par la main, & le conduit à son palais, en lui faisant traverser les jardins, où des merveilles de toute espèce le surprennent & l'enchantent.

Simoustapha ému par l'effet de tant de jouissances réunies, éprouve un saisissement dont Setelpedour considère l'effet avec satisfaction: « puissent, disoit-elle en elle-même, oh le plus admirable des mortels! les beautés que tu rencontres ici, te faire oublier toutes celles que tu laisses sur la terre!

Enfin, presque sans se parler, la reine & son nouvel hôte sont parvenus à un bassin orné de trois cent soixante & six figures d'animaux tous différens: chacun d'eux est l'emblème d'un des jours de l'année. Le jaspe & le porphyre ont été employés à leur construction; ils jaillissent en tout temps les liqueurs & les boissons les plus agréables.

La table pour le dîner étoit dressée dans cet endroit, sous un berceau de roses & de jasmins : des sofas, couverts de gazons, y présentoient des sièges commodes ; la violette & le muguet servoient de tapis : au milieu de tant de beautés on peut imaginer quelle pouvoit être la somptuosité du repas.

Des êtres invisibles apportoit & faisoient disparoître les services ; on n'appercevoit que les belles mains de Setelpedour, aussi habiles à prévenir les goûts, que ses yeux se montroient attentifs à les surprendre.

Le prince indien paroît déconcerté ; mais un tableau plus animé se présente à ses yeux : un terrain en amphitéâtre, qui étoit vis-à-vis de lui, vient de se peupler en un clin-d'œil. Six cent génies de l'un & de l'autre sexe, assis sur des gazons, ont commencé un concert digne de la reine des fées, & de l'enchantement des mortels. Simoustapha est dans l'admiration.

« Vous voyez, lui dit Setelpedour, les plaisirs dont on jouit ici ; si vous y trouvez quelques appas, oh mon cher Simoustapha !

90 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
le cœur qui vous les offre s'étudiera sans
cesse à les varier. »

En disant cela, la reine quitta la table
& prit le chemin de son palais : l'or &
l'azur y varioient sous toutes les formes ;
elle fait asseoir Simoustapha sur un sofa ,
& la reine des génies assise à ses côtés
parla en ces termes :

« Cher prince , la retenue n'est pas faite
pour moi : je vous aime , je veux votre bon-
heur , & le mien y est attaché. Vous futes
l'ami & l'élève du sage Benalab , il attira
mes yeux sur votre destinée. Dès votre plus
tendre enfance j'influai , sans paroître , sur
les événemens dont vous avez fait dépendre
votre félicité. Vous me devez la possession
d'Ilsetilsone , je suis enchantée de votre
union avec elle , & n'en ressens aucune
jalousie : mais depuis que je vous ai connu
plus particulièrement , j'ai conçu pour vous
les sentimens les plus tendres : vos vertus
& les charmes de votre personne ont fait
de la reine des génies l'humble esclave de
l'amour.

« Oh adorable reine ! dit Simoustapha ,
je n'ai pas l'orgueil de prétendre à une si
glorieuse conquête : permettez-moi de vous

honorer & de vous servir toute ma vie. Je vous dois le bonheur d'être uni à la fille du calife : mais quand l'amour que j'ai conçu pour elle sous vos auspices me permettroit de vous offrir mon cœur, je suis Musulman par la grâce de Dieu, du saint prophète, & les soins bienfaisans du vertueux commandeur des fidèles : je chercherai mon bonheur dans l'accomplissement de la loi.

« Vous vous exagérez, mon cher Simouftapha, reprend la reine, & mes prétentions sur vous & les rigueurs de la loi. Je ne veux point bannir Ilsetilfone de votre pensée ; aimez-la toujours : elle sera l'objet de mes bontés, comme vous le ferez de mon amour. Mahomet s'est permis plus d'une femme.

« Je n'examine point, dit Simouftapha, la conduite du prophète ; mais quand Ilsetilfone s'est donnée entièrement à moi, nous avons contracté des obligations inviolables & sacrées. — Elles n'en feront pas moins telles, reprit la reine, Ilsetilfone ne peut être ni votre ennemie ni la mienne : & quand elle me permettra de vous aimer, pourra-t-elle approuver votre

52 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ingratitude ? En un mot, cher prince, mon cœur est à vous, pouvez-vous me refuser de partager le vôtre, si rien n'en est blessé ? Songez que pouvant beaucoup, je ne signalerai jamais ma puissance que par de nouvelles bontés pour vous, & que celle qui vous implore est l'arbitre souveraine de votre destinée. — Oh ma reine ! dit Simousthapha, concevez le tourment de votre esclave, à qui l'aveu ou le refus de ce que vous demandez paroissent également impossibles.

« C'en est assez, cher prince, reprit Setepedour, le soin de votre conservation est maintenant celui qui doit vous occuper. Je vous en ai fourni les moyens ; il en est dont vous ne vous doutez pas, & dont vous aurez peut-être lieu par la suite de connoître l'importance. Mais je dois vous dire que la boîte de Benalab vous expose à de grands dangers : cette boîte appartient jadis à Mamouk, mage Egyptien, qui en abusa pour se livrer au crime : ma justice l'en a dépouillé.

« J'abandonnai ce scélérat aux rigueurs de sa destinée. Je châtai Kauffak, aujourd'hui Jémal votre esclave, qui par ses lâches complaisances avoit achevé de perdre un maître corrompu. Je compte que cet esclave

de mes loix ne fera pas dans le cas de s'oublier avec vous. Mamouk vit encore, il a élevé dans son art un fils aussi pernicieux que lui, tout le Ginnistan les maudit; mais les scélérats trouvent toujours quelque part de la faveur, Mamouk est encore puissant, & travaille continuellement à retrouver la boîte donnée à Benalab, veillez à ce qu'il n'entre jamais chez vous ni Egyptien, ni rien qui vienne de l'Égypte. »

Simoustapha ne savoit où trouver des termes pour répondre à tant de marques de bonté : cependant il commençoit à se faire tard, il étoit temps qu'il se rendît chez lui pour y recevoir son épouse; il cherche à pressentir la reine sur la nécessité de son départ, en regrettant les jouissances auxquelles il est forcé de s'arracher.

« Mes bontés, reprit Setelpedour, suivent mon penchant, & ne me coûtent rien. Les richesses qui sont ici vont perdre tout leur prix, quand vous vous éloignerez. Voulez-vous me les rendre précieuses? venez en jouir avec Ilsetilfone, & dès-lors je n'aurai plus rien ici qui ne soit véritablement cher à mes yeux : venez commander dans ces lieux, & j'y serai assurée de la

94 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
soumission de tous les génies qui m'environnent.

« Ah ! Madame , reprit Simouftapha , craignez , puisque vous m'aimez , de m'éblouir sur mes devoirs : j'ai besoin de me rappeler que je suis le fils du roi des Indes , tendrement chéri de ses parens , & comptable à leurs fujets de la destinée de l'héritier présumé de la couronne.

« Adieu , mon cher Simouftapha , dit la reine en l'embrassant , adieu prince , modèle des souverains , lumière du monde , & le génie de toutes les vertus ! »

Le génie a ramené Simouftapha chez lui : son cœur ému de reconnoissance , mais toujours rempli d'Ilsetilsone , brûle de la revoir ; il s'occupe des préparatifs de sa réception ; les fruits les plus rares sont sur la table , les caffolettes sont remplies de nouveaux parfums ; la princesse est arrivée , elle se pare de l'habit magnifique dont lui a fait présent Setelpedour ; Simouftapha a gardé le sien ; la musique se fait entendre , le repas commence , & au milieu de ces jouissances , on ne s'occupe que de projets de bonheur.

Cependant Simouftapha raconte le voyage

qu'il a fait au palais de la Fée , décrit les beautés qu'il y a apperçues , les bontés dont il a été comblé ; il n'omet aucune circonstance : son récit n'occasionne ni soupçons , ni jalousie.

La princesse verroit voler tous les cœurs auprès de son amant qu'elle envifageroit cet hommage comme un tribut auquel tous les êtres créés doivent être soumis. Quand Simoustapha parle des précautions qu'on l'a engagé de prendre contre Mamouk l'Egyptien , ancien possesseur de la boîte enchantée , elle voudroit engager le prince à remettre à la reine un présent si dangereux ; mais il faudroit fans ce secours renoncer au plaisir de se voir , & il deviendroit peut - être impossible d'engager le calife à resserrer des nœuds si doux.

Toutes les frayeurs cèdent à de si puissans intérêts. « Au moins , disoit-elle , songez à vous défendre de l'approche de ces perfides étrangers. Interdisez vos portes & vos fenêtres , même à l'accès des vents qui peuvent venir du côté de l'Egypte. »

Tandis qu'elle cherchoit ainsi à assurer leur repos , il se formoit un orage dans le Ginnistan qui devoit bientôt le troubler.

Dès que le génie , esclave de la boîte , a transporté la princesse du palais chez Simousthapha , & de-là chez le calife : dès que le prince indien n'a plus d'ordre à lui donner , il se rend à ceux de sa souveraine , & lui fait le détail de tout ce qu'il a vu.

Le génie expose avec vérité les tableaux dont on l'a rendu le témoin : « Jamais union conjugale n'en offrit d'aussi intéressans ! Jamais deux cœurs ne parurent si bien s'entendre & se répondre ! Jamais deux êtres ne réunirent à un si haut degré la vertu & la beauté ! Jamais. . . .

« Arrête malheureux ! dit la reine , déjà tes desirs sont enflammés ! Souviens-toi de ce que tu as fait quand tu fus Kauffac , au service du maudit Egyptien ? Mon doigt a gravé sur ton coupable front le désordre de ta conduite. Je ferai pis aujourd'hui , si tu t'égares ; je mettrai de travers tous les traits de ta physionomie ; j'allongerai tes oreilles , & tu marcheras les talons en avant.

« Oh ma souveraine ! dit le génie , votre courroux me fait plus de peine que votre menace ne m'effraie. Je trouve Ilsetilsone d'une beauté & d'une vertu qui m'imposent

le plus grand respect : ah ! combien elle mérite l'amour de Simoustapha !

« Il en a trop , répond Setelpedour , cela lui fait oublier l'intérêt de sa sûreté , & même ses devoirs. Le fils unique du roi des Indes laisse ignorer ses aventures à son père ; & sans un rosier rajeuni par Benalab , & dont j'ai soin de faire continuellement renouveler la verdure , ces parens , livrés à l'inquiétude , seroient plongés dans une affreuse douleur. Jémal , il faut faire sortir ton jeune maître d'un enchantement dangereux pour lui : place-toi invisiblement entr'eux deux ; répands une odeur infecte autour d'Ilfetilfone... &...

« Grande reine , j'obéirai , dit le génie en s'éloignant. — Reste , malheureux ! lui dit Setelpedour. Tu es bien prompt à te plonger dans la fange pour en aller répandre sur le champ l'exhalaison...

« Arrête-toi ! lui dit-elle , après s'être recueillie un moment ; sois plus pressé à faire le bien que le mal , si-tu ne veux pas redevenir un monstre.... Je t'ordonne de nouveau , de veiller avec soin sur les besoins & sur les dangers de ces époux. »

Jémal se retire ; il ne peut lire dans

98 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
l'ame de sa souveraine , & croit qu'elle a voulu l'éprouver. Setelpedour demeure en proie à l'agitation ; sa passion la tourmente ; elle imagine pouvoir la contenter par des sacrifices , & pour se faire autoriser dans son projet , elle demande sur le champ Asmonchar (1) son premier visir : il est bientôt rendu à ses ordres ; elle le fait asseoir à côté d'elle , & lui parle dans ces termes :

« Visir , aucun objet n'ayant jamais fait d'impression sur mon cœur , je suis demeurée dans l'indépendance jusqu'à ce jour. La fatalité s'en mêle à présent , & me fait la loi : un mortel au-dessus de tous les autres , entraîne à lui toutes mes affections : c'est Simoustapha , le fils du grand roi des Indes.

« Je fais que la hauteur des génies mes vassaux leur fait regarder l'homme d'un air dédaigneux , parce qu'ils en font communément leur jouet : ils ont oublié qu'ils ont tous fléchi le genou devant le grand Mahomet vainqueur de mon père , le puis-

(1) Asmonchar , en françois Asmodée.

fant & immortel Kokopilefobe (1), qui fut dépouillé de tous les rayons de sa gloire.

« Notre sphère est bornée : de tous les êtres créés, l'homme est le seul qui puisse étendre la sienne. Les vertus de Simouftapha peuvent le conduire à la plus haute élévation, & je veux m'associer à ses espérances : si vous avez, comme je dois le croire, ma prospérité & ma gloire en vue, j'attends de vous des conseils dignes de votre prudence & de votre affection. »

Pendant ce discours, Asmonchar, les yeux baissés, paroissoit rêver profondément : il rompt enfin le silence : « Grande reine, lui répond-il, vos desseins sont toujours conduits par votre sagesse, & ne peuvent prendre leur source que dans une noble ambition : je n'y vois que deux difficultés.

« Vous avez généreusement présidé aux liens du prince Indien & de la fille du calife ; vous en avez assuré la force & l'indissolubilité contre vous-même, par les anneaux que vous leur avez fait remettre : votre satisfaction ne peut dépendre que

(1) Kokopilefobe, un des noms arabes de Lucifer.

100 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
de leur consentement. Nous avons des lois
rédigées par nos anciens, dont ils conser-
vent eux-mêmes les chartres ; ils décide-
ront beaucoup mieux que moi en quoi elles
peuvent être favorables à vos désirs, &
il vous fera plus agréable de former l'en-
gagement que vous projetez avec l'applau-
dissement de tous les êtres soumis à votre
puissance, que de l'avis de votre ministre en-
tièrement dévoué à vos volontés. Je pense
donc qu'il seroit à propos que vous fissiez con-
noître vos intentions à votre divan, que
je ferai assembler sur vos ordres. »

Setelpedour préoccupée de son projet,
& des moyens d'en avancer le succès, ne
pénètre point les intentions d'Asmonchar.

L'hypocrite visir n'a pas sitôt reçu l'or-
dre de convoquer l'assemblée, qu'il se
rend à l'instant chez Bahlisboull (1) son
grand-père, le plus ancien & le plus mé-
chant des esprits qui fussent dans le Gin-
nistan : la rage donnoit de la force & de
l'activité à ses ailes ; il détestoit Bahlis-
boull ; mais il s'agissoit d'opposer à sa sou-
veraine un être qui put la détourner d'un

(1) Bahlisboull, en françois Belzebuth.

projet plus odieux à lui qu'à tout autre ; puisqu'il étoit personnellement le génie malfaisant de la nature humaine , & son ennemi le plus déclaré : qu'il ne pouvoit entendre prononcer le nom de Mahomet fans écumer de rage ; & que la reine vouloit épouser un Musulman. Il savoit que , par un fameux traité passé entre Kokopilefobe & Mahomet , le prophète s'étoit réservé tous les fruits nés des mariages formés entre les enfans des hommes & ceux du Ginnistan.

Le vieux Bahlisboull voit arriver son petit-fils avec une forte d'étonnement. Ils n'avoient depuis long-temps commerce ensemble que pour chercher à se nuire. Il apprend le dessein de la reine.

« Je vois , dit-il à Asmonchar , que vous craignez de perdre votre faveur , la reine n'est pas la seule qui ait recherché une alliance inégale : elle est fille du grand Kokopilefobe , & doit prétendre vis-à-vis de nous à de grands privilèges ; quant aux lois dont vous me savez dépositaire , puisque je signai la convention faite avec Mahomet , ce n'est pas à vous à peser sur les moyens de l'éluder , ou la possibilité de

102 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
l'enfreindre : assemblez le divan ; voilà votre
devoir. »

Asmonchar s'en retourne : Bahlisboull
plein de méchanceté & d'ambition est oc-
cupé du projet de détrôner la reine, de
perdre le grand visir son propre fils, &
de s'élever sur les ruines de tous.

Le divan est assemblé : Setelpedour vient
y prendre sa place. Tous les génies s'in-
clinent devant elle ; à un signe de la reine,
chacun se relève & s'assied : on ignore le
motif d'une convocation aussi solennelle.
Asmonchar reçoit l'ordre de proposer la
parole.

Le visir jette les yeux sur tout ce qui
l'environne. Il apperçoit une place vide.
C'est celle que doit occuper son grand-père
Bahlisboull ; il hésite alors de rompre le
silence, il craint que la proposition de la
reine ne passe à la majorité des suffrages ;
une grande partie de ceux qui doivent
voter est du même sexe que Setelpedour,
& conséquemment ennemie de toute loi
faite pour enchaîner la liberté & contrarier
une foiblesse. Le reste est composé d'esprits
légers qui se feront un mérite de leur con-
descendance en cédant aux volontés de la

reine. Ainsi ce ministre se voit à la veille d'être soumis aux lois d'un homme & d'un musulman ; il blasphème contre Mahomet dans l'intérieur de son ame, & sent toutes ses forces défaillir en même temps. Setelpedour le presse de parler : il alloit balbutier ; quand tout-à-coup le vieux Bahlisboull arrive porté par les siens qui le mènent aux pieds du trône.

« Pardonnez ! oh ma souveraine ! dit ce dangereux politique , si j'ai tardé à me rendre à vos ordres. Le temps a consumé mes forces , les siècles ont dévoré mes aîles : je fus grièvement blessé par Michaël dans le premier des grands combats que nous ayons rendus , & dans un corps comme le mien , totalement affoibli par l'âge , les cicatrices se renouvellent.

Setelpedour reçoit l'excuse du vieux génie , & lui ordonne de prendre place. Asmonchar , encouragé par la présence de son grand-père , prend la parole , & expose le sujet sur lequel la reine veut consulter le divan.

La présence de Bahlisboull en impose : on connoît sa haine invétérée contre le genre-humain : on redoute ses ruses , sa

104 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
puissance & sa cruauté. S'il règne une
règle dans l'Empire dont l'observation soit
gênante, on fait qu'il en fut l'inventeur.

Setelpedour s'adresse au dangereux vieillard. « Vous, dit-elle, qui avez vu les trois règnes, (1) dites - moi, Bahlisboull, s'il n'y a pas eu plus d'un exemple de l'alliance que je veux contracter aujourd'hui ?

« Grande reine ! j'en citerois de bien authentiques & bien propres à entraîner toutes les opinions ; je pourrois même me donner pour exemple, je suis du temps de la création du sublime génie votre grand'père ; & quand nous fûmes précipités du ciel, je combattois à ses côtés. Il me regardoit comme l'aîné de ses enfans.

« Dois-je rappeler au rejeton de notre illustre chef les temps de notre ancienne gloire, & le coup affreux qui nous précipita, quand nous pensions à nous en assurer la jouissance ?

« Tranquilles & souverains dans nos de-

(1) *Les trois règnes.* Ceci se rapporte au règne de Lucifer, avant qu'il fut précipité sur la terre ; au règne du même esprit jusqu'au temps où Mahomet est prétendu avoir terrassé l'idolatrie ; & au règne actuel de Setelpedour.

meures inaccessibles, on voulut nous forcer de fléchir le genou devant Mahomet : ce novateur hardi, que nous avons vu ramper & régner tour-à-tour, sembloit prédestiné au sceptre du monde ; mais en devenant ses disciples nous perdions notre empire : cet affront nous parut insupportable, & notre soumission une lâcheté. Nous cessâmes de regarder comme un être bienfaisant celui qui nous dégradait par une loi injuste ; &, animés d'un juste ressentiment, nous prîmes les armes.

« Le grand Kokopilefobe & moi combattîmes quelque temps contre Michaël & Gibrien à forces égales : mais enfin, nos ennemis conduits par Mahomet tombèrent sur nous avec rapidité : nous fûmes vaincus, dépouillés, chassés de nos possessions ; & ne sauvâmes qu'avec peine ces aîles dorées sans lesquelles nous aurions été écrasés dans notre chute.

« Appelés à régner partout, nous nous emparâmes de ce globe, & fîmes alliance avec les enfans de l'homme pour le peupler de concert : Mahomet poursuivit notre nouvelle race, & la détruisit par un déluge.

« Inépuisables dans nos moyens, nous

106 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
vîmes prospérer de nouveau un peuple innombrable, & nous l'assujettîmes à nos lois : la terre fut couverte de nos autels ; elle put à peine nourrir assez de victimes pour fournir aux sacrifices qui nous furent offerts, & le sang humain ne fut pas même épargné.

« Irrité de nos succès, Mahomet devint homme ; pour nous empêcher de régner, il nous déclara une guerre plus cruelle : il saccagea tout, détruisit nos temples, renversa nos images, abolit nos dieux & nos trophées : il fallut se résoudre au combat.

« Nous fumes encore malheureux : cependant nous parvînmes à obtenir une capitulation.

« Dépouillé de ses honneurs, le redoutable Kokopilefobe se retira dans la région du midi la plus reculée : le trône que vous occupez demeura soumis à sa puissance ; mais par un article du traité que je fus forcé de signer, & dont je dépose une copie aux pieds de votre grandeur, il fut arrêté que tous les enfans, nés de l'alliance du génie avec un mortel de la race d'Adam, embrasseroient le culte du prophète, & vivroient sous sa domination.

« C'est à vous, grande reine, à décider maintenant si vos descendans, appelés à l'indépendance & à la gloire, doivent tomber dans un esclavage humiliant, & mépriser les malheurs du martyr de notre foi, du grand Kokopilefobe.

« Génie, répondit la reine, j'ignorois les conditions du traité dont vous venez de parler; mais vous me cachez les infractions qu'on y a faites plus d'une fois. Quant aux inconvéniens qui peuvent résulter de celle que j'ai préméditée, ma prudence en saura garantir ma postérité : & vous, qui avez présente à l'esprit la teneur de nos chartres, dites-moi s'il y feroit fait mention de quelque loi plus sacrée que celle dont vous avez fait le rapport ?

« Sage souveraine, reprit le génie, dispensez-moi de vous la citer. Elle feroit pour vous un obstacle fâcheux : l'ignorance de la loi peut servir d'excuse à celui qui l'a violée. — Je vous arrête, dit Setelpedour, l'ignorance avilit les génies. Je veux que les lois soient connues, puisque mon devoir est d'en suivre l'exécution, & je vous ordonne de la citer.

« Un génie ne peut donner sa main qu'à une femme vierge , dit Bahlisboull , & un mari ne peut devenir votre époux sans la perte de tous vos privilèges & de votre puissance. »

A cette déclaration , la reine maudissoit intérieurement la loi & son interprète , & pénétoit sans peine l'artifice malicieux de Bahlisboull , & du visir Asmonchar : la ruse succédant à l'agitation , elle poursuivit ainsi :

« Vous venez , sage génie , de prononcer un arrêt qui confondroit sans ressource toutes mes espérances , si je ne savois combien votre profonde sagesse , & une expérience qui a commencé avec le monde , vous élève au-dessus de tous les esprits , & que si vous avez échappé tant de fois aux fers dont vous étiez menacé , il n'est pas une de nos lois que vous ne puissiez éluder : j'espère que votre zèle & votre attachement pour moi vous engageront à employer ici votre sagacité. Puisque nous sommes législateurs , pouvons-nous retracter cette loi ? & n'y auroit-il pas moyen de l'enfreindre , sans paroître la blesser ? Songez que le motif qui m'a fait convo-

quer ce divan m'engageroit à ne rien ménager, si mes désirs ne sont pas satisfaits ! »

Bahlisboull triomphe en secret du trouble de la reine, & de sa passion pour Simouftapha ; il la suppose aussi aveuglée par l'amour, qu'il l'est lui-même par la méchanceté & l'ambition ; & il espère lui faire perdre par ses perfides conseils l'empire du Ginnistan & l'affection de ses peuples.

« Reine, reprend ce dangereux hypocrite, la confiance dont vous daignez m'honorer doit assurer votre gloire & votre bonheur. Aucun engagement ne peut lier ceux qui comme vous ont le droit de les former ; ces lois dont vous vous plaignez ont été rédigées par Kokopilefobe, dans un temps où il régnoit ici ; & dans des circonstances auxquelles il fut forcé d'obéir : aujourd'hui il se conduiroit par d'autres considérations, s'il étoit encore souverain du Ginnistan ; & malgré l'émanation du pouvoir que vous tenez de lui, l'ordre qui doit régner ici ne dépend plus que de vos volontés & de votre sagesse : vous n'avez pas encore atteint le faite des grandeurs auxquelles vous fûtes destinée.

« Vous êtes l'étoile des sept mers qui

environnent la terre, & seriez déjà, sans l'ambition de votre prédécesseur, l'astre bienfaisant annonçant chaque matin à l'Univers les faveurs de celui qui donne le jour : sans doute les destins avoient marqué la défaite du grand Kokopilefobe, mais son entreprise fut un attentat préjudiciable à l'empire des génies. En respectant sa personne & son courage, vous devez maudire le fatal excès auquel il s'est porté, reconnoître la sagesse des lois de Mahomet ; &, libre arbitre de vos desirs, établir la loi qui peut vous en assurer la jouissance. »

La proposition de Bahlisboull étonne les esprits qui n'en soupçonnent pas le motif ; Setelpedour affecte la plus grande confiance dans les conseils du vieux génie.

« Vous prouvez de plus en plus, lui dit-elle, combien l'esprit instruit par le malheur l'emporte sur celui qui ne connut jamais que la prospérité. Oui, vous m'avez convaincue. Je peux maudire sans scrupule tout ce qui peut avoir occasionné l'infortune de mon prédécesseur ; & je suis trop rapprochée de l'espèce humaine par mes inclinations, pour refuser de reconnoître dans Mahomet un être au-dessus du vul-

gaire ; mais j'exige de vous la formule de l'abjuration que je dois prononcer.

« Vous déclarerez à voix ferme & distincte , répond le génie impatient d'arriver au terme de ses complots : « *Maudis soistu Kokopilesobe ! toi , ton ambition & tes projets.* Vous abjurerez ensuite votre culte , pour embrasser celui de Mahomet , en articulant la profession de foi que voici.

« *Achad. en. la. illa. cala. bella. Mohamad. Rafoud. Alla.*

La reine semble se préparer à prononcer ces déclarations , Bahlisboull jette un regard d'intelligence au visir Asmonchar ; ce signe est bientôt interprété par le divan , qui attend avec inquiétude l'événement : Setelpedour prend enfin la parole : « Vous venez de m'apprendre des choses , dit-elle au vieux génie ; & de m'indiquer des mots dont je n'eus jamais connoissance : il faut que cette formule soit rédigée de votre main avant que je la prononce. — Elle est trop tremblante , dit Bahlisboull. — Vous prendrez votre temps , reprit la reine , & quand je l'aurai signée , je veux qu'avec le visir vous la portiez à Mahomet. — Je ne puis écrire ni marcher , répondit le

112 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
génie. — Il faut donc que je prononce du
mieux qu'il me sera possible ce que j'en
ai retenu, en y ajoutant ce que mon cœur
avoue. » Elle se lève à ces mots, & parle
ainsi :

« *Maudit sois-tu , & à jamais , infâme
Bahlisboull ! qui par tes abominables flatte-
ries empoisonnas le cœur de mon ayeul , &
l'engageas à se révolter contre toute espèce
d'autorité. Maudit sois-tu , principe de dis-
corde ! qui as sans-cesse l'amour de l'ordre
sur les lèvres , & la corruption dans le cœur.
Maudit sois-tu , toi , & toute ta race à per-
pétuité ! source infernale des malheurs qui
désolent l'univers. Maudit sois-tu , & ton petit
fils Asmonchar ! qui en feignant de me tracer
le bon chemin , me creusiez des précipices af-
freux. Que vos aîles soient arrachées sur le
champ ! qu'on vous précipite sur la terre !
allez vivre dans la fange & la souillure ! tel
est votre sort ; & mon arrêt.*

A l'ouïe de ce discours inattendu , les
esprits en frémissant ont reconnu leur reine ;
sa fermeté en impose aux plus méchants ,
leur souveraine paroît briller de l'ancien
éclat dont ils sont déchus : l'ordre qu'elle
vient de donner est aussitôt exécuté ; elle

a renvoyé les génies ; & le divan se sépare.

Setelpedour se représente les dangers auxquels l'amour vient de l'exposer , & n'en ressent pas moins les traits. « Si tu avois été témoin , mon cher Simoustapha , se disoit-elle à elle-même , de tout ce que je viens de braver pour toi..... Que de préjugés humains tu pourrois me sacrifier ? mais que dis-je ! j'aime jusqu'à cette vertu sévère , qui t'encourage à des refus dont mon amour-propre ne sauroit être blessé. Tu m'aurois aimée si tu m'eusses vu la première ; & si , cédant aux vœux de mon protégé Benalab pour favoriser un arrangement auquel il fut m'intéresser , je ne t'eusse pas offert en vision l'aimable Ise-tilfone , tu serois mon esclave aujourd'hui , & je serois assurée de cette fidélité que rien ne peut plus ébranler. Je ne veux pas troubler ton bonheur , ni le repos de ton épouse ; mais tu m'aimeras ; tu feras à moi autant qu'à elle ; nous n'obéirons plus à des lois de convention ; l'amour & la reconnoissance nous prescriront d'autres devoirs.

Ainsi s'abusoit la petite-fille du criminel mais courageux Kokopilefobe : elle avoit

114 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
l'élévation du génie de son ayeul ; mais
sans qu'elle en eût été instruite , le sang
humain couloit dans ses veines ; rien n'étoit
parfait en elle que le courage & la beauté,
cependant son cœur n'étoit pas corrompu :
elle étoit tombée sous une loi que Bahlis-
boull lui avoit vaguement expliquée , & le
temps devoit lui en faire éprouver l'in-
fluence.

Occupée du désir de revoir Simoustapha ,
elle n'a pas la patience de l'attendre dans
son palais ; ce seroit remettre un plaisir
qu'elle peut se procurer tout de suite , en
se faisant transporter à Bagdad : elle ap-
pelle l'esclave de la boîte.

« Vous devez , dit-elle , porter ce soir
Ilsetilsone dans l'appartement de son époux ;
vous m'avertirez dès qu'elle y sera rendue ;
je veux augmenter par ma présence le
bonheur dont ils peuvent jouir. » Jémal
exécute les ordres de la fée avec les mêmes
précautions que ci-devant ; Setelpedour ap-
prend bientôt que la princesse est chez son
amant ; elle part aussitôt pour Bagdad ,
précédée de Jémal qui vient annoncer aux
époux l'arrivée de la reine des génies.

Ils auroient paru plus embarrassés , si la

reine en arrivant ne les eût rassurés par des marques réitérées de sa tendresse ; elle les embrasse l'un & l'autre , & s'assied à table au milieu d'eux.

« Je ne risque rien, dit-elle, en venant souper chez un mortel, élève de mon bien-aimé Benalab. J'ai contribué, ma chère princesse, à vous procurer le modèle des époux ; permettez du moins que je partage votre félicité : en vous faisant sentir le prix d'un si rare bienfait, je veux continuer à vous protéger l'un & l'autre par ma puissance & mes conseils. Ne vous alarmez donc pas, Simouftapha, de l'excès de ma tendresse pour vous ; elle est délicate, & ne vous occasionnera jamais ni trouble ni remords, que dans le seul cas où vous cesseriez de répondre à mon amour : le lui pardonnerez-vous, ma chère Ilsetilfone ? lui dit-elle en l'embrassant.

« Si mon amant, répondit la jeune & naïve princesse, ne vous aimoit pas, je douterois avec raison de son ardeur pour moi-même ; je lui ai donné mon cœur, il en a deux à vous offrir en retour des bontés dont vous nous comblez ; vos vertus & vos charmes ont fait une trop vive impres-

116 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
sion sur nous, pour que nous pussions résister à tant d'attraits.

« Vous surpassez mon espérance, charmante princesse, répondit la reine, j'éprouve une satisfaction qui ne peut s'augmenter que par le même aveu que j'attends de Simoustapha.

« Grande reine, dit-il, je ne puis exprimer les sentimens dont je suis animé que par mon dévouement à vos volontés. »

Setelpedour contente de ces assurances de leur tendresse, ne cessa pendant le repas de leur en témoigner sa reconnoissance. On se livra de part & d'autre aux plaisirs qui étoient offerts; musique, danse, parfums, liqueurs, rien ne fut épargné: mais ce qui n'arrive pas d'ordinaire, on se mit à parler raison à la fin du repas.

« Cher prince, dit la reine, à l'aveu près du calife que je saurai vous ménager, votre félicité paroît à son comble: cependant, voici le moment où, sans les plus grandes précautions de votre part & les plus grands soins de la mienne, elle pourroit être renversée. La boîte enchantée que vous remit Benalad fait l'objet de l'ambition de Mamouk, magicien scélérat qui jadis en

fut possesseur. Il vous est impossible de porter toujours ce trésor ; mais vous tenez de moi une bague que vous ne devez jamais quitter, & qui vous avertira des dangers où vous serez exposés, en même temps qu'elle viendra à votre secours. Celle de la princesse a ses propriétés, qu'elle ne peut développer que dans le cas où vous seriez menacé de mort, & où son secours sera indispensable. Souvenez-vous toujours de fermer votre porte & vos fenêtres à tout ce qui pourroit venir de l'Egypte.» Après cela elle laisse les époux en liberté, les embrasse, & disparaît.

La nuit se passe comme les précédentes ; les jours se suivent sans événemens remarquables ; Jémal exact à son devoir remplit toujours avec célérité les ordres qui lui sont confiés ; chaque soir la princesse est transportée chez son amant ; chaque matin elle est chez le calife : tous les trois jours Simoustapha est enlevé au Ginnistan, pour offrir ses hommages à l'étoile des sept mers ; & tandis que son cœur paroît s'enivrer de la jouissance d'une douce volupté, celui de l'Egyptien Mamouk ne respire que vengeance contre le possesseur de la boîte mer-

118 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
veilleuse, qu'il ambitionne de reprendre.

L'odieux magicien a vu pâlir l'étoile de Benalab ; il la suit, elle ne paroît plus : c'est un présage de mort. Ce scélérat, qui redoutoit la puissance du philosophe Persan, peut maintenant sans danger reconquérir un trésor dont le dépouilla la reine des génies ; mais il doit s'instruire auparavant dans quelles mains la boîte est tombée.

Il profite du premier équinoxe, seul temps favorable aux travaux de ceux qui agissent avec le concours des esprits ; il trace avec son cercle un quarré, qu'il divise ensuite par deux triangles ; il calcule ces différens espaces, qui lui fournissant le nombre de neuf, lui donnent autant de chambres à parcourir pour étudier, & suivre la chaîne des événemens qu'il cherche : il pénètre avec la bougie verte dans chacune de ces chambres obscures ; cette triste lumière lui fait découvrir toutes les aventures du sage Persan & du prince Indien, depuis leur embarquement jusqu'à leur arrivée dans Bagdad. Il voit mourir Benalab, & reconnoît la boîte magique entre les mains de Simoustapha.

Naraès, fils de Mamouk, aussi corrompu

que son père, l'assiste dans son travail ; tous deux examinent le signe de la boîte ; elle paroît armée de pointes d'acier, & un cercle de feu s'est formé autour d'elle : les Négromanciens n'en font point effrayés ; le prix du trésor qu'ils poursuivent les aveugle. Le père creuse un fossé dans son jardin au bas d'un côteau ; il en sort tout-à-coup une fontaine jaillissante, qu'il montre à son fils, en lui disant :

« Voilà l'image fidelle des événemens qui m'attendent : tant que cette source sera claire, tu seras tranquille sur mon compte. Si tu la vois se troubler, envoie-moi du secours. Si elle se teint de sang, je suis mort. Tu t'occuperas alors de ma vengeance ; tu chercheras à reprendre notre précieux trésor, en essayant de connoître les pièges qu'on m'aura tendus, & de te tenir en garde contre ceux qui te feront préparés. »

Mamouk au même instant s'éloigne de son fils, il se transforme en chat-huant pour cacher sa marche : il a déjà descendu de la haute Egypte vers l'Arabie ; l'étoile qui brille sur Bagdad dirige son chemin ; il y arrive.

L'aurore annonçoit le retour du soleil sur cette partie du globe, il s'arrête au milieu des jardins délicieux, fertilisés sans cesse par les eaux d'Ilfara & d'Aggiala, qui baignent de différens côtés la ville de Bagdad; & se choisit un asile parmi les arbres, dont le plus épais feuillage peut mieux cacher la chétive apparence dont il s'est revêtu. Il fait que la maison de Simouftapha, défendue par le génie de la boîte, est inaccessible pour lui, sous quelque forme que ce soit; & en attendant que le soleil ait dardé ses rayons, il rêve aux moyens qu'il doit employer pour séduire celui qui doit le servir; au même instant, le hasard lui présente l'homme qu'il se proposoit de chercher.

Un pauvre jardinier, nommé Abaïre, cultivoit le jardin où le magicien s'étoit arrêté; courbé sous le poids du travail, la fatigue & la chaleur lui arrachotent quelques soupirs. Mamouk pense qu'un homme malheureux se livre aisément aux offres séduisantes qui peuvent alléger ses souffrances & sa pauvreté: le jardinier vivoit de quelques morceaux de pain, & du fruit qu'il trouvoit sous sa main; il en remplit

un petit panier pour sa femme & ses enfans, & le soir étant venu, il reprend le chemin de la ville emportant avec lui sa petite provision. « Certes, disoit Mamouk, si cet homme tout pauvre qu'il est peut avoir un gîte, je l'engagerai à le partager avec moi, & je serai bien maladroît si je n'en fais pas l'instrument de mes projets. » A ces mots, ayant repris sa forme naturelle, il presse sa marche pour le joindre.

« Bon soir Abaïre, lui dit-il en l'abordant, ce n'est pas sans peine que vous avez procuré à votre famille les fruits que vous lui portez. — Eh ! qui êtes-vous donc, mon bon seigneur, dit le jardinier, surpris de s'entendre nommer, pour parler à un pauvre homme comme moi ?

« Je suis un homme, répond Mamouk, qui vous connoît comme vous-même, je vous nommerois tous les arbres de votre jardin, & ceux dont vous prenez le plus de soin : j'aime les pauvres, & quand je voyage je m'arrête toujours chez eux, persuadé que je n'y manquerai de rien, parce que j'y fais tout apporter, & je ne trouve rien de trop bon pour moi, dès que je peux me promettre de le partager avec eux.

« Hélas , dit Abaïre , que ne suis-je assez heureux pour me flatter de recevoir un hôte tel que vous ! mais nous n'avons rien pour vous coucher.

« Voilà dix pièces d'or , reprit le magicien , avec lesquelles vous achetterez ce qui sera nécessaire : je n'imagine pas de plus douces jouissances que celle de procurer aux bonnes gens le bien-être qui leur manque ; c'est un secret pour être heureux , que je ne crains pas qu'on me dérobe : le luxe & l'opulence endurcissent le cœur du riche , & tandis que le pauvre mange son pain à la sueur de son front , combien de gens dans Bagdad ont besoin d'aiguïser leur appétit par les mets recherchés & délicats de Simoustapha ! ... Vous connoissez Simoustapha ?

« Si je le connois , Seigneur ! y a-t-il un seul pauvre à Bagdad qui ne connoisse cet homme généreux & compatissant ? Nous ne demeurons pas loin de lui ; je vais souvent , par ordre de mon maître , lui vendre les plus beaux fruits de notre jardin , & il me donne toujours quelque chose pour moi. »

Pendant cette conversation , ils sont arrivés à la ville ; Abaïre prend avec son hôte

le chemin de sa chétive demeure. « Femme, dit-il en entrant, je t'amène ce bon seigneur, ne me demande pas avec quoi nous le recevrons; vois ma main pleine d'or: je vais acheter un sofa qui doit nous rester. »

Mamouk entre dans une chambre, dont deux chaises de bois & une table font le seul ameublement; la femme, les enfans sont presque nus, la misère est l'image de ce séjour; & s'il veut trouver quelques commodités, il doit augmenter ses largesses.

« Abaïre, lui dit-il, j'aime à faire du bien, voici dix autres pièces d'or avec lesquelles vous pourvoirez à tout ce qui manque ici: consultez vos bienfaisances & mon bien-être pour l'avenir. »

Le pauvre jardinier croit rêver en voyant tant de richesses; il rend grâces à la providence, & remercie le grand prophète; il sort pour faire des emplettes.

La femme se dispoisoit de son côté à donner une apparence de propreté à son logement. « Laissez-moi faire, lui dit Mamouk, ce soin me regarde, & je veux vous aider: pendant ce temps-là, allez acheter des robes pour vous, votre mari & vos enfans, voilà 20 sequins pour cela; elles

ne pourront pas blesser les yeux par leur éclat, & vous aurez soin de ne dire à personne que vous les tenez de votre hôte; si on le découvroit, je m'éloignerois sur le champ de chez vous : le bien que je peux faire, perd à mes yeux tout son prix, dès que je fais qu'il est connu. Quand votre mari sera de retour, nous songerons aux provisions. »

La femme d'Abaïre sort, & se promet pour la première fois de garder un secret dans lequel son amour-propre est intéressé; elle a trop souvent rougi de sa pauvreté, & n'est pas fâchée de dissimuler ce bienfait.

Ils reviennent bientôt l'un & l'autre, le jardinier n'est pas peu surpris de trouver sa maison en meilleur état, & sa famille aussi bien habillée : l'auteur de ces heureux changemens se met à table avec eux, & paroît jouir de toute la satisfaction dont ses bienfaits sont la source : au milieu de ces bonnes gens, il ne jouit encore que du succès du stratagème par lequel il aveugle des créatures simples & honnêtes, au point de paroître à leurs yeux un être bienfaisant.

L'heure du repos est venue, Abaïre & sa femme vont en goûter les douceurs, tan-

dis que l'Egyptien est occupé des moyens de ravir le trésor dont le prince Indien est possesseur. Il fait, pour l'avoir vu dans la neuvième chambre tracée selon les règles de sa cabale, que ce prince jouit toutes les nuits des faveurs de l'amour dans les bras de son aimable épouse. Quel temps favorable pour le surprendre ! si le génie de la boîte ne veilloit pas sur les époux, si la vigilance de la reine des génies ne les garantissoit pas également des attaques naturelles & miraculeuses.

Le magicien impatient de commencer son ouvrage, ne peut plus rester dans la maison, il se transforme en chat-huant, & vole autour de la maison de Simoustapha : les avenues en sont gardées contre lui, & sous quelque forme qu'il s'y présente, une mort inévitable l'attend : la terreur le fait, & il revient chercher le calme chez Abaïre.

L'unique soin de Mamouk est de gagner à tel point la confiance du jardinier, qu'il se prête sans réserve à ses volontés insidieuses : il a repris sa figure humaine.

Il accompagne le lendemain Abaïre à son jardin, il raisonne avec lui de son art,

lui enseigne des secrets, partage sa frugale nourriture, & se défaltère à la même source.

« Vous avez de bien beaux fruits, lui dit-il; mais si ce jardin étoit à vous, j'en ferois croître de tels, qu'on n'en mangeroit pas d'autres chez le calife.

« Hélas ! dit le jardinier, je ne possède au monde que deux arbres, un pommier & un poirier venus des Indes. Je les avois plantés sur un petit terrain attenant à ma maison; mais le sol ne paroît pas leur convenir, ils ne portent que des fruits qui ne viennent jamais à maturité.

« Soyez discret & prudent, reprit Mamouk, ne dites mot, & je ferai votre fortune; nous travaillerons ensemble. Pourvu que votre femme & vos enfans n'en sachent rien, vos deux arbres produiront des fruits plus beaux que ceux qu'on y auroit cueillis s'ils fussent toujours restés aux Indes, & à la plus belle exposition: mais la plus légère indiscretion pouvant gâter ce que nous aurions fait, nous devons observer le plus rigoureux silence sur l'opération que nous allons faire ensemble: dans peu de jours vous cueillirez

sur votre poirier un fruit dont la beauté vous étonnera. »

Abaïre & Mamouk reviennent à la maison ; un bon repas les y attendoit, grâces aux généreuses précautions du magicien, qui y joint d'ailleurs tout ce qui peut lui servir à gagner le cœur de ses hôtes.

Le lendemain, l'Egyptien a prévenu de quelques instans le lever de l'aurore, il va chercher les deux arbres dont le jardinier lui a parlé ; il ne falloit qu'ouvrir une porte donnant sur un terrain qui n'avoit pas plus de vingt pieds en quarré : là languissoient les deux plantes, privées de la chaleur du soleil : cependant le poirier portoit une fleur. Abaïre en se levant apperçoit la porte ouverte, voit le magicien, & s'en approche. « Vous voyez mes pauvres arbres, la mousse les ronge. — Je me suis levé, dit Mamouk, pour venir l'arracher ; mais vous voyez comme la seconde écorce est verte & magnifique : fermez la porte, achevons d'y travailler pendant que tout sommeille, je vous ferai voir une belle chose dans peu de temps. Cependant, comme il s'agit ici de votre

fortune, je veux m'assurer auparavant de votre discrétion; unissez-vous à moi par un serment solennel : jurez par l'alcoran & sur mon sabre, une fidélité à toute épreuve, en répétant les paroles que je vais prononcer : *Tout ce que va faire Mamouk est pour le bien d'Abaïre, & Abaïre obéira à tout ce qui lui sera ordonné par Mamouk.* »

Le bon jardinier n'hésite pas à contracter un engagement dont tous les avantages semblent être pour lui : Mamouk se fait apporter un piquet, trois bouts de corde, & deux bêches.

Les outils sont arrivés : « Prenez cette corde, lui dit Mamouk, liez-en l'arbre par un bout, & attachez l'autre au piquet; tracez un rond, à trois pieds de l'arbre, le plus exactement que vous pourrez : ensuite déliez l'arbre, & nous nous mettrons à bêcher dans l'intérieur du cercle, jusqu'à ce que nous ayons ramené la fraîcheur, & donné la nourriture aux racines. Si l'on veut réussir, il faut opérer méthodiquement, & je ne vous cache pas que vous faites une opération de géométrie. »

En un moment, le petit espace qui environne l'arbre est labouré. « Y auroit-il une fleur sur votre arbre, demande Mamouk ? — Oui, fort à propos, dit le crédule jardinier. — Rien n'est plus heureux pour nous ! répondit le magicien, approchez-vous d'elle, parlez-lui, flattez-la ! tout est animé, tout est sensible dans la nature, quoiqu'il n'y paroisse pas ; dites-lui : *Ma bonne petite fleur, tu me produiras une poire plus grosse qu'aucune de celles qui croissent dans les Indes, je voudrois qu'un homme put s'y cacher.* »

Abaïre fourioit innocemment en prononçant ces paroles : « Pour le coup, dit-il à Mamouk, elle ressembleroit au dôme d'un minaret. — Il ne faut pas s'embarrasser de la ressemblance, dit le magicien ; il nous suffit d'avoir une poire qui remplisse nos vues. »

L'opération faite, nos ouvriers referment la porte, dont Mamouk garde la clef, & ils prennent tous deux le chemin du jardin où Abaïre doit employer sa journée ; l'Egyptien partage le travail du jardinier, il se rapproche de sa manière de vivre & de parler ; un tiers qui les en-

130 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
tendrait , les prendrait pour des simples.

On paraît avoir oublié le travail du poirier , & l'espoir de la récolte : le bon Abaïre croit n'avoir fait qu'un jeu d'enfant , & avoir répondu par complaisance aux rêveries d'une personne dont la présence & les bienfaits répandent l'aisance chez lui.

Huit jours se passent , sans que Mamouk témoigne la moindre curiosité de voir l'effet de son opération : enfin le neuvième jour , comme Abaïre alloit sortir pour suivre le cours de ses occupations ordinaires , l'Egyptien , tout en paroissant cheminer avec lui , lui dit : « N'auriez-vous pas envie de voir ce qu'est devenu notre fruit ?

« Je le veux bien , si cela vous amuse , dit Abaïre ; mais je crains que nous n'ayons perdu notre temps à labourer aux pieds d'un arbre trois fois maudit ; j'y avois bien autrement travaillé précédemment , il n'en a pas mieux valu ; il est vrai que je ne m'étois pas avisé de lui dire des douceurs , ainsi entrons , & nous verrons. »

On voit que le bon jardinier , habitué à un travail ordinaire , à des produits uniformes , ne comptoit pas de trouver une merveille aussi extraordinaire à une bran-

che à laquelle il n'avoit laissé qu'une fleur sèche & languissante. Quel fut son étonnement, lorsqu'il vit pendre à la même place, une poire d'une si prodigieuse grosseur, qu'elle excédoit en volume quatre fois le plus beau fruit qui eût jamais paru dans cette espèce. « Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il dans sa surprise ; à qui vendrai-je cette poire ? Si je la porte au palais, les officiers du calife s'en empareront pour quelques sequins, & s'en feront honneur : si je la montre à Simoustapha, il est homme à qui rien ne coûte.

« Vous avez raison, dit Mamouk, il est homme à vous mieux payer que personne, & vous aurez chez lui un débit assuré. Pensez-y bien, mon cher Abaïre, votre arbre fleurira désormais comme le rosier de Mai, & il n'y a que Simoustapha qui puisse vous payer ces fruits : allons, mettez votre poire sur un plat, couvrez-la d'un linge ; vous épieriez le moment où Simoustapha fera devant sa boutique, & vous passerez devant lui comme à votre ordinaire ; il sera curieux de voir vos fruits, laissez-lui appercevoir celui-là, qu'il le désire, le convoite, & vous êtes sûr d'en

132 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS;
obtenir un prix exorbitant; mais je vous
ai dit que je voulois entrer dans la poire,
je le veux encore; ce sont nos conditions.

« Ah certes! je ne m'y oppose pas, dit
Abaïre en riant; faites-vous si petit que
vous y trouviez place, vous aurez l'air d'un
fort joli pepin. — Vous voulez donc que
j'y devienne pepin? — Oui, si cela se peut. —
Ordonnez-le moi. — Hé bien! je vous l'or-
donne. — Arrachez donc la queue pour
m'ouvrir la porte. »

Abaïre étant en belle humeur, veut suivre
à la plaisanterie, & fait un petit mouve-
ment comme pour arracher la queue du
fruit : elle lui reste à la main, il en est
très-affligé.

« C'est un fort petit mal, dit Mamouk;
car sans cela je -demeurois à la porte :
remettez la queue, allez chercher votre
plat, tâchez de joindre votre homme; le
fruit ne lui en paroîtra pas moins curieux,
il n'a rien perdu de son volume ni de son
goût; la semaine prochaine nous ménage-
rons mieux les autres. »

Le jardinier est allé chercher le plat; il
revient & ne trouve plus Mamouk; il pense
qu'il est allé voir le poirier, & n'ayant

pas besoin de lui pour aller vendre son fruit, il prend sans aucune inquiétude le chemin de la maison de Simoustapha.

Mamouk avoit abusé complètement de la simplicité d'Abaïre : cet imposteur, dépouillé de la moitié de son pouvoir, réduit à un état passif par une puissance majeure, a été forcé de transformer l'ignorant jardinier en magicien, sans qu'il se doutât du mystère; il se l'est associé, & s'est fait artificieusement commander tout ce qu'il étoit de son propre intérêt d'exécuter. Tels sont les dangers de l'ignorance!

A peine Abaïre avoit tourné le dos pour aller chercher le plat, que l'Egyptien fidelle au commandement qu'il s'est fait donner, resserre, contracte & raccourcit le volume de son corps, & entre dans la poire pour y prendre la forme d'un pepin. Si l'on vient à couper la poire sans que le couteau entame le pepin, & surtout si on se laisse charmer par le goût délicieux du fruit, le scélérat Mamouk recouvrera ses pertes & consommera sa vengeance.

Jusqu'ici tout sert à favoriser les complots du cabaliste : Simoustapha s'est trouvé sur sa porte au passage d'Abaïre, il s'est fait

134 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
montrer le fruit. Le jardinier dit qu'il veut
le présenter lui-même au calife, qu'il en
aura deux cent sequins. « Donnez-le-moi ,
dit Simouftapha , vous n'irez pas plus loin
pour chercher votre argent : voilà deux
cent sequins , & cinquante de plus , pour
le plaisir que vous me faites en m'accor-
dant la préférence. »

Abaïre , enivré de sa bonne fortune , eut
volontiers oublié le plat & la serviette ,
pour embrasser celui auquel il étoit rede-
vable de tant d'argent ; il revient avec
empressement dans sa maison , & n'y trouve
point Mamouk ; il le suppose au jardin
hors de la ville , il y court , & ne le
trouve pas encore ; il le cherche partout ,
& le redemande en vain aux fleuves & aux
échos d'alentour.

Pendant cette recherche inutile , Simouf-
tapha attendoit avec impatience l'heure où
il pourroit jouir des charmes de la char-
mante Ifetilsone , & lui offrir le plus beau
des fruits qu'on eût jamais vu sur la terre.

La nuit est venue , le génie a fait son
devoir ; les deux époux se sont parés des
bienfaits de leur charmante protectrice ;
les habits , les bagues , le collier , les

chaînes de diamans treffées avec les cheveux , rien n'a été oublié.

L'eunuque muet sert le beau fruit auquel le prince Indien attachoit tant de prix ; Ilsetilfone l'admire, & en trouve le parfum exquis : on entend un petit bruit en coupant la poire , un pepin s'en est échappé , & a sauté à terre.

Le fatal morceau touchoit déjà les lèvres des deux amans, Simoustapha jette un grand cri , sa bague l'a piqué au point de lui faire sentir une forte douleur : Ilsetilfone laisse tomber le morceau qu'elle tenoit ; le prince fait un effort pour arracher de son doigt le bijou qui le blesse , & ce frottement nécessite l'apparition du génie esclave de la bague.

Il étoit effrayant par sa forme & sa laideur ; la princesse s'évanouit en le voyant. Qui es-tu ? Que veux-tu de moi , lui demande Simoustapha ? — Je suis l'esclave de la bague que t'a donnée ma souveraine , répond le fantôme , je t'avertis que tu cours le plus grand danger , ton ennemi est dans ta maison , ce fruit est empoisonné , je vole au secours de la boîte : quand elle sera en sûreté , je reviendrai. »

Simouftapha & fes esclaves donnoient des fecours à la princesse. Jémal pendant ce temps-là, renfermé dans la boîte magique, repouffoit de son mieux les attaques de son ancien maître, sous la puissance duquel il redoutoit de tomber. Mamouk appuyoit un anneau enchanté à la ferrure du bureau dans lequel la boîte étoit renfermée, la ferrure s'ouvroit, & au même instant le génie protecteur en substituoit un autre : ce combat avoit été renouvelé fix fois ; Jémal alloit enfin se rendre quand le génie de la bague arriva.

« Infâme scélérat ! dit-il à Mamouk, tu ne mourras que de ma main. En même temps, il aspire tout l'air qui est dans l'appartement, lève le bras pour frapper l'Egyptien, qui tombe à terre comme étouffé ; il est bientôt garotté de chaînes de fer ; on lui arrache son anneau magique, sa baguette, son livre d'enchantemens, & on l'abandonne sur le parquet, dépouillé de toute puissance & à demi mort.

Après cette victoire, le génie de la bague vient instruire Simouftapha des dangers qu'il a courus par les ruses de Mamouk. « Venez, dit-il, contempler votre

ennemi, & disposez de son sort, non suivant la bonté de votre cœur, mais suivant toute la dépravation du sien. »

Simoustapha suit le génie dans l'appartement, Mamouk n'y est plus. « Détestable magicien, inépuisable en ressources ! dit le génie, quelle force a donc pu te tirer d'ici ? mais tu es lié, & tu ne pourrois aller loin. » Il conseille alors à Simoustapha de prendre la boîte, d'appeler Jémal, & de se joindre à eux pour la recherche du scélérat qui veut s'échapper.

Les deux génies l'ont trouvé dans le jardin, il avoit commencé à se débarrasser de ses fers : dès qu'il voit venir ses adversaires, il se précipite dans le canal ; aussitôt deux digues se forment & le resserrent : il s'élance en l'air comme un jet d'eau ; mais il est contraint de retomber dans le bassin qu'on lui a formé : il s'efforce alors de s'évaporer en flamme ; mais une vapeur épaisse qui s'élève de toutes parts s'oppose à son projet.

De ces mélanges des élémens, le canal semble rempli d'une chaux vive & brûlante dont on redoute la proximité : le génie de la bague y jette les deux morceaux de

138 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
poire ; sur le même instant ils sont en fusion :
alors le génie s'adressant à Simoustapha ,
lui dit :

« Prince ! prononcez l'arrêt de ce scélérat ; nous sommes ici pour son exécution ; dites - lui :

« Infâme magicien ! je t'enferme dans tes œuvres & avec tes œuvres ; afin que tu sois puni de tes œuvres. »

Simoustapha prononce : le magicien est devenu tout-à-coup une masse informe de marbre sous la figure d'un chat-huant , & semblable à ces statues horribles qu'on voyoit chez les idolâtres , avant la venue du grand Prophète. Les génies ont emporté du jardin cet affreux simulacre.

Simoustapha est de retour auprès de son épouse qui , un peu remise de sa première frayeur , n'étoit pas cependant sans allarme sur son compte : en le voyant elle est rassurée. Ils passent tous deux dans le cabinet où étoit la boîte ; Simoustapha la touche , & Jémal paroît.

« Seigneur ! que voulez-vous de votre esclave , dit le génie ? — que vous me racontiez tous les détails de l'événement qui vient de se passer. »

Il se met à califourchon sur la boîte, & obéit aux ordres de Simouftapha : il décrit les travaux, le voyage, l'arrivée à Bagdad du magicien Mamouk ; la féduction du jardinier, son séjour chez lui, ses transformations, l'enchantement du poirier ; la manière dont il s'est introduit chez Simouftapha, qui a lui-même porté le fruit où le traître s'étoit caché en pepin ; comment il en est sorti quand la poire fut coupée. Il décrit son propre combat dans la boîte, où il opposoit sans cesse une nouvelle serrure à celle que l'anneau magique de l'Egyptien détruisoit.

De cette boîte où il étoit retranché pour la défendre, il avoit vu arriver à son secours le génie de la bague : il raconte comment l'enchanteur fut terrassé, lié, dépouillé de sa magie, & qu'au moment où le génie de la bague étoit sorti du cabinet, des esprits envoyés du fond de l'Egypte au secours de Mamouk, par Naraès son fils, étoient venus l'enlever tout-à-coup, & l'avoient mis en état de livrer le dernier combat, dans lequel il a enfin succombé.

Ces éclaircissemens ayant duré une par-

tie de la nuit , à peine les époux eurent-ils le temps de se féliciter du bonheur d'être échappés à tant de pièges , à des attaques si dangereuses , & à des projets si bien concertés : Ilsetilfone est obligée de se confier aux soins du fidelle Jémal , & de retourner au palais du calife , dans sa voiture ordinaire.

Simouftapha va chercher dans le bain le calme que tant d'agitations lui avoient fait perdre. Il se dispose ensuite à partir pour le Ginnistan. Il a recours à la boîte , en invoque le génie ; il se met en route , & arrive auprès de la reine des génies , à qui ses dangers l'ont rendu plus cher.

Elle vient au-devant de lui , & lui témoigne par les plus tendres caresses le vif intérêt qu'elle a pris à son malheur. Elle épargne au jeune prince le récit d'une aventure dont elle connoît les plus légers détails ; mais elle profite de cette circonstance pour l'engager à veiller soigneusement sur la bague & sur la boîte : elle le prévient contre les attaques du fils de Mamouk , aussi dangereux que son père. « J'aurai beau , lui dit-elle , avoir toujours les yeux ouverts sur vous , vous environner

des puissances qui me sont soumises ; si vous ne cherchez pas vous-même à vous garantir des pièges humains, mes secours ne s'étendent que sur les moyens surnaturels ; veillez sur vous ; mettez-vous en état de compter sur vos vertus & votre sagesse, comme faisoit votre maître Benalab ; mon amour vous répond du reste.

Bornons ici les salutaires conseils de Setelpedour, & la vive reconnoissance de Simoustapha : il a pris congé de la reine ; le génie l'a ramené dans Bagdad, où des mouvemens politiques nous préparent des événemens plus intéressans à décrire.

Le Calife ayant appris que la ville de Damas est assiégée par deux cent mille infidèles, a fait proclamer l'ordre à tous les Musulmans de prendre les armes, & de marcher à sa suite, au secours de cette place importante.

Simoustapha à cette nouvelle éprouve un sentiment naturel aux grandes ames : il est enflammé de zèle & de courage pour la foi musulmane ; l'amour de la gloire & le désir de paroître digne de son amante, lui font ambitionner les lauriers qu'il va cueil-

142 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
lir , en marchant sur les traces du com-
mandeur des Fidelles : il appelle Jémal.

« Vous venez d'entendre , dit - il au gé-
nie , la proclamation du calife. Je veux
seconder ses projets ; qu'on m'amène à
l'instant un cheval , & qu'on m'apporte une
armure convenable à mon rang & à ma
naissance. »

Le génie fend les airs , il instruit Setel-
pedour des intentions du jeune prince ; la
reine applaudit , & veut mettre le héros
en état de parvenir aux grandeurs aux-
quelles il est destiné. Elle ordonne qu'on
lui choisisse sur le champ un des plus beaux
courriers qui soient dans les trois Arabies.

Les émissaires arrêtent leur choix à
Sardie , canton désert à trois journées de
Damas , où se trouvent les chevaux de la
première espèce : on en trouve un auquel
aucun autre ne pouvoit être comparé. Il
venoit de la race de Gelpha , qui avoit
jadis fourni la monture du grand Prophète ,
quand , après avoir arboré son étendart
victorieux sur les tours de Médine , il se
répandit dans la Palestine & les deux
Syries , & fit bientôt plier l'Asie entière

sous les coups de son glorieux cimenterre & la sagesse des loix du divin Alcoran.

L'horoscope du cheval destiné pour Simoustapha , tiré dès le moment même de sa naissance par les plus savans astrologues, présageoit qu'il devoit servir sous le plus grand prince de la terre, & assurer le bonheur & la durée de deux puissans Empires.

Les dispositions de cet animal justifient de bonne heure les décrets de sa destinée: souple, adroit, courageux, infatigable, il n'étoit jamais esclave de ses besoins; il supportoit la soif & la faim sans que sa vigoureuse constitution parût en être altérée; il pouvoit se passer de sommeil, & se nourrissoit d'air. Il joignoit encore à ces rares qualités celles de l'obéissance la plus prompte, de l'intelligence la plus fine, & d'un attachement à toute épreuve; combien d'hommes lui sont inférieurs !

Setelpedour voulut voir le cheval destiné pour son favori; le coursier hennissoit de joie, il alloit paroître devant la reine des génies, & contribuer à la gloire du héros qu'elle protégeoit: on l'introduit au

144 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
Ginnistan, il fait l'admiration de Setel-
pedour : on le couvre bientôt d'un har-
nois digne de sa beauté , mais sans aucun
luxe extraordinaire ; il est chargé de l'ar-
mure complète du prince : la cuirasse &
les autres pièces nécessaires sont formées
de lames d'acier de Damas ; le cimenterre
est d'une trempe à laquelle rien ne doit
résister : toutes ses armes sont rembrunies :
Simoustapha attendoit avec impatience sur
la terrasse de sa maison le retour de
Jémal , quand celui-ci fait entrer dans la
cour le superbe coursier.

A la vue d'un si beau présent , le jeune
prince se sent touché de reconnoissance ,
& rempli d'une nouvelle ardeur , il brûle
de signaler son courage ; mais l'amour y
met encore quelques obstacles.

Quand le génie , favorisé des ombres
de la nuit , eut emporté Ilsetilfone du
palais du calife , & réuni les deux époux :
quand la belle princesse fut informée des
projets de son amant , elle perdit l'usage
de ses sens , elle ne le recouvra que pour
se livrer au plus cruel désespoir , & cette
nuit se passa dans les pleurs.

Cependant le calife est parti ; Simouf-
tapha

tapha sacrifiant sa gloire au tendre intérêt de l'amour, a laissé son coursier ronger impatiemment son frein ; il fait retentir l'air de ses hennissemens, Jémal a peine à retenir ses pas, il veut toujours être sellé & bridé, & son pied semble frapper en vain les heures, qui devroient avoir vu partir Simoustapha.

Plus d'un jour se passe sans que le prince s'arrache des bras d'Ilsetilfone dont il craint les allarmes : Setelpedour qui voit son trouble, rougit de sa foiblesse, & jalouse de sa gloire, elle accourt auprès de lui.

« Vous manquez à votre devoir, lui dit-elle, vous compromettez votre gloire, & la sûreté de l'état dans lequel vous vivez ; vous languissez dans une foiblesse honteuse, partez à l'instant ; si vous balancez un moment, je vous abandonne ; mon esclave va vous conduire sur le chemin de Damas, je prendrai soin de votre épouse, recevez mes adieux. »

A ce discours, Simoustapha reconnoit sa foiblesse, il en rougit ; il tombe aux genoux de la fée, implorant sa puissance & son pardon.

Il monte son coursier qui le transporte comme l'éclair sur le chemin de Damas, conduit par les génies esclaves de la fée. Parvenu sur une hauteur, il découvre Damas. Les infidèles donnoient assaut à la ville : l'armée du calife étoit aux prises avec les ennemis & avoit un désavantage marqué : les deux ailes s'étoient rompues, & avoient plié devant eux.

L'étendart de Mahomet lui fait découvrir l'endroit où combat Haroun-Alraschid, il est au centre de son armée ; les infidèles en pressent les bataillons, ils parviennent bientôt jusqu'au calife, & cet illustre souverain étoit prêt à tomber sous leurs coups.

Plus prompt que l'éclair, Simoustapha est au milieu du choc, chaque coup de son cimeterre est un coup mortel, chaque pas de son cheval foule aux pieds les infidèles : en un moment il a délivré son souverain des périls dont il étoit menacé, sa voix tonnante effraie l'ennemi, rassure les Musulmans ; tous sont ralliés sous l'étendart du saint prophète, dont Simoustapha s'est saisi ; il le fait flotter au centre du bataillon qu'il vient de for-

mer. A ce signal, la confiance renaît dans l'ame des guerriers, le combat recommence avec plus de vigueur, mais la mort a changé de camp; elle va frapper sur celui des infidèles, & y répand ses ravages : l'ardeur de son courfier lui fait parcourir dans un instant tous les rangs, il a pris en main le commandement, chacun obéit : les chefs & les soldats le prennent pour un ange du ciel envoyé à leur secours; il envoie à la poursuite des fuyards, tandis qu'avec le reste de l'armée, il s'avance en bon ordre sous les murs de Damas.

Les échelles préparées pour l'assaut sont détruites, les assaillans sont précipités des remparts, & les portes de la ville sont ouvertes à son libérateur.

Simoustapha marche en triomphe à la tête des vainqueurs; la foule se précipite sur son passage pour embrasser ses genoux, & le sauveur de Damas reçoit les hommages d'un peuple en faveur duquel il a employé tant de valeur. On avance vers la principale mosquée pour y remercier le ciel & Mahomet d'une délivrance aussi signalée. Haroun ne perd pas de vue

148 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
l'objet de sa reconnoissance; Simouftapha
ayant baissé sa viſière, ſe tenoit cependant
à portée du calife : dès qu'on eſt arrivé à
la porte de la moſquée, il deſcend de
cheval, & vient un genou en terre rendre
hommage au ſouverain en lui aidant à
deſcendre.

Haroun accepte avec complaiſance le
ſecours du jeune guerrier; mais il eſt
troublé à la vue d'une bleſſure qu'il ap-
perçoit à la main qui lui eſt offerte, &
qui étoit couverte de ſang.

« Vaillant héros, lui dit-il, vous êtes
bleſſé? — Grand commandeur des fidelles,
répond le prince Indien, ſans doute la
cicatrice n'eſt pas dangereuſe, puis-que je
n'en reſſens aucun incommodité. — Géné-
reux guerrier, reprit Haroun, la chaleur
de l'action & votre courage intrépide
vous l'ont fait oublier; mais nous n'en-
trerons pas dans la moſquée ſans avoir
mis un appareil ſur votre bleſſure. — Vos
bontés me pénètrent, s'écria Simouftapha,
les ſoins dont vous allez vous occuper
doivent précéder ceux qui ne regardent
que le plus humble, mais le plus dévoué
de vos ſujets. »

Le calife fut enchanté de ce trait de soumission. « Brave Musulman, dit-il, en tirant de sa ceinture un mouchoir sur lequel son nom étoit écrit en lettres d'or, daignez au moins vous préserver de l'air, en enveloppant votre main dans ce mouchoir, jusqu'à ce que nous puissions vous donner d'autres secours.

Simoustapha obéit : on entre dans la mosquée, qui retentit bientôt des chants & des actions de grâces de tout le peuple.

Le calife se rend après cela au palais destiné pour lui, pendant son séjour à Damas ; plusieurs officiers qui n'ont pas craint de s'éloigner de lui pendant le combat, deviennent jaloux maintenant de leurs places pour l'accompagner en triomphe : Simoustapha peu curieux de ces frivoles avantages s'échappe, monte son courfier, & dispaçoit tout-à-fait.

Il a donné à la gloire tout ce qu'il devoit lui sacrifier ; il est temps que l'amour le rassure sur l'affliction de son amante : on diroit que son intelligent courfier partage son impatience, il effleure le chemin qu'il parcourt, & Simoustapha revoit bientôt les minarets désirés de la ville de Bagdad.

Pendant son absence, la bienfaisante reine des génies n'a pas voulu qu'Ilse-tilsonne fut livrée à trop d'inquiétudes : dès la première nuit du départ du prince, elle ordonna au génie de transporter près d'elle la fille du calife. Quel dût être son étonnement de se trouver à son réveil dans les bras de la reine, au lieu d'être dans ceux de Simoustapha !

« Tranquillisez-vous, lui dit Setelpedour en l'embrassant tendrement, votre époux a dû se rendre à son devoir sous les drapeaux du calife. Votre bonheur dépend plus que vous ne le croyez des services qu'il est en état de lui rendre ; ce n'est pas une gloire stérile qu'il va chercher : je fais veiller autant que je le puis à sa conservation, & je combattrois à ses côtés si cela m'étoit permis ; mais je suis soumise à une autre loi. Elle me devient dure depuis que le mérite de Simoustapha m'a fait connoître l'amour, & depuis que ma partialité à son égard a révolté les esprits malfaisans de mon empire. J'en ai déjà fait punir, & je suis déterminée à les tous braver, quand même nous aurions plus de dangers à courir.

Rassurez-vous, aimable princesse, aidez-moi à faire le bonheur de celui que nous chérissions plus que la vie, en ne multipliant pas les sujets de son inquiétude ! épargnez-lui des reproches sur une séparation dont sa gloire & votre intérêt commun lui faisoient une nécessité. Vous le reverrez bientôt, confiez-vous à sa sagesse & aux soins de la reine des génies. »

Ilsetilsone se trouva consolée, & fut bientôt rapportée dans le palais de son père.

Pendant que le commandeur des croyans se rendoit en pompe dans le palais qu'on lui avoit destiné à Damas, il jette les yeux autour de lui pour y découvrir le héros auquel il doit son salut, celui de son armée, la délivrance de Damas, & une victoire complète : il ne l'apperçoit pas : il ordonne qu'on le fasse chercher partout ; les perquisitions sont inutiles. Il le fait proclamer par ses hérauts d'armes au-dedans & au-dehors de la ville ; mais sans aucun succès. Le guerrier a disparu avec son courfier, il n'a point levé la visière de son casque, ainsi tout demeure inconnu à son égard.

Le peuple persiste à croire que le ciel

152 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
a envoyé un ange à son secours ; mais le
sang qu'Haroun a vu couler étoit celui
d'une créature humaine ; le mouchoir qu'il
a donné en étoit teint.

Consterné de ne pouvoir témoigner sa
reconnoissance à son bienfaiteur , le com-
mandeur des croyans assuré que les infi-
dèles échappés au tranchant du glaive se
sont rembarqués , ayant pourvu à la sûreté
de Damas pour l'avenir , reprend le che-
min de Bagdad à la tête de douze mille
cavaliers , après avoir congédié son armée.

Simoustapha avoit déjà joui du plaisir
de revoir sa tendre épouse , & de remer-
cier leur aimable protectrice : donnant les
nuits à l'une , les jours à l'autre , il étoit
aussi heureux qu'aucun mortel put l'être.

Il n'avoit laissé ignorer à sa chère Ilse-
tilfone aucune particularité de ses exploits
militaires , ils intéressoient d'autant plus
cette aimable princesse qu'ils contribuoient
à la gloire du calife ; elle prenoit le mou-
choir qui avoit enveloppé la main de son
amant , & arrosoit tour-à-tour de ses lar-
mes les caractères qui lui présentoient le
nom de son père , & les traces du sang
qui avoit coulé pour sa défense : « Je

veux garder ce mouchoir, disoit-elle, il me rappellera sans cesse le moment où l'objet de ma tendresse fut sauvé par celui de mon amour. »

Cependant le calife arrive au milieu des acclamations du peuple de Bagdad, des arcs de triomphe sont élevés à sa gloire, il trouve le prix de ses travaux dans l'amour de ses sujets & la tendresse de sa famille ; Zobéide & sa fille expriment leurs transports par les plus vives caresses ; mais le calife, fatigué de tant d'honneurs, n'est occupé que du guerrier inconnu qui s'est dérobé à ses bienfaits : « Il n'a reçu de moi qu'un mouchoir pour couvrir sa blessure, disoit le monarque, c'est la seule grâce qu'il ait voulu accepter ; mais j'ai promis dix mille sequins à celui qui pourra m'indiquer son nom, son état, & le lieu qu'il habite ; je récompenserai celui qui sauva l'étendart du saint prophète de la main des infidèles, qui délivra mon peuple, & auquel je dois la vie & la couronne ; c'est en vain qu'il se dérobe aux honneurs qui lui sont dus, je veux instituer une fête en son honneur, il attirera ici tout Damas témoin de ses

154 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
prodiges de valeur ; je ne peux pas faire
imiter les traits de son visage, puisqu'il
n'a pas même levé la visière de son casque ;
mais je ferai dépeindre son armure dont
j'ai conservé l'idée, son coursier plein de
feu ; il n'y aura pas un bon Musulman
dans mon empire qui ne soit empressé de
voir la fête du héros aux armes brunes ,
& il ne fera pas long-temps inconnu à
ceux qui seront témoins de cette solem-
nité guerrière. »

Il se fit donc jouir des éloges donnés à
son amant, & de l'enthousiasme du calife.
Combien de fois ne fut-elle pas tentée
de lui dire ! « Je le connois, le héros aux
armes brunes ; le vainqueur des infidèles
est aussi mon vainqueur. »

Les ordres d'Haroun s'exécutent : les
fêtes qui doivent célébrer la délivrance
de Damas dureront trente jours, dont les
deux derniers sont employés à donner une
représentation militaire des exploits du
chevalier aux armes brunes. Ces fêtes
remplirent le but du calife par des moyens
qui n'avoient aucune liaison avec ceux
que ce monarque avoit imaginés.

Le dernier jour de la fête, Zobéide

étoit avec sa fille sur le balcon, un coup de soleil frappa la jeune princesse, qui poussant un grand cri se pencha sur le sein de sa mère; celle-ci en donnant des secours à sa fille s'aperçut à des symptômes auxquels elle ne pouvoit se méprendre, qu'elle portoit dans son sein les fruits de l'union conjugale. Allarmée d'une découverte si surprenante, elle court incontinent au calife pour lui faire part d'un secret si important; ce n'est point par des conjectures qu'elle en fournit la preuve, une certitude complète l'en a convaincue: ils passent tous deux dans l'appartement d'Issetilfone pour arracher un aveu qui intéresse leur gloire & leur repos.

« Depuis bien des mois, dit la princesse, on m'enlève toutes les nuits, & sans que je m'en apperçoive; je suis transportée dans les airs, & je me trouve dans une chambre magnifiquement meublée, entre les bras d'un homme inconnu, qui, je l'avoue, a su m'inspirer la passion la plus vive. »

Au récit de sa fille, le calife juge aisément que quelqu'enchantement miraculeux l'a séduite, & ne trouve pas à propos de

156 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
s'étendre en reproches sur une faute qui
paroît excusable par sa nature.

« Madame, dit-il à Zobéide, il y a
apparence qu'un génie est amoureux de
notre fille : quand nous nous y opposerions,
nous ne ferions que l'irriter ; il faut la
recommander, ainsi que nous, à la pro-
tection du saint prophète : » en disant cela,
il embrasse sa fille comme à l'ordinaire,
& la quitte pour lui laisser prendre un
repos dont elle a besoin : Zobéide se règle
aussi sur la sage conduite de son époux.
Il se fit donc se promet d'instruire le sien
dès la nuit suivante, pour qu'il s'empresse
d'apporter le mouchoir, & de faire con-
noître au palais le chevalier aux armes
brunes : il y doit arriver monté sur son
brillant courfier, & avec tout son équipage
de guerre.

Le calife assemble son conseil privé,
composé de Giafar & de Mefrour : Giafar
apprend le fait avec étonnement, celui de
Mefrour est moins fort ; il s'est apperçu
depuis long-temps qu'on ne peut réveiller
la garde qui doit veiller auprès des appar-
temens de la princesse.

« Comment ferons-nous, dit le calife,

pour connoître & surprendre l'enchanteur de ma fille? toutes les nuits elle est enlevée dans les airs. — J'imagine un petit moyen, dit Mefrour, que nous pourrons employer sur le champ. J'ai un phosphore que m'a donné un astrologue, il est composé d'une huile extraite de l'animal qu'on nomme *Basilic* : dès qu'il est au grand air, & qu'il éprouve du mouvement, il s'enflamme, mais sans brûler; je vais en répandre quelques gouttes sur les tapis de la princesse, il séchera sur le champ, & ne conservera point d'odeur. Aussitôt qu'ils seront exposés au grand air, ils se parsemeront d'étoiles brillantes, qui serviront de guide aux personnes proposées pour la suivre dans la maison du ravisseur.

Le calife approuve le projet : Mefrour va le mettre en exécution, & Giafar prévient de son côté le lieutenant de police, qu'il ait à suivre le météore quelque part qu'il aille, & faire investir sur le champ la maison. Aussitôt voilà cinq cent hommes apostés pour courir après la nouvelle constellation qui doit paroître dans la nuit; mais le secret en est concentré entre le calife & ses deux conseillers.

La nuit vient, le génie n'ayant point abaissé ses regards sur la terre ignoroit ce qui s'y passoit : il obéit comme à l'ordinaire aux ordres de Simouftapha, & va enlever la princesse.

A peine s'est-il élevé au-dessus du palais, que le phosphore brille de tout son éclat, les gardes le suivent de tous côtés ; le génie a de bons yeux, mais il n'en a pas partout : il va porter son charmant fardeau dans l'appartement du prince Indien, éclairé de cent bougies : on n'y apperçoit plus la moindre trace de la lumière du phosphore ; un instant après, les gardes débouchant de toutes les rues, viennent environner la maison de Simouftapha.

Le jeune prince entend le bruit, il frotte sa bague, interroge la boîte, les deux génies paroissent : ils reçoivent l'ordre d'observer ce qui se passe, & garantissent avant tout, la maison du trouble dont elle est menacée ; ils ont muré en un moment portes & fenêtres.

Le juge de police a fait réveiller les voisins pour leur demander où étoit la porte de Simouftapha ; ces bonnes gens se frottent les yeux, & ne la trouvent

pas ; il y a plusieurs flambeaux allumés , & pas un ne peut servir à la découvrir. Le juge va , revient , s'impatiente ; Giafar & Mesrour arrivent : depuis que celui-ci a trouvé le secret de l'huile de basilic , il se persuade la capacité de son imagination ; puisqu'on ne trouve point de porte , il fait monter sur la terrasse avec des échelles ; la maison en est bientôt environnée , il n'y manque plus que des béliers , des crampons & des tortues pour en former le siège parfait. Quarante échelles sont dressées , le sommet de chacune dépasse de plusieurs pieds l'objet auquel il faut atteindre : on aspire à s'y dévancer , comme attirés par l'appas du pillage ; mais plus les assiégeans se pressent , moins ils avancent : l'échelle rentre en terre à mesure qu'ils montent les échellons , & s'allonge de même à l'extrémité supérieure.

« Cessez donc de piétiner , s'écrioit le juge de police , avez-vous peur ? montez donc — Nous y allons de toutes nos forces , » disoient quelques-uns d'entr'eux : & en effet , ils étoient suans de peine & de fatigue , sans s'élever jamais à un pouce de terre. Le juge impatienté descend de

160 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
cheval, & poussant vigoureusement les
assaillans : « montez donc plus vite. — Par
Mahomet ! montez y vous-même, dirent-
ils au juge, car ces échelles sont enfor-
celées. »

Le juge perdant patience monte en robe
sur l'échelle, il veut enjamber deux échel-
lons à la fois pour aller plus vite ; mais
comme l'échelle s'enfonce d'autant, il
perd l'équilibre, tombe, & l'entraîne avec
sa robe.

Une risée générale suivit cette chute
inattendue ; cependant la nuit se passoit
à redoubler les efforts inutiles de cet
assaut ridicule, dans lequel en n'avancant
rien, on se flattoit à chaque instant d'ar-
river au but : tout étoit en rumeur dans
les rues de Bagdad, & comme on n'y
étoit pas instruit du fond de l'affaire, le
peuple se figuroit qu'on avoit continué la
fête du chevalier aux armes brunes, &
que le siège de Damas étoit représenté
dans la burlesque escalade qui se faisoit
sur la maison de Simoustapha.

Haroun attendoit à chaque instant la
victime, & s'étoit promis de la faire
immoler sans lui donner le temps de par-

ler : on peut imaginer quelle étoit son impatience ; la rumeur & le bruit que cet événement occasionnoit , faisoit parvenir jusqu'à lui des rapports toujours plus ridicules & exagérés ; son inquiétude étoit égale aux desirs de vengeance qu'il avoit formés.

Par contre l'intérieur de la maison de Simoustapha étoit si tranquille, qu'on y auroit entendu le vol d'une mouche. A peine les génies s'étoient-ils aperçus du stratagème de Mesfrou, pour découvrir la route qu'on faisoit tenir à la princesse , qu'après avoir pris leurs précautions pour mettre la maison à l'abri d'une première surprise , ils avoient remporté Hsétâsone dans le palais du calife , au milieu d'un brouillard qui interceptoit l'effet du phosphore. Ils laissent le nuage vapoureux sur le palais , les esprits en sont engourdis , & le calife lui-même est privé de son activité ordinaire.

Le prince Indien consulte les génies de la boîte & de la bague sur les préservatifs du lendemain ; & se livre ensuite paisiblement aux douceurs du sommeil ,

162 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
sous la protection immédiate de l'étoile
des sept mers.

Le jour paroît enfin ; Simoustapha vient
jouir de ses premiers rayons sur la ter-
rasse de sa maison ; il distingue Giafar &
Mefrour dans la foule ; il les appelle , &
s'adresse au dernier.

« Sublime ministre , lui dit-il , pour-
quoi faites-vous environner la maison d'un
fidelle Musulman , soumis aux volontés du
commandeur des fidelles ? Je vous somme
de lui dire que puisqu'il veut être maître
de ma personne , qu'il fasse écarter cette
troupe assiégeante ; j'irai me livrer ensuite
entre ses mains. »

Mefrour se rend au palais , & conseille
au calife d'accepter une proposition qui
va lui livrer l'enchanteur : l'ordre est don-
né au juge de police , qui se retire incon-
tinent avec tout son monde , & les échelles
renversées restent au pied des murs.

Quand tous les passages de sa maison
sont libres , Simoustapha en sort par une
des portes , qui se démolit aussitôt , &
s'achemine sans inquiétude vers le palais
du calife.

Haroun est surpris de l'audace du ma-

gicien ; il ne veut pas le voir , & ordonne qu'on le fasse décoller au milieu de la première cour du palais , à la vue de tout le peuple qui y fera rassemblé. La garde intérieure s'est saisie du prince Indien ; il présente les mains aux fers dont on veut le charger ; le bourreau s'est emparé de lui , & lui ôte son turban pour lui attacher le bandeau fatal sur les yeux ; le mouchoir du calife étoit sous sa coiffure.

Giafar & Mefrour le reconnoissent aussitôt , le peuple qui en avoit vu le modèle dans la fête simulée , s'écrie : « Voilà le mouchoir du chevalier aux armes brunes ! » Un objet plus remarquable encore fixe l'attention du grand visir ; Simoustapha avoit sur sa tête le bandeau de pierreries & le diamant magnifique qu'il tenoit du calife ; Giafar dit à haute voix les paroles qui étoient tracées sur le bandeau. *Donné par le calife Haroun-Alraschid à son neveu Simoustapha fils du grand roi des Indes.*

Un bruit confus s'élève de toutes parts : « c'est un fils du roi des Indes , s'écrioit-on ; c'est le prince Simoustapha ! »

Pendant ce temps Mefrour a porté le mouchoir au calife. « Qui vous a remis ce

164 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
mouchoir ? demande le souverain. — « Il
étoit sur la tête de l'homme que vous avez
condamné. — « Mes ordres sont-ils déjà
exécutés ? — Non, sire ; je viens les rece-
voir. — « Volez, courez, Mesfrou ; con-
servez la vie du généreux guerrier qui
sauva la mienne. Qu'on me l'amène sur
le champ.

Giafar avoit prévenu ses ordres ; la
surprise & les cris du peuple l'avoient
engagé à conduire Simouftapha auprès du
calife : le prince arrive aux pieds du trône,
& le premier objet qui a frappé les re-
gards du commandeur des fidelles, est le
diamant qu'il avoit jadis envoyé au grand
roi des Indes.

« Quoi ! dit-il à Simouftapha, vous êtes
le fils de mon frère le roi des Indes ? —
Vous en voyez la preuve, très-glorieux
calife. — Et vous êtes le guerrier à qui
je dois l'honneur & la vie ? — Voilà la
blessure que je reçus devant Damas, &
qui m'attira de votre part des témoignages
de bonté. — Et vous seriez aussi l'amant
de ma fille Ilsetilfone ? — Vous voyez son
esclave & le vôtre. »

« Mille grâces soient rendues au grand

prophète ! s'écria le calife ; c'est donc vous, Simoustapha , que je chérissois dès l'enfance ? à qui je destinai la main de ma fille ? Vous ne pouviez avoir d'autre rival que le chevalier aux armes brunes , & vous êtes ce même chevalier ! dont je n'aurois pas cru payer assez les services , en lui offrant la main d'Ilsetilfone , & la plus riche des couronnes de l'Orient. Je tiens dans mes bras l'objet de ma reconnoissance & celui de mon amour : ah ! pourquoi vous dérober à mes regards sous l'apparence d'un traiteur ?

« Très-illustre commandeur des fidelles, reprit Simoustapha , les charmes divins d'Ilsetilfone firent de bonne heure une vive impression sur mon ame ; à peine fut-elle animée du premier souffle de la vie , que je me sentis embrasé d'amour ; le désir de la posséder fut le seul qui dominât mon cœur. Un sage Persan , dont j'étois l'élève , me fraya la route du bonheur , & me proposa de venir respirer à Bagdad le seul air qui convînt à ma santé , qui dépérissoit chaque jour ; il avoit la confiance de mon frère , & il ne lui fut pas difficile d'obtenir son consentement , en lui cachant

166 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
le vrai motif d'une absence d'où dépendoit
mon repos & ma félicité. Grâce aux
ressources de son art, le fils d'un grand
roi des Indes s'établit dans une condition
à laquelle il fut redevable du plaisir de
voir & d'être apperçu de la beauté qu'il
adoroit.

« La mort me ravit bientôt ce sage gou-
verneur, mais ne put emporter avec elle
les secrets qu'il m'avoit confiés : jeune,
passionné, sans expérience, je me livrai
sans réserve à mon amour. S'il vous of-
fense, & s'il a pu blesser le cœur trop
sensible d'un père, ma tête est à vos pieds ;
j'en demande le châtiment sur elle seule,
& je réclame vos bontés paternelles pour
l'innocente princesse, dont tout le crime
est dans son amour pour Simoustapha. »

Le Calife ému d'un aveu si touchant,
relève avec tendresse le jeune prince, &
l'ayant embrassé de nouveau : « Venez,
mon cher fils, lui dit-il, dissipons les
chagrins que vous avez causés ; puisse votre
présence écarter les nuages que des soup-
çons défavorables ont élevés dans le
cœur de la plus tendre des mères !

Zobéide étoit seule avec sa fille, &

lui demandoit des éclaircissémens sur l'aveu de la veille , au moment où le calife conduisant le prince Indien , vient répandre la joie & le ravissement ; Simoustapha ceint du bandeau royal , étalant la tresse brillante dont il est paré , est aussi présentée à l'épouse du calife & à sa fille : « Recevez des mains du grand prophète & des miennes , leur dit le souverain , vous un gendre , & vous un époux : c'est là Simoustapha , le fils du grand roi des Indes , le plus ancien , le plus puissant & le plus fidelle de mes alliés. Puis s'adressant à sa suite : Qu'on cherche à l'instant le cadi & le muphti ? Qu'on ouvre les mosquées ? Que tout mon peuple célèbre des fêtes de réjouissance ? Que les pauvres reçoivent mes aumônes ? Que tout Bagdad partage la joie du souverain , & qu'elle se communique dans les lieux les plus reculés de mon empire ? Voici mon libérateur , mon gendre , & le sauveur de l'étendard de la religion. Le devoir de la reconnaissance est au-dessus de toutes les lois. »

Isferilsone & son époux sont logés dans le plus bel appartement du palais ; Simouf-

168 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
tapha partage les travaux & les amusemens du calife ; il est assis à sa droite au divan, & aucune affaire n'est décidée sans son avis ; une confiance sans bornes établit entr'eux une intimité parfaite.

Le calife n'a pas manqué de se faire instruire de tous les moyens extraordinaires, employés par son gendre pour le succès de ses vœux ; Simoustapha avoue ses protections surnaturelles ; il lui parle de la reine des génies, des puissances renfermées dans la boîte & dans la bague, mais il dissimule les complaisances de Namouna, & le rôle qu'elle avoit joué dans cette intrigue : il est aisé de sentir les raisons de ces ménagemens.

Haroun déjà familiarisé avec les aventures merveilleuses en crut facilement Simoustapha. Il ne le désapprouva point sur l'usage qu'il avoit fait de la magie cabalistique, dont lui-même avoit favorisé l'étude dans sa cour. Mais il lui fit un reproche d'avoir négligé d'instruire le roi des Indes du sort de son fils unique. « Son inquiétude, répondit le prince, doit être très-moderée par l'inspection du rosier, que mon gouverneur Benalab a laissé dans le jardin

jardin du palais ; il rend un compte journalier de mes aventures heureuses ou malheureuses ; & puisque j'ai le bonheur d'être comblé des grâces du plus grand souverain de la terre , l'arbrisseau doit se montrer aujourd'hui au plus haut point de prospérité ».

Simouftapha pensoit très-juste à cet égard. Le roi & la reine des Indes étoient chaque jour en contemplation de leur rosier ; il ne se dépouilloit des fleurs dont il étoit chargé , que pour en produire de plus belles , & ils se consoloient ainsi de l'absence de leur fils , persuadés qu'il ne lui arrivoit rien de fâcheux. Ils eurent même un jour une très-agréable surprise ; ils virent sortir d'une rose déjà épanouie un esleur plus fraîche & plus brillante encore ; ce prodige leur parut bien extraordinaire , mais il falloit être à Bagdad pour en avoir l'explication.

Ilsetilfone venoit d'y donner le jour à un prince ; Simouftapha , Haroun & Zobéide étoient au comble de la joie ; tous les fidèles Musulmans célébrèrent par des fêtes cet heureux événement. Le calife avoit nommé ce rejeton Haroun-Ben-Alraschid.

La reine des génies avoit présidé à sa naissance , versé sur le fils de Simouastpha les dons de son art ; tandis que le commandeur des fidelles & son gendre en imploroient de plus essentiels dans la grande mosquée de Bagdad.

Tout présageoit à la famille du calife une suite non interrompue de prospérités , mais un orage se formoit contr'elle en Egypte. Naraës , fils du magicien Mamouk , attentif à la fontaine dont l'état devoit servir de guide à sa conduite , en a vu l'eau se troubler ; il a envoyé deux esprits au secours de son père ; mais l'eau s'est bientôt trouvée teinte de sang ; il a vu son pouvoir inutile , la mort de Mamouk , & il s'est livré dès-lors à des projets de vengeance. La dernière chambre de son cercle magique lui a retracé toutes les aventures de Mamouk chez Simoustapha ; il se munit de tout ce qu'il croit utile à ses succès , & prend la route de Bagdad. Ce n'est plus dans la maison d'un particulier qu'il s'agit de s'introduire , c'est dans le palais du calife ; il est vrai que Naraës a un grand avantage sur son père : sa puissance est dans toute son activité , il n'a pas besoin d'avoir recours

à autant de ruses pour s'associer un second , & le premier venu peut lui aider dans ses travaux.

Naraës après bien des fatigues & des chemins détournés arrive comme son père près des fleuves d'Ilfara & d'Aggiala. Un pêcheur avoit jeté son filet , & se désoloit de n'avoir rien pris dans la journée ; comment pourra-t-il nourrir sa famille ?

Le magicien , qui a déjà pénétré la cause de son chagrin , l'aborde , en lui mettant une pièce d'or dans la main : « Consolez-vous bon homme , lui dit-il ; j'ai partagé votre peine en vous voyant travailler sans succès ; mais vous ne connoissez pas assez les amorces avec lesquelles on attire le poisson : quittez votre filet ; prenez une ligne , & à quelques pas d'ici vous trouverez , sous un rocher , un poisson d'une espèce unique : je vais ramasser un peu de terre , j'en formerai une petite boule que j'arroserai d'une eau merveilleuse : avec cet appas vous laisserez tomber votre ligne du haut du rocher , & avec un peu de patience vous attraperez un beau poisson : cette espèce rare se montre de temps en temps dans ces fleuves , en voici la saison : on

172 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
l'appelle *Sultan-Hébraïm*, du nom du patriarche qui en conserva l'espèce. Quand vous l'aurez pris, il ne faudra pas le porter au calife ; ce souverain magnifique en tout se contente pour lui d'une nourriture trop frugale ; mais vendez-le au prince Simouftapha, de qui vous en aurez tout ce que vous demanderez : suivez mes conseils. Je n'ai pas le temps de m'arrêter aujourd'hui avec vous pour être témoin de votre succès, il faut que je retourne à mon magasin. Je suis le premier marchand de porcelaine, en entrant à droite par la grande porte du Kane ; venez me voir demain matin, je vous donnerai une ou deux fioles de mon eau, & nous passerons peut-être la journée à la pêche : » à ces mots il lui donne encore une pièce d'or : « Voilà qui vous dédommagera, dit le magicien, si je vous fais perdre votre temps, ou qui vous servira d'arrhes sur celui que je vous ferai employer demain : » là-dessus il quitte le pêcheur, qui a déjà atteint le rocher, & qui attend patiemment l'effet des promesses de Naraës.

Simouftapha & son épouse ne se doutoient guères qu'il se formât contr'eux une

intrigue dangereuse au bord de l'eau : ils avoient été avec le consentement du calife rendre une visite à l'aimable souveraine des génies , qui les avoit comblés d'amitiés. Ilsetilsone avoit remarqué dans le palais de la fée un oiseau charmant par la brillante variété de son plumage : il avoit été créé pour habiter le paradis terrestre ; mais ayant refusé l'hommage de Salomon pour le rendre à Kokopilefobe , il étoit relégué au Ginnistan : familier , confiant , plein de grâces , ce bel oiseau avoit des souvenirs du passé , se doutoit du présent , & pressentoit l'avenir : il parloit peu , mais fort intelligiblement pour ceux qui avoient l'habitude de l'entendre.

La belle princesse des Indes caressoit beaucoup cet oiseau ; Setelpedour faisoit avec empressement l'occasion d'obliger de nouveau sa protégée , en la priant de l'accepter de sa part. « Je vous donne , lui dit la reine , un petit animal fort intéressant , il me paroît bien disposé à s'attacher à vous , & pourra vous donner d'excellens avis ; n'en négligez pas un , & appliquez - vous à les entendre : d'ailleurs , étant chez vous entre vos aimables mains , il ne se croira pas en

exil , car il a , je ne fais pourquoi , mis dans sa petite tête , qu'il ne peut regagner son pays natal qu'en voyageant sur la terre. Voilà sa cage , elle ne ferme pas : on ne peut captiver sa liberté , il reste où il se plaît : mais avant de m'en séparer , il faut qu'il me laisse ici quelque chose de lui. *Allons , petit oiseau , donne - moi deux de tes jolies plumes.* » L'animal obéissant étale sa queue , & deux plumes sans se faire tirer restent dans les mains de la reine.

Les deux époux ayant remercié la fée , reprennent avec l'oiseau & sa cage le chemin du palais du calife : ils rentrent dans le leur , où l'eunuque Hachim , chef de la cuisine , avoit fait l'emplette d'un poisson magnifique tout vivant ; il s'appeloit , disoit-il , *Sultan - Hébraïm* , parce que le patriarche en avoit regalé Mahomet à Médine. L'excellent cuisinier rapportoit fort mal la généalogie , que le pêcheur pouvoit lui avoir embrouillée ; mais il avoit donné soixante sequins du poisson.

On fut curieux de voir cet animal ; il baignoit dans l'eau du fleuve où on l'avoit pris , & dans un grand bassin d'argent. L'eau dans laquelle il étoit sembloit rem-

plie de topazes , de rubis & d'émeraudes : sa tête paroissoit surmontée d'un casque d'or dont le cimier étoit garni de perles ; l'écaille de la moitié de son corps , beaucoup plus large que celle qui descendoit vers la queue , teinte de pourpre & bordée d'or , figuroit un superbe manteau : ses nageoires de la couleur du corail étoient parsemées d'étoiles d'azur.

« O que ce poisson est beau ! qu'il est magnifique ! s'écrioient tour à tour Simouftapha & Ilfetilfone.

Fi , fi , fi , fi ! crioit l'oiseau dans son langage , & d'un ton aigre à percer les oreilles.

« Ce bel oiseau a un abominable cri , disoit la princesse ; il me fait mal à la tête Mais que voilà un beau poisson ! regardez son œil , il a quelque chose de tendre.

« *Faux , faux , faux , faux !* crioit l'oiseau d'un ton plus déchirant.

« Mon cher Simouftapha , dit la princesse , si cet oiseau a le ramage si perçant , je ne pourrai pas le garder : j'aime bien mieux ce beau poisson.

« *Pis , pis , pis , pis !* crioit l'oiseau , en-

176 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
chérissant chaque fois sur l'aigreur des sons
qu'il faisoit sortir de son petit gosier.

« Oh ! le sot oiseau avec son beau plumage ! dit Ilsetilsone. — Nous avons un réservoir pour nos bains , j'y veux loger mon charmant poisson : je le nourrirai de ma main. On t'appelle sultan ? tu seras mon sultan.

« *Non , non , non , non !* s'écrie encore l'oiseau outré de rage ; & s'élançant en même temps hors de sa cage , il saute dans le bassin au hasard de s'y noyer , & crève les deux yeux du poisson ; il lui attaque la tête , & fait voler les perles du cimier figuré sur le casque : le poisson se débat , Ilsetilsone veut le défendre ; mais l'oiseau lui échappe , & va piquer le poisson par toutes les parties délicates de son corps : la princesse l'attrape enfin , & dans la crainte de le laisser courir encore , elle le presse trop dans ses mains , & l'étouffe.

Simoustapha , témoin de cette scène , ne fait que penser & de l'oiseau & du poisson ; celui-ci quoique mourant se débatoit encore , mais le bassin se remplissoit de sang ; on n'appercevoit plus le poisson : le prince

effrayé de ce prodige , évoque le génie de la bague ; il paroît aussitôt.

« Apprends - moi , lui dit Simoustapha , d'où vient la quantité de sang que ce poisson a perdu & qu'il perd encore ?

« Cet oiseau , répond le génie , vous a délivré d'un homme qui venoit ici pour vous assassiner : c'est l'Egyptien Naraës , fils de Mamouk , le dernier de vos ennemis , qui s'étoit métamorphosé en poisson , & s'étoit laissé prendre par le pauvre pêcheur qui vous l'a apporté.

« Portez-le dans ce même bassin , dit le prince , à la reine des génies , afin qu'elle en dispose à son gré. L'esclave disparoit sur le champ pour remplir les ordres de son maître.

Simoustapha n'avoit pas eu le temps de jeter les yeux sur son épouse ; il la voit tristement occupée à rappeler à la vie l'oiseau qu'elle en avoit privé ; elle essayoit de le réchauffer dans son sein , & ses yeux étoient baignés de larmes : « Qu'avez-vous donc ? lui demanda le prince.

« Je suis bien malheureuse ! lui dit-elle ; j'ai tué ce charmant , cet excellent oiseau , qui sacrifioit sa vie pour conserver la mienne,

178 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dont la reine s'est privée pour le livrer à
un être déraisonnable , fantasque , à une
main meurtrière ! Je n'oserai reparoître
devant notre bienfaitrice : que je vous
plains , mon cher Simoustapha ! la reine ,
votre boîte , votre bague , & votre sagesse
pouvoient vous défendre de vos ennemis ;
qui pourra vous mettre à l'abri de mes ca-
prices ?

« Vos sages réflexions , » répondit le
prince , plus touché des regrets de son
épouse que du péril qu'il avoit couru : « pour-
quoi vous imputer d'ailleurs toute la faute ?
n'ai-je pas à me reprocher de vous avoir
laissé manquer de conseils ? Dans la position
où nous sommes , exposés à des surprises
dangereuses , devois-je prêter l'oreille à
l'histoire ridicule que l'eunuque nous faisoit
de ce poisson ? Moi qui , instruit par ma
propre expérience , ai été séduit par la
beauté d'un fruit que j'avois apporté dans
ma maison ; pourquoi négliger de recourir
à ma boîte , au lieu d'admirer comme vous la
belle écaille du monstre déguisé ? Modérez
vos regrets , ma chère Ilsetilsone , afin que
je paroisse excusable à mes yeux ; c'est à
moi de m'aller jeter aux pieds de la reine

des génies , pour obtenir le pardon de ma coupable négligence.

« Vous n'irez pas loin , » leur dit Setelpedour en se montrant tout-à-coup aux deux époux , « vous vous reprochez si bien vos fautes , qu'il y auroit de la cruauté à vous les faire sentir davantage ; embrassez - moi tous deux , & tâchons d'être plus sages à l'avenir.

« Mais ce bel oiseau ! disoit tristement la princesse. — J'avois pris mes précautions , disoit la reine , voici deux plumes que j'avois réservées , dans le cas où son courage l'auroit trop exposé ; il y a de la ressource avec des oiseaux fées. » Setelpedour prend en même temps l'animal , lui remet les deux plumes : l'oiseau est sur ses pattes ; il étend ses ailes , les secoue , jette un cri de joie , voltige dans l'appartement , & va se poser tour-à-tour sur l'épaule de la fée , sur le doigt de Simoustapha , sur le sein de la princesse , en gazouillant dans son langage les plaisirs de sa résurrection : il revient dans sa cage , où il se met à manger , & fait entendre ensuite le plus mélodieux des concerts.

La joie revenoit par degrés dans le cœur

180 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
d'Ilsetilfone : « Mes bons amis , dit la
reine , nous souperons & passerons une
partie de la nuit ensemble : je ne puis m'é-
carter long-temps du Ginnistan , & je veux
employer au mieux tout le temps que je
dérobe ; Simoustapha nous fera servir par
Jémal & son petit muet ; laissons la pompe
à ceux qui ne connoissent pas le prix de la
liberté. D'ailleurs je ne dois pas me faire
voir à tout le monde , mes sujets se plai-
gnent déjà que je me rends trop mondaine ;
& nous avons à nous entretenir sur des
objets qui n'exigent que le secret & le
silence. »

Setelpedour s'assied entre les époux ,
qu'elle comble d'amitiés & de caresses : elle
leur raconte sa vengeance contre le magi-
cien Naraës ; elle l'a fait lier avec Dan-
soul , détestable génie associé & complice
de tous les crimes de l'Egyptien : ils ont été
précipités dans le lac de bitume où le
père de Naraës avoit fini ses jours. « Voilà
des périls de moins , ajouta la reine , mais
vous n'êtes pas encore à l'abri de tous ; à
mesure que je vous délivre de vos ennemis ,
ma partialité pour vous en suscite sans cesse
de nouveaux.

« Je n'avois à redouter jusqu'à présent que la malice naturelle, innée dans le cœur de mes sujets : aujourd'hui il faut prévenir leurs ruses ; ils affectent de négliger mes ordres , ils cachent des complots destructeurs ; je les examine , & il ne sera pas impossible qu'une vive lumière ne jaillisse bientôt de ces ténébreux desseins. Je n'en dis pas davantage aujourd'hui ; je dois pourvoir à ma sûreté avant tout , éclairer les dangers qui me menacent : le plus essentiel pour moi , mon cher Simoustapha , est de m'assurer de votre cœur.

« Il est à vous , Madame , dit le prince dans un premier mouvement dont il n'étoit presque pas le maître. — « Je n'en bannirai jamais la chère Ifetilsone , reprit Setelpedour. — J'y resterai , reprend la jeune princesse , pour achever de vous le conquérir ; épousez Simoustapha ; gardez le trône où vous êtes assise , & mes vœux seront comblés.

« Qu'en dites-vous , prince ? dit la reine. — « J'appartiens à Ifetilsone ; elle a droit de disposer de moi , ajouta Simoustapha.

« Charmans époux ! s'écria Setelpedour ;

l'un m'a fait connoître qu'on pouvoit aimer passionnément un homme , l'autre me réconcilie avec toutes les femmes. Vous me faites sentir la puissance du mérite sur les cœurs vertueux ! Adieu , dit-elle en se levant ; soyez sensibles , nobles & généreux : vous venez de me faire éprouver la plus douce des jouissances ; aucun abus de ma part ne la troublera jamais ! Setelpedour les quitte , emportant avec elle la foi des époux , qui n'en sont pas moins chers l'un à l'autre. »

Nous abrègerons le détail des sensations qu'éprouvèrent les trois amans en se séparant , leurs visites journalières , les instans que Setelpedour peut dérober aux inquiétudes de sa cour.

Les mois s'écoulent sans événemens remarquables , sans aucun mouvement sensible ni dans les passions ni dans les intérêts. Simoustapha voyoit croître autour de lui sa charmante famille , qui s'étoit augmentée d'une fille. Il étoit occupé des affaires de l'état , dont le fardeau tomboit en grande partie sur lui ; & quand il n'alloit pas au Ginnistan , il exerçoit son corps aux amusemens de la chasse.

L'oubli des dangers qu'il avoit courus le rendoit négligent sur les pièges auxquels il étoit exposé. Il mettoit peut-être trop de gloire à ne pas toujours faire dépendre sa sûreté des secours qu'il devoit attendre ou de sa bague ou de sa boîte. Armé de son cimeterre , & monté sur son beau coursier , il aimoit à confier sa fortune & la force de son bras à l'étendue de son courage. Il avoit lu dans les instructions de Benalab une maxime qui augmentoit ses résolutions : « Quand l'homme peut agir par lui-même , il doit éviter d'avoir recours au merveilleux. » Le sage auroit dû ajouter : « Quand le secours du merveilleux aura ajouté de nouvelles forces à vos facultés , ne laissez jamais tomber les armes ! » Mais Benalab n'avoit pas tout prévu ; Benalab ne pouvoit pas tout écrire.

Simouftapha étant un jour à la chasse , il rencontre une bête fauve ; il l'attaque , elle fuit , & s'éloigne avec une grande vitesse ; mais le cheval qui porte le prince l'atteint bientôt ; le trait est lancé , & la bête le reçoit dans l'épaule. Le dard , qui a percé de part en part , se place cependant de manière à ne pouvoir gêner les mouvemens de

184 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
l'animal , qui redouble alors de vitesse : le
courfier qui le suit ne perd pas un pouce de
terrain ; on diroit que l'éclair précède un
autre éclair. Le prince perd haleine , mais
l'ardeur dont il est animé augmente ses
forces , & il se trouve bientôt hors de la
portée de ses gens.

Enfin , au déclin du jour , la bête s'arrête
& disparoît tout-à-coup aux regards de Si-
moustapha ; un vent impétueux s'élève , le
prince est renversé de son cheval , & se
trouve aux pieds d'une bête monstrueuse.
Les oreilles du monstre tomboient sur sa
poitrine ; sa bouche effroyable faisoit le
tour de sa tête ; ses lèvres étoient d'une
énorme épaisseur , & touchoient à des na-
rines écrasées qui exhaloient une fumée
infecte ; il avoit au milieu d'un large front
un œil qui suppléoit au jour qui tomboit ;
car il répandoit une sombre lumière sem-
blable à celle qui s'échappe des matières
sulfureuses d'un volcan.

Le premier mouvement de Simoustapha ,
à la vue de ce génie épouvantable , fut d'é-
lever son ame à Dieu , en l'invoquant par
Mahomet ; le second , de se présenter cou-
rageusement devant lui. Le génie parut

étonné de cette hardiesse , mais n'en étoit pas moins assuré de la victoire contre un homme seul , & presque désarmé.

« Vil musulman , lui dit le phantôme , esclave d'un esclave ! viens subir la peine qui fut jadis prononcée contre Benalab ton maître ; viens subir le châtiment dû à ton orgueil , pour t'ingérer de commander à des génies dont tu n'es pas digne de suivre les ordres ; viens répondre ici des insolences , des injustices , des tyrannies de ta fausse reine Setelpedour , contre le grand prince Bhalisboull mon maître : tombe , meurs sa victime & son esclave ! A ces mots , le monstre odieux lève son énorme massue , dont les nœuds sont des pointes de diamant , & se dispoisoit d'écraser Simoustapha : le vaillant prince évite le coup , & de son cimenterre pourfend le génie depuis le front jusqu'à la ceinture.

A l'instant , les oreilles de Simoustapha rétentirent de cris & d'hurlemens effroyables , que l'horreur de l'obscurité dans laquelle il est enveloppé rendent plus affreux encore ; mais le vainqueur du génie ne sauroit en être épouvanté ; son beau courrier s'est approché de lui , & témoigne par

186 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ses hennissemens & ses caresses le plaisir
de sa victoire ; les gémissemens ont cessé ,
l'illusion est dissipée , mais malheureusement
le prince indien demeure en proie à des
dangers qui ne tiennent ni de l'illusion ni
de la magie.

Simousthapha environné des ombres de la
nuit , n'ayant pu remarquer aucun des en-
droits qu'il a traversés par la célérité de
son courfier , ignore absolument où il est ;
il lui est impossible de juger à quelle dis-
tance il se trouve de Bagdad ; épuisé d'ail-
leurs de fatigue , il se couche sur le gazon :
en attendant le lever de l'aurore , qui pourra
diriger sa course le lendemain à Bagdad ,
il laisse paître librement son cheval autour
de lui.

Ce prince sent alors l'imprudence qu'il a
commise en s'aventurant seul sans sa boîte
ou sans sa bague ; mais le pouvoir qui l'a
rendu vainqueur du monstre , qui lui a
donné la force de partager en deux une
substance spirituelle , le rassure. Il s'endort
sous la protection de cette puissance qui
détruit les monstres des enfers , par l'in-
tervention du dernier des atômes de la
création.

Simoustapha étoit bien éloigné de croire qu'il fût à une distance telle de la princesse , qu'il lui faudroit des années de route ordinaire pour la rejoindre : un charme puissant l'avoit emporté sur la cime du mont Caucafé.

Le génie chargé par Bhalisboull d'exterminer le prince indien , s'étant métamorphosé en bête fauve , l'avoit entraîné à sa poursuite : il se laisse atteindre par le trait qui lui fut lancé , & enchanta sur le champ la main d'où ce dard étoit parti ; ainsi l'époux de la belle Ilsetilsone, lié par ce charme , fut entraîné avec la même rapidité que l'auteur de cet enchantement.

Tandis que Simoustapha se livroit aux douceurs du sommeil, les esprits témoins du combat où leur maître a succombé , devenus impuissans par sa défaite , ont regagné à la hâte les déserts de la haute Egypte , où leur prince s'est retiré : le désordre d'un si prompt retour jette Bhalisboull dans la consternation ; mais au récit des détails de ce combat , où Rastras fut pourfendu par le prince indien , il se livre à une rage inexprimable : il roule dans sa tête tous les projets de vengeance qui peu-

188 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
vent effacer l'affront fait à sa puissance :
puisque les enchantemens sont sans vertu,
il faut environner le héros des dangers ordi-
naires d'une route presque impraticable ;
il faut que la fatigue & la disette l'y
réduisent à l'épuisement , que le déses-
poir se joigne à ces deux fléaux , qu'il
soit la proie des bêtes féroces , quand
l'anéantissement de ses forces le leur livre-
ra tout désarmé ! Mais Setelpedour doit
ignorer le lieu & le moment de tant de
cruautés.

Au même instant , le vieux génie ras-
semble les esprits exilés dans la contrée
qu'il habite , & qui l'ont reconnu pour
leur chef dès le moment de son arrivée.
« Partez , leur dit-il , & formez autour
du prince indien , que vous trouverez à la
descente du mont Caucase , un brouil-
lard épais qui le dérobe à tout le Gin-
nistan. Les génies obéissent avec joie aux
ordres du prince malfaisant , & pendant
qu'ils vont soustraire Simoustapha aux re-
gards de ses génies protecteurs , Setelpe-
dour voit toute la cavalerie de Bagdad
éparse dans les campagnes , parcourant les
villes , les bourgs , les hameaux , les fo-

rêts , pour le demander à toute la nature. Le calife a tout mis en mouvement pour retrouver un gendre plus cher à son cœur que l'enfant le plus tendrement aimé : il a semé le bruit dans l'appartement des femmes , que Simoustapha a dû partir brusquement pour aller remplir de sa part une commission secrète de la dernière importance : Zobeïde & sa fille peuvent prendre le change , mais Setelpedour ne peut s'en laisser imposer.

La reine des génies met sur le champ en campagne ses esprits les plus actifs , les plus intelligens ; ceux qu'elle suppose lui être plus attachés , pour sauver un favori dont en secret ils désirent la perte ; toute la terre est parcourue , mais on n'en rapporte aucun indice qui puisse calmer les inquiétudes de la reine : ils ont bien vu le brouillard qui descendoit du mont Caucase , mais aucun des génies ne s'est donné la peine de l'examiner ; Setelpedour est inconsolable.

Il y avoit à la cour des génies une vieille gnome nommée Bakbak ; elle étoit amie des hommes & n'avoit point de malice : son seul défaut étoit de vouloir tout savoir ,

de parler sans - cesse , & de parler de tout. Depuis long-temps elle s'étoit éloignée du divan , parce que chacun n'y pouvoit parler qu'à son tour : elle avoit un petit neveu fort jeune qu'on nommoit Jazzel ; elle l'élevoit aussi bien qu'on peut élever un enfant qu'on ne cesse de louer , ou de reprendre du matin au soir.

Cette gnome n'avoit pris parti ni pour ni contre Setelpedour , afin de juger sans passion sa conduite dans toutes les occasions : elle entendit parler de la députation faite aux quatre coins du monde pour découvrir les traces du prince indien.

« Va , dit - elle à Jazzel , tu as besoin de t'instruire , tu as des aîles toutes neuves qui ne te manqueront pas sitôt ; cours d'un côté & d'autre , plâne sur les hauteurs , tu verras de plus loin : rase la terre , tu m'apporteras des nouvelles : écoute les hommes en passant ; ils ne savent ce qu'ils disent , mais un génie doit savoir tirer parti de tout. Tu viendras me conter ensuite tout ce que tu auras vu & entendu , & si je suis contente de toi , je te donnerai un secret pour plaire à la gnome que tu aimeras le mieux ;

viens , je veux répandre un baume sur tes aîles , qui te fasse voler quatre fois plus vite que les autres. »

Jazzel part à la suite des génies , content d'essayer ses nouvelles plumes. Il s'élève au-dessus des autres , & les voit se partager pour remplir leur commission ; aucun d'eux ne s'approche assez de la terre pour prendre des renseignemens ; s'ils s'abbattent , c'est pour se reposer ; s'ils s'approchent des hommes , c'est pour leur jouer quelques tours ; mais ils ne cherchent à s'instruire de rien.

Le hasard conduit Jazzel sur la route de ceux qui doivent inspecter le Caucase ; il apperçoit le brouillard ; il voudroit voir à travers , mais le voile est trop épais pour ses yeux qui ne sont pas encore bien exercés : les envoyés de Setelpedour passent fort au-dessus sans examiner. Il découvre enfin des hommes au pied de la montagne , qui raisonnoient ensemble , & s'arrête pour les écouter.

Voilà , disoient-ils , un brouillard bien épais , bien infect ! Comment a-t-il pu s'élever au-dessus des sables où il n'y a pas une goutte d'eau ? C'est un phéno-

192 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
mène bien extraordinaire ; il y a furement quelque chose de bien malin là dedans , c'est un signe de malheur !

Jazzel ramasse en passant cette petite observation , & poursuit sa route ; il y ajoute par-ci par-là d'autres particularités indifférentes , pour être en état de les raconter à sa vieille tante ; car le secret qu'on lui a promis lui tient au cœur. Dès qu'il voit revenir les émissaires de Setelpedour , il revole vers Bakbak , & rend compte de son voyage plus fidèlement qu'ils ne le font du leur à leur reine.

La gnome pèse toutes les circonstances : « Voilà , dit-elle , comment l'on fait les affaires de notre reine , depuis qu'elle s'est mis l'amour en tête ? Est - ce une si grande faute ? je crois que je me la pardonnerois Mais non , non , non un homme ! si un homme ! Eh ! il y en a d'un & d'autres. — Mais , Jazzel , ne me dis-tu pas que ces paysans parloient de phénomène à propos de ce gros brouillard ? & qu'il y avoit du malin là-dedans ? J'en veux parler à notre reine ; » & sur le champ la vieille trotte ,
pour

pour raconter à Setelpedour les découvertes que le jeune génie avoit faites dans son voyage.

La reine eut la patience de l'écouter ; dès qu'elle eût démêlé dans le radotage de la vieille Bakbak , la négligence de ses émissaires , elle présume avec raison un complot , & le brouillard lui devient suspect. Elle s'arme aussitôt de toute sa puissance , & des moyens dont elle peut disposer. Si une grande partie de ses sujets la trahit , elle est encore pour eux , comme pour les élémens , la petite - fille de Kokopilefobe.

Le calife de son côté , alarmé par l'inutilité des recherches qu'il avoit fait faire , ne pouvant encore communiquer ses craintes à Zobéide & à sa fille , profite de la grande fête annuelle du Haraphat (1) , pour offrir plus solennellement qu'à l'ordinaire les sacrifices par lesquels on cherche à attirer sur les fidèles Musulmans les faveurs du ciel , & la protection

(1) *Haraphat*. Montagne de l'Arabie , sur laquelle les pèlerins de la Mecque font ordinairement des sacrifices , on y égorge des victimes , & on les précipite.

194 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
signalée du grand prophète. Haroun , en-
vironné du muphti , & des premiers mi-
nistres de la religion , immole de sa pro-
pre main deux genisses jaunes , de l'âge
de quinze mois , & deux moutons (1)
de la plus grande espèce : il accompa-
gne ces témoignages de dévotion des plus
ferventes prières pour la conservation &
le retour de Simoustapha ; le peuple y
répond par ses vœux.

Cependant la tristesse habite dans le pa-
lais , Zobéide dérobe à sa fille les chagrins
dont elle est dévorée , cette princesse elle-
même se trouve seule & sans consolation ;
la reine des génies ne vient plus , elle n'est
entourée que de physionomies tristes , des
larmes coulent de tous les yeux , Namouna
est aux sanglots ; Ifetilsone n'y résiste pas ,
elle se laisse aller sur un sofa en poussant
des gémissemens plaintifs.

« *Paix ! Paix ! Paix !* s'écrie alors le
bel oiseau. — La paix ? dit-elle , hélas ! il
n'en est plus pour moi : Simoustapha est
mort !

« *Non ! Non ! Non !* crioit l'oiseau. —

(1) La queue de ces moutons pèse jusqu'à 30 livres.

Comment, charmant oiseau, il ne seroit pas mort ? vit-il encore pour moi ? le reverrai-je ?

« *Oui ! Oui ! Oui !* — Quand viendra donc cet heureux moment ? dis-le moi ! — *Tôt ! Tôt ! Tôt !* — Combien tu me rassures ! Ne pleurez donc plus , ma bonne Namouna , nous reverrons Simouftapha. » Puis elle prend son aimable oiseau & le caresse : « Tu me sauves la vie , cher oiseau ! lui dit-elle , & j'avois tout fait pour ravir la tienne , puis-je jamais me pardonner ! »

Il est à observer que dans toutes les inquiétudes de la princesse , jamais aucun soupçon de jalousie ne s'y étoit mêlé : elle n'avoit point vu la reine des génies depuis l'absence de son amant , & ne présumoit pas qu'elle fut capable de lui enlever son époux. Zobéide n'étoit pas aussi tranquille à cet égard , mais elle ne vouloit pas communiquer ses craintes. Quant au calife , il étoit rassuré par sa religion & celle de son gendre.

L'étoile des sept mers est bientôt parvenue au sommet du mont Caucase , elle observe le brouillard , ouvrage de la malice de Bhalisboull. Les vents qu'elle a fait

fouffler ont tout-à-coup dissipé ces vapeurs ; elle voit enfin l'idole de son cœur , pâle , défait , abattu , & dans une situation à émouvoir l'ame la plus insensible.

Depuis dix jours Simoustapha se trouvant dans des déserts affreux , ne pouvoit régler sa marche que par les étoiles ; il ignoroit quelle portion de terre il parcourroit , il la fouilloit avec son sabre pour en tirer des racines , ou montoit sur des arbres pour en arracher des fruits sauvages & inconnus , & se délivroit ainsi du tourment de la faim. Il marchoit pendant toute la journée , hâtant par son impatience celle de son brave courfier : il a trouvé un désert immense , il s'en présente un autre dont les bornes sont infinies ; il passe les nuits couché sur la terre , & il essaye dans le jour les fatigues & les influences d'un climat brûlant & sauvage.

Le prince Indien , harassé par tant de travaux , venoit de s'arrêter auprès d'une source pour y désaltérer ses lèvres brûlantes ; il alloit se pencher vers le ruisseau , quand un lion sortant tout-à-coup de la forêt voisine s'élance sur le courfier du héros. Simoustapha tire aussitôt son cime-

terre , & partage du premier coup le crâne du lion , qu'il abat à ses pieds ; le cheval bondit de joie ; mais le prince , épuisé par ce dernier effort , tombe anéanti sur le gazon : c'est dans cette situation qu'il a été apperçu par la reine des génies.

A l'aspect des dangers auxquels le prince Indien a été exposé par les noirs enchantemens de Bhalisboull , Setelpedour , animée par la vengeance & l'amour , voudroit satisfaire à la fois les passions dont elle est maîtrisée ; mais la dernière l'emporte , elle se précipite vers la terre , & les plus vives caresses rappellent à la lumière celui que les ombres de la mort paroïssent envelopper.

Elle ranime ce qu'elle aime par le seul secours des témoignages de sa tendresse , & n'emploie enfin d'autre magie que celle de l'amour. Elle voit bientôt briller ces yeux , dont l'éclat lui semble préférable à toutes les lumières que réfléchissent les objets dont elle est continuellement entourée ; elle tâche de les ranimer davantage pour augmenter sa jouissance. La parole & la connoissance sont revenues à Simouftapha , il se voit dans les bras de celle qu'il

198 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
appeloit vainement quelques instans auparavant , parce qu'il avoit négligé les moyens de se la conserver ; sa respiration pressée ne lui permet pas de faire passer sur ses lèvres l'expression de sa reconnoissance.

« Je vous entends assez , dit la sensible reine ; mais ne songeons pour ce moment qu'au rétablissement de vos forces & de votre santé. » Elle se lève à ces mots : le premier arbrisseau lui fournit une baguette , elle en trace un cercle autour de Simousta-pha ; elle trouve sous sa main les plantes nécessaires à l'enchantement qu'elle doit faire , & les mots qu'elle prononce y ajoutent les vertus qui pourroient lui manquer. Dans un instant le prince Indien éprouve une révolution salutaire ; un moment après il a recouvré toutes ses forces ; il se lève , il baise avec transport les mains bienfaisantes auxquelles il doit tant d'heureux secours : tous les sentimens de son cœur voudroient s'échapper à la fois , ils en sortent en désordre , & n'en paroissent que plus doux à celle qui en est l'objet : mais en même temps il marque les plus vives inquiétudes sur le compte d'Isétilsone.

« Rassurez - vous , mon cher Simousta-

pha ! lui dit Setelpedour , je n'ai pu m'occuper que de vous seul depuis que vous êtes en danger ; en m'éloignant trop de mon palais , j'ai appréhendé de laisser agir des complots qui pouvoient favoriser vos ennemis. D'ailleurs votre épouse étant presque toujours avec sa mère , je me suis contentée de laisser auprès d'elle une créature intelligente qui ne l'aura pas laissé manquer de consolations ; c'est mon petit oiseau : ses conseils ne sont jamais ennuyeux , car il ne dit qu'un seul mot , & ce mot est la vérité. Maintenant vous êtes remis , nous pouvons prendre la route de mon palais ; vous devez avoir besoin de nourriture , après la longue abstinence que vous venez de faire , & je vous conduirai ensuite auprès de votre aimable épouse. »

En disant cela , la reine a ordonné à son char de s'approcher de la terre : trois nuages brillans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel descendent , & présentent deux sièges beaucoup plus commodes que ne pourroient l'être les sofas les mieux imaginés. Setelpedour & le prince sont assis ; il s'inquiétoit pour son courfier , mais on a deviné sa crainte & prévenu ses desirs ; il

200 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
voit son cheval s'élever dans les airs , porté
par des aîles dorées , & voler à côté du
siège délicat sur lequel le couple amou-
reux a pris la route du Ginnistan.

Chemin faisant , Simoustapha vouloit ra-
conter ses aventures. Setelpedour l'inter-
rompt : « Nous sommes ici pour oublier
les pièges qui vous ont été tendus ; j'en con-
nois toute la noirceur , je n'ignore pas la
méchanceté de vos ennemis , & les tour-
mens qu'ils vous ont causés ; mais nous
voici , mon cher Simoustapha , au milieu
de la nature ; je ferois le vœu d'y rester
avec vous , si je ne portois pas une at-
teinte à deux cœurs dont la félicité m'in-
téresse autant que la mienne : parlez-moi
de votre amour , & oublions les perfidies
qu'on nous a faites , & même nos ven-
geances.

« Eh ! que n'oublieroit-on pas , dit le
prince transporté d'amour , auprès du plus
bel objet qui soit sous le ciel , qui se con-
tente d'être aimé , quand il mériteroit des
autels , qui n'agit que pour obliger , & qui
prend sur lui tous les sacrifices ? »

Les nuages se sont arrêtés devant le ves-
tibule du palais : on y sert à Simoustapha

des essences condensées , sous les formes les plus appétissantes , sous les couleurs les plus agréables ; l'estomac se fortifie sans se charger , & annonce le retour d'un appétit nécessaire.

« Partons , dit Setelpedour ; allons souper chez notre chère Ilsetilsone , portons-lui de ces mets , je serai bien aise de lui en faire sentir la faveur , je n'ai rien que je ne veuille partager avec elle , & j'y joindrois volontiers ma puissance si j'en faisois plus de cas.

« Partons , reprit Simoustapha ; mais vous me direz , auparavant , pourquoi vous rabaissez un pouvoir qui vous donne tant de jouissances.

« Montons sur notre char , dit la reine , cela ne peut se dire qu'à l'oreille C'est qu'il m'empêche d'épouser un homme que j'aime passionnément. »

Le prince & la fée n'arrivèrent pas sans être annoncés ; le joli oiseau s'étoit chargé de l'emploi : Zobéide venoit de sortir de l'appartement de sa fille , quand le charmant animal se mit à crier : *Simoustapha !*

« *Simoustapha !* répond Namouna. —

Que dis-tu , mon cher oiseau ? » dit la princesse. Mais le petit jaseur ne répondoit autre chose que , *Simoustapha ! Simoustapha !*

« Où , de quel côté ? » disoit Namouna , en courant comme une folle vers la porte qui étoit à l'entrée du palais.

Pendant ce temps , la compagnie annoncée par l'oiseau arrivoit par la fenêtre. Simoustapha est dans les bras d'Ilse-tilsone , qu'il couvre de larmes & de baisers ; la reine des génies l'embrasse aussi , & le petit oiseau , battant des aîles , crioit : *fort ! fort ! fort !*

Ce premier transport apaisé , on s'affied , on cause , on raconte , on parle quelquefois tous trois ensemble ; on croiroit qu'on a été séparé pendant un siècle : enfin , on fait servir le repas ; dans une pareille circonstance , quand même il manqueroit quelque chose dans le palais du calife , on sent de combien de choses on pourroit se passer.

Namouna , qui avoit fait des pas inutiles , revient bientôt , attirée par le bruit , se mettre aux écoutes derrière la porte. « Entrez la bonne , entrez ! lui dit Setel-

pedour, peu surprise de la curiosité de la vieille ; vous êtes curieuse de me voir ? — Oui Madame, je vois que vous êtes aussi bonne que belle. — Vous êtes obligeante, Namouna, & je désire vous faire du bien. — Ah ! Madame, cela vous est bien facile, à vous qui pouvez tout ; rajeunifiez-moi. — J'ai un meilleur service à vous rendre ; c'est de vous souhaiter toujours une bonne santé, & mon petit oiseau plus habile va vous en donner le secret.

« *Dors ! Dors ! Dors !* dit l'oiseau. — J'en fais bien autant que lui, dit Namouna, cependant je ne suis pas forcée, Madame. — Mais si je vous donne un sirop qui, en vous endormant, vous rende la fraîcheur de la jeunesse ? — Donnez-moi la centième partie de la vôtre, Madame, & je me croirois plus belle que la lune au quatorzième jour. — Allez, Namouna, soyez tranquille : vous aimez à rire ; je veux que vous ayez meilleure grâce que jamais, vous aurez des fossettes aux joues, une taille charmante, & le pied mignon. — Grand-merci, Madame. » Il s'en alla congédier sa gouvernante, le repas est fini, & la reine des génies est retournée au Ginnistan.

Simouftapha étoit rentré dans le palais après que le calife étoit déjà retiré : il ne falloit pas troubler fon repos , & l'on remit au lendemain la bonne nouvelle qu'on avoit à lui ménager. Cependant la joie avoit gagné tout l'intérieur des appartemens du jeune prince , les eunuques ont réveillé toutes les esclaves , qui se lèvent , & se font raconter par Namouna tout ce qu'elle a vu : chacun se livre aux transports de la joie. Elle fut fur le point de causer une heureuse révolution aux organes du petit muet , en lui rendant la parole.

Dès que le calife eut ouvert les yeux , Simouftapha fut à ses pieds ; ils se comblèrent de caresses : le souverain fit communiquer sur le champ à Zobéide une nouvelle qui importoit si fort à son repos & à son bonheur.

Bientôt tous les muczins ont gagné le haut des minarets pour appeler le peuple dans les mosquées. Il faut rendre des actions de grâces au Tout - Puissant , à son grand prophète : l'empire des Musulmans venoit de recouvrer celui auquel il étoit redoutable de tout son lustre.

La diminution des impôts , les aumônes

répandues , l'élargissement des prisonniers , le bruit des instrumens guerriers , les fêtes militaires achevèrent de témoigner la joie du commandeur des fidelles , & d'augmenter la jouissance du peuple , qui revoyoit enfin son héros.

Le prince Indien fit part à sa famille des aventures qui l'avoient si malheureusement écarté de Bagdad : il convint des torts qu'il avoit eus de négliger les secours surnaturels , dont sa protectrice & le philosophe persan l'avoient muni , & il raconta de quelle manière la bienfaisante fée l'avoit délivré des pièges dans lesquels il étoit tombé par son imprudence ; il pesoit sur les moindres détails , & en parloit avec un feu qui allarma Zobéide.

Elle saisit le premier moment qu'elle pût trouver pour en parler à sa fille : « N'avez-vous pas de l'inquiétude , lui dit-elle , sur l'attachement de la reine des génies pour votre mari , & sur l'excès de la reconnoissance dont il paroît pénétré ? »

« Moi , Madame ! reprit Ilsetilsone , je serois jalouse des bontés dont nous comble la reine ! Ah ! malgré sa puissance & ses aimables qualités , n'eut-elle à mes yeux

206 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
que le mérite de distinguer celui de Simouftapha ; elle deviendrait l'idole de mon cœur : s'il est une feule étoile dans le ciel qui foit éprise des charmes & des vertus de mon époux, elle deviendrait mon foleil.

« Ou l'amour fait un étrange effet fur ma fille , dit Zobéide à part , ou elle tient beaucoup moins de moi que de fon père ; car je ne ferois pas contente à fa place. »

Le calife avoit écouté avec beaucoup d'attention le récit des dernières aventures de Simouftapha ; il fe fit répéter toutes celles qui les avoient précédées depuis le mariage de ce prince avec fa fille , & ordonna qu'on en fît régiftre pour le dépofer dans fes archives.

Le prince Indien reprit fa place dans les confeils privés du calife , & au divan ; il continua de joindre à fes occupations ordinaires l'agréable plaifir d'aller rendre fes hommages à l'aimable reine des génies ; elle ne recevoit jamais les vifites des époux fans la leur rendre la nuit fuivante , & s'étudioit fans - cefse à les combler de nouvelles faveurs. Elle défiroit qu'Ilfetilfone vînt paffer quelques jours dans fon palais ;

il fallut en obtenir la permission du calife , qui l'accorda avec plaisir.

Haroun ne vouloit pas que sa fille , comblée des largesses de la reine des génies , parût chez elle les mains vides : il ne vouloit pas non plus qu'elle disparût de la cour par un effet magique , qui auroit donné de l'inquiétude au peuple , & lui auroit ouvert les yeux sur des objets dont l'ignorance lui est sans - doute salutaire. Le calife ordonne qu'on ouvre ses trésors à Simousta-pha , & qu'on fasse en même temps les préparatifs nécessaires pour le départ de sa fille , qui doit aller passer la belle saison à Casser-il-Harais son palais de campagne , à trois journées de Bagdad.

Casser-il Harais est un château magnifique , situé sur les bords du fleuve Aggiala : le grand prophète en posa la première pierre ; la façade sur les jardins présente trois cent soixante - cinq croisées ; l'extérieur est revêtu d'albâtre & de marbre oriental , couronné de guirlandes du jaspé le plus précieux ; les portes de bois d'aloës & de Sandal roulent sur des gonds d'or ; l'intérieur est parqueté & lambrissé de bois de rose ; rien n'égale la beauté des meubles ,

208 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
& la richesse de l'appartement ; le rubis ,
l'émeraude & la topaze y sont prodigués.
Mahomet entreprit & acheva ce superbe
édifice à l'occasion du mariage de sa fille
Fatmé avec Omar-Ilalab ; dans les derniers
temps que ce prophète séjourna sur la ter-
re , il se rendoit fréquemment dans ce pa-
lais , pour y recevoir par le ministère de
l'ange Gabriel , les inspirations d'en-haut :
la plume qui lui servit à écrire les douze der-
niers chapitres de l'alcoran y est encore
conservée dans une boîte de cristal de ro-
che , enrichie de diamans.

Le jardin qui tenoit à ce palais surpassoit
en beautés tous ceux de la terre. Dans ce
séjour de bénédictions continuelles , l'air
étoit toujours pur ; aucun nuage n'y obscur-
cissoit le soleil.

Les arbres conservant une jeunesse éter-
nelle n'y étoient jamais rongés d'une mousse
corrosive , & le gui parasite ne déroboit
point à leurs branches les bienfaits de la
sève ; les feuilles , les fleurs & les fruits par-
ticipoient de l'immortalité de la tige , & s'y
renouveloient sans-cesse sans tomber ni se
dessécher.

Les parfums qu'exhaloient les fleurs n'é-

puisoient jamais leur calice , l'air en étoit embaumé , elles étoient toujours à l'abri des insectes nuisibles , & des reptiles venimeux : une eau bienfaisante entretenoit la fraîcheur & la fertilité dans ce séjour enchanté.

Des oiseaux parés des plus brillans plumages y faisoient entendre une mélodie délicieuse. Enfin , ce qui mettoit le comble à tant de merveilles , c'est qu'elles se varioient tous les jours , sans nul dérangement pour les sites , sans altération dans les espèces.

L'entrée de ce jardin étoit interdite à toute autre personne qu'au légitime successeur de Mahomet & à sa famille : si un profane y fut entré , il n'auroit aperçu qu'un affreux désert , d'où les hurlemens des bêtes féroces l'auroient forcé de s'éloigner.

Voilà où Simoustapha & son épouse doivent se rendre ; ils seront libres d'aller auprès de la reine des génies sans paroître s'être éloignés du palais : on les croira occupés de la jouissance du magnifique jardin : on les supposera nourris d'ambrosie , & abreuvés de nectar.

Setelpedour s'occupe des préparatifs de leur réception ; mais elle a lieu de craindre que Bhalisboull ne puisse troubler les heureux momens dont elle désire de les faire jouir. Ce monstre fut précipité dans les déserts les plus reculés de la haute Egypte ; mais elle n'a pu le dépouiller de toute sa puissance : il est né prince , & jouit partout , quelque indigne qu'il en soit , du privilège de son illustre origine.

La haute Egypte est peuplée d'esprits malfaisans , opprobre du Ginnistan , en horreur au ciel & à la terre ; ils se sont réunis avec joie sous les ordres d'un génie créé pour les commander. La première expédition qu'ils ont faite en vertu de ses ordres vers le mont Caucase n'a pas été heureuse ; mais ils ne seroient pas même découragés par une entière défaite ; la rage les soutient & les aveugle sur tous les dangers. Créés pour agir , ils sont forcés par leur nature même à toujours entreprendre.

Setelpedour connoissant les nouvelles ressources de son ennemi , cherche à lui tendre un piège où il puisse tomber de lui-même. Elle fait redoubler la sécheresse de l'endroit déjà maudit , où Bhalisboull a

choisi sa demeure, il est forcé d'en sortir : de ce séjour il passe dans un autre plus aride encore, & ne trouve point de repos.

Il apperçoit enfin quelque peu de gazon verd à l'ombre d'une colonne de granit, qui le préservoit des rayons brûlans du soleil ; il s'en approche, & s'affied. A six pieds de terre, sur la base du monument, il voit un hiéroglyphe, & s'empresse de lire : « *Colonne, exécute l'ordre de la reine Setelpedour ?* »

A peine a-t-il prononcé, qu'une chaîne de fer lui ceint le corps, & le lie à la colonne. Le désert retentit bientôt de ses mugissemens, les monstres qui l'habitent en sont épouvantés, & sont contraints d'abandonner leurs tanières. Les génies de sa fuite remplis de terreur s'éloignent, il demeure seul dans cet affreux séjour ; à une rage impuissante succède un calme stupide. Il jette enfin les yeux sur ses fers & sur la fatale inscription dont l'effet a été de l'en accabler ; il n'en a pas encore parcouru tous les caractères hiéroglyphiques, que l'intelligence qu'il en acquiert porte son désespoir au comble : voici le terrible arrêt qu'il renferme : « *Tu ne peux être délivré que*

par un génie plus méchant que toi ! » Quand le monde renaîtroit du cahos ; quand le puits de l'abîme s'ouvreroit , en sortiroit-il un autre ? Trouveroit-on un autre Kokopilefobe qui ne fût pas l'ayeul & le protecteur de l'étoile des sept mers ?

Quand Setelpedour eut assuré sa tranquillité , elle voulut récompenser cependant le service que lui avoit rendu la vieille gnome , elle l'appelle : « Dites-moi , Bakbak , ce que je puis faire pour vous ? — Reine , dit la vieille , vous pourriez faire bien des choses , & les choses que vous auriez faites , pourroient avoir bien du danger : on ne se doute pas que ce soit moi qui vous ai parlé , parce qu'on fait bien que , quoique je parle volontiers , je suis discrète dans le fond , & ne dis rien , ou fort peu de chose. Il y a cependant un petit plaisir que vous me pourriez faire , & qui ne peut tirer à conséquence : faute de dents , je bredouille en parlant , de manière que je n'ai pas la satisfaction de m'entendre moi - même : procurez - moi trente - deux dents ? — Le présent sauteroit aux yeux , répondit la reine , & vous attireroit tous les ennemis que vous craignez : je ne puis

prudemment que vous en attacher quatre bien fermes, tout au fond de la bouche.

« Mettez toujours, dit la vieille, ces quatre dents-là ne feront pas contre vous. »

Laiſſons la vieille Bakkak ſuppléer par un enchantement aux reſſources ordinaires de la toilette, & occupons-nous des préparatifs du voyage que Simouſtapha doit faire avec ſon épouſe.

Les tréſors du calife ſont ouverts aux yeux du prince ; la réunion de toutes les richesses des monarques de la terre n'en formeroit pas un ſemblable ; cependant il n'y voit rien de comparable à ce qu'il a vu au Ginnifſtan. Il y trouve un cimeterre dont la garde eſt enrichie de diamans ſi parfaits & ſi bien montés, qu'ils ſemblent ne compoſer qu'une ſeule pièce ; il eſt moins frappé de ſon éclat que de ſes proportions ; cette arme doit avoir ſervi à un guerrier fort au-deſſus de la taille ordinaire ; il veut eſſayer ſ'il en peut faire uſage, il la ſort du fourreau, en eſpadonne un moment, & paroît environné d'éclairs, tant l'acier de la lame eſt étincelant : il cherche d'en examiner la marque, & découvre des ſignes hiéroglyphiques inintelligibles pour lui ; il

214 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
appelle aussitôt le génie de la boîte pour
s'en faire donner l'explication : Jémal
paroit.

« Regarde ces signes, lui dit le prince. —
Notre reine seule, lui dit-il, pourroit vous
expliquer ces figures, ce sont des signes
de puissance ; mais nous connoissons le
cimenterre : il tomba des redoutables mains
de Kokopilefobe, dans le grand combat
qu'il perdit contre Mahomet ; celui-ci l'a
laissé depuis à son successeur. »

Le prince des Indes prit le cimenterre, &
le présenta au calife comme le seul don
digne d'être offert à la reine des génies.

Cependant l'escorte qui devoit accompa-
gner les époux jusqu'au palais de Casser-
il-Harais, annonçoit par le bruit des instru-
mens guerriers son arrivée aux portes de
celui du calife : on comptoit deux mille
hommes de cavalerie, choisis parmi la plus
brillante jeunesse qui fût dans les armées
d'Haroun ; six cent chevaliers armés de
toutes pièces, la lance au poing, le bras
chargé d'un large bouclier, les suivoient
accompagnant la litière de la princesse,
portée par six éléphans les plus beaux
qu'on eût jamais vus dans les Indes ; douze

chameaux étoient chargés des bagages, & les eunuques fermoient la marche.

Simoustapha monté sur son beau courfier se tenoit à côté de la litière; il étoit couvert d'armes dont les lames relevées par des filets d'or étoient incrustées de diamans : le cheval tenu par deux écuyers hennissoit de joie en agitant sa superbe crinière. Il se tiensoit à admirer les grâces de son époux, maniant avec adresse le courfier enorgueilli du fardeau qu'il portoit.

Ce brillant cortège a pris la route du palais, les chemins ont été applanis, aucun embarras ne peut retarder la marche : les dépendances du château sont immenses, & ont offert des logemens commodes aux gens de la suite : Simoustapha & la princesse sont les seuls qui peuvent entrer dans le jardin. Les beautés dont il est rempli sont l'objet de leur ravissement; mais il est une curiosité plus intéressante pour la princesse : c'est un arbre, dont le fruit fatal a perdu le genre humain. Un serpent environne le tronc, dont il ne peut jamais s'écarter, d'épaisses ténèbres couvrent ses yeux : un oiseau, couleur d'azur, ayant la tête & les pattes dorées, voltige continuellement

216 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
autour de l'arbre, se reposant sur toutes
les branches l'une après l'autre; il n'a
point de chant, mais il exprime sa pensée
dans l'arabe le plus correct.

Dès que l'oiseau eut aperçu les deux
époux, il étale sa queue en signe de joie,
& leur donna le salut ordinaire : « *Salut à
la race de l'homme, il n'y a qu'un seul Dieu,
& Mahomet est son prophète.* »

Ilsetilsone fut enchantée de la netteté de
son accent, & de la pureté de son lan-
gage; elle brûle de l'interroger.

« Charmant oiseau, lui dit-elle, êtes-
vous bien aise de nous voir ici ? — Vous
êtes enfans du prophète, vous êtes entrés
par la bonne porte, il faudra sortir par
celle qui conduit au ciel. — Mais nous
allons au Ginnistan. — C'est le voyage que
l'homme fait tous les jours sur la terre. —
Désapprouvez-vous le mien ? — Non, parce
que vous m'en ramènerez ma femme, &
tous deux ensemble nous pourrions rappeler
notre fils que vous avez laissé dans le châ-
teau. — Quoi ! vous êtes le père de ce
charmant oiseau que j'ai, & qui est si
bon ? — Il faut qu'il le devienne davan-
tage. — Pourquoi ne parle-t-il pas aussi
bien

bien que vous ? — C'est qu'il ne s'est pas donné le temps d'apprendre , & qu'il a tourné le dos à la lumière , en refusant l'hommage au grand élu de Dieu. — Et votre femme ? — Ma femme est au Ginistan ; elle a été curieuse , elle en porte la peine : on y va plutôt qu'on ne veut , on n'en revient pas quand on veut. — Elle est donc auprès de Setelpedour ? — Justement. -- Aimez-vous Setelpedour ? -- J'aime tout ce qui est sorti intact des mains du Tout-puissant : je verrai Setelpedour quand elle cessera d'être fée. — Peut-elle cesser de l'être ? — Elle n'a qu'à le vouloir. — Fais-je mal d'aller vers elle ? — Vous obéissez à un décret sans le savoir. — Vous me charmez , bel oiseau , laissez - moi vous apporter votre enfant ? — Il est fée , je le tuerois ; je ne peux le voir que dans un temps , & avec sa mère. — Laissez - moi manger du fruit de cet arbre ? — Vous avez là une fantaisie de femme ; c'est ainsi que votre première mère attira sur elle & sur vous le courroux du ciel : d'ailleurs ce fruit n'a que l'apparence , vous ne mangeriez rien , & le serpent que vous voyez vous mordroit au talon , ainsi vous auriez

218 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
un mal réel sans avoir aucune jouissance. —
C'est donc là l'arbre de science ? — C'en est
le symbole. — Où est l'arbre de vie ? —
Dans le jardin du grand prophète. — Mon
bel oiseau, puisque vous savez tout, dites-
moi pourquoi & dans quel temps la mer a
été faite ? — Il n'y a que le créateur qui
sache tout ; la mer fut créée le jour de la
révolte & du châtiment de Kokopilefobe ;
les rebelles furent employés à en creuser
le bassin. — Aimable oiseau, puis-je man-
ger des autres fruits qui sont ici ? — Entrez
dans le pavillon qui est au bout de cette
avenue, vous y ferez servie : c'est l'endroit
où Mahomet alloit faire ses prières & son
ablution. »

A toute cette conversation, Simoustapha
s'apperçut à regret que l'aimable Setelpe-
dour, comme reine des génies, ne pouvoit
pas être agréable au grand prophète : l'a-
mour de la religion combattoit dans son
cœur celui qu'il éprouvoit pour cette reine.

Les deux époux sont entrés dans le pa-
villon de Mahomet ; ils y ont trouvé tous
les fruits imaginables, réunissant la beauté
aux faveurs les plus exquises : dès qu'ils
ont fini d'en goûter, Simoustapha laissant

Il se retire en conversation avec l'oiseau, retourne au palais pour prévenir le chef des eunuques, qu'il doit faire une retraite de six jours avec son épouse dans le pavillon du jardin, pendant laquelle ils n'auront besoin de rien : un motif de dévotion est toujours louable, & les esclaves sont bien éloignés d'en soupçonner un autre.

Simousthapha est venu rejoindre son épouse auprès de l'arbre ; il veut consulter l'oiseau sur son voyage.

« Employerai-je, lui demande-t-il, le génie de la boîte ou celui de la bague ? — Ce qui est même incertain, répond le sage oiseau, ne peut exercer ici aucune espèce de puissance ; & son plus grand avantage seroit d'y devenir esclave ; mais vous n'avez pas besoin d'un secours de cette nature. Prenez une de mes plumes, elle vous portera seule chez Setelpedour ; remettez-la à ma femme, elle la fera souvenir de moi, & lui procurera les moyens de me rejoindre. Il faut qu'elle la cache soigneusement dans sa queue : tout ce qui vient de moi porte ombrage où vous allez. Ce que je vous donne paroît un moyen

220 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
bien foible ; mais il n'y a rien d'inutile
entre les mains du Créateur. »

L'oiseau divin étale sa belle queue ; il
en tombe une plume , qui au même instant
se transforme en un char commode & bril-
lant ; les deux époux y montent , & sont
transportés aux pieds du trône de Setelpe-
dour. Elle s'en précipite pour les embras-
ser , & congédie son divan, dont elle n'avoit
pas lieu d'être contente. Les génies se re-
tirent , non sans lancer des regards mépri-
sans aux époux ; la reine s'en apperçoit ,
& modère pour l'instant les sentimens de
colère dont elle est animée.

« Je vous ferois asseoir sur mon trône ,
dit-elle aux époux ; mais je craindrois que
vous n'y fussiez aussi mal à votre aise que
moi ; mes sujets ont la révolte dans le
cœur ; mon attachement pour vous les dé-
sole ; ils lui imputent toutes les décisions
qui émanent de mes volontés : si je les
empêche de bouleverser la terre sur laquelle
ils prétendent dominer par les violences ;
si ma prudence prévient les orages & les
guerres ; c'est mon amour pour Simousta-
pha qui les empêche de remplir leurs pro-
jets. J'ai fait enchaîner Bhalishoull au milieu

d'un désert , & son esprit agit ici contre moi. Ces difficultés n'empêcheront pas que vous me foyez moins cher ; je vais retirer à moi tous les liens qui m'attachoient à eux , je les briserai ; ils ont été souillés , & rien ne doit plus nous unir. J'aspire au terme qui pourra resserrer les nôtres , mon cœur a déjà su s'affranchir de toute autre chaîne ; mais il faut que vous m'aidiez à soumettre mon esprit. Venez ranimer par vos caresses tendres & naïves une ame fatiguée par les désordres qui m'environnent , & les combats que j'éprouve. Je fais que vous venez de Casser-il-Harais. Les prestiges qui sont ici ne peuvent vous dédommager des charmes innocens que vous avez abandonnés ; la compagne de l'oiseau que vous avez vu m'entretient sans-cesse des touchantes merveilles du jardin de Casser-il-Harais. C'est de-là , me dit-elle , que partit le flambeau de la vérité qui éclaire le monde, il y brille encore continuellement sous les emblèmes les plus variés. Que ne puis-je aujourd'hui partir avec vous , & me retirer dans cette douce retraite ! Quand je parle de bonheur devant mon oiseau , il n'a jamais que le mot *Casser-il-Harais* sur la lan-

gue. Mais il me dit que le jardin ne peut s'ouvrir qu'à une Musulmane alliée du vicaire de Dieu sur la terre : ce n'est donc pas assez que Simoustapha me donne la main ; si la généreuse Ilsetilfone ne m'épouse pas , la science , le bonheur & le repos sont à jamais éloignés de moi.

« Je me refuserois à vous adopter pour ma sœur ! dit la princesse : vos doutes déchirent mon cœur ; vous l'avez conquis , il est autant à vous qu'à Simoustapha. Que je suis heureuse d'avoir à vous donner la moitié de moi-même , pour sentir combien le tout vous est redevable !

« Mes chers amis , reprit Setelpedour , tout est bien avancé pour nous , mais tout n'est pas fait : je règne encore. Je n'ai brisé ni la baguette qui me sert de sceptre , ni le talisman que je tiens de mon ayeul : c'est ici que je dois abdiquer ma puissance , c'est ici que je dois fouler aux pieds ma couronne ; quelque part que je voulusse le faire , mon acte , privé de l'éclat que je dois lui donner , me couvrirait de confusion ; je serois exposée à remplacer Bhalisboull sur la colonne où je l'ai enchaîné au fond de

la Thébàide , & je me livrerois à la vengeance de tous mes fujets.

« Mais-lorsque j'aurai fatisfait à ce grand deffein , qui pourra m'enlever de ce féjour dangereux , & me transporter à Caffer-il-Harais ?

« Ce fera moi , dit la princeffe , tenant à fa main la jolie plume de l'oifeau ; voilà le char qui nous a conduits ici : cette plume m'a été remife par le mari de l'oifeau qui doit être auprès de vous , & que je n'ai pas encore vu.

« Il eft ici en effet , dit la reine ; il n'est pas moins inftruit que celui que vous avez vu à Caffer-il-Harais , dont il eft & fera toujours la compagne ; j'ignore le motif de leur féparation. Leur fils que je vous ai donné s'étoit rendu chez moi après fa défo-béiffance , je m'amufois de fon caquet la-conique mais toujours vrai : s'il ne favoit pas quelque chofe , il ne tiendrait pas de fa famille ; cependant , quoiqu'il étende fes connoiffances fur le paffé , le préfent & l'avenir , il ne fait qu'un mot de chaque chofe. Sa mère eft fans doute venue ici pour le chercher & l'inflruire ; car elle lui parloit fans cefle. J'obfervois ces entretiens que je

n'entendois pas ; ils se terminoient toujours par cette réponse , qui vouloit signifier qu'il n'avoit pas compris : *Rien , rien , rien*. Il y a apparence qu'une révolte contre la sagesse peut endurcir l'intelligence.

« Enfin la mère s'impatienta. Je vous fis présent du fils , qui fut utile à vos desseins : elle ne conçut aucun chagrin de son absence. Depuis que j'éprouvai le charme qui m'attache à vous , j'ai désiré de m'instruire , & j'ai demandé des leçons à ce divin oiseau. « *Quand vous n'aurez pas le front si brillant , me dit-il , & quand j'aurai ma belle queue , nous parlerons de sciences.*

« J'ai conclu de-là que ma couronne lui en imposoit , & le forçoit à se taire. Et quant à sa queue , je m'étois apperçue que lorsqu'il prenoit son vol , elle ne se terminoit pas en pointe comme celle des autres oiseaux ; & je lui désirois plus de grâces. La plume que vous apportez pourroit bien être celle qui lui manque ; nous allons la lui présenter , & nous essayerons de le faire parler. »

On doit bien supposer , malgré ce long entretien , que la reine avoit déjà préve nu

tous les besoins de ses hôtes ; il y avoit eu des intervalles , & toutes ces choses s'étoient dites dans la salle du Divan , à table , & dans les jardins où Setelpedour ne trouvoit déjà plus d'agrémens : enfin la nuit s'annonçoit par les ombres légères qui la précèdent.

« Voici le moment que mon oiseau préfère , dit la reine ; ailleurs il fuyoit l'obscurité , ici le jour l'importune : mais je commence à comprendre ses motifs. On fait apporter la cage de l'oiseau , Ilsetilfone s'avance.

« Mon bel ami , lui dit-elle , votre mari m'a donné sa plus belle plume pour vous la rendre. — Salut à la fille des prophètes , dit l'oiseau ; salut à la descendante de l'envoyé de Dieu ; salut à l'héritière des vertus de son représentant sur la terre. Les oiseaux du ciel doivent la servir , & mon mari n'a fait que son devoir. Sa belle plume est pour moi ce qu'est la couronne à une reine. En disant cela , l'oiseau la prend avec le bec , l'attache à sa queue , qui en paroît plus longue & plus brillante.

Pourquoi n'êtes - vous pas avec votre mari ? demande la princesse. — Chacun de

226 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
nous a son œuvre. — La vôtre fera-t-elle bientôt faite? — Vous êtes trois ici. — Répondrez-vous aujourd'hui à la reine, si elle vous interroge sur la science? — Il n'y a encore que la moitié de fait. — De qui dépend l'autre? — D'en haut & d'en bas. — Me direz vous, sage oiseau, ce que je vous demanderai? — Je vous dois la vérité que je fais. — Votre mari m'a appris quand la mer avoit été faite, mais dans quel temps le furent les étoiles? — A la même époque, pour remplacer dans le ciel le nombre des rebelles qui avoient été chassés. — Quelle est cette étoile brillante que l'on voit environnée de dix plus petites? — La plus grande est Mahomet, les autres sont dix éminens prophètes. »

Setelpedour, loin de s'offenser des réponses de l'oiseau, parut y sourire avec complaisance. Simoustapha le remarqua, & s'enhardit à offrir le présent qu'il avoit apporté; le cimenterre de Kokopilesohe.

« Cher prince, lui dit la reine, quand j'étois maîtresse de mon cœur, & que ma confiance reposoit en moi, j'aurois donné la valeur d'un empire pour posséder

l'arme redoutable que vous m'offrez ; mais ce n'est plus qu'entre vos mains qu'elle peut faire ma sûreté, & elle me devient bien précieuse en me répondant de la vôtre. Ne la quittez plus jusqu'à des temps moins orageux que ceux dont nous sommes menacés. Oh ma charmante Ifetifone ! quand ne connoîtrons-nous plus tous trois que les enchantemens de l'amour ? »

Nos amans passèrent trois jours dans les plus doux épanchemens ; mais ces agréables momens furent troublés par des craintes dont le fondement n'étoit pas imaginaire.

Setelpédour très-puissante , puisqu'elle régnoit sur les légions de Kokopilefobe , ne régnoit cependant qu'en son nom : sa conduite étoit contraire aux lois conventionnelles établies & consacrées par l'usage dans le Ginnistan : on ne pouvoit y commander qu'après s'être entièrement assujetti à Kokopilefobe ou à Bhalisboull : elle avoit de sa propre autorité constitué en pouvoir le musulman Benalab , qui n'avoit jamais fléchi que sous le joug de Dieu & de son prophète : elle régnoit si glorieu-

228 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
fement d'ailleurs , elle brilloit de qualités
féminentes , que les génies dans leur en-
thousiame , en la qualifiant d'étoile des sept
mers , l'opposoient à la resplendissante
étoile de Mahomet ; ils disoient dans leur
orgueil : « Kokopilefobe est le monarque
des monarques ; Setelpedour est son lieute-
nant. »

Mais le sage Benalab avoit usé avec pré-
caution de sa puissance : elle n'étoit point
devenue amoureuse de lui ; elle ne l'admet-
toit pas à toutes les fêtes , à tous les secrets
de sa cour & de son état ; elle n'en faisoit
pas son maître ; tandis que , sacrifiant tout
pour Simouftapha , elle venoit de faire en-
core quelque chose de plus extraordinaire.

Elle recevoit une femme , qu'elle ne se
contentoit pas de traiter comme son égale ,
mais qu'elle forçoit dans toutes les occa-
sions de s'asseoir à sa droite. Et pour faire
triompher impunément des êtres mortels ,
elle avoit banni Bhalisboull & Asmonchar ,
& fait enchaîner le plus puissant des génies
après Kokopilefobe. Ces nouvelles avoient
percé dans les antres profonds où l'altier
souverain des génies étoit plongé ; la ré-
volution étoit prête.

Setelpedour étoit trop éclairée pour ne pas s'y attendre & la prévenir : elle embrasse les jeunes époux saisis de terreur de son projet. « Partez , leur dit-elle , retournez à Casser-il-Harais , je ne tarderai pas de vous y joindre pour toujours ; mais que Simoustapha soit prêt au premier signal de voler à mon secours ; servez-vous de la plume de l'oiseau pour votre route , & renonçons désormais à tout secours émané du pouvoir de Kokopilefobe. »

Simoustapha & son épouse sont de retour au jardin de Casser-il-Harais , & y attendent avec inquiétude la suite de ce grand événement.

Ils ont rendu la plume à l'oiseau : « Ma femme a fait son devoir , leur dit-il , ma plume est toujours à votre service , tenez-vous prêt , Simoustapha , vous en aurez bientôt besoin. »

La reine des génies a trop de prudence pour laisser grossir l'orage avant de le conjurer. Déjà la vieille Bakbak & son neveu Jazzel , transis de frayeur pour quelques menaces indirectes qu'on a eu l'imprudence de leur faire , sont venus se réfugier auprès

230 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
d'elle : cette reine voit qu'elle n'a plus
un moment à perdre.

Dès le lendemain du départ des époux,
elle convoque un divan général, & expédie
par Jazzel, porté sur une autre plume de
l'oiseau, ce billet à Simoustapha.

« Cher prince, partez sur le champ, &
» par la même voiture que je vous envoie,
» apportez l'alcoran & le sabre de mon
» grand-père : vous pouvez pressentir mon
» projet, & ma conduite achèvera de vous
» l'expliquer. Notre chère Isfetilsone pourra
» nous attendre près de l'arbre dont elle
» m'a parlé, le sage oiseau ne souffrira pas
» qu'elle se livre à de vaines frayeurs. »

Simoustapha a l'ame trop élevée pour
balancer un instant : il prend le divin livre,
il s'arme du redoutable cimeterre, & si la
plume fée ne l'eut pas emporté bien vite,
il auroit pu arriver au Ginnistan sur les
ailes de l'amour.

Le divan est assemblé : Setelpedour est
sur son trône : les génies inquiets exami-
nent sa contenance, & sont étonnés de
sa fermeté : elle parle en ces termes :

« Je fais, dit-elle, qu'on blâme ma con-
duite, & qu'on trame des complots contre

moi ; j'ai pu infliger ouvertement des peines très - sévères ; mais je dédaigne toute noirceur secrète. Si l'on se trouve humilié d'obéir à mes volontés , je le suis encore plus d'être asservie à des lois dont je ne reconnois point la sagesse , & je préfère d'être esclave de la vérité , à régner par le mensonge sur des sujets corrompus. » Simoustapha paroît alors , au grand étonnement de l'assemblée ; elle l'appelle , & le fait asseoir à côté d'elle.

« Venez m'aider, lui dit-elle avec plus de fermeté , à tenir le dernier des divans auxquels je veuille désormais présider ; & vous , rebelles ! écoutez-moi : je ne veux pas vous reprocher de vous être élevés contre moi , vous n'avez fait que suivre le penchant de vos cœurs ; mais pour que j'oublie vos rébellions , abjurez avec moi la puissance que nous tenons de Kokopilefobe , rejetons les crimes de mon ayeul , & ceux qu'il nous a fait faire , sur la fatalité du sort qui nous y entraîna , & jurez , comme je le fais , sur le divin alcoran , que vous voulez être esclaves de Dieu & du grand-prophète Mahomet ! »

Si la nuée qui renferme le tonnerre eût

232 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
éclaté au milieu du divan , son effet auroit
été moins sensible que le discours inattendu
de Setelpedour : la terreur suspend la pa-
role ; le soufre enflammé sort de toutes les
bouches , & cette odeur infecte a rempli
la salle. Tout-à-coup un bruit affreux se
fait entendre : il est occasionné par l'arrivée
de Bhalisboull , qui avoit été délivré de ses
chaînes par Kokopilefobe lui-même.

Ce redoutable génie couvert d'armes
brûlantes , effrayant par sa taille , hideux
par sa figure , est entré précipitamment ,
& veut frapper Setelpedour avec une lance
de feu ; Simoustapha tire son cimeterre ,
& pare le coup fatal. L'éclair que jette
l'arme brillante du prince Indien aveugle
en un moment son adversaire & ses com-
plices ; ils semblent tous avoir été frappés
de la foudre.

Une affreuse nuit couvre tout-à coup le
Ginnistan : le soleil n'a jamais éclairé cette
abominable contrée ; la lumière qu'on y
voyoit auparavant étoit l'effet d'un enchan-
tement continu , dont le charme résidoit
dans la couronne que Setelpedour vient de
fouler aux pieds.

Simoustapha & Setelpedour traversent

péniblement ces ténèbres : ils parviennent à l'appartement où se trouvoit l'oiseau du paradis , dont la tête brillante éclairoit tout ce qui étoit autour de lui ; chaque fois qu'il la remuoit , ou qu'il secouoit ses aîles , elle jetoit une nouvelle clarté.

« Partons , ma chère maîtresse , dit le bel oiseau , toutes mes plumes sont à votre service ; mais ramassez la vieille Bakbak & son neveu ; ils sont tous deux transis de peur : je ne fais qui leur a dit de se réfugier sous ma cage ; mais ils ont été bien conseillés. »

Bakbak & Jazzel étoient évanouis : on les lie ensemble sur le devant du char , formé des plumes de l'oiseau , & nos amans vainqueurs , affranchis de tout danger , reprennent le chemin de Casser-il-Harais.

La plume fée qui avoit transporté Simoustapha se détache pour aller avertir Ilsetilsone : elle aborde cette jeune princesse sous la forme d'une colombe blanche , se place sur son épaule , & lui dit : « Madame , Simoustapha & Setelpedour vont arriver ; mais vous ne pouvez pas recevoir la reine dans le jardin , elle ne peut pas y

234 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
entrer encore ; venez dans le grand fallon
du palais , & vous la trouverez. »

La princesse y vole , l'oiseau la suit : les
trois amans s'embrassent , ils ne peuvent
suffire à leurs transports , & l'idée d'une
réunion que nul obstacle ne pourra plus
traverser , semble les avoir élevés au faite
du bonheur.

Une autre scène de reconnoissance se
passoit sur un guéridon , où Simoustapha
avoit posé l'alcoran : les deux oiseaux étoient
sortis chacun de leur cage , & avoient volé
au-devant l'un de l'autre , en se reposant
sur les bords du livre saint : après l'avoir
respectueusement salué du bec & de l'aile ,
ils se faisoient les caresses les plus tou-
chantes. Tout-à-coup le petit oiseau que
Setelpedour avoit donné à la fille du calife ,
& qui restoit constamment dans le château ,
faute de pouvoir être admis dans le jardin ,
accourt , & sans oser se reposer sur l'alco-
ran , il s'arrête sur le guéridon , en atten-
dant que son père & sa mère l'appellent à
eux. Ils lui aident à monter , le caressent ,
& le petit animal s'écrie dans son langage ,
jusques - là malheureusement trop concis :
« *Vrai ! Vrai ! Seul vrai !* » Pour le coup

il lui échappe deux mots de suite. L'anathème lancé sur lui venoit d'être levé, & instruit par son père & sa mère, devenu fidèle comme eux, il alloit jouir de tous les privilèges accordés aux oiseaux du paradis. Ce petit tableau intéressant arrêtoit agréablement les regards de nos amans ; mais il étoit temps qu'ils s'entretinssent de ce qui les regardoit personnellement.

Setelpedour raconte à Ifetilsone l'événement de son abdication, la valeur du héros qui l'a défendue contre les menaces de l'horrible Bhalisboull ; le souvenir de cette scène anime ses regards ; elle paroît rayonnante de gloire.

Ifetilsone veut engager sa nouvelle compagne à partager avec elle les agrémens du jardin du palais. « Ma chère princesse, répond Setelpedour, ni vous ni Simoustapha ne pouvez seuls m'ouvrir les portes de ce séjour enchanté, la femme même de Simoustapha n'y peut entrer que quand le vicaire de Dieu sur la terre, le grand calife Haroun-Alraschid, l'ayant adoptée pour sa fille, aura bien voulu l'admettre à en partager tous les droits. Je dois à Simoustapha le bonheur d'être Musulmane ; c'est à vous

de ménager tous les moyens à celle qui fut reine parmi les idoles ; de parvenir à la parfaite conversion qui doit la rendre à jamais esclave de Dieu , & l'apôtre du destructeur des idoles. Je veux méditer sur le livre saint duquel j'avois jusqu'ici détourné mes regards ; la voix angelique des oiseaux qui sont ici me servira d'interprête. Allez revoir des parens dont vous faites le bonheur , des enfans qui attendent le leur de vous , & qui vous tendent les bras ; parlez de moi au calife : dites-lui que Setelpedour languit comme la vigne détachée de l'ormeau ; tant qu'elle n'est point l'épouse de Simoustapha ; que le prince des Indes ne peut épouser que la fille avouée pour telle par le commandeur des fidelles ; mais elle aura beau se glorifier de ce titre , elle ne sera jamais qu'inférieure en vertus & en charmes à l'aimable Ilsetilsone.

« Grande reine , répliqua la princesse , je tombe à vos pieds. — Il n'y a plus de reine , dit Setelpedour en la relevant , mon trône est désormais dans votre cœur & dans celui de Simoustapha. » Ces déclarations furent scellées des plus tendres caresses entre les trois amans , & si elles paroif-

oient se ralentir, le plus jeune des oiseaux crioit : *Encor ! Encor ! Encor !*

Enfin Simoustapha & Ifetilsone ont repris le chemin de Bagdad avec le même cortège qui les avoit accompagnés ; ils font de retour au palais, où ils s'empressent d'entretenir Haroun & Zobéide du récit des merveilles qu'ils ont vues, & des sentimens qu'ils ont éprouvés.

La généreuse princesse engage son père à adopter Setelpedour pour sa fille, afin qu'elle puisse devenir l'épouse de Simoustapha : Zobéide ne comprend rien à l'aveuglement de sa fille, qui semble solliciter volontairement une rivale : « Ah ! Madame, lui dit Ifetilsone, une femme qui aime Simoustapha autant que moi ne sauroit être ma rivale, elle ne peut que m'aider à faire son bonheur. »

Le calife plus instruit que Zobéide comprend assez les raisons de sa fille ; il a d'ailleurs la plus haute estime du caractère de Setelpedour, & tout le détermine à entreprendre un voyage à son château de Casseril-Harais, quand les affaires de l'état pourront le lui permettre.

Cependant Setelpedour commence une

réforme dont elle a besoin pour embrasser la loi du divin prophète ; elle cherche à se remplir des nouveaux principes qu'elle ignoroit, elle tempère son esprit altier & dominant ; déjà généreuse & bienfaisante, elle cherche une vertu plus simple & plus pure qui rejette toute espèce de motif intéressé, qui bannisse cet amour de soi-même si préjudiciable à la société, c'est la charité : elle s'étend sur plusieurs objets, & se montre par toutes sortes de moyens ; souvent on n'a pas besoin d'ouvrir la main pour donner beaucoup.

Setelpedour a dérobé au courroux des génies Bakbak & son neveu Jazzel ; mais que deviendront-ils, étrangers sur la terre, bannis du Ginnistan, & repoussés du ciel ? Elle entreprend de les mettre sous la protection qu'elle-même a recherchée : la vieille voit toujours sa reine appliquée à la lecture : « c'est l'alcoran que vous lisez, Madame. — Oui Bakbak, & je voudrois que vous pussiez le lire aussi ; désirez-vous de connoître & de vous soumettre avec votre neveu aux vérités qu'il contient ? — Personne ne chérit plus que moi la vérité ; je me suis fait une mauvaise réputation en

la cherchant partout , en la disant du soir au matin ; je n'ai jamais souffert qu'on me la contestât. Il est vrai que dans ce qu'on appelle la vérité , il y a bien du pour & du contre ; mais il n'y a qu'à dire le contre & le pour , & au moyen de cela , tout est dit. — Savez - vous lire , Bakbak ? — Oui , Madame , pourvu que cela ne soit pas écrit trop fin. » Elle jette en même temps les yeux sur la première page.

On doit savoir qu'au Giunistan on s'éloignoit beaucoup de la langue primitive ; on y parloit l'arabe corrompu , & on peut dire que c'est ainsi qu'il sortoit de la bouche de la vieille : Setelpedour a la complaisance de lui faire épeler toutes les lettres de la première ligne. *Il n'y a qu'un seul Dieu , & Mahomet est son prophète.*

Quand Bakbak eut assez répété ces paroles : « Ah ! que cela est beau , s'écria-t-elle , on m'en entendra parler , j'en ferai du bruit , j'en réponds. Il y a là-bas dans une anti-chambre ces deux coquins de génies de la boîte & de la bague , des fainéans qui n'ont jamais que les bras croisés , cela n'a pas mis le nez dans un livre ; ah ! je les en entretiendrai . . . Voyons , reli-

240 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
sons ensemble.... *Il n'y a qu'un....* Oh !
que cela est bien dit.... *Il n'y a qu'un-*
seul.... En voilà bien assez ! Je ne les
quitte pas de la journée que je ne les aie
fait lire avec moi. » Setelpedour sourit du
zèle hétéroclite de la gnome, & celle-ci
descend à l'anti-chambre.

« Approchez ! approchez , mécréans ! qui
n'aimez les démons que parce que vous en
êtes deux ! Voici le livre qui a rendu notre
reine si grande , si bonne , si douce , &
si redoutable en même temps , que tous les
génies en ont été émerveillés , tombés
en plein jour dans les ténèbres : voyez
comme c'est écrit. La plume étoit tirée
de l'aile d'un ange ! vous n'en auriez jamais
fourni de pareille, vous autres chauve-sou-
ris ! Et cette encre est faite avec la tein-
ture de l'œil du corbeau qui sortit le pre-
mier de l'arche de Noé ; mais ce n'est rien
que tout cela , il faut lire comme moi mot
à mot ce qui est écrit.... *Il n'y a.... Il n'y*
a qu'un Dieu qui soit.... Un Dieu seul....
& Mahomet n'est.... qu'un prophète. Qu'a-
yez-vous à dire à cela , mauvais garnemens ?
vous n'avez jamais rien fait qui vaille , vous
continuerez à faire de même , cependant il
faut

faut penser à ce qui arrivera à la fin ; car , comme dit le livre : *Il n'y a qu'un Dieu & qu'un Mahomet qui soient prophètes.* »

Jémal , occupé de sa triste situation , & de l'inutilité dans laquelle il alloit vivre par l'abdication de sa souveraine , loin de faire une réponse directe , dit à la vieille : « Je vous trouve bien cassée , Bakbak , depuis que vous êtes ici , & vous avez mal fait d'oublier vos dents postiches.

« Je me casse ! répondit-elle , qu'est-ce que veut dire ce fuseau tordu ? Il te convient bien de parler de postiche , toi qui n'as rien de ce que tu portes , pas même ton visage. Prends garde , car si je te maudis une bonne fois , tu redeviendras Ransfrak , & tu continueras ton mauvais train ; mais pense que cela doit finir un jour , parce que *si Dieu est un Dieu , Mahomet est son prophète.* » Bakbak remporte le livre.

« Eh bien ! lui dit Setelpedour , avez-vous fait une conversion ? — Oh ! Madame , répond la vieille , on ne sauroit faire entendre raison à ces coquins-là : j'ai eu beau leur répéter , *qu'il n'y a qu'un seul prophète , & qu'un Mahomet qui soit Dieu.* — Arrêtez , Bakbak , vous faites radoter l'al-

242 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
coran : *Il n'y a qu'un seul Dieu , & Mahomet
est son prophète.* »

Cette conversation fut interrompue par une visite intéressante : c'étoit le charmant Simoustapha monté sur son courfier. Il étoit parti de Bagdad le matin , & personne n'avoit pu le suivre ; il trouve Setelpedour avec son livre & ses oiseaux : elle apprend avec une satisfaction dont la rougeur de son front rend témoignage , que le calife se propose de la reconnoître pour sa fille , Ilsetilsone pour sa sœur , & tous les deux pour l'épouse du porteur d'une si bonne nouvelle ; enfin , qu'Haroun viendrait bientôt en personne consacrer une alliance qui lui causeroit tant de joie.

On interroge les oiseaux pour savoir si rien ne traversera ce mariage : l'oiseau de Setelpedour répond , qu'il n'a été au Ginnistan que pour le favoriser ; celui de l'arbre dit , que ce succès le dédommagera d'avoir été si long - temps privé de sa femme , & leur enfant (dont la langue s'est entièrement déliée) prétend qu'un mariage qui a produit sa félicité ne peut qu'être heureux : les amans se font répéter cent & cent fois ces présages.

Il faut enfin que Simoustapha quitte le château de Casser-il-Harais; le devoir & l'amour le rappellent à Bagdad, où il passe encore un mois avant de combler les vœux de Setelpedour.

L'événement désiré arrive enfin : le calife, son épouse & sa fille sont en marche pour le château, au centre de quatre mille chevaliers, & de vingt mille hommes à cheval, précédés des instrumens militaires, & de toute la pompe nécessaire au grand dessein qui les guide : le matin du dernier jour, Simoustapha se détache pour aller prévenir Setelpedour de la visite qu'elle va recevoir. Cette belle reine vient au-devant des litières dans la première cour du château, & ne pouvant prévenir les hommages, elle est forcée de les recevoir : sa beauté étonne le calife, allarme Zobéide, enchante Ilsetilfone & Simoustapha, & fait l'admiration de la cour du commandeur des fidèles.

Nous ne nous arrêterons pas sur le cérémonial de la magnifique réception, dont les trésors du calife faisoient tous les frais, & les fruits du jardin les délices : nous n'appuyérons pas sur les cérémonies du muphti, & l'embarras des gens de loi :

nous ne peindrons pas même les plaisirs d'une noce qui assortissoit pour la première fois trois cœurs l'un à l'autre : nous épargnerons toute réflexion sur le bonheur mutuel de la maison du calife , du prince Indien , & du château de Casser-il-Harais ; car nous avons été tellement entraînés par les espaces immenses qu'il a fallu parcourir , par la variété & la foule des événemens , que nous avons perdu de vue le temps , qui doit être la règle de tout ici-bas : courons après les objets sur lesquels il laisse des marques si sensibles, qu'il nous est impossible en les voyant de nous abuser sur son cours.

La barbe d'Haroun-Alraschid est devenue infiniment plus vénérable ; le même feu anime son regard ; mais de profondes rides sillonnent son auguste front. Il a discontinué depuis dix ans de faire ces courses nocturnes dans Bagdad , dont il tiroit de si grands avantages pour éclairer la conduite de ses ministres , & veiller sur le bonheur des Musulmans. Mais il s'apperçoit des pas trop rapides que fait vers lui l'ange de la mort ; il se voit revivre dans la plus aimable postérité : son petit-fils Haroun-ben-

Alraschid réunit à l'âge de dix ans toutes les perfections qui ont fait le sujet de notre admiration dans le prince des Indes & son épouse ; d'autres rejets non moins intéressans consolent sa vieillesse ; & il s'est vu renaître par l'heureuse fécondité de sa fille adoptive , dans un petit Simoustapha aussi beau que son père.

Mais tous les pères ne sont pas heureux ; celui du prince Indien , loin de partager les jouissances du calife , se croit dans l'infortune , & son épouse partage sa douleur.

Il y a bientôt douze années révolues qu'ils ont perdu de vue un fils chéri , leur unique espérance : heureusement pour eux , le rosier que leur avoit laissé Benalab ne périssoit pas , il avoit fleuri de plus en plus , & s'embellissoit encore. Ils se consoloient dans la contemplation de cet arbrisseau garant des prospérités de leur fils , & s'attendoient à le revoir à chaque instant.

Simoustapha , pour voiler ses premiers projets , dont le succès étoit fort douteux , chercha à leur cacher ses premières aventures , dont il ne vouloit pas être détourné. Quand elles eurent réussi au gré de ses desirs , il remit au lendemain à les instruire ;

& tout en rougissant d'un délai que rien ne lui paroïssoit pouvoir excuser, il continua de se rendre coupable. Combien il est dangereux de remettre toujours au lendemain !

Il vint cependant une époque où ce silence de Simoustapha fut bien douloureux pour sa famille. Au moment que Setelpedour se remit sous la loi du grand prophète, & qu'elle abjura entièrement celle de Kokopilescobe, tous les enchantemens qu'elle a faits, ou qu'on a faits en son nom, sont détruits ; le beau rosier du roi des Indes meurt ; le deuil, la désolation sont dans le palais ; la mort va les suivre.

Un oiseau, courrier des esprits bienfaisans, venant des Indes, passoit sur Casser-il-Harais ; il raconte cette nouvelle aux oiseaux du paradis. Celui de l'arbre du jardin dit à sa femme : « Vas me chercher dans l'appartement qu'occupent les princesses une très-petite fiole, tu la rempliras de l'eau du fleuve qui est dans le bassin du jardin ; tu me l'attacheras au cou par un petit ruban ; notre fils m'accompagnera. Je pars pour les Indes : si on demande où nous sommes, tu diras que j'ai conduit

mon fils sur l'arbre pour l'instruire. » La bonne petite femelle fait ce qu'on lui dit.

Les oiseaux partent à tire d'aile : à leur lever les parens de Simoustapha retrouvent le rosier rajeuni, mais plus beau que jamais. Il sortoit une nouvelle tige qui paroissoit naître de la première ; les deux branches s'unissoient, & laissoient douter laquelle des deux fournissoit la substance aux brillantes fleurs dont elles étoient chargées.

Les espérances renaissent bientôt à ce prodige ; le roi & la reine des Indes font mander leurs astrologues pour se faire expliquer le phénomène de la mort & de la résurrection subite du rosier. Les savans n'hésitent pas de dire que le prince a été dans le plus grand danger de la vie, mais qu'il en a été heureusement garanti ; toutes les roses dont l'arbrisseau se charge sont les vertus qu'il acquiert, les sciences dont il est orné, une vertu en engendre une autre ; ces heureuses acquisitions s'entrelacent. Voilà l'explication de la double tige ; on ne fait plus à laquelle de toutes ses belles qualités on peut attribuer les heureux fruits qu'elles produisent.

Toutes ces explications, aussi claires

248 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
qu'elles semblent justes , se rapportent parfaitement au premier horoscope tiré au moment de la naissance du grand prince Simoustapha , qui devoit parvenir un jour à être le modèle accompli des souverains de la terre. Que cet emblème mystérieux du rofier étoit consolant ! Ah ! que la réalité étoit encore au-dessus de ce magique tableau !

Le roi des Indes & son épouse, lassés d'avoir envoyé sans succès dans les quatre parties du monde des émissaires à la découverte de leur fils, se décident enfin à aller le chercher eux-mêmes , & ne doutant plus de son existence dans le monde habité, ils prennent le parti de voyager.

Si quelque censeur trouvoit trop extraordinaire le silence de Simoustapha envers une famille qui devoit lui être chère, & le fort obstiné à contrecarrer les recherches qu'on avoit faites pour le découvrir ; on lui observera que si le prince des Indes s'étoit fait connoître plutôt, il auroit été rappelé dans les états de son père à l'époque de son mariage avec Ilsetilfone ; que Setelpedour, digne d'un meilleur sort, seroit demeurée reine de l'affreux Ginnistan ; & on admirera ici la souveraine sagesse qui

achemine le succès de ses importans décrets, par le moyen des aveugles démarches des mortels.

Tout continuoit d'être à Bagdad & à Casser-il-Harais dans la prospérité & le bonheur : la sage Zobéide , jugeant beaucoup mieux du bonheur de sa fille depuis qu'elle partageoit avec Setelpedour le cœur de Simoustapha , convenoit enfin que , de l'union d'un homme avec deux femmes , il pouvoit résulter un grand avantage pour tous trois , pourvu qu'une des deux eut le don de la féerie.

Un bruit de guerre va séparer ce charmant ménage : on écrivoit de Bassora qu'une flotte innombrable menaçoit la côte d'une descente ; le calife présume que les infidèles viennent se vanger de leur défaite devant Damas , il ordonne des levées dans tout son empire : deux cent mille hommes doivent marcher au secours de Bassora & des villes qui pourroient être attaquées ; Simoustapha en a le commandement.

L'armée se rassemble & se met en marche , elle arrive bientôt sous Bassora ; on fortifie tous les endroits où l'ennemi pourroit tenter une descente ; on observe la

250 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
direction de la flotte ; les vents semblent
lui faciliter l'approche de la terre , & elle
peut venir mouiller dans la rade de Bassora :
la portée des vaisseaux qui la composent
présente un appareil redoutable ; cependant
elle n'a commis aucun acte d'hostilité , les
pêcheurs qui se sont trouvés à peu de dis-
tance d'elle n'ont point été inquiétés , &
on peut s'assurer qu'elle n'est point montée
par les infidèles : elle arbore le pavillon
Indien.

A ce signal le cœur de Simoustapha s'est
ému : une chaloupe s'est détachée du plus
gros des vaisseaux , & s'avance vers la terre
à force de rames. Simoustapha monte dans
une des fiennes avec le jeune Haroun son
fils , & se dirige au-devant de la chaloupe
Indienne. Quand elles sont à portée de la
voix , un officier Indien qui la montoit
demande la permission de prendre terre à
Bassora ; il apprend que le roi des Indes
est à bord d'un des vaisseaux pour aller
chercher partout son fils Simoustapha , &
qu'il désire de rendre hommage à son ami
& allié le calife Haroun-Alraschid , en
continuant de découvrir les traces de son
fils ; il apprend aussi que l'épouse du

monarque Indien est embarquée avec lui.

Simouftapha cherche à contenir fa joie & fes pleurs : « Retournez au vaisseau , dit-il à l'officier , je monte à votre bord & j'y vais avec vous. » Il ordonne en même temps à son fils de faire préparer sur le champ la chaloupe du calife , & de la faire accompagner par toutes celles qui sont dans le port ; il entre après cela dans la chaloupe Indienne , & se fait conduire au vaisseau d'où elle étoit partie.

Dans ce moment , le roi des Indes observoit depuis son bord ce qui se passoit dans cette entrevue des deux chaloupes : il a vu un guerrier couvert d'armes brillantes entrer dans la chaloupe qui revient ; il fait ranger du monde aux escaliers pour lui aider à monter à bord , & il l'attend lui-même sur le pont.

Simouftapha s'est bientôt précipité aux pieds de son père avant d'en être reconnu , & le baigne de larmes : le monarque étonné d'un hommage si éclatant dans une terre étrangère , relève l'homme ainsi prosterne devant lui ; l'abondance des larmes a beau lui voiler des traits si présens à son cœur & à son esprit , la nature a parlé ; ses sens

252 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
affoiblis par la surprise l'ont fait chanceler
contre le mât du vaisseau en s'écriant :
« c'est mon fils ! »

Ce mot & l'accident ont fait accourir la
reine , qui vient mêler ses pleurs & ses
embrassemens dans les bras de son fils &
de son époux ; ils sont livrés tous trois aux
plus douces sensations de la nature. Ce
sentiment se ranime bientôt à la vue du
rejeton qui arrive : le jeune & charmant
Haroun , couvert à onze ans d'une armure
complète , réunissant les grâces & l'inno-
cence , est amené à bord par les chefs les
plus considérables de l'armée musulmane ,
& se trouve dans les bras des parens dont
Simoustapha l'avoit si souvent entretenu.
Qui pourra jamais dépeindre la joie de
cette heureuse famille ? Le roi des Indes
est débarqué à Bassora , le calife est sans
inquiétude sur cette flotte , l'espoir de voir
son ancien ami égaie ses vieux jours : cette
grande nouvelle est parvenue à Casser-il-
Harais , & la satisfaction passe du cœur
des princesses dans celui des enfans ; il sem-
bleroit que les oiseaux la partagent , c'est
un transport général.

L'armée du calife est congédiée , celle

qui accompagne le souverain des Indes reste à Bassora ; lui même est en marche pour Bagdad sous la conduite de son fils Simoustapha , que quatre mille chevaliers accompagnent , & le calife vient au-devant d'eux avec le plus magnifique de tous les cortèges ; ils sont réunis.

Bagdad a changé de forme , le monarque Indien ne passe que sous des arcs de triomphe ; le calife a déployé toute sa puissance pour recevoir dignement son ami & son allié ; les actes de religion les plus solennels consacèrent par leur éclat tant de brillantes cérémonies , & les réjouissances publiques les couronnèrent.

Il restoit au roi & à la reine des Indes un voyage bien intéressant à faire ; c'étoit celui de Casser-il-Harais , où étoient les deux princesses épouses de Simoustapha , & leur charmante famille.

Le calife en ordonna bien vite les apprêts , qui ne cédoient en rien à ceux dont Bagdad venoit d'être témoin : les princesses en ont été prévenues ; on voit bientôt flotter dans les airs les étendarts du calife & du roi des Indes. Des couriers ont précédé l'avant-garde ; ils arrivent enfin , & ces deux fa-

254 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
milles éprouvent dans des épanchemens
réciproques les plus douces sensations de la
nature ; la reine des Indes reconnoit alors
toutes les fleurs du premier rosier , & ne
peut se rassasier du plaisir de les voir , &
de les rapprocher tendrement de son sein.

Après un repas magnifique on entre dans
le jardin enchanté , où les attendoit une
fête aussi ravissante qu'inopinée.

A l'ordre des trois oiseaux du paradis ,
tous les autres se sont rassemblés , & font
entendre un concert mélodieux : s'ils s'ar-
rêtent un moment sur le gazon , c'est pour
offrir à l'œil un parterre de fleurs animé.

Au son de cette harmonie , les gazelles &
d'autres petits animaux semblent bondir en
cadence , & former des danses champêtres.
Les poissons argentés des bassins ont quitté
le fond sablé sur lequel ils reposent , &
font réfléchir sur leurs écailles variées les
rayons brillans du soleil ; l'eau paroît un
arc - en - ciel liquide dont la variété des
nuances charme les yeux : si nos amans
s'égarent dans ces bosquets ravissans , c'est
pour se rendre compte de leurs jouissances ,
& les partager.

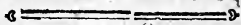
Mais il est temps que le roi des Indes

aille faire jouir ses sujets du succès de son voyage ; il doit emmener Simoustapha & ses deux épouses ; pour se dédommager de cette privation, le calife garde auprès de lui le jeune Haroun-Ben-Alraschid, à qui on fait épouser la fille unique d'un des fils que le commandeur des fidelles avoit perdu ; & il devient dès-lors son successeur désigné.

Simoustapha, Ilsetilfone & Setelpedour vont s'embarquer pour les Indes avec leur famille ; on se sépare en pleurant du jeune Haroun : il accompagne ses parens jusqu'au bord de la mer, & après les avoir embrassés : « Levez une armée, dit-il à son père, j'en demanderai une au calife, & unis ensemble nous ramènerons à nous tous les infidelles après les avoir domptés ; j'aurai le plaisir de vous revoir, je conduirai avec moi ma petite femme Yalidé, nous nous verrons, nous nous embrasserons, je caresserai ma mère & mes sœurs, & nous serons tous heureux. »

Déjà les vaisseaux ont abandonné la mer de Bassora, ils cinglent vers les côtes de l'Inde, où ils arrivent après une heureuse traversée, les vœux du peuple sont comblés :

256 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
Setelpedour y trouve la paix & le bonheur,
bien préférables à toutes les couronnes du
Ginnistan ; & Simoustapha recueille enfin
le prix des vertus dont le philosophe per-
san avoit jeté le germe dans son cœur.



SCHEHERAZADE ayant fini l'histoire de
Simoustapha, s'arrêtoit un moment : « Est-
ce là toute l'histoire ? dit le sultan ; elle
m'a fort intéressé , surtout à cause des
oiseaux : je suis bien fâché qu'ils ne soient
pas partis tous les trois pour les Indes , ils
n'auroient pas peu contribué à conserver la
paix dans le ménage : ma fantaisie à moi ,
seroit d'avoir de ces oiseaux - là ! Vous
m'avez (car je n'oublie rien) parlé d'un
pêcheur qui vouloit jeter à l'eau des filets
de soie : j'irois volontiers à la chasse des
oiseaux du paradis avec des réseaux de
semence de perles.

« Cette fantaisie seroit dangereuse , oh !
magnanime sultan , répondit Scheherazade ,
les oiseaux du paradis ne donnent pas dans
de semblables pièges , vous pourriez prendre
de ceux du Ginnistan , qui vous sembleroient
tout aussi beaux , mais qui en-dedans comme

au-dehors ne font que perfidie & mensonge. Comme le jour n'est pas encore prêt à paroître, je pourrois raconter à votre Hautesse une histoire bien tragique, mais assez courte, qui serviroit à vous défier du commerce des oiseaux merveilleux : c'est celle d'Alibengiadi, sultan d'Herak. — Je l'écouterai avec plaisir, reprit le sultan. » Et Scheherazade parla ainsi.

HISTOIRE

*D'ALIBENGIADI, sultan d'Herak, & des
faux oiseaux du paradis.*

ALIBENGIAD, sultan d'Herak & descendant d'Ali, faisoit la guerre au calife Moavie. Il croyoit tendre un piège au calife, en l'attirant dans une gorge des hauteurs dont il s'étoit rendu maître. Moavie fait marcher lentement son armée, & de manière à faire croire à son ennemi qu'il étoit sans défiance sur la ruse employée contre lui : mais il est bientôt défait, son armée est mise en pièces ; Alibengiadi lui-même est prisonnier, & il est renfermé

258 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dans une forteresse sur le d'Aggiala, à quel-
ques lieues de Casser-il-Harais.

Ce prisonnier, homme d'un caractère
féroce, avoit pendant son règne fait le
malheur de bien des gens, & ne pouvoit
supporter le sien. Il passoit continuellement
d'un lâche abattement à des emportemens
qui tenoient du délire.

Il n'avoit pour toute société qu'un eunu-
que de quinze ans qu'on avoit enfermé avec
lui, & passoit son temps à jaser avec ce
jeune homme aussi simple qu'ignorant. Il
s'étonnoit avec lui qu'un homme comme
Moavie, qui passoit son temps en prières,
prît tout-à-coup dans les combats des
partis qui déconcertoient ses ennemis, &
qu'il pressentît des projets sans paroître les
avoir examinés.

« Notre calife, disoit l'eunuque, n'a pas
besoin de tant d'espions, ni de se donner
tant de soins : quand on lui dit que les
ennemis viennent, il monte son chameau
avec ses petites provisions ; son oiseau du
paradis le précède, & lui marque les en-
droits foibles de l'ennemi, ses ruses, ses
moyens. Qu'est-ce que c'est que cet oiseau ?
dit Alibengiad. — N'avez-vous pas entendu

parler , répondit l'eunuque , des oiseaux qui sont dans les jardins de Casser-il-Harais , tout près d'ici ? Mahomet en a porté la race dans ce château , ils ne sortent jamais à moins que ce ne soit pour servir un prophète ; on en parle souvent au palais , parce que des femmes les ont vus : ces oiseaux sont saints , ils savent l'alcoran parfaitement , & parlent très-distinctement. On dit qu'ils font toutes sortes de choses. J'en ai ouï raconter plus de cent histoires , au point qu'il m'arrive quelquefois d'y rêver ; mais je n'en ai jamais vu qu'en songe. Ils sont fort beaux quand ils planent dans les airs ; on croiroit que c'est un paquet de soie qui vole , tant leurs plumes sont fines & légères.

Notre grand calife en a sûrement un qui le sert & lui parle ; mais il est le seul qui le voit & l'entend , aussi devine-t-il tout ce qui se fait dans le palais. Nous avions un Noir parmi nous qui disoit en avoir un qui lui faisoit retrouver les choses perdues ; mais son oiseau ne l'empêcha pas de se noyer dans l'Ilfara.

La tête déjà mal organisée du sultan s'exaltoit toujours plus au récit de ces mer-

260 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
veilles , & de tant d'autres dont l'eunuque
l'entretenoit fans - cesse. « Si je pouvois ,
disoit - il en lui - même , avoir un oiseau
comme Moavie , il m'aideroit à fortir d'ici ;
je regagnerois mes états par son secours ,
je rassemblerois une armée , & viendrois
combattre le calife , le pouvoir seroit ainsi
balancé par les forces naturelles & mira-
culeuses , & nous verrions qui de nous
deux auroit la victoire : il n'y a pas loin
d'ici à Casser-il-Harais , si ma voix pouvoit
s'y faire entendre , je déterminerois un
des hôtes du jardin à venir à mon aide.
Venez ! Venez ! Venez à moi ! s'écrioit le
sultan dans son enthousiasme , *venez , oiseaux*
célestes & puissans ! le trône d'Herak & le
plus brillant empire que je pourrois conquérir
seront votre cage ! »

Alibengiad étoit si préoccupé de cette
idée , qu'il oublioit de faire sa prière soir
& matin ; il y étoit fort exact quoiqu'in-
fidelle , mais il n'adressoit plus ses vœux
qu'aux oiseaux merveilleux , ils occupoient
seuls sa pensée.

« J'en ai vu un cette nuit , lui dit un
jour l'eunuque , j'ai cru qu'il me parloit
dans mon songe.

« Ah ! que tu es heureux ! répondit le sultan , je donnerois la moitié de mon sang pour les voir seulement en rêve. »

La nuit , cette idée tenoit le sultan éveillé , ce n'étoit pas le moyen d'avoir le rêve qu'il désiroit ; mais tout-à-coup , à minuit , il entend frapper contre sa croisée ; elle étoit élevée en dehors à cent vingt pieds de terre. Il regarde , elle lui parut éclairée comme s'il eut fait jour ; il examine avec soin , & voit un bel oiseau perché sur le grillage qui étoit en dehors.

A cet aspect , Alibengiad fut ravi de joie & d'étonnement , il invite l'oiseau à entrer : « *Je ne saurois ,* » lui répond le merveilleux animal , mais si intelligiblement qu'il croit qu'on lui parle à l'oreille : « *Si cependant tu es curieux de m'avoir , nous pourrions faire nos conditions.* » Après ce peu de mots , le brillant oiseau disparoit , & Alibengiad se croit sur le point de devenir le plus heureux des hommes.

L'eunuque a dormi , & n'a rien vu. Le sultan lui fait part de sa bonne fortune : la nuit suivante tous les deux font aux aguets , mais ils n'ont eu d'autre plaisir que de passer une nuit blanche.

Plusieurs jours s'écoulaient dans l'attente , l'impatience & l'insomnie : enfin l'oiseau reparoit à minuit.

« Je m'étois , dit-il au sultan , porté vers toi de mon simple mouvement , & attiré par des prières que j'entendois du fond du jardin de Caffer-il-Harais. Maintenant j'ai obtenu la permission de te parler ; veux-tu que nous fassions nos conditions ensemble ? — De tout mon cœur , répond Alibengiad. — En ce cas , lève-toi pour me faire entrer. »

Le sultan se lève : « Place-toi dans le milieu de la chambre , lui dit l'oiseau , & répète avec moi mot à mot ce que je vais te dire.

« *Chambre ! ouvre - toi : je te l'ordonne par Mahomet. Oiseau ! viens à moi ; je te le commande au nom du Dieu de la terre.* »

Alibengiad hors de lui-même prononce les mêmes paroles , & l'oiseau est sur son épaule : l'éclair dont il brilloit jette une vive lumière dans la chambre , l'ennuqué effrayé se renverse prosterne sur la terre.

« Que veux-tu de moi , dit l'oiseau , & du maître à qui j'appartiens ? — Sortir d'ici , répond le sultan ; retourner à He-

rak , remonter sur mon trône , & me venger de Moavie. — Tout cela se fera avec le temps ; mais nous allons commencer par sortir d'ici. Ordonne par Mahomet au grillage de fer qui s'oppose à notre passage de tomber. » Alibengiad n'hésita pas d'obéir. « Ordonne-moi, au nom du grand Dieu de la terre , de te faire un char qui te porte jusqu'à la vue d'Herak avant la fin du jour. » Alibengiad plein de joie & d'espérance donna ce nouvel ordre avec plaisir , puisqu'il avoit déjà vu disparoître le grillage de la croisée.

« Je te laisse la toque de ton turban , dit l'oiseau , donne-m'en la mouffeline ; ce sera la matière du char qui t'enlèvera toi & l'eunuque. » Le sultan satisfait avec empressement à cette demande.

« A présent , dit l'oiseau , je m'en vais travailler. » Il prend avec son bec un des bouts de la mouffeline , & emporte la pièce entière hors de la fenêtre. Un moment après , Alibengiad apperçoit contre cette croisée un char très-commode , auquel est attelé l'oiseau avec de légers rubans de soie cramoisi & or. Il se présente har-

264 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
diment de lui-même à la fenêtre , se baïsse
pour passer & entrer dans le char.

« Un moment , dit l'oiseau ; en mettant
un pied sur le char tu répéteras la profes-
sion de foi que je te dicterai. — Sans-doute,
répondit le sultan , très-pressé de partir. —
Si tu y manquois d'un mot , tu irois faire
dans le fleuve d'Aggiala la dernière de
tes ablutions : monte maintenant , & pro-
nonce fort distinctement avant de t'asseoir.

*« Au nom du grand Kokopilesobe , seul
Dieu de la terre ! Je veux partir d'ici pour
Herak. — Que dis-tu donc ? oiseau , dit
Alibengiad , il n'y a qu'un seul Dieu , &
Mahomet est son prophète. »*

A peine a-t-il achevé ces mots , que le
char se dissout , il redevient mouffeline ;
l'oiseau s'envole , & le corps porté par
cette étoffe légère est entraîné par son
poids sur la terre , il tombe sur des ro-
chers que baignoient les rives du fleuve
aux pieds de la tour ; mais il n'y est pas
fracassé : un reste de vertu merveilleuse
est encore attaché à la mouffeline du tur-
ban. Cependant Alibengiad fut tellement
étourdi de cette chute , qu'il acheva de
perdre le peu de bon sens qui lui restoit
auparavant ,

auparavant , il demeura imbécille : des pêcheurs le ramassèrent , & le portèrent à Moavie.

Le calife , instruit de l'aventure par le jeune eunuque qui n'avoit pas encore mis le pied sur le char lorsqu'il fut dissipé , crut reconnoître la volonté de Dieu & l'intention de Mahomet dans les ménagemens du châtimement infligé au sultan d'Hérak : il laissa la liberté du corps à celui qu'un décret d'en-haut avoit privé de celle de l'esprit.

L'eunuque le promenoit dans Bagdad comme une pièce curieuse , & ramassoit quelque argent en le montrant aux étrangers dans les kans , comme *le sultan de l'oiseau*. Alibengiad , absolument insensible , ne répondit plus qu'en riant à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire.

AVEZ-VOUS fini , dit le sultan à Scheherazade , votre histoire est une impertinence , & d'autant plus grande que vous m'avez apostrophé dans plus d'un endroit ; croyez-vous donc que j'aie la *tête mal organisée* parce que j'aime les oiseaux ? — Invincible sultan ! répondit-elle , je n'ai voulu que vous

266 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
prémunir... — Allons ! allons ! cela suffit ;
mais tenez-vous pour dit que je ne prétends pas qu'on se moque de mes goûts, & foyez plus discrète sur le choix de vos histoires... A propos , ajouta le sultan , je crois m'en rappeler une autre, où il est aussi question d'oiseaux qu'on envoya au roi d'Egypte. — Votre majesté, dit Scheherazade , veut sans-doute parler d'un fait qui remonte à une époque très-ancienne, bien avant que l'alcoran eut éclairé l'univers. J'en ferai le récit aussitôt que votre hauteesse m'en aura donné l'ordre. Parlez , je vous écoute , dit le sultan , mais souvenez-vous » L'aimable sultane comprit à demi-mot, s'inclina , & poursuivit ainsi.

HISTOIRE

De Sinkarib & de ses deux visirs.

DANS les temps dont je viens de vous parler , sire , Sinkarib régnoit à Nenevah & à Thor , royaume d'Assyrie. Ce prince parvenu fort jeune au trône n'étoit pas né sans vertus ; mais le goût des plaisirs lui faisoit négliger ses affaires , elles étoient

un fardeau pour lui , & le ministre qui l'en soulageoit , pouvoit se promettre de le subjuguier. Heureusement pour ce jeune monarque , il avoit eu la précaution de conserver pour son premier visir , celui qui avoit gouverné l'Assyrie sous le règne de son père , avec autant d'éclat que de sagesse : Hicar étoit son nom. C'étoit l'homme le plus instruit de son temps dans toutes les sciences connues ; sa prudence , sa fermeté , ses ressources , & la haute réputation dont il jouissoit , faisoient le bonheur des peuples , & le salut de l'Etat.

Hicar possédoit d'immenses richesses , son palais étoit une ville entière. Le désir d'avoir des héritiers plus que celui d'une vanité déplacée , lui avoit fait épouser successivement jusqu'à soixante femmes ; il leur avoit fait bâtir soixante Makfura (1) que chacune d'elles habitoit en son particulier ; il n'avoit eu aucun fruit de ces mariages , & malheureusement il s'en chagrinoit beaucoup plus qu'un sage comme lui n'auroit dû le faire.

(1) Petit palais isolé , habité par une femme seule , à l'insu de ses rivales.

Zéfagnie sa première épouse , qui n'avoit jamais perdu les droits qu'elle avoit acquis sur son cœur , l'exhortoit en vain à la résignation. « Un enfant , lui disoit-elle , n'est pas toujours un bienfait du ciel. Vous savez que j'eus une sœur que le sien a fait mourir de chagrin. Soumettez - vous , mon cher Hicar , à un décret qui vous délivre peut-être de bien des amertumes , en paroissant vous en accabler. » Hicar avoit beaucoup de déférence pour son épouse , elle étoit tante de Sinkarib , & ne s'étoit jamais enorgueillie du hasard de sa naissance ; elle avoit toujours eu la plus excellente conduite , elle avoit des droits à son estime & à sa tendresse. Honteux de la démarche qu'il alloit faire , il lui cacha qu'il avoit mandé des astrologues , pour les consulter sur les moyens qu'il pourroit employer pour avoir un enfant.

Les astrologues , flattés de la confiance d'une personne de ce rang , ne demeurèrent pas sans réponse , & lui conseillèrent de faire un sacrifice à Bilelsanam (1) du-

(1) *Bilelsanam* est l'oracle de Bel , Dieu des Assyriens.

quel il devoit obtenir le bienfait qu'il désiroit.

Hicar étoit né dans le pays d'Haram, il en avoit rapporté la connoissance du vrai Dieu. Cependant, entraîné par son désir, il va trouver le grand prêtre de Bilelsanam, ordonne un sacrifice & consulte l'oracle : il reste muet, & le grand prêtre saisi de terreur engage le visir à se retirer.

A peine est-il dehors du temple, à peine a-t-il contemplé les merveilles de la nature, que les remords agitent sa conscience, il voit l'offense qu'il a commise envers l'auteur de ce grand ouvrage, en mettant sa confiance dans une idole impuissante, en prodigant devant elle des adorations & des sacrifices : il lève ses regards au ciel.

« Oh ! souverain créateur, s'écria-t-il, Bilelsanam est muet, il est fait pour l'être ; il ne veut rien accorder, parce qu'il ne peut rien donner ; mais vous, qui tenez dans vos mains la toute-puissance, qui m'avez refusé jusqu'à présent ce que je vous ai demandé tant de fois, écoutez, & exaucez la dernière prière que j'ose vous adresser ! Accordez-moi un fils ! »

Après cette invocation, le visir baisse les

yeux , & les mains croisées sur la poitrine , il se recueille. Tout-à-coup une voix céleste se fait entendre : « Hicar , a-t-elle dit , cesse d'importuner le ciel , tu n'auras point d'enfant ; mais tu peux adopter Nadan , le fils de ta sœur , & en faire ton héritier. »

Hicar revient chez lui , & sans parler à Zéfagnie des sacrifices faits à l'idole , il lui fait part de l'ordre qu'il croit avoir reçu du ciel. La vertueuse épouse se dispose à obéir à Dieu & à son mari : dès le moment même ils adoptent Nadan comme leur propre fils , & ils réunissent leurs soins & leur tendresse sur celui qui paroît leur être destiné d'en-haut.

Nadan favorisé en tout de la nature , paroïssoit appliqué , studieux , il sembloit répondre aux bontés d'Hicar & de Zéfagnie , & promettoit de surpasser les espérances qu'on avoit conçues de lui : il avoit l'esprit vif & pénétrant , mais toutes ses qualités & ses vertus n'étoient qu'apparentes , & l'artifice étoit si grand chez lui , que tout ce qu'il affectoit d'être paroïssoit lui être naturel ; à ce dangereux défaut , il joignoit

beaucoup de réserve , il s'observoit sans cesse , & ne se livroit jamais.

« Je voudrois que notre enfant fit une faute , disoit souvent Zéfagnie , ne fut-ce que pour connoître la manière dont il s'en relèveroit ; en vérité je le trouve trop parfait en tout. »

Nadan atteignoit son cinquième lustre , & se trouvoit alors orné de beaucoup de connoissances , & consommé dans les affaires de gouvernement & de la politique , dans lesquelles son oncle se plaisoit à l'instruire. Dévoré d'ambition , il n'en laissoit pas voir la moindre étincelle , & modéroit si bien toutes ses passions , qu'on n'eût jamais soupçonné qu'aucune d'elles pût prendre de l'ascendant sur lui.

Hicar séduit par de si belles apparences , désirant passer le reste de ses jours dans la paix & le repos , se détermine à demander sa retraite au roi , & la succession de sa place à son neveu Nadan.

« Sire , lui dit-il , il y aura bientôt quarante-sept ans que j'ai eu l'honneur de consacrer mes services au glorieux monarque ; votre père & à votre majesté. La vieillesse

272 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
amène avec elle la caducité, & je n'ai plus
l'activité nécessaire pour remplir dignement
la place que j'occupe encore. Ayant prévu
depuis plusieurs années qu'il viendrait un
moment où mes forces ne pourroient plus
seconder mon zèle, j'ai adopté un fils de
ma sœur. Je lui ai donné une éducation
qui peut le mettre en état de vous servir
dignement; un naturel heureux a secondé
toutes mes vues, & je me flatte d'avoir
formé un ministre plus habile que moi.
Sensible aux bontés dont votre majesté m'a
toujours honoré, je n'en perdrai jamais le
souvenir, & en vous priant de m'accorder
ma retraite, comptez, sire, sur mon dé-
vouement pour la vie. J'espère cependant
qu'avec un grand-vizir tel que Nadan, vous
n'aurez pas même besoin de mes conseils,
& que les talens dont il est orné supplée-
ront à toute mon expérience.»

Sinkarib demande à voir le sujet dont
Hicar venoit de faire un si grand éloge.
Il n'y avoit point d'extérieur plus séduisant
que celui de Nadan; il répondit aux ques-
tions que le roi jugea à propos de lui faire,
avec une modestie apparente, & en même
temps avec une solidité d'esprit qui annon-

goit une maturité de connoissances , dont le monarque fut enchanté.

Vous mettez , dit-il à Hicar , le comble aux obligations que je vous ai déjà , par le bienfait que vous me rendez aujourd'hui : je vais couronner votre ouvrage en appelant Nadan au poste que vous voulez quitter , & dont je vous vois descendre à regret ; mais je veux toujours que vous soyez le premier des princes de mon empire , vous conserverez tous les honneurs du grade éminent que vous abandonnez : l'accès de ma personne vous sera libre à toute heure , & mon oreille sera toujours ouverte à la sagesse de vos avis. »

En même temps le roi ordonna que l'on revêtit Hicar de la plus belle des pelisses , qu'on lui remît un colier d'or sur lequel son nom étoit gravé , & enrichi de diamans du plus grand prix : il fit célébrer une fête de huit jours dans tous ses Etats pour son ancien vifir , & l'inauguration de son successeur.

Nadan est revêtu sur le champ de l'écritoire (1) & du fceau , il prend les ordres

(1) L'écritoire d'une certaine espèce est une marque de dignité qui se porte à la ceinture.

274 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
du roi pour les expéditions à faire , & re-
tourne au palais d'Hicar.

« Mon cher Nadan , lui dit son oncle ,
vous n'aurez plus guères de temps pour
prendre les conseils de votre mère & les
miens , n'oubliez jamais ceux que nous
vous avons donnés jusqu'ici ; c'est en les
suivant que vous avez été en état d'obtenir
la faveur que je viens de faire tomber sur
vous. Je vous préviens qu'elle vous expose
autant qu'elle vous élève , & je vous prie
d'écouter encore des avis qui eussent été
prématurés avant ce jour , mais qui sont
pour vous maintenant de la plus haute
importance.

« Vous allez être revêtu d'une grande
puissance : employez-la toute pour celui
qui vous l'abandonne. Songez qu'il en est
jaloux.

« Eloignez par le respect , la familiarité
de votre souverain , & par la réserve , celle
de votre inférieur. Vous n'avez plus d'égaux ,
vous ne sauriez avoir un ami.

« Ne foyez point dupe de la cour qui va
vous environner. L'arbre chargé de fruits
attire les oiseaux , tous viennent sur ses
branches jouir & folâtrer : est-il dépouillé ,

on l'abandonne, il est le jouet des vents, la poussière le couvre, & chacun le fuit.

« La flatterie va répandre des fleurs sur votre chemin : l'encens fumera autour de vous, le sandal, l'aloës & l'ambre brûleront dans les castolettes : sachez apprécier ces hommages à leur juste valeur.

« L'homme qui vous louera en face ne fera pas le plus dangereux : craignez celui qui saura vous enorgueillir sans paroître vous admirer.

« La fortune va vous environner de ceux qui la cherchent ; laissez-lui ses sectateurs, un jour ils seront forcés de s'en séparer.

« Isolez - vous au milieu de la foule ; regardez-la sans la suivre.

« Cherchez la solitude après vos occupations, vous y trouverez une compagnie faite pour vous ; c'est la réflexion.

« Vous vous trouverez dans l'abondance ; ne vous en laissez pas surcharger, elle étouffe les goûts.

« On est à demi-mort quand on ne peut vivre que du superflu. La volupté, dans quelque genre que ce soit, égare les sens & les affoiblit.

« L'intempérance abrutit l'homme ; il devient lâche , & finit par être imbécille.

« Soyez toujours accessible , & jamais familier : il faut que votre présence en impose.

« Fermez la bouche aux causeurs : le soleil a parcouru sa carrière , ils n'ont cessé de parler , sans rien dire ; ce sont les voleurs du temps.

« Ne prenez jamais le ton haut , il cache un ignorant.

« Ecoutez patiemment : encouragez la timidité : ne craignez point les réponses hardies ; si quelqu'un vous résiste en face , recueillez-vous profondément pour juger de sang-froid s'il est ferme ou opiniâtre.

« N'attendez rien de bon des gens corrompus. Si le fleuve peut remonter à sa source , si l'eau de la mer peut perdre son âcreté , si le corbeau peut devenir blanc , vous avez quelque chose à espérer du méchant.

« Soyez miséricordieux. L'homme est souvent maîtrisé par les circonstances & son propre caractère.

« En sévissant contre le coupable , modérez jusqu'à l'expression de vos regards ;

vous êtes l'organe de la loi, & non pas un bourreau.

« Accueillez le pauvre : chassez le mendiant, surtout celui que vous verrez revêtu de superbes pelisses ; vous ruineriez l'état sans assouvir sa cupidité.

« Fuyez l'avarice, elle entend toujours mal ses intérêts. Evitez la prodigalité, elle sème à pleines mains & ne recueille que des regrets.

« Quand le torrent s'est épuisé, le voyageur le passe à pied sec & le méprise. La terre même qu'il a abreuvée ne lui tient pas compte de l'eau qu'il a répandue.

« Passionnez - vous pour le bien public seul, vous y trouverez le compte de tout le monde, & le vôtre.

« Quand vous méditez une entreprise, fermez vos lèvres. Quand vous voudrez vous mettre en chemin pour l'exécuter, doublez vos babouches avec de la laine.

« Le secret qui s'échappe brûle la langue. Le bruit qui précède ou qui marche avec le projet, le déconcerte.

« Ménagez la vie des hommes, ils sont vos frères.

« Montrez-vous modeste dans votre dé-

278 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
but , vous brillerez ensuite d'un plus bel
éclat.

« L'amandier est de tous les arbres le
premier qui se couvre de fleurs , & le der-
nier qui donne du fruit. Imitiez le mûrier ,
il donne le sien avant la feuille. (1)

« Prévoyez les obstacles. L'esquif qu'on
lance à la mer peut braver le premier flot ;
mais il est bientôt submergé par ceux qui
le suivent. »

Hicar , après avoir donné ces sages con-
seils au jeune ministre , présumant qu'il va
s'occuper du soin de les suivre & de mar-
cher sur ses traces , le présente à Zéfagnie :
tous deux l'embrassent , le comblent de
vœux & de bénédictions. Les portes du
palais sont ouvertes ; & il reçoit les com-
plimens d'usage sur le poste glorieux où
Sinkarib l'a élevé.

Ce premier éclat de la faveur n'étoit pas
fait pour éblouir Nadan. Ce caractère ,
dont les vices avoient échappé au discerne-
ment de son oncle , étoit trop profond pour

(1) Il croit en Arabie une espèce de mûrier , sur
lequel on cueille des fruits long-temps avant qu'il
soit en feuilles.

se développer si promptement : il se montra dans cette occasion digne des honneurs qu'on lui rendoit, par la manière de les recevoir, & prit le chemin du palais de Sinkarib pour aller siéger au divan, environné d'une cour aussi brillante que nombreuse; paroissant digne aux yeux même d'Hicar de la haute fortune à laquelle ce respectable vieillard l'avoit destiné.

Sinkarib livré à la mollesse a besoin d'un ministre actif & intelligent, il l'a trouvé dans Nadan. Bientôt le jeune visir lui paroît préférable à celui qui s'est retiré : il consent à partager ses amusemens, & ne se montre point ennemi des plaisirs rassemblés dans l'intérieur du palais. Le monarque & son visir deviennent inséparables, & les affaires languissent.

Des plaintes, des murmures se sont élevés : la tranquillité d'Hicar en est troublée, il est obligé d'en témoigner ses alarmes à son neveu. Nadan l'écoute avec respect; mais avec beaucoup de froideur; il promet de tout réparer, & ne tient rien.

Il survient de nouveaux désordres : l'ancien visir revient à la charge, & devient importun; il va faire part de ses inquiétudes

280 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
au roi lui-même, il le trouve prévenu.
Nadan avoit pallié le mal à ses yeux, &
commencé un portrait défavantageux de
son oncle.

« La vieilleffe, avoit-il dit au roi; rend
Hicar ombrageux & timide : il ne voit plus
de près les affaires, & voudroit toujours
les conduire : devenu foible & languissant,
il ne pouvoit plus retenir l'autorité; mais
il la regrette tous les jours. Son humeur
me donne du chagrin, & si je l'en croyois,
il me seroit impossible de terminer aucune
affaire à l'avantage de votre majesté. »

Lorsqu'Hicar se présenta devant Sinkarib,
il s'apperçut de l'effet des préventions qu'on
avoit données contre lui; le roi le reçut
froidement, & quand le visir voulut parler
d'affaires, le monarque lui conseilla de ne
plus s'occuper que du soin de sa santé. « Je
suis parfaitement au fait de ce dont vous
voulez me parler, ajouta-t-il, les plaintes
que des esprits inquiets vous ont portées
sont absolument mal fondées. Nadan votre
neveu a parfaitement bien rempli mes
ordres & son devoir. Recevez cependant
mes remerciemens sur ces nouvelles preuves
de votre zèle, & tâchez surtout de con-

server une fanté qui commence à devenir bien foible. »

Hicar retourne chez lui confus & mortifié : il se jette en pleurant dans les bras de son épouse : « Ma chère Zéfagnie , lui dit-il, ce Nadan, ce fils que nous pensions nous avoir été donné des mains de Dieu pour être notre consolation, & le rempart de l'Assyrie, m'a ravi la confiance du roi : il va tout perdre, & j'en serai la cause !

« Consolons-nous, Hicar, répondit Zéfagnie ; séduite comme vous par des spécieuses apparences, je vous aidai moi-même à vous tromper sur son compte ; mais nous ne pouvons pas dire que la bonté divine ait été notre complice : cette voix qui sembloit partir d'en-haut ne venoit pas du ciel ; mais il permit qu'elle vous abusât, vous, qui sortiez du temple de Biléfanam pour arracher aux décrets éternels une postérité qui vous étoit refusée. Je réfléchis depuis longtemps sur cette malheureuse circonstance, si le Tout-Puissant eut voulu vous accorder un héritier ; il lui étoit aussi facile de le faire que de frapper vos oreilles d'un vain bruit : on a permis qu'une fourberie vous châtiât d'un trait d'idolâtrie, impardon-

282 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
nable à un homme aussi instruit que vous ;
& vous fûtes contraint d'adopter Nadan.
Fasse le ciel qu'il s'arrête ! Le masque de
l'hypocrisie qui nous a si long-temps trompé
peut cacher encore des trames odieuses. »

Les réflexions de Zéfagnie étoient sages
& profondes ; mais Hicar , dont le cœur
tendre chérissoit encore son neveu , ne
présumoit pas qu'il travaillât à vérifier les
justes pressentimens de son épouse.

Nadan éprouvant déjà les remords de
son ingratitude , cherchoit encore à hâter
la perte de son bienfaiteur , dont il redou-
toit les regards & les remontrances ; dont
il dévorait la fortune , & dont la réputation
lui étoit à charge.

Il forme le projet de dresser contre lui-
même un libelle anonyme ; mais sous les
traits duquel on puisse reconnoître le style
de son oncle. Il le remplit d'imputations
fausses & hasardées ; tout y paroît spéc-
ieux , & dicté par le zèle. Sinkarib reçoit
l'ouvrage , & le communique à Nadan.

Le rusé ministre détruit en un moment
l'effet que pourroit produire sa propre
imposture. En même temps qu'il laisse soup-
çonner qu'Hicar seul en est l'auteur , il en

paroit attendri jusqu'aux larmes , & prie le roi de pardonner à la foiblesse & à l'âge de son oncle , en prenant cependant des mesures pour écarter un homme qui cesse de se montrer ce qu'il étoit , & qui se rend le jouet & l'instrument de l'intrigue.

« Vous lui laissez , ajouta-t-il , une nombreuse garde : cet appareil de grandeur lui donne un air de prépondérance dans l'Etat qui encourage les mécontents à se ranger autour de lui , & à le tourmenter par leurs visions : ils l'engagent à employer tout son crédit pour reprendre sa place , & ils ne cesseront de nous inquiéter que lorsque tout espoir de faveur sera perdu pour lui.

« Je pourrois braver , répondit Sinkarib , la censure du peuple , à qui je ne dois aucun compte des motifs de mes actions , & j'entrerois dans vos vues , si de fortes considérations ne m'arrêtoient pas ; mais je craindrois de mortifier Zéfagnie à qui je dois des égards , comme sœur de mon père ; je ne saurois rien diminuer des honneurs que j'accorde à son mari , ne fut-ce que par rapport à elle. »

Nadan étoit trop courtisan pour ne pas applaudir aux raisons de ménagemens que

284 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
venoit d'alléguer Sinkarib ; mais déterminé à fuivre son projet, il se voyoit réduit à employer les artifices les plus dangereux.

La cour d'Assyrie étoit en traité avec celle de Perse pour l'échange de deux places frontières ; tout étoit convenu & fini : Nadan seul en avoit la nouvelle. Le courier devoit arriver dans peu pour la porter au roi.

Hicar reçoit une lettre , supposée venue de Perse , de la part d'un homme dont l'attachement lui étoit connu ; il lui donnoit avis que le souverain de ce pays négocioit de mauvaise foi ; & que dès que les troupes auroient été introduites & établies dans la place que les Assyriens devoient livrer , il comptoit en faire entrer d'autres par des souterrains inconnus , dans la forteresse où celles de Sinkarib seroient logées , & le faire assassiner : l'exécution de ce prétendu projet paroissoit remise au temps où les otages auroient été rendus de part & d'autre.

Rien ne manquoit à ce détail , fait par Nadan lui-même , de tout ce qui pouvoit rendre la dénonciation plausible. Hicar

frémit d'indignation à l'ouïe d'une semblable atrocité.

Nadan résidoit au palais du roi , dont il ne s'absentoit que fort rarement ; il reçoit une pressante invitation de son oncle de venir lui parler sur le champ , il accourt avec l'air du plus grand empressement.

« Qu'est-il donc arrivé , mon oncle ? lui dit-il ; à la manière dont vos ordres m'ont été rendus , j'ai craint de ne pas arriver assez-tôt pour recevoir vos derniers sours ! mais je suis plus tranquille à présent , puisque j'ai le bonheur de vous voir encore jouir d'une aussi bonne santé. Pour quelles affaires si pressantes m'avez-vous fait appeler ? »

« Pour les vôtres , lui répondit Hicar , celles de Sinkarib & de toute l'Assyrie. Jetez les yeux sur cet écrit. »

Nadan déterminé à aigrir l'humeur du vieillard , plus encore par son maintien que par ses paroles , lit la lettre avec un air froid & dédaigneux , & quand il eut fini , il lui parla ainsi :

« Vous ne devez plus , mon cher oncle , aspirer qu'au repos ; vos correspondances

le troublent. Je puis compter sur la sagesse des mesures que j'ai prises avec sa majesté , & sur la fidélité de nos agens. Fermez tout accès aux gens inquiets & turbulens qui vous assiègent : le roi , qui s'en allarme pour vous , vous fera bon gré de votre silence , & les affaires en iront beaucoup mieux si vous voulez bien une fois les abandonner à notre conduite.» Après ce discours insultant , Nadan fait une révérence , & retourne au palais du roi.

Le vertueux Hirc , pétrifié de ce qu'il vient d'entendre , alla verser ses chagrins & ses larmes dans le sein de Zéfagnie. La princesse cherchant à calmer sa douleur vient à pénétrer les motifs de son affliction ; l'ingratitude & l'égarement de Nadan en est la cause. Ce téméraire dédaignant la sagesse d'un avis salutaire , va exposer l'Assyrie à la guerre , à des meurtres sans nombre , & à un esclavage humiliant.

« Allez à mon neveu Sinkarib , dit Zéfagnie , portez-lui la lettre que vous avez reçue de Perse : quelqu'aveuglé qu'il soit sur le mérite de Nadan , ses propres intérêts

pourront dessiller ses yeux ; il ne faut pas laisser tout périr faute d'une démarche aussi facile.

« Je vais la faire, répondit Hicar, bien qu'elle me répugne intérieurement. » Il se rend en même temps au palais du roi, & lui demande une audience particulière.

« Je vous la donnerai en présence de Nadan, répondit Sinkarib ; il m'a prévenu du sujet de vos inquiétudes. Vous vous laissez tourmenter par de faux avis, heureusement ils ne m'ont pas donné les mêmes allarmes. Le courier de mon ambassadeur en Perse vient d'arriver dans ce moment, & m'apporte les nouvelles les plus heureuses. Le souterrain dont on vous parle est une vision, & la trahison supposée du roi mon frère, une invention punissable, dont votre correspondant porteroit infailliblement la peine, si sa mort, dont un courier vient d'apporter la nouvelle, n'en ôtoit pas la possibilité. Je désirerois que ce sort devînt commun à tous ceux qui cherchent à vous donner des inquiétudes sur le gouvernement actuel, auquel dans toute l'Assyrie il n'y a que vous qui ne foyez pas tenté d'applaudir :

288 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
retournez à votre palais ; vivez-y tranquille ; c'est tout ce que je dois attendre & exiger de vous. »

Ainsi , sans égard pour ses services passés & pour son âge , Hicar est renvoyé avec un froid mépris. Il retourne auprès de sa vertueuse épouse , à qui il fait le récit de l'accueil qu'il vient de recevoir.

« L'étoile de Nadan vous est bien funeste , lui dit-elle , elle corrompt vos bienfaiteurs & vos amis , elle empoisonne jusqu'à mes conseils : malheureusement elle domine sur l'Assyrie , qui me paroît exposée aux plus grands dangers. Mais si le décret du ciel la condamne à périr sous son gouvernement actuel , pourquoi nous allarmions-nous d'un destin que les premiers de l'Etat ne veulent pas empêcher ; résignons-nous , & laissons aux autres le soin d'y remédier , ou de s'aveugler sur les circonstances. Sinkarib vous ordonne de chercher le repos , c'est selon moi de tous les actes d'obéissance le moins dur à mettre en pratique à l'âge où vous êtes. Vous aimez les sciences , occupez-vous d'elles , & oubliez enfin les rois & les vifirs. »

Hicar s'attacha à suivre les conseils de
Zéfagnié ,

Zéfagnie ; & pour ne plus donner d'inquiétudes à Sinkarib , ni de jalousie à Nadan , il ferma sa porte à tous ceux qui pouvoient être soupçonnés de lui parler d'affaires , & restreignit son commerce à celui des savans des différens pays dont il avoit toujours entretenu les liaisons. Il faisoit le bonheur de sa maison par son enjouement & l'égalité de son caractère ; il vivoit heureux & tranquille ; il commençoit même à oublier son neveu , lorsque celui-ci , pour qui l'existence de ce grand homme étoit un fardeau insupportable , entreprit de s'en délivrer par la plus criminelle de toutes les intrigues.

Après qu'Hicar se fut retiré du palais de Sinkarib , ce monarque ressentit quelque chagrin sur la manière dont il l'avoit traité , en se rappelant les importans services qu'il avoit rendus à l'Etat : la vue de ce respectable vieillard avoit combattu les insinuations de Nadan ; mais un regard de celui-ci avoit aisément triomphé des dispositions d'un maître aussi facile à donner sa confiance qu'à se laisser dominer. Cependant le roi de Nenevah étoit mécontent de lui-même.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi dans les remords ; cet état lui devint à charge , il parla enfin à Nadan.

« Nous avons renvoyé votre oncle bien peu satisfait ; comment aura-t-il pris la manière dont je l'ai reçu ? Que fait-il maintenant ?

« Avec assez de hauteur , répondit Nadan , & beaucoup d'humeur , il s'est renfermé chez lui , on ne l'aborde plus : mais s'il est inaccessible aux habitans de Nenevah , il n'a pas renoncé à tout commerce avec les étrangers. Des couriers prennent chaque jour le chemin de Perse & d'Egypte. — Et quelles peuvent être ses vues ? » reprit Sinkarib avec inquiétude.

« Comme la fureur de conduire encore les affaires l'a repris , dit Nadan , je ne saurois imaginer les moyens qu'elle lui fait employer pour y parvenir : c'est une manie de vieillard qui me paroît inconcevable ; mais il est bien aisé à votre majesté de s'éclairer sur cet objet. Je vous ferai avertir du départ d'un de ses premiers couriers , vous le ferez arrêter , & la nature de ses dépêches vous éclairera sur l'importance du message. —

J'adopte en partie votre projet ; mais il vaut mieux que le courier paroisse avoir été volé , pour ne pas paroître ombrageux mal-à-propos. — Votre majesté pense très-sagement ; il se pourroit que les lettres d'un homme de son âge ne continssent que des rêveries , & alors l'ayant fait arrêter , vous vous seriez montré soupçonneux sans sujet. »

Nadan favoit bien de quelle nature étoient les correspondances de son oncle. Il écrivoit en Perse à quelque mage de ses amis, en Egypte à quelque prêtre d'Osiris, sur des points de science sur lesquels il étoit curieux de s'éclairer : il étoit question de lui supposer toute autre intelligence. Que fait le perfide ministre ? Au moyen du sceau de son oncle dont il s'étoit rendu maître, & de la facilité qu'il avoit à contrefaire son écriture , il écrit sous son nom une lettre à Akis, roi de Perse, le plus grand ennemi de Sinkarib. Il invitoit ce monarque à venir s'emparer d'un royaume vexé par un tyran efféminé, devenu l'objet de la haine & du mépris de son peuple. Il l'engageoit à se montrer à la tête d'un corps d'élite , & à se rendre dans la plaine,

292 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dè Nerrim, où lui-même se rencontreroit
avec sa garde dans les premiers jours de
la lune de Niram. Il avertissoit Akis (tou-
jours sous le nom d'Hicar) qu'une des prin-
cipales portes de la ville lui feroit livrée,
& qu'il trouveroit les grands & la nation
disposés à secouer le joug du tyran, & à le
lui livrer.

Cette lettre supposoit que le roi de
Perse en devoit avoir reçu d'autres, dans
lesquelles Hicar lui indiquoit les ressorts
qu'il avoit fait agir pour préparer la ré-
volution.

Quand Nadan eut coloré son imposture
par toutes les apparences de la vérité, il
fit contrefaire la bourse dans laquelle les
couriers d'Hicar renfermoient les paquets
de leur maître, attachés à leur ceinture. Il
est prévenu du départ de l'un d'entr'eux,
le fait attendre hors des portes de Nenevah
par un homme affidé, qui entre avec lui
en conversation, & l'engage à venir se
rafraîchir dans le premier cabaret, & il
n'en sort plus qu'il n'ait échangé la bourse
qu'il portoit contre celle de Nadan.

Alors le ministre alla chez le roi : « Sire,
lui dit-il, le courier de mon oncle part

ce matin pour la Perse ; faites apposter les voleurs. Quant à moi , quelles que soient les dispositions de mon oncle à mon égard , les anciennes obligations que je lui ai & les liens du sang doivent retenir toutes mes démarches. Faites-vous justice , si vous êtes dans le cas de vous la devoir ; mais il m'est impossible de vous servir dans cette occasion. »

Sinkarib approuva la délicatesse de Nandan : il fait déguiser cinq de ses gardes , & les envoie sur les traces du courier , qu'ils ont bientôt rejoint & reconnu à la bourse qui pend à sa ceinture. Ils l'attaquent , le dépouillent , & l'abandonnent sur le chemin , comme auroient pu faire des brigands dont ils venoient de jouer le rôle.

Dès que Sinkarib eut lu le contenu de la lettre prétendue d'Hicar , il entre en fureur. Il ordonne sur le champ qu'on aille chercher le courier , qui s'étoit retiré dans une chaumière voisine de l'endroit où il avoit été assailli. Les émissaires du roi s'en emparent sur le champ , & le conduisent devant lui.

« A qui es-tu , esclave ? lui dit le mo-

294 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
narque. — A Hicar. — Est - ce lui qui t'a
chargé de cette lettre ? — Oui, sire. — A
qui devois-tu remettre les paquets que tu
portois ? A ses amis en Perse.

« Oh ! trahison , s'écria le roi ! l'homme
que mon père & moi avons comblé de
biens , veut me livrer à mon ennemi , &
consommer la ruine de mes états ! Qu'on
aille chercher Hicar , & qu'on l'amène ici !
La garde est accourue au palais d'Hicar ;
il se trouvoit dans ce moment-là dans une
petite solitude qu'il s'étoit pratiquée dans
les montagnes , à peu de distance de la
ville.

Zéfagnie allarmée d'une poursuite si
prompte ; ayant su que son époux étoit
accusé de haute trahison , implore l'affis-
tance du ciel en élevant les mains vers lui ;
& tandis qu'une partie de la garde s'est
détachée pour se saisir d'Hicar dans sa
solitude , elle accourt au palais du roi son
neveu pour se jeter à ses pieds : Sinkarib
la relève. « Il n'y a point de grâce à
obtenir, Madame, lui dit le roi hors de
lui-même ; je tiens toutes les preuves de
l'horrible conspiration de votre mari contre
moi & contre toute l'Assyrie : le sang qui

coule dans vos veines doit vous rendre ce coupable aussi odieux qu'il est ingrat.

Zéfagnie entre dans le détail des imputations faites à Hicar, elle en voit les preuves prétendues ; mais elle reconnoît en même temps son innocence, & le crime de Nadan, qui seul peut avoir contrefait l'écriture & le cachet qu'elle a sous les yeux. Mais ceux du roi sont trop fascinés pour qu'elle puisse se flatter d'arracher le voile qui les couvre.

» Sire, lui dit-elle, si vous croyez devoir sacrifier mon époux à votre ressentiment & à votre sûreté, je ne vous demande qu'une grâce. Coupable ou non, son sang m'est précieux, & je veux en recueillir jusqu'à la dernière goutte. Il s'est fait bâtir un tombeau qui doit nous réunir un jour : permettez que je puisse y renfermer ses cendres ; & tout en pleurant la perte d'un mortel à qui votre père m'avoit unie, j'applaudirai à votre justice, dès qu'elle importe à votre salut & à celui de l'état ; ordonnez seulement que ce sacrifice se fasse dans son propre palais. »

Sinkarib ne put résister à la demande de Zéfagnie, & il ordonne qu'on se rende

296 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
immédiatement au palais d'Hicar , pour
lui rapporter la tête de ce respectable
vieillard.

Zéfagnie de retour chez elle , pressentant
l'arrivée prochaine d'Hicar & de ses bour-
reaux , cherche à surmonter sa douleur , &
à conserver la liberté d'esprit au milieu
d'une foule de gens à qui elle se propose
de la faire perdre. Elle fait préparer des
tables servies de tous les mets qui peu-
vent réveiller la sensualité ; les liqueurs les
plus exquises couvrent les buffets ; les casso-
lettes sont remplies de parfums ; des fleurs
de toutes espèces embaument l'air ; rien
ne manque à l'ornement du palais , &
soixantes belles esclaves sont préposées
pour ce service. C'est au milieu de cet
appareil séduisant que l'épouse d'Hicar se
dispose à recevoir les officiers de Sinkarib.
Dès que le piège dans lequel elle veut les
faire tomber est dressé , elle se tient aux
portes du palais pour les attendre.

Ils arrivent. « Je fais ce qui vous amène
ici , leur dit-elle ; vous êtes les ministres
des volontés du roi mon neveu : mais avant
d'exécuter un ordre trop rigoureux pour
moi , j'ai voulu lui témoigner , ainsi qu'à

vous , la connoissance de la légère faveur qu'il m'accorde en n'exposant pas mon époux à une mort cruelle & ignominieuse. Entrez chez moi. — Ceux qui doivent amener ici le malheureux Hicar ne sont pas encore de retour. Mes esclaves ont ordre de vous servir ; l'état où je suis ne me permet pas de le faire moi-même.

Les officiers ayant remercié Zéfagnie , & accepté l'invitation , se rendent dans l'appartement : ils s'asseyent sur des sofas ; cent belles mains s'empressent à les servir ; & dans les délices de la table , ils perdent bientôt de vue les ordres rigoureux dont ils ont été chargés.

Cependant Zéfagnie ne perd pas un moment , elle tire à part l'exécuteur de la justice. « Yapousmek , lui dit-elle , vous souvenez-vous que quand le roi Serkadoun mon frère , père de Sinkarib , voulut vous faire mourir , je trouvai le moyen de vous dérober à sa colère ? Vous rappelez-vous que vous dûtes votre pardon à celui que vous allez faire périr ? — Oui , Madame , & je ne l'oublierai jamais. — Hé bien , continua Zéfagnie , c'est le moment de signaler votre reconnaissance ; Hicar est innocent ,

& vous ne voudriez pas tremper vos mains dans le sang d'un homme vertueux & bien-faisant ? J'ai fait sortir de la prison souterraine de mon palais un vieil esclave magicien , souillé des plus grands crimes , il a la taille & la figure d'Hicar. Vos supérieurs sont dans ce moment hors d'état de vous observer ; le magicien est déjà vêtu comme doit l'être mon époux. Dès qu'Hicar paraîtra , vous le recevrez des mains de ceux qui l'amènent , vous lui mettrez les fers que vous avez apportés , voilà un mouchoir rouge qui vous servira à lui bander les yeux ; vous l'introduirez dans le salon où je ferai comme pour recevoir ses derniers adieux : vous écarterez les indiscrets afin de respecter les dernières entrevues des époux. Un moment après je vous livrerai mon esclave habillé , enchaîné , & les yeux couverts du même mouchoir que vous aurez mis sur ceux d'Hicar : vous donnerez ensuite le signal de l'exécution , & ferez voler la tête du magicien que vous porterez au palais du roi.

« Que Dieu féconde vos desseins ! répondit Yapousmek. J'hasarde volontiers mes jours , pour les sauver à celui qui vous est si cher.

« Le ciel vous récompensera , dit Zéfagnie , & de notre côté nous disposerons pour vous des richesses que nous possédons : rien ne vous manquera. »

A peine le complot est-il arrêté entr'eux deux , que l'arrivée d'Hicar permet son exécution , sans qu'on ait à éprouver le moindre embarras. L'esclave magicien est à genoux , reconnu pour le visir lui-même par les gardes que l'avoient amené : on fait avertir l'officier de Sinkarib préposé pour rendre compte au roi de l'exécution de ses ordres , il approche , & en même instant la tête de l'esclave est abattue : Yapousmek la ramasse pour la porter au roi.

Les officiers de Sinkarib s'arrachèrent difficilement aux plaisirs dont l'adroite Zéfagnie les avoit fait jouir ; mais il falloit qu'ils se rendissent à leur devoir , & l'épouse d'Hicar ayant fait fermer les portes de son palais , eut la liberté de se livrer aux soins dont il étoit nécessaire qu'elle s'occupât.

Elle fait enlever le corps du magicien avec les cérémonies d'usage , & le fait porter tout vêtu dans le tombeau préparé

300. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
pour Hicar , accompagné de toute sa mai-
son en deuil.

Dès que la nuit est venue , elle se fait
aider par l'esclave géolier des prisons de
son palais , & conduit Hicar dans le sou-
terrain dont le vieux magicien avoit été
iré ; elle l'a fait ranger commodément ,
& ce triste séjour devient aux yeux de
Zéfagnie un palais enchanté , puisqu'il
a pu sauver l'innocence des fureurs de
l'envie.

Pendant cette scène sanglante , l'hypo-
crite Nadan affectant un chagrin qu'il n'é-
prouvoit pas , s'étoit renfermé dans son
appartement. Il fallut que Sinkarib l'en
fortit : « Consolez-vous Nadan , lui dit-il ,
votre oncle nous étoit à charge , son humeur
nous le rendoit trop dangereux. Toute sa
fortune sera à vous après la mort de son
épouse , & vous en jouirez bientôt ; car
elle ne peut survivre long-temps à la perte
qu'elle vient de faire. » Nadan sortit avec
le roi , ils allèrent tous deux dans le sein
des plaisirs oublier les remords , les inquié-
tudes , les tourmens dont ils étoient agités
en secret , en négligeant toujours plus leurs
devoirs & le bonheur de l'Assyrie.

Cependant la mort d'Hicar ayant occasionné une grande désolation dans Nenevah, répandit bientôt dans toutes les provinces un deuil général. Les puissances voisines en sont instruites, & l'on ne peut comprendre comment Sinkarib s'est déterminé à éteindre le flambeau de l'Asie, dont les lumières étoient le plus grand appui de sa puissance. Ses ennemis en triomphent, & ne cherchent plus que des prétextes pour envahir l'Assyrie.

Pharaoh, roi d'Egypte, croit la circonstance trop favorable pour ne pas en profiter : un envoyé de sa part arrive presque sans suite à Nenevah, & porte cette lettre à Sinkarib.

PHARAOK souverain du souverain des fleuves de la terre, qui remplit les bassins des mers de l'immense volume des eaux qu'il y envoie par sept embouchures : à SINKARIB, roi d'Assyrie.

Que l'homme qui n'est point instruit renonce à commander.

« NOUS voulons annoblir le joug de l'humanité, & faire régner notre sagesse

» par toute la terre. Descendez de votre
» trône ! & venez avec tous vos grands &
» votre peuple , au-devant des fers que
» vous porteront les armées dont je cou-
» vrirai vos sables : n'attendez pas au fond
» de votre palais la destruction & la mort.
» Vous pouvez cependant me mettre dans
» le cas de traiter avec vous , comme avec
» un frère , & voici mes conditions.

» J'ai des questions profondes à proposer ;
» envoyez-moi un homme qui soit capable
» de les résoudre. Vous me ferez bâtir un
» palais entre le ciel & la terre , dont les
» fondemens ne soient assis sur rien , &
» dont le faite ne tienne à rien : je ne cher-
» che que des hommes supérieurs à moi
» pour les honorer. Si vous pouvez remplir
» ces conditions , je vous ferai payer pen-
» dant quatre ans le dixième des revenus
» de l'Egypte. Mais si l'homme que vous
» m'enverrez est vaincu , s'il manque à la
» moindre chose de ce que j'exige , atten-
» dez-vous à des traitemens d'autant plus
» rigoureux , que j'aurai eu à me plaindre ,
» ou de votre désobéissance , ou de votre
» présomption. »

Sinkarib surpris de cette lettre la montre

à Nadan : « Comment puis-je trouver les moyens , lui dit-il , d'éviter la tempête qui menace mes Etats ? Convoquez tous les astrologues , les savans , les sages de mon empire ; assemblez avec eux les architectes : sachez d'eux si par quelqu'enchantement il est possible d'édifier ce palais imaginaire , que Pharaoh exige de moi ; & s'il se trouve quelqu'un qui se flatte de répondre aux subtilités du roi d'Egypte. »

La convocation d'une assemblée aussi extraordinaire étonne tous les esprits ; la lettre de Pharaoh circule dans Nenevah , il en parvient bientôt une copie à Zéfangnie. Dès que la nuit vient , elle se rend comme à l'ordinaire auprès d'Hicar , & lui fait part du sujet qui agite tous les esprits , & du contenu de la lettre. Hicar l'ayant lue avec attention , demande à son épouse l'effet qu'elle a produit sur elle.

« Elle me paroît , répondit-elle , comme un nuage gonflé de vent qu'un rien peut dissiper. Si mon Hicar étoit vivant pour le reste du monde , je regarderois les profondeurs du roi d'Egypte comme des rêveries , & j'ai déjà dans ma tête le plan du château qu'il lui faudroit bâtir : j'aime mieux cepen-

374 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
dant qu'il nous fasse la guerre avec de semblables lettres , que d'apprendre que ses armées soient sur la frontière. »

Pendant que ces époux , heureux des jouissances qu'ils se procuroient ensemble , s'entretenoient tranquillement des menaces du roi d'Egypte , tout étoit en mouvement à Nenevah pour former le conseil qui devoit y répondre. Passoit-il dans la rue un homme à tête baissée , l'œil fixe , l'air pensif , les officiers de Sinkarib tiroient le rêveur par la manche : « Pressez-vous , lui disoit-on , vous êtes sans - doute un savant , on vous attend au conseil. » Cela s'adressoit à des gens de tout état , & souvent à ceux qui ne s'en doutoient point.

Le conseil est enfin assemblé : les gens instruits s'en étoient absentés pour n'être pas dans le cas d'avouer leur impuissance. Le roi fait faire la lecture des dépêches du roi d'Egypte , après laquelle chacun s'écrie d'une voix unanime :

« Hicar seul pouvoit parvenir à remplir les conditions de Pharaoh ! Elles seroient pour tout autre un effort insurmontable. »

« Hélas ! dit Sinkarib en lui-même avec un profond soupir , où êtes-vous , Hicar ? Un

remords dévorant me présente sans - cesse votre innocence , malgré que les apparences du crime vous condamnent : où pourrois-je rencontrer un autre sage pour sortir du labyrinthe affreux où je suis renfermé ? »

Le souverain malheureux renvoie une assemblée dont il n'a tiré que des sujets de regrets. Il ne cherche plus Nadan pour se rassurer par ses conseils , ou se dissiper dans les plaisirs. C'est au palais de sa tante Zéfagnie qu'il va porter ses inquiétudes & sa douleur , & pleurer avec elle le mortel qui les chérissoit.

La sage épouse d'Hicar aimoit le roi , qui bien qu'amolli par les voluptés étoit doué d'un naturel heureux , & à qui sa cour , toute corrompue qu'elle étoit , n'avoit jamais donné l'ame d'un tiran : il se jette à ses pieds les yeux baignés de larmes , elle le prend dans ses bras : « Venez , mon neveu , lui dit-elle , je partage vos chagrins , le roi Pharaoh vous menace , ne vous laissez point abattre. Celui qui est en état de frapper ne débute pas par des menaces ; en vous faisant un défi de sagesse & de lumière , il me met dans le cas de douter des fiennes. Vous êtes maître d'un puissant empire ,

306 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
fentez vos forces , déployez - les , portez-
vous vers vos frontières avant qu'elles soient
attaquées.

« Ah ! Madame , dit Sinkarib , les me-
naces du roi d'Egypte ne font pas le seul
motif de mes inquiétudes : je me suis privé
d'Hicar dont la science , les conseils , &
les lumières faisoient toute ma force. Quel
seroit le roi sur la terre qui osât m'insulter ,
s'il vivoit encore ? Convaincu dans le fond
de mon cœur que ce grand homme a été
le jouet d'une intrigue abominable , j'ai
craint d'en examiner les sources de trop
près , & d'en découvrir les auteurs. Le cri
de la nation réveille les remords de ma
conscience ; j'ai assemblé un conseil pour
chercher les moyens de répondre aux pro-
positions de Pharaoh , & on n'a pas craint
de me dire publiquement , que je m'étois
privé de toute ressource en faisant mourir
Hicar. Hélas ! qui pourra me rendre celui
que j'ai traité avec tant de barbarie ! Menez-
moi vers sa tombe , que j'embrasse & arrose
de mes larmes les restes précieux de ce
sage ministre ! Je veux consulter ses froides
reliques , l'ame du guide de ma jeunesse
erre sans-doute autour d'elles , & je puis

encore espérer de recevoir des conseils , que les prétendus sages de ma cour ne peuvent me donner. »

Zéfagnie ne vouloit point interrompre le roi pour savoir de quelle nature étoient ses regrets. Lorsqu'elle est convaincue que la crainte d'une guerre inévitable n'est pas le seul motif de son inquiétude , & qu'une véritable sensibilité en est la source , elle prend la parole.

« Sans-doute mon malheureux époux , incapable de toute espèce de trahison , succomba sous les complots odieux d'une basse jalousie ; mais les ennemis qui ont attaqué sans succès sa réputation , n'ont pas mieux réussi à lui ôter la vie : la divine Providence l'a dérobé à leurs fureurs , & préservé sa tête des coups mortels dont elle fut menacée.

« Hicar est vivant ! s'écria Sinkarib dans un transport de joie. Ah ! mon cœur est soulagé ! Le ciel m'a sauvé le remords d'un crime , & m'a réservé une ressource infail-
lible contre les vains efforts & les ruses de Pharaoh ! Mais comment ce prodige s'est-il opéré ? Où pourrai-je retrouver ce sage vénérable ? Comment soutiendrai - je ses

regards , après la noire ingratitude que j'ai manifestée à son égard ? la honte qui me couvre suffira-t-elle pour expier mon forfait ?

« Soyez tranquille un instant , répondit Zéfagnie , je vais voir s'il m'est possible de le conduire ici. Ne redoutez point sa présence ; le ciel en garantissant ses jours lui a conservé ses vertus ; il les a même couronnées , en lui accordant la patience dans l'adversité , qu'il n'avoit jamais connue. »

Elle va prévenir Hicar de l'heureuse révolution opérée dans le cœur de Sinkarib : le vieillard en est touché : elle lui dit ensuite qu'elle a tenu le secret sur le service que leur a rendu Yapousmek : « A tort ou raison , lui dit-elle , les souverains veulent être obéis , & Sinkarib , quoique redevable de son repos à la défobéissance de cet esclave , ne lui pardonneroit peut-être pas d'avoir transgressé ses ordres. Laissons subsister l'idée du merveilleux sans l'appuyer davantage : le roi pourra regarder votre salut comme un bienfait particulier de Bilelsanam. »

Hicar se dispose à venir trouver Sinkarib. Les consolations qu'il a puisées dans le

cœur de Zéfagnie, celles de ses propres réflexions, l'aïssance qu'on a rassemblée dans le cachot où il avoit établi sa demeure, l'usage des élixirs dont la vertu a soutenu les facultés de son corps & de son esprit, tous les secours semblent avoir rajeuni ce vieillard. Il sort enfin de sa retraite, & vient au-devant de son souverain.

Sinkarib se précipite aussitôt dans ses bras ; il a peine à modérer sa joie : « Calmez-vous, prince ! lui dit Hicar ; il est nécessaire pour vos intérêts que mon existence soit encore ignorée. Je fais à quels termes vous en êtes avec le roi d'Egypte, il m'attribueroit tous les ressorts que nous allons faire jouer, & présumant trop bien de vos ressources, il emploieroit contre vous des moyens bien plus dangereux. Si votre cour, si Nadan lui-même est instruit que je suis en vie, l'envoyé d'Egypte va le savoir. Vous devez donc, sire, ne laisser soupçonner à personne le secret que vous venez d'apprendre : d'ailleurs vous ne devez avoir aucune inquiétude sur les propositions de Pharaoh, j'ai déjà minuté dans le silence de ma retraite la réponse que vous devez lui faire, & ce sera moi qui, sous un nom

310 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
supposé , remplirai les engagemens que
vous allez contracter ; les voici.

*SINKARIB , roi d'Assyrie , à PHARAOH ,
roi d'Egipte.*

Celui qui s'étonne d'une merveille , ne fera
jamais rien de surprenant.

« VOTRE lettre , mon frère , m'a rempli
» d'admiration par l'étendue & la profon-
» deur des connoissances qu'elle annonce ,
» & le cas que vous y faites des hommes.
» Je me fais honneur de penser comme
» vous , que la force qui les subjugué les
» avilit , & qu'ils sont nés pour être
» dominés par la science & la sagesse.
» Bien des savans de ma cour briguent
» l'honneur d'admirer de près vos lu-
» mières , & de faire l'essai de leurs foibles
» talens dans l'explication des difficultés
» que vous devez proposer. Les archi-
» tectes qui doivent édifier votre palais
» sont ici ; mais il faut qu'ils rassemblent
» des ouvriers qui puissent travailler sous
» leurs ordres , & cela demande un délai
» de trois mois. Je partage avec vous l'im-
» patience que peut vous causer ce retard ;

» il ne s'agira de votre part que de trouver
 » des gens qui puissent leur fournir les
 » matériaux ; j'accepte d'ailleurs toutes
 » vos conditions , & suis prêt à donner
 » comme à recevoir des otages , à moins
 » que ma parole ne vous suffise , comme
 » je compte entièrement sur la vôtre. »

Sinkarib fut bien étonné du contenu de cette lettre : « Je connois bien , dit - il à Hicar , que vous pouvez satisfaire Pharaoh sur toutes ses questions. Mais en supposant que vous soyez l'architecte de ce palais en l'air , où pourrez-vous en trois mois de temps trouver des ouvriers pour bâtir sous vos ordres , si ce ne sont pas les génies de l'air ?

« Mon épouse , reprit Hicar , a entrepris la construction de ce bizarre édifice ; elle prétend réduire Pharaoh à l'impuissance de remplir les conditions auxquelles il est engagé par la lettre que vous allez lui envoyer. Zéfagnie regarde ce palais aérien comme un jeu d'enfant , qu'il faut détruire par une ruse de femme ; c'est à elle à l'imaginer. Elle me chargera de quelques ordres pour son exécution. Retournez à votre palais , sire , expédiez les envoyés

312 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
d'Egypte. Je vais me renfermer dans ma
solitude, où je prétends, sous le nom
d'Abicam astrologue Caldéen, protégé par
Zéfagnie, vivre ignoré de toute la terre,
& m'occuper de vos affaires : s'il en sur-
vient d'embarrassantes, vous pourrez aisé-
ment me les faire communiquer. Mais j'ai
un conseil à vous donner.

« L'ennemi qui avoit trouvé le moyen
de me perdre est autant le vôtre que le
mien. Mettez-vous sur vos gardes ; vous
le pouvez sans craindre d'être blâmé, puis-
que les prétentions du roi d'Egypte vous
en donnent le prétexte. Doublez votre
garde, prenez la mienne que vous aviez
laissée par déférence à la princesse votre
tante ! Le chef qui la commande est incor-
ruptible ; tous ses officiers sont de son choix.
Donnez-lui votre confiance, & cette bar-
rière de plus entre vous & les desseins de
votre ennemi, quel qu'il soit.

Hicar sembloit pressentir les projets de
Nadan. Cet ingrat ministre s'apercevant
que les fréquentes démarches du roi auprès
de Zéfagnie devoient nécessairement con-
sommer sa ruine, avoit formé le dessein
de corrompre les gardes de Sinkarib, d'en-
voyer

voyer sa tête au roi d'Egypte , & de succéder lui-même au trône d'Assyrie , comme tributaire de Pharaoh.

Sinkarib lui communique la lettre qu'il compte adresser au roi d'Egypte : Nadan , quoiqu'étonné de son contenu , n'y voit qu'un moyen de gagner du temps. — « Votre majesté , dit-il au roi , fait bien qu'elle est hors d'état de remplir les conditions qu'elle s'impose , & probablement vous profitez de ce délai pour vous préparer à la guerre ? — Oui , répond , Sinkarib ; & j'usurai de tous mes moyens pour me mettre en état de suivre mon projet & de commander cinquante mille chariots , mais il faut attendre le départ des envoyés d'Egypte pour ne pas leur donner de l'ombrage. Cependant malgré leur présence , & sans occasionner aucun soupçon , je peux retirer la garde qui est auprès de Zéfaunie , pour l'endurcir aux exercices , & la mettre en état de me suivre à la guerre.

Nadan croit deviner alors le motif des démarches du roi auprès de la veuve d'Hicar , & en devient moins ombrageux ; sans quoi l'augmentation de sa garde , & le nouveau penchant de Sinkarib à s'inquiéter

314 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
lui-même de ses propres affaires , eussent beaucoup ajouté à ses craintes. Il applaudit aux sages mesures de son souverain , & promet de ne rien négliger pour mettre les forces du royaume sur un pied respectable.

Les envoyés de Pharaoh sont partis de Nenevah avec les dépêches de Sinkarib , & persuadés par le bruit public , qu'aucun des savans de sa cour n'étoit assez hardi pour aller interpréter les mystères que le monarque Egyptien veut proposer.

Zéfagnie a fait sortir de la solitude d'Hicar tous les esclaves dont il étoit connu , excepté le jardinier seul , homme de toute confiance ; on les a remplacés , ainsi que tous les autres domestiques , par des gens à qui leur maître est absolument étranger. Hicar se présente au jardinier déjà prévenu , sous le nom d'Abicam , astrologue Caldéen , à qui on doit permettre l'usage des instrumens de physique qui appartoient à Hicar ; il s'occupe du projet de Zéfagnie pour l'édification du palais aérien.

Les chasseurs d'Hicar , sur l'ordre de son épouse , doivent parcourir les déserts dans

lesquels les rochs (1), ces oiseaux monstrueux, ont accoutumé de nicher : ils doivent en enlever deux fort jeunes avec leurs premières plumes, & les apporter au jardinier de la maison solitaire.

Hicar, sous le nom d'Abicam, doit avoir deux jeunes esclaves de onze ans, qu'il faut familiariser avec les oiseaux, au point que l'instinct de ces deux espèces puisse se confondre.

Les oiseaux étant trouvés, on en donna le soin aux jeunes enfans, qui ne les quitoient ni jour ni nuit ; ils se nourrissoient & dormoient ensemble. Bientôt il s'établit entr'eux quatre la plus étroite familiarité : les rochs ne pouvant encore s'élever qu'avec peine, suivoient partout les enfans, ainsi qu'ils auroient suivi leur mère ; les enfans montoient sur le dos des oiseaux, qui prenoient plaisir de les porter : on leur attachait de petites selles commodes, sur lesquelles les cavaliers se tenoient avec grâce sans courir le risque de tomber ; car on les y

(1) *Le Roch.* Oiseau énorme qui se trouve dans les déserts de l'Afrique ; il peut porter un poids de deux cent livres. Quelques personnes croient que c'est un oiseau fabuleux.

316 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
avoit attachés. Les oiseaux prenoient leur premier vol dans les jardins ; un long ruban que tenoit Hicar les contenoit par la patte : peu-à-peu les enfans en furent maîtres , & tenoient eux-mêmes le ruban qui leur servoit de rênes : dociles à la voix de leurs petits compagnons , les oiseaux prenoient l'effor , ou s'abattoient à volonté. Cette docilité augmentant avec les forces , il n'étoit plus question que d'instruire les jeunes enfans de ce qu'ils auroient à dire & à faire quand ils seroient en Egypte : comme ils étoient doués tous les deux d'une grande intelligence , ce fut la partie du stratagème qui rencontra le moins d'obstacle dans l'exécution.

Zéfagnie venoit jouir de temps en temps des succès de son entreprise , & habitoit les enfans & les rochs à obéir à ses ordres : elle rassuroit Sinkarib chaque fois qu'il venoit la voir sur ses inquiétudes & ses craintes , en lui cachant cependant les moyens qui devoient les calmer.

Ce prince , tiré du sommeil qui l'avoit engourdi depuis qu'il étoit sur le trône , pensoit enfin à ranimer les ressorts languissans de sa monarchie. Il trouvoit de

grandes ressources chez Nadan , qui étant surveillé , déployoit le trésor des connoissances dont Hicar l'avoit enrichi. Ce ministre voyoit approcher le terme rigoureux des trois mois , sans qu'aucun préparatif de guerre fut entrepris , sans que personne fut nommé pour se mettre à la tête de l'ambassade : il se flattoit de toucher au moment où ses projets ambitieux pourroient éclater. Les frontières dégarnies étoient exposées aux incursions des ennemis , son royaume se dépeuploit chaque jour , les Assyriens passaient en Egypte pour se soustraire à l'esclavage dont ils étoient menacés.

A la huitième lune écoulée depuis la lettre de Sinkarib à Pharaoh , Hicar sous le nom d'Abicam demande à se mettre en route : des Arabes du désert le plus éloigné doivent composer son escorte. C'est alors que Nadan apprend qu'un philosophe Caldéen , protégé par Zéfagnie , entreprenoit de satisfaire en tout point le souverain de l'Egypte ; sa surprise est d'autant plus grande qu'il fait que Zéfagnie veut accompagner elle-même le mage , de la capacité duquel elle s'est rendue garante : il ne conçoit rien à cette démarche extraor-

318 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dinaire ; mais si elle est sans succès , Nadan
lui laisse entrevoir tous les dangers auxquels
elle l'expose.

Déjà tout est prêt pour cette ambassade ,
dont le cortège s'est rassemblé auprès de la
solitude d'Hicar. Sinkarib s'est dérobé à la
foule importune pour venir entretenir son
ambassadeur.

« Soyez tranquille , sire , lui dit le
prudent ministre ; je vous promets avec la
sûreté de vos Etats , la rentrée des peuples
qui se sont éloignés de vos frontières ;
les quatre années de tribut , & le rem-
bours des fraix extraordinaires. Je vous
laisse avec Nadan , employez - le : il est
habile & vous fera nécessaire ; mais ne
le perdez pas de vue , je vous dirai à mon
retour pourquoi je le crois dangereux.
Vous êtes moins liés ensemble par vos
plaisirs depuis que vous êtes occupé , &
il est facile de lui cacher vos soupçons. »

L'envoyé de Sinkarib est en marche :
quatre éléphants composent tout son équi-
page : lui & son épouse sont dans une tour
avec deux eunuques : les deux rochs &
leurs jeunes guides ont chacun la leur ,
avec un esclave pour les servir. Quatre

femmes & deux eunuques chargent le dos du quatrième éléphant ; & cent eunuques à cheval , armés d'un fabre & d'une lance , escortent cette petite troupe.

Un filet de soie couvre les tours dans lesquelles sont renfermés les oiseaux ; il faut les garantir de la vue des curieux , chacun doit ignorer l'objet de leur destination ; les eunuques rodent nuit & jour autour des cages mystérieuses pour en écarter les indiscrets , & empêcher qu'on ne s'entretienne avec les conducteurs , qui sont eux-mêmes persuadés que les éléphants portent des présens extraordinaires à Pharaoh.

La caravane entière arrive à Maffer (1), sans avoir éprouvé de difficultés. Hicar assied son camp dans un endroit commode aux environs de la ville , & fait demander audience au roi Pharaoh en qualité d'envoyé du roi Sinkarib.

Le monarque Egyptien , rassuré par les avis des prêtres d'Osiris qui ont leur temple

(1) *Maffer*, soit Mesraïm. Le grand Caire, bâti par Mesraïm fils de Cham.

au milieu du grand lac Mérov (1), fait bien qu'il a proposé des questions qu'il est humainement impossible de résoudre ; il est en garde contre les illusions de la magie , & il est sûr de déconcerter par l'embarras de ces propositions , les lumières , quelles qu'elles soient , du prétendu s'avant qu'on lui envoie. Il fait avertir l'ambassadeur qu'il est prêt à le recevoir , & s'environne pour lui en imposer davantage de tout le faste de sa cour.

Hicar vêtu d'une manière extraordinaire , inconnue à la cour même de Sinkarib , se présente devant le monarque : l'assurance de sa démarche & la majesté de son port en imposent déjà à toute l'assemblée ; il arrive aux pieds du trône , & s'y prosterne : ce premier hommage étant rendu , il prend ainsi la parole.

« Sire ! Vous avez fait un défi au roi mon maître , & il accepte avec joie un combat qui ne compromet ni le repos , ni la vie de vos deux nations. Vous ne voulez

(1) *Merov*. Lac Meroué , connu par l'histoire de l'ancienne Egypte de Strabon , & de Diodore de Sicile.

disputer que de science & de sagesse, & je viens de sa part, en admirant votre grandeur, vous faire connoître la sienne, & lui concilier à jamais votre estime. Si la faveur du ciel me fait sortir vainqueur de l'entreprise (permettez-moi, ô sublime monarque ! de vous rappeler vos conditions) nous avons votre parole sacrée que vous payerez quatre années de tribut sur toutes les productions de l'Egypte. Si je me trouve réduit à l'impuissance de satisfaire aux points convenus, ma tête fera le châtiment de mon audace, & le roi d'Assyrie, qui ne met point de bornes au respect qu'il doit à la science, en vous assujettissant sa couronne, s'engage à verser chaque année dans vos trésors la rançon qu'il vous plaira de lui imposer. »

L'air noble & modeste de l'ambassadeur d'Assyrie, l'ordre, la précision, & la force de son discours ont jeté Pharaoh dans l'étonnement, il se reproche sa témérité : un souverain plongé dans la mollesse, entièrement livré à ses passions, qui laisse gémir ses peuples sous le joug de la tyrannie, peut-il être environné d'hommes semblables à celui qui vient de s'expliquer avec

322 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
autant de courage & de sagesse ? Se dévoueroient-ils pour le salut d'un prince , dont tous les instans seroient marqués par des fautes & des foibleesses ? Qu'auroit pu dire de mieux le vieux Hicar , s'il vivoit encore , dans la circonstance où se trouvoit alors l'envoyé du roi d'Assyrie ?

Ces réflexions empêchèrent Pharaoh de répondre sur le champ au discours de l'ambassadeur : enfin il rompit le silence.

« Envoyé de Sinkarib , quel est votre nom ? — Je m'appelle Abicam , le dernier d'entre les esclaves de mon souverain : je suis un de ces vermisseaux qui ont rampé inconnus jusqu'ici autour de son trône. A la cour de mon maître , les charges & les honneurs sont confiés en des mains plus habiles que les miennes. — Certes , répondit Pharaoh , dont la surprise étoit augmentée , si j'ai devant moi le plus chétif des serviteurs du roi d'Assyrie , son royaume doit être peuplé de divinités ! Mais puisque vous êtes si inférieur , pourquoi avez-vous été choisi de préférence à tant de grands hommes , dès que le roi Sinkarib montre pour moi tant d'estime ?

« Sire ! reprend l'ambassadeur , la mou-

che à miel , placée entre les oiseaux & les insectes , est un des plus petits de tous les animaux ailés. Voyez quel merveilleux ouvrage elle compose ! Il est admis avec distinction sur la table des plus grands souverains , & devant Sinkarib les petits comptent comme les grands : il les juge du faite des grandeurs où les destins l'ont placé.»

Cette réponse enchantait le roi d'Egypte ; quoiqu'ébloui de sa propre magnificence , il étoit enthousiasmé du mérite & des connoissances qui sembloient s'élever au-dessus des bornes ordinaires. Il congédie Hicar , lui offrant pour demeure le plus beau des palais qui fût dans Masser ; mais l'époux de Zéfagnie préféroit de retourner à son camp , où Pharaoh fit transporter tout ce qui pouvoit lui être nécessaire.

Hicar est à peine retiré sous sa tente , qu'un ministre du roi vient l'avertir de se rendre au palais dans trois jours , & de se préparer à y répondre aux questions qui doivent lui être faites.

Le visir , consommé dans l'art des cours , reçoit le ministre Egyptien d'une manière dont celui-ci ne s'étoit formé aucune idée , & le renvoie convaincu que celui avec

324 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
lequel il vient de s'entretenir est un être
au-dessus des mortels.

Les trois jours sont écoulés : Hicar se rend au palais du roi. On l'attendoit aux portes pour le conduire en cérémonie devant le trône sur lequel étoit assis Pharaoh, revêtu d'une robe de pourpre brodée d'or & enrichie de pierreries. Tous les grands du royaume formoient autour du roi une cour brillante & magnifique.

Le ministre Assyrien, après avoir salué respectueusement, attend les yeux baissés & les mains croisées sur la poitrine, qu'on lui adresse la parole.

« Abicam, lui dit le roi, tout est énigmatique dans l'univers, chaque objet contemplatif cache une vérité importante. Jetez vos regards sur moi & autour de mon trône ; à qui ressemblé-je ici au milieu de ma cour ?

« Sire, répondit Hicar, je suis ici frappé comme je le ferois, si le voile qui couvre les divinités du pays d'où je viens tomboit, & que je visse de mes yeux Bilelsanam environné de sa puissance. »

Le roi d'Egypte ayant été satisfait de cette réponse, donna ordre qu'on revêtît l'ambassadeur d'une des plus belles robes

qui fût dans son palais , & remit à la même heure du lendemain la suite de ses interrogations.

Le roi l'y attendoit vêtu de blanc , & ses courtisans l'étoient de couleurs différentes & peu éclatantes.

« Que voyez-vous ici , Abicam ? demanda Pharaoh.

« J'y vois , sire , les terres de la fertile Egypte incultes , desséchées , sans mouvement de végétation , attendant les trésors qui vont fondre du sommet des montagnes de l'Ethiopie. C'est l'image de la cour dont vous êtes environné.

« Votre vaste turban figure ces neiges vivifiantes , sur lesquelles les cieux semblent s'appuyer.

« Vos yeux & votre bouche sont les sources bienfaisantes qui vont répandre au loin les sels nourriciers.

« Vos mains verseront comme les bouches du Delta, le superflu de vos richesses ; & tout ce qui respire reprendra un nouvel être. »

A peine a - t - il fini de répondre , qu'un mouvement d'admiration générale se peint sur tous les regards. Pharaoh , après avoir fait donner à l'envoyé de Sinkarib un vête-

326 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ment plus riche encore que le précédent ,
assigne une troisième audience pour le jour
suivant.

Hicar trouve à son retour le souverain si
éblouissant de pierreries , qu'il étoit pres-
qu'impossible de le fixer : ses visirs en étoient
couverts. L'effet de tant de lumière force
l'ambassadeur à baisser ses regards : Pharaoh
profite de cet éblouissement : « Sage Assy-
rien , lui dit-il , quelle sensation éprouvez-
vous ?

« Je me réveille tard , répond l'envoyé ;
mes yeux sortant à peine des ténèbres qui
les enveloppoient pendant le repos , ne sont
point encore familiarisés avec l'éclat du
soleil dont votre majesté me présente l'ima-
ge. Mais en passant la main sur mes yeux,
je suis en état de contempler & de recon-
noître avec les ornemens du zodiaque , les
sept planètes empruntant leur lumière de
l'astre qui éclaire le monde. »

Pharaoh laisse échapper un cri d'admira-
tion : mais il n'est pas encore temps pour
lui de s'avouer vaincu. Quand même l'en-
voyé d'Assyrie le satisfaisoit plainement sur
toutes les questions qu'il pourroit faire , le
palais aérien resteroit toujours à bâtir ,

& il seroit le maître d'imposer les lois , bien loin d'en recevoir. Cependant , pour mettre à de nouvelles épreuves la sagesse d'Hicar , il lui parla ainsi : « Vous m'avez fait successivement trois réponses dont je suis satisfait ; & après avoir bien démontré les allusions de l'éclat qui m'environne , à qui pourriez - vous comparer votre roi Sinkarib ?

« Sire , répondit Hicar , je n'élevai jamais jusques-là ma pensée. Cette entreprise toute nouvelle passe mes efforts ; il m'est presque impossible de saisir en même temps tous ses rapports , car il n'en est aucun sous lequel je ne puisse le faire voir sous l'aspect le plus brillant. Ami de la paix , c'est le vent du sud qui , lorsque rien ne le contrarie , ride à peine la surface des flots. Si le vent du nord veut disputer sa gloire , alors , connoissant ses forces , il précipite les orages ; l'éclair brille au sein de l'éclair , la foudre tombe en éclats , les vagues de la mer vont ébranler la masse des rochers , & miner la terre dans ses fondemens. »

Ces paroles d'Hicar , semblables à la tempête qu'il vient de décrire , jettent l'épouvante : le roi d'Egypte & sa cour sont effrayés

328 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
tous les sens sont frappés d'étonnement ; & Sinkarib se trouve élevé dans tous les esprits à la hauteur des voutes du palais de Masser. Un silence profond témoigne également du talent de l'orateur & de la consternation des auditeurs : entraîné par son enthousiasme , & malgré la grandeur redoutable sous laquelle il a dépeint son souverain , Hicar n'offense personne. Porteur de paroles de paix , il devoit faire appréhender la guerre ; on lui avoit fourni les moyens de faire sentir , sans qu'il l'eût pressenti , que les forces de son maître n'étoient point à mépriser.

L'orgueil de Pharaoh étoit révolté qu'on lui fît entrevoir un rival sur la terre ; la présence seule de l'ambassadeur Assyrien lui en démontroit la possibilité. On ne compte point les hommes comme on compte les animaux , se disoit-il à lui-même ; un chameau ne peut valoir qu'un chameau : mais l'homme que j'ai sous mes yeux vaut une armée entière ! Le discours qu'il vient de tenir seroit dans tout autre le comble de la plus haute témérité ; chez lui c'est le sublime du courage.

Après ces réflexions , il ordonne qu'on

ajoute encore à la magnificence des vêtemens dont il veut honorer Abicam : puis il lui adresse la parole.

« Vous reviendrez demain , Abicam ; j'ai encore une question à vous proposer sur laquelle vous devez me satisfaire. Les demandes que j'ai faites à Sinkarib ne fau- roient demeurer vaines , ni la chaleur de votre zèle m'en imposer sur la résistance qu'il est en état de m'opposer. Si vous sortez vainqueur en tout , je regarderai votre triomphe comme une faveur du ciel que je saurai respecter. Mais si l'avantage me reste en quoi que ce soit , rien ne pourra m'arrêter dans la poursuite de mes droits. »

« Je demanderai les miens , lorsqu'ils seront éclaircis , répondit Hicar ; & il alloit pour la quatrième fois prendre congé du roi , lorsqu'on vint annoncer au prétendu Abicam , qu'un courier arrivé d'Assyrie apportoit une dépêche pour le roi d'Egypte. Hicar demande la permission de faire approcher le courier , il reçoit la lettre , la porte sur son cœur & sur sa tête , & la remet au souverain à qui elle est adressée : Pharaoh en fait l'ouverture ; elle étoit conçue en ces termes :

330 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ;
SINKARIB , roi d'Assyrie ; à PHARAOH ,
roi d'Egypte.

Quand la raison & la bonne foi président, il n'est point de différends qui ne s'arrangent.

« PUISQUE mon serviteur Abicam est
» auprès de vous , il satisfait sans doute
» à vos désirs , & je pense que vous serez
» aussi content de lui que de moi , qui
» ne désire que la paix & votre amitié ,
» sur laquelle je compte comme si vous
» me l'eussiez promise. Je voudrois bien ,
» mon frère , en être aux mêmes termes
» avec tous mes voisins ; mais j'en ai qui
» sont plus ambitieux que sages : les lumières de l'esprit ne percent point partout. Je travaille à mettre les forces de
» mon Etat sur un pied si respectable ,
» qu'elles puissent les faire repentir de la
» moindre infraction aux traités que nous
» avons faits ; mais j'ai besoin de neuf
» cent katars (1), pour achever de payer
» soixante mille chariots de guerre que je

(1) Monnoie d'or qui répond à trois cent livres de la nôtre.

» fais équiper ; je viens vous prier de
 » m'en faire les avances : vous remettrez
 » cette somme à mon ambassadeur ; cette
 » marque de votre confiance vous conci-
 » liera toujours plus mon estime. »

Hicar avoit conduit Pharaoh de surprise en admiration, par la sagesse & la fermeté de ses réponses : Sinkarib l'augmente encore par sa lettre : elle est une preuve que ce monarque est sans inquiétude sur tout ce qu'on doit exiger de son envoyé ; qu'il se considère d'avance comme vainqueur dans le défi proposé. Il fait envisager d'ailleurs une puissance bien redoutable, en parlant de soixante mille chariots de guerre, comme d'une augmentation faite à ses forces militaires. Ce n'étoit pas ainsi que Nadan en avoit parlé aux députés de Pharaoh ; le roi d'Assyrie sembloit n'avoir projeté que la construction de quarante mille chariots, & ils ne croyoient pas même que ce prince pût y parvenir. Mais bien loin de-là, la lettre de Sinkarib fait mention de soixante mille, il demande neuf cent kantars pour subvenir à cette énorme dépense, qu'il traite de bagatelle. Dans toute autre circonstance Pharaoh pourroit envisager cette

332 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
jactance comme un jeu politique ; mais il est déterminé à ajouter foi à cette lettre par la seule-consideration du ministre qui la lui présente.

« Abicam, lui dit-il, avant de satisfaire à la demande de Sinkarib, j'exige la construction du palais que j'ai demandé, & que vous vous êtes engagé de bâtir. Remplissez votre obligation, son exécution dictera ma réponse.

« Votre majesté voudra bien me désigner l'emplacement qu'elle a choisi pour cet effet, répondit Hicar : quoique cette très-petite merveille ne doive point toucher à la terre, elle aura avec elle des points de correspondance qu'il faut déterminer. Il est nécessaire de remettre un plan à l'architecte qui est à ma suite, & qui a ordre de se conformer à vos idées ; il faut faire ramasser les matériaux sur un terrain qui soit à portée de manœuvres, qui devront les mettre dans les mains de mes ouvriers.

« Je ne veux, dit le roi, qu'un pavillon de cent pieds en quarré, sous un dôme d'une élévation proportionnée, entouré d'une terrasse de vingt pieds en circonférence, défendue par une balustrade de

la hauteur de trois pieds & demi. Je veux qu'il en descende un escalier qui s'approche de terre , de manière qu'on puisse y poser commodément le pied en descendant d'un chameau. Ce pavillon , dont les dehors seront ornés selon la fantaisie de votre ingénieur , sera à cent cinquante pieds de terre , en face du coteau sur lequel vous avez placé votre camp. Dans quatre jours vous aurez tous les matériaux nécessaires pour la construction de quatre édifices semblables , & les ouvriers prêts à les mettre dans les mains des vôtres ; mais songez bien à mes conventions.

« J'aurois l'honneur de vous les rappeler , sire , répondit Hicar , si ce qui est écrit pouvoit être oublié. Dans quatre jours votre majesté sera témoin de l'entière exécution de toutes ses volontés. »

La précision & le sang-froid des réponses d'Hicar achèvent de confondre Pharaoh ; il ne doute plus qu'il n'ait à faire à un mage très - puissant , & dès que l'ambassadeur Assyrien s'est retiré , il fait mander le collège des prêtres d'Osiris & d'Anubis pour les consulter ; ils se rendent à ses ordres.

Il leur expose l'embarras dans lequel il a cru mettre Sinkarib , & celui dans lequel il s'est jeté lui-même depuis que ses propositions ont été acceptées : « Ce roi , leur dit-il , m'a envoyé un savant astrologue qui devine toutes mes pensées. Loin d'être obscur , comme ces gens-là le sont toujours , il éclaire mes idées , & me les présente plus nettement qu'elles ne s'offroient à moi. Vous qui êtes consommés dans toutes les sciences , pourrez-vous me dire quel est cet homme ? De quel genre sont ses connoissances ? Sur quelles ressources il compte , pour bâtir sous mes propres yeux un pavillon en l'air , dont il vient de se faire donner les dimensions , avec l'assurance qu'on n'auroit pas pour la construction du plus simple palais de la terre.

« Sire ! répondit le plus ancien des prêtres , depuis que cet Abicamest à votre cour , nous avons cherché par tous les moyens imaginables à découvrir la nature de sa constellation. Nous avons présenté l'équerre à toutes celles qui composent le zodiaque , sans jamais rencontrer l'étoile qui le dirige ; nous soupçonnons qu'elle réside dans un ciel supérieur à celui qui fait l'objet de nos

travaux & de nos observations. Il est sorti de puissans magiciens de la Caldée , il se pourroit qu'il en fut un. Mais quelque consommé qu'il soit dans son art , il lui sera impossible de rien réaliser par les ressources de la nature , ni d'offrir l'apparence de l'illusion , si trois d'entre nous seulement s'opposent à l'emploi & au développement de ses moyens. Nous nous transporterons à l'endroit désigné , le jour qu'il voudra bâtir , & nous doutons beaucoup que ses ouvriers , s'il en a , soutiennent le feu perçant de nos regards , & la conjuration de notre magie.

Ce discours ayant rassuré le roi , il ordonne que tout soit prêt sur le terrain désigné pour concourir à la construction du pavillon : quatre mille Ethiopiens , six cent chariots , cent éléphants , & les plus habiles manouvriers de l'Egypte sont en mouvement pour rassembler les matériaux nécessaires.

Hicar & Zéfagnie observent ces grands préparatifs sans s'en inquiéter ; les moyens qu'ils vont employer sont si simples , qu'ils ne doivent pas craindre leur réussite.

Cependant le terme prescrit s'est écoulé :

336 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
déjà le héraut d'armes vient avertir Hicar
que le roi d'Égypte l'attend au palais : il
s'y rend aussi-tôt.

« Eh bien ! sage Abicam , lui dit Pharaoh , vos intentions sont remplies. Il y a sur la place indiquée tout ce qu'il faut pour bâtir un palais entier. Les ouvriers de Sinkarib sont-ils en état de mettre la main à l'œuvre ?

« Ils n'ont jamais attendu pour cela qu'un signe de votre volonté , répond Hicar , & si dans une heure votre majesté veut bien se rendre à l'endroit désigné , ses desirs seront satisfaits : je retourne à mon camp pour accélérer les travaux. »

Quel nouveau sujet d'admiration pour le monarque Egyptien ! Abicam est un homme qui ne paroît jamais entrer en défiance sur ses ressources. Le roi ordonne que cent chars soient attelés tout de suite , pour donner à sa cour les moyens de jouir d'un spectacle aussi rare ; le collège des prêtres se joint à ce cortège , qui s'augmente encore par la foule immense du peuple de Masser.

Hicar & Zéfagnie attendoient Pharaoh sous les armes ; l'ambassadeur les avoit
fait

fait prendre à toute son escorte. Il s'étoit mis à la tête, & paroïssoit aussi redoutable sous les drapeaux de Mars que sous l'égide de Minerve.

Les quatre éléphants, couverts de leurs tours ornées de banderolles, étoient en avant : les rochs & leurs conducteurs étoient chacun dans la leur, & n'attendoient que les signaux auxquels ils devoient obéir. Dès qu'Hicar peut distinguer le char de Pharaon, il fait monter Zéfagnie dans sa tour, ordonne à la musique de se faire entendre, & part lui-même au galop pour aller au-devant du souverain.

En voyant venir si lestement un cavalier d'une tournure aussi martiale, jamais le roi d'Egypte n'eut imaginé que ce fut l'ambassadeur d'Assyrie : celui-ci descend de cheval, & vient se faire reconnoître du roi, auquel il rend son hommage.

« Quoi ! c'est vous, Abicam ! lui dit-il, comment pouvez-vous ainsi vous alléger du fardeau des années, en signalant à mes yeux autant de grâce & de vigueur, que vous m'avez montré de sagesse ? — Sire ! répond Hicar, votre majesté relève trop les foibles avantages

338 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
qu'elle veut bien distinguer dans Abicam ;
ils font l'effet de la noble émulation que
le grand roi mon maître fait inspirer à
ses ministres. Mais ne différons plus de
remplir les engagements qu'il a contrac-
tés avec votre majesté ; mes ouvriers sont
prêts , il leur tarde de satisfaire votre
impatience , de vous donner des preuves
de leur zèle & de leur adresse , & ils n'at-
tendent plus que l'ordre de votre majesté.

« Qu'ils commencent , » dit Pharaoh.
Hicar se présente du côté des éléphants ;
il fait un geste de la main ; à ce signal
disparoissent les filets qui couvroient deux
des tours. Une femme se montre & s'élève
dans les airs : elle est vêtue à l'Assyrienne ,
d'une robe couleur de pourpre toute
étoilée d'or ; un voile de gaze voltige au
gré des vents , il tombe du sommet d'une
tiare enrichie de diamans , qui luttant
contre les rayons du soleil semblent leur
disputer d'éclat ; ses yeux vifs & perçans
ne laissent pas tomber un regard qui n'im-
prime à tout ce qui l'environne une entière
soumission à ses volontés ; le caractère de ses
traits dépeint à la fois la fierté & les grâces
de son sexe : elle frappe l'air de trois coups

de sa baguette , & d'une voix intelligible & ferme , elle prononce ces paroles :

«Humbles esclaves du puissant roi Sinkarib ! obéissez aux ordres du grand roi Pharaoh.»

A l'instant un grand bruit se fait entendre ; les rochs disparoissant de leurs tours enlèvent au plus haut des nues deux des plus beaux objets qu'il fut possible de voir : c'étoient les jeunes conducteurs des oiseaux. Plus brillans & moins perfides que l'enfant de Vénus , ils sembloient , malgré la rapidité du vol qui les emportoit , se jouer agréablement sur le dos de leurs montures aériennes , en prenant la route du ciel dont on eût dit qu'ils avoient tiré leur origine.

Des guirlandes de fleurs dont le vif éclat faisoit ressortir celui de leur teint , étant la seule contrainte qu'on eût imposée à leurs beaux cheveux , en abandonnoient les tresses à l'action de l'air , il les déployoit , les enlevoit , paroissoit leur donner le pouvoir des ailes.

Leurs vêtemens de gaze colorée , dociles aux lois du mouvement , figuroient autour d'eux un cercle diapré & lumineux , semblable à l'écharpe d'Iris.

Ils avoient à la main une truelle d'or qu'ils manioient avec nonchalance ; un sourire ingénu animant leur physionomie , témoignoît qu'ils se livroient sans crainte à l'élément qu'ils alloient parcourir.

La surprise avoit interdit à Pharaoh & à toute la multitude l'usage de la voix : bientôt il leur échappe un cri d'admiration , ainsi qu'à la suite d'Hicar , à qui ces mystères sont inconnus. Les officiers de la garde Egyptienne s'approchent de ceux d'Hicar : « Quel prodige venons-nous de voir ? leur demandèrent-ils. — Nous n'en savons rien , » répondirent les Assyriens.

Pharaoh étoit en extase ; mais l'étonnement des prêtres est porté au dernier excès. Enfin le monarque reprenant l'usage de ses sens , leur demande ce qu'ils pensent de cette merveille.

« Sire , dirent-ils , c'est une superbe magie au-dessus de tout effort humain , & qui passe notre intelligence. » Le roi s'adresse ensuite à Hicar : « Abicam ! lui dit-il , quel nom donnez-vous à la magicienne , ou à la déesse qui vient de paroître à nos yeux ? Où sont allés les génies auxquels elle a commandé ? »

« Très-puissant monarque ! répond Hicar, il n'y a ici ni déesse, ni magicienne, ni génie : vous n'avez vu qu'une femme & deux enfans ; mais ce sont des sujets du grand roi Sinkarib. — Les verrons-nous revenir ? — Ils doivent bâtir votre pavillon, dont la femme que vous avez vue est l'architecte ; regardez au ciel : vos ouvriers en descendent. » Dès qu'Hicar apperçoit les oiseaux à portée de la voix : « *Esclaves de Sinkarib ! s'écria-t-il, faites votre devoir.* »

Au même instant la femme reparoit : d'un coup de baguette elle attire les enfans au-dessus de sa tête : « Ouvriers ! leur dit-elle, vos fondations sont creusées, allez demander les matériaux qui vous sont nécessaires pour commencer votre ouvrage : voilà mes mesures. » Elle leur jette en même temps un peloton de rubans ; les enfans les saisissent, & dirigent leur vol où les manœuvres les attendent avec tous les objets qu'ils ont préparés : Pharaoh se transporte du même côté, & les prêtres suivis des astrologues vont se mêler parmi les ouvriers.

Les rochs planent pendant quelque temps au-dessus des manœuvres ; ils s'abattent,

342 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
& mettent leurs jeunes conducteurs dans le cas de pouvoir faire entendre leurs voix claires & argentines : « Sujets du roi Pharaoh ! dirent - ils , mettez - nous dans les mains des pierrés , de la chaux , du fable , afin que nous puissions bâtir le pavillon pour votre maître. »

Les esclaves du roi d'Egypte & les manœuvres demeuroient la bouche béante.

« Grand roi ! s'écria la Dame du haut de sa tour , ce sont de lâches Ethiopiens que votre majesté emploie à son service. Usez ici de votre puissance & du ressort qui donne l'énergie aux cœurs avilis par l'esclavage : ordonnez qu'on leur donne la bastonade sous la plante des pieds. » Pharaoh restoit immobile. Zéfagnie adresse la parole à ses propres ouvriers : « Sujets du roi Sinkarib ! votre maître veut complaire en tout au roi Pharaoh : s'il vous est impossible de toucher à la terre , rasez-la de plus près ; mettez - vous à la portée de ceux qui ne peuvent vous aider ; » & faisant en même temps un signe de sa baguette auquel ils étoient accoutumés d'obéir , elle les dirige , ils font le mouvement de s'abattre par un vol arrondi : les Ethiopiens

se jettent ventre à terre ; ceux que la stupidité a fait rester debout y sont renversés rudement par les pieds des rochs.

Les prêtres d'Osiris , formant un cercle dont le chef occupoit le centre , se tenoient fermes sur leurs pieds : le dessein qu'ils avoient formé de dissiper par leurs regards l'enchantement qu'ils croyoient voir , les avoit rassemblés dans ce lieu dans un ordre circulaire. Pour opposer au moins en apparence baguette à baguette , il auroit fallu que leur chef eût pu conserver sa tête : mais à la vue de la descente des enfans , il étoit resté en extase , & la marque de sa puissance lui étoit échappée des mains ; toute sa suite étoit pétrifiée , quand un coup de la baguette vraiment active fait diriger l'orage de leur côté : à la promptitude & au bruit des rochs qui les environnent , vous les eussiez vus se précipiter les uns sur les autres , s'embarasser dans l'empleur de leurs vêtemens , pour échapper à tant de périls , & bientôt ce collège de savans n'offre plus qu'un bloc inanimé. La plaine , couverte auparavant d'un peuple innombrable , paroît un désert rempli de décombres. Pharaoh , dont l'ame est orgueil-

leuse , mais pleine d'énergie , est le seul que l'étonnement n'a point abattu : il adresse la parole à Hicar , qui avoit toujours été à ses côtés.

« Abicam ! lui dit-il , je me suis ébloui de chimères , les apparences m'ont enivré. Environné de mes mages , j'ai trop compté sur leur pouvoir. J'avois présumé que depuis la mort d'Hicar le Caldéen , il n'y auroit pas un homme dans l'Assyrie qui pût entrer en lice avec moi. Vous m'avez prouvé le contraire , & vous me forcez de vous accorder l'estime dont je vous ai donné jusqu'ici de foibles marques. Maître d'un peuple industrieux , je me croyois plus puissant que Sinkarib ; il ne m'oppose qu'une femme , & elle fait de mon peuple des automates. Je veux absolument être l'ami & l'allié de votre roi ! Soyez notre médiateur. Vous viendrez demain matin dans mon palais , toutes nos conditions seront remplies. »

Malgré ce discours , on peut présumer sans peine que le roi d'Egypte , en avouant ainsi sa défaite , ressentoit une mortification intérieure ; mais il étoit politique , & résolu de couvrir par les plus nobles procé-

dés, le véritable motif de sa détermination, il cherchoit à cacher les dangers dont le ressentiment de Sinkarib le menaçoit.

Les rochs & leurs conducteurs ont disparu ; dès que la Dame, dont les ordres dirigeoient ces merveilles, a vu leur effet ; elle rentre aussitôt dans sa tour, qui se recouvre du voile mystérieux. La plaine qui avoit paru déserte s'est repeuplée. Pharaoh suivi de sa cour est retourné à son palais. Hicar est descendu de cheval, & a fait poser les armes à son escorte, qui s'est retirée sous les tentes. Les rochs & leurs guides, qui s'étoient cachés dans la forêt voisine, sont revenus dans leurs tours se mettre sous le filet. Hicar & Zéfagnie défarmés l'un & l'autre se félicitent de l'heureux succès de leur ingénieuse supercherie ; & conviennent de la conduite qu'ils doivent tenir désormais.

« Je ne me relâcherai, dit Hicar, d'aucune des conditions signées, & dès demain tout sera convenu. L'imagination du roi d'Egypte est vivement frappée, son peuple partage le même étonnement, je profiterai de cette disposition pour les intérêts de Sin-

karib : il faut remplir le trésor que Nadan laisse épuiser , rétablir les forces du royaume , & mettre les frontières en état de défense. Si Pharaoh parvient à connoître qu'il a été la dupe d'une feinte , nous ne pourrons plus résister à son courroux : ainsi , dès que nous serons de retour dans ma solitude , où je veux m'arrêter avant d'aller à Nenevah , je serai reconduire les rochs par un chasseur affidé au milieu des déserts : il en éloignera les jeunes enfans pendant la nuit , & les ramènera chez moi sur un chameau. Sinkerib ne pourroit pas résister à la curiosité de voir exécuter devant lui les manœuvres qui viennent d'étonner l'Egypte , & il est nécessaire de laisser subsister dans l'esprit du roi , & même des Assyriens , l'opinion du merveilleux ; elle donnera de la confiance à nos peuples , & les empêchera de se jeter dans les chaînes de leurs ennemis , en cherchant à les éviter. Ce n'est pas , poursuit encore le sage Hicar , que je veuille abuser le roi d'Egypte sur tous les points ; mais il ne saura pas de moi les vérités qu'il est important qu'il ignore. Je dois à mon caractère & à celui d'ambassadeur , de lui apprendre dans le

temps ce qu'étoit Abicam ; je n'employerai d'autre ruse pour cela que celle dont j'ai fait usage pour me faire remettre par un faux courier une lettre de Sinkarib , que j'avois apportée toute scellée de Nenevah , afin de l'employer dans l'occasion. A la suite de ces bonnes dispositions , les époux se tranquilliserent , & attendirent sans inquiétude les événemens du lendemain.

Tout étoit prêt dans la ville de Masser & au palais du roi pour y faire à l'ambassadeur Assyrien la plus magnifique réception. On ne le traitoit plus comme l'envoyé d'un prince , considéré d'avance comme vassal de Pharaoh ; une députation des grands de la cour vint au-devant de lui au-delà des portes de la ville , & quand il approcha du trône , le souverain , après avoir reçu son hommage , en descendit pour l'embrasser.

« Cher Abicam ! lui dit-il , homme rare & précieux ! votre présence , vos paroles , & vos actions m'ont appris ce qu'étoit le roi Sinkarib. Je commande à des milliers d'esclaves , & lui à des hommes. L'Assyrie auroit de quoi se glorifier , n'eut-elle jamais produit qu'Hicar & vous ! Vous fûtes sans-

348 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
doute disciple de ce sage ? Vous l'avez
beaucoup connu ? — Sire ! répond Abicam,
je ferai connoître dans le temps à votre
majesté les rapports que je puis avoir
avec un homme pour qui vous avez con-
servé tant d'estime. — Si je suis sorti des
bornes du respect vis-à-vis de Sinkarib,
reprit Pharaoh, le meurtre de ce grand
homme en fut la cause : j'envifageai le
roi d'Assyrie comme un tyran dont il falloit
délivrer la terre, depuis cet événement. —
Et si Hicar vivoit encore, dit Abicam,
il ne chercheroit qu'à venger son roi des
odieuses calomnies qu'on a répandues sur
ce monarque à son sujet. Pardonnez-moi,
sire, si je me montre un instant contraire
à votre façon de penser : personne ne fut
plus attaché que moi à la réputation &
aux intérêts de ce visir, & ce dévouement
ne pourra finir qu'avec ma vie ; mais je
fais, (& vous le connoîtrez un jour) qu'il
ne fut pas toujours irréprochable.

« Seize ans avant son malheur, sire, il
aiguîsa lui-même avec complaisance le
glaive dont il devoit être frappé, & le
remit à Sinkarib, par les mains duquel il
fut employé.... Je n'en saurois dire davan-

tage : interprète des intentions de mon maître auprès de vous , sire , je ne dois point faire ici le personnage de son confident : mais pour en revenir à Hicar , je ne saurois m'empêcher de le blâmer : il aspira de trop bonne heure au repos & à l'inaction , l'homme est né pour le travail , & la tranquillité qu'il poursuit est une chimère. Quand les affaires publiques sont entre les mains d'un homme sage , il ne doit pas les abandonner à un imprudent.

« Je commence à me persuader qu'Hicar peut avoir eu des torts , puisque la sagesse qui parle par votre bouche me les fait remarquer. Je vous juge d'ailleurs trop au-dessus de lui , pour que vous lui cherchiez des défauts , si réellement il n'en avoit pas.

« Vous serez bientôt convaincu , sire , que je ne suis en rien supérieur à Hicar. Je me reproche malheureusement autant de fautes que je lui en ai reconnu.

Mais , dit Pharaoh , ayant de nous entretenir des conditions (que je regarde déjà comme réglées) ne me direz-vous point de quelle nature est l'objet qui s'est fait voir

350 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
à nous sous la figure d'une femme, & que
vous m'avez annoncée pour être l'archi-
tecte de Sinkarib ? — Je vous le dirai, sire,
mais que le chef de vos ministres l'ignore.
C'est une sœur du feu roi, & la tante par
conséquent de celui qui règne aujourd'hui
sur l'Assyrie. Elle s'est offerte d'elle-même
à venir remplir vos intentions, à condition
de demeurer inconnue. — Je ne puis lui
donner, dit le roi, une plus grande preuve
de mon admiration qu'en acquiesçant à
ses desirs ; mais je surmonte un pénible
effort, en ne rendant pas à sa naissance, à
son mérite, & surtout à la puissance extraor-
dinaire dont elle est revêtue, tous les hom-
mages qui lui sont dûs. — Elle mérite,
sire, des distinctions à bien des égards ;
mais sa puissance n'est pas celle que votre
majesté doive le plus préconiser ; elle la
partage avec toutes les femmes d'Assyrie.

« Signons notre traité, Abicam, il faut
qu'il soit fait de vous à moi : j'aspire à
l'amitié de Sinkarib, je veux le voir à
Nenevah, & admirer sa gloire. Les ordres
sont donnés pour qu'il vous soit compté le
dixième de quatre années des revenus de
l'Egypte. J'y joins les neuf cent kantars

que votre souverain m'a demandé pour achever la construction de ses chariots de guerre. Dites - lui que j'y veux monter avec lui pour combattre ses ennemis : je vais faire partir tous ses sujets qui s'étoient réfugiés en Egypte , & voici une lettre que vous lui remettrez de ma part. »

*PHARAOH , roi d'Egypte ; à SINKARIB ,
roi d'Assyrie.*

Gloire aux puissances dont émanent les grâces qui sont versées sur la terre !
Gloire à celui qu'on en voit couronné !

« JE voulois , mon frère , disputer de
» sagesse avec vous , j'en avois moi - même
» imposé les conditions ; mais j'ai suc-
» combé dans la lutte : je paie sans regret ,
» car j'ai entendu & vu de belles choses.
» Vous me demandez neuf cent kantars
» pour subvenir à des dépenses extraordi-
» naires , je suis trop heureux de pouvoir
» vous obliger. Vous en ferez acquitté en
» échangeant avec moi un traité d'alliance
» offensive & défensive , que votre sage
» ambassadeur vous portera scellé de mon
» grand sceau. »

Abicam , comblé d'honneurs & de pré-

352 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
sens , & Zéfagnie enrichie d'un soleil de
diamans , ont repris le chemin de Nene-
vah , emportant avec eux les impositions
du roi d'Egypte. Deux grands de sa cour ,
à la tête d'un détachement de cavalerie ,
ont escorté l'ambassade jusqu'aux premières
frontières d'Assyrie.

Cet honneur donnoit un peu d'inquié-
tude à Hicar , il n'aimoit pas à voir tant
de regards fixés sur les cages qui renfer-
moient ses oiseaux. En bonne politique il
les eut égorgés , & fait enterrer dans sa
tente ; mais il lui étoit impossible de faire
du mal à des animaux qui l'avoient si bien
servi : il se contenta de faire placer autour
d'eux une garde assidue , & soit qu'on fut
obligé de s'arrêter dans le jour , ou d'as-
seoir un camp pour reposer la nuit , il fit
ensorte qu'on ne pût encore découvrir son
innocente ruse.

Cependant il a dépêché un guerrier à
Sinkarib , avec une lettre sous le nom d'A-
bicam , qui l'instruisoit en gros de ses suc-
cès , le prévenoit de la rentrée de ses peu-
ples sous sa domination , & de l'arrivée des
neuf cent kantars , joints aux rançons qu'il
apportoit.

Nadan lit cette lettre & en est confondu : « Quel est, dit-il, cet Abicam ? ce protégé de Zéfagnie qui vient d'opérer de si grandes choses en si peu de temps ? Sinkarib, dans le plus haut point de sa gloire, devoit s'estimer trop heureux d'aller de pair avec le roi d'Egypte, & celui-ci se rend son tributaire, alors qu'il n'auroit qu'à se montrer pour l'envahir ! » Nadan étoit dans l'étonnement, & voyoit dans cet étranger un homme trop dangereux pour lui, il songeoit déjà aux moyens qu'il devoit employer pour s'en débarrasser.

Sinkarib remercioit le ciel de lui avoir conservé son vieux visir, pour le sortir des embarras dans lesquels il s'étoit jeté par sa propre négligence.

Le bruit public annonçoit à haute voix les prodiges qui s'étoient opérés à Masser : « L'homme que vous avez employé, disoit Nadan à Sinkarib, est-il un magicien ? — Non, répondit le roi, mais c'est un homme merveilleux. » Tandis que cet événement occupoit la cour & la ville, Zéfagnie est de retour dans son palais, & le faux Abicam a fait prévenir le roi qu'il prendra deux jours de repos dans sa solitude avant

354 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
de venir rendre compte de son ambassade.

Sinkarib vole au palais de sa tante, & apprend l'heureuse réussite de l'invention dont on ne lui avoit pas même communiqué l'idée ; il se félicite de son bonheur : mais ainsi que l'avoit prévu le sage Hicar, il aspire à voir ces oiseaux & ces enfans, dont les manœuvres ont abaissé l'orgueil de Pharaoh.

« Cela n'est pas possible, dit Zéfagnie, Hicar en les engageant à votre service leur promet la liberté, & il les en a fait jouir. Ne tirez pas Pharaoh de son illusion, & pour y réussir mieux, laissez-la subsister dans l'esprit de vos peuples. Je suis bien aise de vous voir avant que mon epoux repa-
roisse au palais : il est impossible, dès qu'il doit y reprendre ses fonctions, qu'il s'y annonce sous un autre nom que le sien ; & il ne doit y souffrir l'ingrat Nadan ni pour collègue ni pour inférieur. Ce malheureux est l'auteur de tous les noirs complots qui avoient déshonoré mon epoux dans votre esprit : tant qu'il fut nécessaire, vous l'avez supporté près de vous ; mais Dieu vous rendant enfin votre ancien visir,

vous ne devez plus conserver le ministre dangereux qui trama sa perte, & qui vouloit consommer la vôtre. Sa tête devrait tomber sur l'échaffaut; mais je vous demande la grâce de la laisser à la disposition d'Hicar. L'indigne Nadan est son neveu, & il doit être châtié par la main bienfaisante qu'il a méconnue.»

Sinkarib consent aux désirs de Zéfagnie, & retourne aussitôt à son palais, où Nadan l'attendoit avec inquiétude : le roi lui-même n'en étoit pas exempt; dès qu'il l'apperçoit, il adresse la parole au chef de la garde d'Hicar, qui étoit de service dans l'intérieur des appartemens. « Faites lier le coupable, lui dit-il, en désignant le visir; qu'il soit conduit immédiatement au palais du grand-visir Hicar son oncle; remettez-le aux ordres de la princesse Zéfagnie, & reprenez vous-même auprès d'elle, à la tête de votre troupe, les fonctions dont vous étiez chargé ci-devant. »

Nadan fut arrêté sur le champ, il est conduit & renfermé dans le même cachot où son oncle étoit demeuré caché pour se dérober à ses fureurs.

Après cette expédition, Sinkarib assen-

356 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
son conseil, & lui fait part du bonheur
qu'il a eu de retrouver son ancien vifir
Hicar; il raconte les services qu'il lui a
rendus en Egypte, & présume le repos de
l'Assyrie sous le gouvernement d'un ministre
aussi sage, qu'il rappelle aujourd'hui à ses
fonctions.

Hicar est reçu dans la ville aux accla-
mations de tout le peuple, qui le ramène
en triomphe aux pieds du trône, où les
courtisans adroits lui firent l'accueil le plus
distingué.

Le ministre remit à Sinkarib la lettre dont
il étoit porteur; il engagea le monarque
à signer le traité d'alliance, en le ren-
voyant avec une réponse honnête au roi
Pharaoh; il n'eut point de peine à l'y
déterminer, & on expédia sur le champ
en Egypte un courier chargé de ces dé-
pêches, auxquelles Hicar joignit cette
lettre.

*Au puissant roi PHARAOH, souverain domi-
nateur de la fertile Egypte.*

« SIRE! Hicar fut rappelé à la vie pour
» admirer, sous le nom d'Abicam, la
» science & les vertus qui font l'ornement

» de votre personne auguste : s'il ne se fit
 » pas connoître à votre majesté quand ses
 » bontés l'en sollicitoient si vivement, elle
 » ne doit attribuer cette réserve qu'aux
 » mesures qui le forçoient à garder le
 » caractère sous lequel il parut à votre
 » cour. Votre majesté peut à présent s'ex-
 » pliquer à elle-même les discours d'Abicâm
 » au désavantage d'Hicar. »

Après que ce visir eut repris ouverte-
 ment & à la satisfaction générale les rênes
 du gouvernement, il revint dans son palais,
 où il avoit appris que Nadan étoit aux
 fers : il se détermine, quoiqu'à regret, de
 parler à ce coupable ; il ne pouvoit & ne
 devoit sous aucune condition obtenir sa
 grâce, mais il ne vouloit pas sa mort.

Il se fait ouvrir le souterrain qu'une
 lampe éclairoit. Il y voyoit son perfide
 neveu couché sur la paille.

« Hé bien ! Nadan, lui dit-il ; vous rap-
 pelez-vous qui vous fûtes, ce que vous
 avez fait, & qui vous êtes ? Pouvez-vous
 arrêter vos regards sur vous-même ? »

« Je ne le puis sans rougir, répond
 Nadan.

« Le tigre, continue Hicar, fouillé de

358. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
meurtre & de carnage, passa près d'une
fontaine; il se vit, & se fit horreur. Vous
n'avez pas écouté les remords pendant
que vous viviez dans le crime; éprouvez-
en l'amertume aujourd'hui! — Ah! je la
sens, je la connois. — Non, vous ne la sen-
tez pas. Si elle égaloit vos forfaits, elle
vous auroit dévoré. — Pardonnez-moi,
mon oncle; songez que le même sang
coule dans nos veines.

« Le Gange dans un de ses déborda-
mens déposa ses eaux dans un creux entre
deux montagnes. Elles se corrompirent,
& répandirent l'infection autour d'elles;
les habitans des côteaux voisins les mau-
dissoient. Comment, disoient-elles, ose-t-
on maudire les eaux du fleuve salutaire,
sans lesquelles l'homme desséché périroit
bientôt! Eaux pestilentielles, leur répon-
dit un génie! Le Gange cesse de recon-
noître ses eaux, dès qu'il n'en sort plus
que des exhalaisons mortelles! Vous,
Nadan, ne m'appellez plus votre oncle,
& cessez de vous dire mon neveu.

« Hé bien, Hicar! vous êtes noble &
généreux, traitez-moi comme un homme. —
Ce ne seroit pas pour reconnoître en vous

l'humanité, mais pour la venger de vos atrocités. Un loup fut pris parmi des agneaux que gardoit un prêtre d'Osiris : épargnez-moi, dit-il au gardien du troupeau, voyez ma gueule, mes pattes, il est clair que je suis innocent. Le crime est dans ton cœur, répond le gardien. Mais quand vous le supposeriez, reprit le loup, vous êtes voué à un état de paix; vous ne prenez le couteau que pour des sacrifices, & je suis trop vil pour vous être offert; mon sang souilleroit votre robe & vos mains. Il n'y a que le sang du juste qui souille, dit le prêtre en lui enfonçant le couteau dans la gorge, meurs malheureux ! Je te sacrifie à la tranquillité des troupeaux qui sont sur la terre.

« Vous m'allez donc traiter comme un juge, dit Nadan, — Scélérat ! quand tu parles de justice, tu me fais trembler; m'est-il possible de te la faire ? Rappelle-toi mes bontés & tes trahisons; mon amour & ta barbarie ! La loi n'a rien prononcé contre l'ingratitude; elle a senti son impuissance : le ciel s'en est réservé le châtimement.

« Hé bien ! dit Nadan, faites-moi con-

360 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
duire dans le plus horrible désert. — Tu
y ferois poursuivi par des furies, qui ne
t'abandonneroient pas même après ta mort :
c'est le supplice que tu mérites, & je ne
suis pas assez cruel pour t'y livrer. Je
voudrois seulement que le remords aiguisât
contre toi ses traits les plus perçans, que
ton cœur criminel en fût criblé, & qu'il
te rendît au moins sensible à la douleur !
Livré enfin au repentir, tu reparerois (du
moins en partie) tes atrocités par des
pleurs. — Hélas ! vous m'en voyez répan-
dres. — Oui, perfide, tu pleures ! mais c'est
de voir ma tête échappée à tes coups ;
c'est de te voir dans les fers, & dans
l'impuissance de te venger. Il faut t'infliger
des châtimens qui punissent non tes crimes,
mais ton orgueil. »

Après ces mots Hicar sortit, en plaignant
un neveu qu'il n'avoit pas même l'espoir
d'amener au repentir. Il fut le revoir quel-
ques jours après, mais il le trouva mort
dans sa prison ; ainsi cet ingrat délivra la
terre de sa fatale existence : il s'étoit
pendu par ses cheveux à un clou qui tenoit
aux murs du cachot.

Hicar & Zéfagnie se consolèrent : l'at-
tachement

tachement de Sinkarib les dédommagea des chagrins que Nadan leur avoit donnés. Le monarque, instruit par les dangers qu'il avoit courus sous un ministre dangereux & méchant, s'adonna entièrement aux affaires, se concilia l'amour de ses peuples & l'admiration de ses voisins.



L'HISTOIRE de Sinkarib & de ses deux visirs étant ainsi finie, Schariar en parut satisfait; il fut content de la punition de l'ingrat Nadan, & de la manière dont Hicar avoit soutenu le personnage d'Abicam à la cour de Pharaoh; le vol des rochs & l'adresse des jeunes enfans l'avoient beaucoup amusé.

Dinarzade s'étoit singulièrement intéressée à Zéfagnie: « Vous avez peint, ma sœur, dit-elle à Scheherazade, une femme pour laquelle j'ai conçu tant d'estime, que je n'ai pas été curieuse de vous demander son âge, & m'eussiez-vous dit qu'il étoit fort avancé, je pense que je l'aurois oublié, tant je la trouvois belle, noble, & imposante au haut des airs. Mais comme cette histoire a été longue, & que nous

362 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
devons craindre de fatiguer l'attention du
sultan notre seigneur , je désirerois , ma
sœur , que vous nous racontassiez celle d'un
certain Schebandad de Surate , que je me
rappelle avoir ouïe conter avec un grand
plaisir.

« Je l'entreprendrois volontiers , dit la
belle sultane , si le jour qui commence à
paroître ne nous donnoit un conseil meil-
leur à suivre.

« Au moins , ma sœur , reprit Dinar-
zade , engagez-vous à la commencer de-
main. — Ce sera sur les ordres de notre
invincible sultan. »

Le lendemain la sultane fut sommée de
sa parole , & sur l'approbation de sa hau-
tesse , elle commença ainsi.

HISTOIRE

De la famille du Schebandad de Surate.

UN Schebandad de Surate (1) avoit eu
quatre fils de son mariage , qu'il avoit
mariés & établis avantageusement. Par un

(1) Un Schebandad. Chef du commerce.

effet du hafard , il ne leur reftoit à chacun au bout de vingt ans qu'un feul enfant ; les trois aînés avoient chacun un garçon , & le cadet une fille.

Vafumé étoit le nom de cette jeune fille ; la nature & l'éducation en avoient fait un objet accompli , on ne s'entretenoit dans Surate que des charmes de fa figure , de fes talens & de fon efprit. Ses trois coufins en étoient paflionnément amoureux , & n'aspiroient qu'au bonheur d'obtenir fa main. Les fuites de cette rivalité pouvoient être dangereufes ; le Schebandad , qui en prévoyoit les conféquences , fit afsembler la famille , & le patriarche s'adreffa ainfi aux jeunes gens.

« Mes enfans , leur dit-il ; Vafumé ne peut avoir qu'un mari. Son père & moi vous croyons également dignes de prétendre à fa main ; mais comme il s'agit ici plus particulièrement du bonheur de votre aimable coufine , il me paroît néceffaire de vous en remettre à fon choix ; celui des trois qu'elle aura préféré , doit être sûr de notre aveu. »

Ces trois frères ne pouvoient fe refufer à

364 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
une proposition si raisonnable. Le Schebandad fut chargé de la communiquer à sa petite - fille ; Vafumé parut embarrassée. « Mon père , dit - elle , j'aime également mes trois cousins , & je serois fâchée d'en désobliger aucun. Cependant puisque vous m'imposez un choix , & qu'il m'est à-peu-près indifférent , j'imagine un moyen pour le déterminer. Mes cousins ont beaucoup d'esprit , je prendrai pour époux celui des trois qui m'aura fait le conte le plus agréable ; car à mérite égal d'ailleurs , je crois que l'homme qui a le plus de talens est le plus en état de contribuer au bonheur de sa femme. — Je vais leur faire votre proposition , répondit le Schebandad ; comme ils n'auront pas eu le temps de se préparer , vous jugerez mieux de la ressource de leur imagination ; je connois leurs talens , d'ailleurs le prix qu'ils en attendent leur fera tout oser , & les difficultés seront aisément surmontées. »

Le Schebandad ayant prévenu les jeunes gens , rentre bientôt auprès de Vafumé , suivi de son père & des trois amans : toute la compagnie prend place , le combat va commencer. Le plus âgé commençoit

son récit , lorsque la belle Indienne l'interrompit.

« Mes aimables cousins , dit - elle , permettez avant tout , que je fasse venir ici une personne bien capable d'éclairer mon jugement. Dara ! dit - elle en s'adressant à un esclave ; allez avertir ma bonne Nané que je l'attends ici ; c'est ma nourrice , poursuivit-elle. C'est aux jolis contes qu'elle m'a faits jadis que je dois une bonne partie de mon instruction ; aucun de vous n'aura pu prévenir & corrompre ce juge , car il est aveugle. Ainsi sa décision ne peut être favorable qu'au vrai talent.

« Approchez , ma bonne nourrice , dit-elle à Nané qui entroit ; faites-vous conduire auprès de moi , & préparez - vous à écouter de toutes vos oreilles. Mon père est ici en bonne compagnie , on va vous faire des contes ; placez - vous sur mon sofa.

Nané va s'asseoir en tâtonnant auprès de Vafumé , qu'elle reconnut à la voix : & celui qui s'étoit proposé de parler le premier commença ainsi son conte.

L'AMANT DES ÉTOILES,

Conte de Cabil - Hasen.

DALHUC, potier de terre à Bagdad, faisoit passablement bien ses affaires : après dix-sept ans de mariage il perdit sa femme, que le chagrin avoit rendue infirme ; elle lui laissoit un fils âgé de seize ans.

Le potier, depuis ce temps, fréquentoit la maison d'une veuve plus jeune que lui ; elle se nommoit Narilha : la profession de cette femme étoit de vendre de ces pommades, qui entretiennent la fraîcheur du teint & de la peau, & semblent éterniser la jeunesse. Ses compositions artificielles lui avoient procuré l'entrée intérieure du palais du calife, & des principaux harems de la capitale ; mais sa vogue ne fut pas de longue durée ; après l'éclat d'un charme passager, quelques-unes de ses pratiques virent leurs attraits s'évanouir trop-tôt ; le temps imprimoit ses rides sur ces visages frelatés, & notre veuve voyant diminuer son débit, résolut de s'approprier la petite fortune de son ami le potier, en l'épousant.

Dalhuc étoit déjà trop captivé pour resu-

fer cette proposition ; ainsi en vertu de droits anciens , & du contrat qui fut passé devant le cadi , la marchande de pomade vint s'établir chez lui en maîtresse absolue.

Narilha avoit un fils qui étoit de l'âge de celui de Dalhuc : c'étoit un des plus lourds & des plus fots enfans qui fussent à Bagdad ; mais il n'en étoit pas moins l'idole chérie de sa mère. Ce personnage vain & grossier , qu'on appeloit *Badur* , enhardi par la foiblesse de Dalhuc pour sa mère , chercha querelle au fils de son beau-père , qui , oubliant bientôt sa douceur naturelle , se vengea de ses mauvais traitemens en le battant. La mère irritée chassa de la maison l'enfant de son mari ; & ce malheureux , presque nud , fut forcé de se réfugier chez un frère de sa mère.

Narilha débarrassée de ce témoin importun , se flattant de pouvoir ménager encore le peu de connoissances qui lui restoit de sa boutique , l'engage à acquérir un jardin hors de la ville , monte une boutique de fruitière , & devient celle du calife , par l'entremise du pourvoyeur du palais.

Le pauvre Dalhuc , chassé de la maison paternelle , étoit arrivé bien triste chez son

son oncle Cassanak : c'étoit un des plus honnêtes & des plus habiles de Bagdad ; mais il étoit trop chargé de famille pour pouvoir par lui-même être aussi utile à son neveu qu'il l'auroit désiré. Irrité des outrages qui avoient été faits à son neveu , il se détermina à implorer les secours d'un géomancien de ses amis , en l'engageant à épouser sa querelle avec chaleur : « Quelle espèce de vengeance voulez-vous tirer de la belle-mère de votre neveu ? » lui demanda le savant.

« Je veux humilier cette femme arrogante , répondit Cassanak , arracher de ses mains l'argent qu'elle a pris à Dalhuc , & le destiner à l'établissement de mon neveu. Ce jeune homme étoit promis à la fille unique d'un riche barbier , il étoit amoureux d'elle & s'en croyoit aimé ; mais Narilha a fait changer les desseins de son père , & cette jeune fille est à présent destinée à Badur. Je désirerois , dit Cassanak , la démasquer aux yeux de son mari.

« Je vous réponds en tout du succès de vos desirs , reprit le géomancien , vous serez chargé en entier de l'exécution de l'entre-

prise que je ne ferai que conduire. Allez sur le champ louer dans les environs du palais la boutique la plus commode que vous pourrez trouver pour y étaler des fruits ; quand le marché sera fait , vous reviendrez ici , & trouverez votre affaire arrangée. »

Cassanak enchanté d'avoir trouvé l'occasion de se venger de Narilha , ne fait qu'un saut pour obéir ; il arrête une boutique , donne les arrhes , & revient. « Vous êtes expéditif ! lui dit le géomancien ; de mon côté , je n'ai pas été dans l'inaction , & je vous remets en mains les moyens nécessaires pour réussir dans vos desseins. Voici d'abord une robe d'Arménien , & un bonnet pointu ; prenez aussi ce papier , il contient des instructions détaillées sur les opérations que vous aurez à faire demain matin ; étudiez bien les mots que vous aurez à prononcer tout bas ; & de quelque prodige que vous ayez besoin , commandez hardiment , je vous ai bien armé , je seconderai bien vos intentions. Demain, dès que vous serez sorti de chez vous , que votre neveu se rende à la boutique que vous avez louée ; qu'il ne s'étonne point de ce qu'il y verra faire ,

370 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
afin de ne pas attirer les regards des
curieux, qu'il faut éviter.»

Cassanak retourne chez lui, se renferme dans son cabinet pour étudier dans le silence le personnage qu'il doit représenter. Il attend avec impatience le retour de l'aurore ; dès qu'il l'apperçoit, il se couvre de la robe magique & du bonnet pointu ; & après avoir envoyé Dalhuk à son poste, il prend lui-même le chemin de la maison de Narilha. Il entre dans sa boutique & trouve les fruits étalés avec art ; il s'émerveille de leur beauté. « Goutez - en, seigneur étranger ! lui dit la fruitière, ils sont encore meilleurs au goût qu'ils ne paroissent beaux à la vue ; » Cassanak ne se fait pas prier, & trouve en effet qu'elle avoit raison. — « Je comptois, Madame, être obligé de faire un voyage à Damas pour y chercher des fruits ; mais si nous pouvons nous arranger ensemble, en trouvant ici ce qu'il me faut, je m'épargnerai la fatigue du voyage. — Ce n'est pas pour priser ma marchandise, Seigneur ! reprit Narilha, mais les jardins du calife ne produisent rien d'aussi savoureux ; aussi tout ce que vous voyez est en partie destiné pour sa table & celles de sa maison ; mais pour

obliger un homme comme vous , j'en détacherai quelques parties. — Madame , je suis flatté de votre complaisance , & je pense sans-doute que vous n'aurez pas sujet de vous repentir des bontés que vous me témoignez mais en vérité , voilà des fruits dont les anges seroient jaloux : cédez - moi deux de ces grenades , & dites - m'en le prix. » Narilha fut fort étonnée qu'après tant d'éloges prodigués , il n'eut besoin que de grenades ; elle résolut de s'en venger sur le prix , elle en demande un exorbitant , l'Arménien le paie sur le champ : « Quand on aura goûté vos fruits , ajouta-t-il , j'espère conclure avec vous un marché de plus grande conséquence. » En disant cela , il se place au milieu de la boutique , & jetant de toutes ses forces les grenades en l'air elles disparoissent aussitôt ; Narilha & son fils pouffent des cris de surprise : l'Arménien prétendu sort de sa poche un petit tube d'argent , dans lequel il paroît articuler quelques paroles à voix basse ; un moment après , il porte à l'oreille un cornet du même métal , feignant d'écouter ce qu'on avoit à lui dire ; puis renfermant ses instrumens , & prenant un air satisfait :

« Madame , lui dit-il , on vient de faire l'essai de vos fruits , & on les a trouvés délicieux ; j'ai ordre d'enlever ce qui vous reste & de les expédier sur le champ , le travail ne fera pas long , car on m'a envoyé des gens pour me servir ; voilà ma bourse , prenez tout l'argent que vous jugerez à propos pour vous payer de vos fruits. » La vue de l'or réveilla la convoitise & l'avarice de Narilha : elle prendroit volontiers la bourse entière ; mais elle se borna à trente sequins pour se payer d'une valeur de cinq à six.

Loin de témoigner du mécontentement, l'Arménien n'y fit pas même attention ; il s'empare aussitôt des fruits , jette un melon à droite , une pomme à gauche , bientôt tous les fruits du magasin sont en mouvement , & disparoissent en s'envolant comme s'ils eussent porté des ailes. Badur & Narilha suivoient des yeux cet étrange déménagement. « Comment , où , & par qui avez-vous expédié tous ces fruits ? dit-elle à l'Arménien. — Madame , répondit-il , je suis le grand pourvoyeur des astres , dans lesquels il fait constamment trop chaud ou trop froid , trop

humide ou trop sec , pour que rien y vienne à une exacte maturité. J'étois descendu sur la terre pour y faire des provisions , & je ne vous cache point que sur la renommée des beaux fruits de Damas , je me rendois dans cette ville , lorsque le hasard m'a fait passer devant votre boutique ; l'aspect de vos fruits m'a séduit , leur odeur a redoublé ma surprise , & leur goût a complété le charme de mon enchantement ; j'en ai envoyé deux pour essai , & aussitôt j'ai reçu l'ordre de tout enlever. Si demain & dans la suite vous êtes aussi bien pourvue , il ne restera rien dans votre boutique , & vous deviendrez la fruitière du firmament.»

Narilha se frottoit les yeux , elle ne savoit si elle veilloit ou si elle étoit en délire , en apprenant une aussi bonne nouvelle ; le sot Badur regardoit tour-à-tour , la bouche entr'ouverte , sa mère , l'Arménien , & le plafond. « Voilà un fort joli jeune homme , dit le malin pourvoyeur , c'est sans-doute votre frère , Madame ? Il a beaucoup de votre physionomie. — Non , seigneur , c'est mon fils , répondit la fruitière. — Quoi ! à votre âge vous avez

374 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
déjà un aussi grand garçon ? Cela n'est pas
croyable. Il faut songer à le marier. —
Je m'en occupe , seigneur. Il est comme
promis avec la fille d'un riche barbier de
nos amis. — Un barbier ! un barbier ! &
un barbier riche !... Il y a bien des phé-
nomènes dans le ciel , mais on n'y verroit
rien de pareil ; ne seroit-il pas aussi silen-
cieux ? la merveille seroit complète. Savez-
vous , Madame , que le seul débit de vos
fruits pendant une année , peut vous met-
tre dans le cas de demander pour votre fils
la fille d'un visir ? Encore ne seroit-ce pour
vous qu'un pis aller ! Nous avons là-haut
des filles à marier qui regarderoient comme
un vrai bien l'alliance de votre fils. — Com-
ment donc , seigneur ! Est - ce qu'on se
marie là - haut ? — Si l'on se marie ! Pensez-
vous donc que le ciel se soit fait tout
seul ? Tout ce que vous y voyez briller a
père & mère. Comment découvrirait - on
chaque jour de nouvelles étoiles , s'il n'en
naîssoit pas ? Pourquoi la voie lactée porte-
t-elle ce nom ? C'est que c'est le séjour des
nourrices. Laissez-moi faire , Madame , j'ai
des vues sur votre fils. Je veux lui faire
épouser la plus jeune , la plus fraîche , la

plus brillante de toutes nos beautés. — Eh ! quelle est-elle ? — C'est l'étoile du matin. — Elle est brillante , assurément ; elle est fraîche aussi , car elle ne marche que la nuit ; mais pour jeune , seigneur , cela ne peut pas être , car je la connois depuis que je suis au monde , & la première fois que je l'ai apperçue , elle avoit déjà toute sa rondeur. — Celle que vous avez connue , Madame , a filé depuis quelques années ; mais vous autres femmes , vous laissez filer les étoiles sans demander où elles vont ; il est vrai aussi qu'on en voit tant qu'on ne s'occupe guères de celles qui manquent Mais je vous parle sérieusement , voudriez-vous que votre fils fût époux de la plus belle des étoiles ? — Ah ! seigneur , si cela se peut j'en serois ravie. Iroit-il aussi briller au firmament ? — Il n'y feroit pas d'ombre , je vous le garantis ; mais chaque jour régulièrement sa maîtresse s'approche de la terre , si l'affaire vous convient , nous allons voir s'il est possible de l'arranger. Fermez la porte de votre boutique , & faites apporter ici au milieu du magasin un baquet plein d'eau. »

L'Arménien est obéi : on amène le baquet au lieu indiqué : « Approchez-vous , jeune homme , dit - il à Badur , regardez - vous dans cette eau , vous devez vous y trouver fort joli. Tâchez de prendre un air de satisfaction , afin que cela donne plus d'agrément à votre physionomie . . . Bon ! voilà qui est parfait . . . à présent vous pouvez vous retirer. »

Aussitôt que Badur eut quitté sa posture , l'Arménien enlève le baquet , en répand l'eau en l'air sans qu'il en retombe une seule goutte dans la chambre. « Que faites-vous donc , seigneur ? » dit Narilha , d'abord inquiète d'un événement qui menaçoit son magasin d'un déluge , & fort surprise ensuite d'avoir vu disparoître entièrement toute l'eau du baquet. « Je viens , dit - il , d'envoyer le portrait de votre fils à la plus belle des étoiles. Allez-nous , nous apprendrons dans un moment l'effet qu'il aura produit sur elle. »

Pendant cet intervalle l'Arménien engage une conversation indifférente ; puis tout-à-coup il se lève , se place au milieu de la chambre , applique son tube à la bouche , le cornet à l'oreille , & prenant

un air satisfait : « Votre fils , Madame , lui dit - il , plaît beaucoup , mais infiniment ! Il est destiné à une grande fortune : mais il faut ranger votre fils à ma fantaisie , je connois le goût de nos femmes. Badur a un teint vermeil & animé , il ne faut pas en déguiser l'éclat sous cette barbe touffue qui se joint presque aux sourcils , qui cachent des yeux dont les regards vifs & perçans auroient un charme de plus ; il faut éclaircir ceux-ci , & diminuer le volume de l'autre. Qu'il se fasse raser jusqu'au bas de la lèvre inférieure ; avec cette précaution , je lui promets un succès certain dans ses amours. Demain matin je serai encore plus positif qu'aujourd'hui ; je veux que votre fils fasse une petite galanterie à sa maîtresse , il faut qu'il se précautionne d'un bouquet composé des plus belles fleurs ; & vous , Madame , faites en sorte que votre boutique soit demain aussi bien garnie qu'aujourd'hui ; voici des arrhes qui vous assureront de la vente que je vous promets. La seule chose que j'exige de vous , est le secret sur le commerce suivi que nous allons faire ensemble ; une indiscretion

378 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
pourroit vous faire manquer votre fortune, les étoiles ne sont déjà que trop mêlées dans les conversations des hommes, qui les font intervenir dans leurs plus petits intérêts ; cela est assez défobligeant pour des corps célestes : vous voyez que je vous parle avec franchise. Adieu, quelques affaires m'appellent ailleurs, demain je serai ici de très-bonne heure. » Sur cela Cassanak fit sa révérence, & sortit.

« Je croirois rêver, dit Narilha à son fils, si je ne tenois dans ma main ces trente sequins qui me paroissent de poids, & de très-bon or. — Pourquoi, dit Badur à sa mère, faut-il que j'aille sur le champ me faire faire ma barbe ? — Quoi ! si promptement ! Dans le jour les étoiles n'y voyent guères, je crois ; & rasé fraîchement demain matin, tu seras beaucoup mieux Mais en vérité, ajouta Narilha, je ne reviens pas de notre aventure, & il faut convenir qu'il y a bien de la bonne foi dans cet Arménien ; car avec la même adresse qu'il enlève nos fruits, il pourroit bien aussi se dispenser de nous les payer aussi bien & aussi chèrement. Pour toi, mon ami, au lieu d'aller te

faire raser, tu devrois chercher quelques paniers de beaux fruits pour parer notre boutique ; afin que le pourvoyeur du calife ne fortît pas d'ici les mains vides ; car il ne faut pas que les grands profits nous fassent négliger les petits. » Comme elle disoit ces mots, le pourvoyeur entra.

« Eh quoi ! dit-il, j'aurois besoin de tous vos fruits aujourd'hui ; & je ne trouve rien ! — Seigneur, patientez un moment ; nos ânes ne sont pas encore arrivés ; Badur va aller au-devant d'eux, si vous n'avez pas le temps d'attendre, retournez au palais ; on vous y enverra tout ce dont vous aurez besoin. — Je ne veux pas, répondit le pourvoyeur, que vous m'envoyiez la marchandise, je veux la choisir moi-même, encore moins voudrois-je dépendre du retard de vos ânes. » En disant cela il tourna le dos, & s'en alla. Narilha, piquée de l'aigreur de ce discours, crut sa vanité trop humiliée ; il lui paroissoit extraordinaire & peu convenable qu'on témoignât si peu d'égards à la fruitière des astres : « Tu vois, dit-elle, comme les esclaves des grands s'oublient : ah ! quand nous aurons fait fortune, je

ferai rentrer toutes ces créatures là dans le néant. »

D'autres pourvoyeurs se présentèrent aussi. « Quoi ! dirent-ils les uns après les autres, on ne trouve donc rien chez vous ? Quand on quitte un métier on fait avertir. — Non, répondit-elle, je n'ai rien ici, & des gens aussi malhonnêtes que vous n'y trouveront jamais rien : il semble que vous parliez à des personnes que vous nourrissez de vos charités. — Certes ! dirent-ils en s'en allant, vous ne prenez pas le chemin de la fortune. »

Comme les fruits enlevés de chez Narilha, avoient été s'arranger d'eux-mêmes dans la boutique du fils de Dalhuc, les pourvoyeurs trouvèrent de quoi se dédommager de l'inutilité de leurs recherches chez la fruitière. Cassanak, après avoir quitté son habit d'Arménien, étoit venu présider au début de son neveu dans le commerce ; en un mot, tout ce qui se trouva dans son magasin fut enlevé à tout prix ; la concurrence des acheteurs avoit décidé de la valeur de la marchandise.

On étoit étonné comment Dalhuc avoit pu monter si promptement une boutique

aussi bien assortie : « Je dois cette faveur, répondit-il, aux bontés de mon oncle. — Et voilà sans-doute, reprit un des pourvoyeurs, ce qui a rendu votre belle-mère folle ; on ne trouve plus chez elle que de l'arrogance : maintenez votre commerce sur un aussi bon pied, & nous n'aurons plus à faire qu'à vous. »

Tandis que Dalhuc faisoit aussi bien ses affaires, sa belle-mère renfermoit soigneusement ses sequins dans un coin ignoré de tout le monde, elle espéroit avec le temps amasser un trésor qui la rendroit indépendante de ses alentours. « Garde-toi bien, dit-elle à Badur, de parler à mon mari de la bonne affaire que nous avons faite, & de celles que l'avenir nous promet ; c'est un homme qui n'est plus en état de garder un secret, il est trop porté à la paresse & à l'ivrognerie, il se livreroit de nouveau à ses vices, & en gagnant beaucoup nous deviendrions plus pauvres que jamais. Il est curieux, d'ailleurs ; si nous lui parlons de l'homme qui doit revenir demain, il voudra rester à la maison pour l'attendre, & tout sera découvert : nous avons besoin qu'il cueille des fruits, si nous voulons en

382 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
mettre en vente, ainsi il faut l'engager à
partir de meilleure heure qu'à l'ordinaire.
Toi, tu feras bien d'aller dans les fauxbourgs
employer le sequin que je te donne, pour
te précautionner de deux charges de fruits
de plus ; car un heureux pressentiment
m'annonce pour demain une vente confi-
dérable ; d'ailleurs tu as besoin d'un bou-
quet. »

Badur se met en route pour obéir à sa
mère : Cassanak a été voir son ami le géo-
mancien pour lui rendre compte des opé-
rations de la journée, & tous deux se
concertent pour celles du lendemain.

Dès que le jour parut, Badur, muni
d'un énorme bouquet, courut chez le
barbier (qui devoit être son beau-père)
pour se faire arranger la barbe & les
sourcils à la manière des étoiles. Il tomba
entre les mains des apprentis, qui ayant
entendu la manière extraordinaire dont le
simple Badur vouloit être rasé, lui en de-
mandèrent le motif. « Que vous importe !
leur dit-il, faites ce que je vous dis, je
dois obéir à ma mère, elle veut que je
serve de miroir aux étoiles ! » Les jeunes
gens ne purent s'empêcher de rire ; leurs

cris attirèrent les passans, qui furent curieux de connoître le miroir des étoiles. Quand le fils de Narilha fut satisfait de l'arrangement qu'il avoit fait donner à sa barbe & à ses sourcils, il reprit son gros bouquet, & se disposoit à sortir : « Eh ! où portez-vous ce tas de fleurs ? dirent les jeunes gens ; ne l'aviez vous pas apporté pour la fille de notre maître ? Ne devez-vous pas le laisser ici ? — Non, je le porte à ma mère. — Votre mère change-t-elle de commerce ? — Est-elle à présent marchande de fleurs ? — C'est un présent que nous voulons faire. — Et à qui donc ? Nous ne sommes pas dans le temps de l'Harafat, il y auroit là de quoi couvrir les vaches qu'on y sacrifie. — Ce sont bien là des fleurs pour les vaches ! dit Badur impatienté ; ma mère s'entend mieux à placer ses présens. » En disant cela il s'échappe de la boutique.

Le barbier rentra chez lui peu d'instans après : on lui raconte la singulière apparition que Badur vient d'y faire : « Il court de mauvais bruits, dit il, sur le compte de sa mère. Pour moi je pense que ces gens là sont enforcélés ; ma fille n'est pas

384 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
pour lui, j'irai lui rendre sa parole, &
retirer la mienne. »

Badur se croyant aussi beau que l'astre dont il ambitionne la conquête, est de retour à la boutique de sa mère : il la retrouve débarrassée de son mari, glorieuse de la beauté de ses fruits, & admirant le bel ordre dans lequel elle les a arrangés ; il ne manquoit plus que l'acquéreur, & l'Arménien paroît.

« Expédions, Madame, lui dit-il, j'ai quelques affaires, combien me vendrez-vous en gros tout ce que je vois ? — Les beaux fruits sont rares, répondit Narilha, le choix de ceux-ci est parfait, il n'y a pas un seul rebut ; il y en a un quart de plus qu'hier, & conséquemment vous m'en donnerez quarante sequins. — La somme est forte, reprit Cassanak ; mais j'ai pris des engagements que je dois remplir ; demain sans - doute vous serez plus raisonnable, en attendant voilà vos quarante sequins. »

Dès que l'argent est compté, l'acheteur prend comme la veille un fruit de chaque qualité, le jette en l'air, il disparoit : les mains invisibles n'attendoient que ce signal
pour

pour s'emparer de tout ce qui étoit dans la boutique , elle est dégarnie dans un moment ; & les feuilles mêmes qui servoient à parer les fruits , se retrouvent dans la boutique de Dalhuc. Ce prodige opéré , l'Arménien dirigea ses soins auprès du sot Badur , qui , paré d'un habit neuf , dégagé des trois quarts de ses sourcils , n'ayant plus qu'un petit bouquet de barbe sur la pointe du menton , attendoit les regards de son nouveau protecteur.

« Voilà qui est bien , mon ami ! lui dit Cassanak ; vous êtes à merveille , vous êtes-vous muni d'un bouquet ? — Je n'y ai pas manqué , répondit Badur , en le lui montrant. — Voilà beaucoup trop de fleurs ! il faut faire un choix des plus belles , des plus fraîches , & des plus odorantes Ce que vous venez de détacher nous suffit ; liez-les ensemble , & donnez-les moi. » L'Arménien prend le bouquet , le jette en l'air , & il semble suivre la même route que les fruits.

« Ah ! poursuivit-il , si vous saviez la langue des étoiles , au moyen de mon tube & de mon cornet , je pourrois vous procurer un charmant entretien ; mais cette

386 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
langue est d'autant plus difficile à prononcer qu'elle n'a point de voyelles , & vous aurez un jour un bon maître qui vous l'enseignera plus facilement que moi : en attendant & pour continuer votre cour , il faut s'il vous plait envoyer à votre maîtresse un portrait plus exact & plus agréable que celui d'hier ; il étoit ombragé par une barbe épaisse , & des sourcils trop touffus , aujourd'hui la beauté de vos traits n'est plus offusquée ; faites apporter de nouveau le baquet plein d'eau. »

Badur n'hésita pas de remplir cet ordre. Aussitôt que le baquet fut au milieu du magasin , il se pencha le plus près de l'eau qu'il lui fut possible , pour y mieux imprimer les traits de son visage ; mais deux mains invisibles accrochant sa barbe attiroient sa tête au fond de l'eau ; tout son corps eût été entraîné , si ses mains appuyées fortement sur les bords du baquet n'eussent résisté à l'effort. La mère pousse un cri , Badur se relève , l'Arménien rioit de toutes ses forces : « Le charmant badinage ! s'écria-t-il , vous ne connoissez pas l'adresse de nos femmes ! on attiroit votre fils au fond du baquet pour lui dé-

rober un baiser ; ne semble-t-il pas , Madame , que son visage est couvert de perles ? Que ses lèvres semblent parfumées d'ambre ? Allons , mon enfant , dit-il à Badur , penchez-vous de nouveau vers un endroit d'où vous ne pouvez recevoir que des caresses ; présentez-lui un visage riant , des regards amoureux. Comme à présent on voudra conserver votre image , on se gardera bien de rien faire qui puisse en déranger l'expression.

« Oui , mon fils , ajouta Narilha , en lui passant la main sur le visage , ce seigneur a raison , on t'a fait des caresses dont tu ne t'es pas aperçu ; elles ont laissé sur tes lèvres le parfum de la rose & de la violette ; allons , mon ami , il faut se prêter à la plaisanterie des femmes célestes , & paroître complaisant pour leur plaire ; va te mirer dans l'eau , & ris de tout ton cœur pour montrer que tu es bien satisfait. »

L'imbécile pour obéir à sa mère , s'agenouille devant le baquet ; présente sa face au miroir dans lequel elle doit se peindre , en riant de manière qu'on eût cru entendre le cri d'une chèvre.

« Fort bien ! très-bien ! s'écria Cassanak ; continuez : vous voyez qu'on ne cherche plus à vous attirer dans l'eau. Riez encore beaucoup plus fort. Indépendamment des grâces toutes particulières que vous déployez , vous donnerez une idée très-avantageuse de la gaieté de votre humeur. »

Badur veut effacer par de nouveaux éclats tous les précédens ; le bruit s'en fait entendre dans la rue , il attire le pourvoyeur du calife , qui frappe vivement à la porte ; Narilha va ouvrir ; tandis que son fils se lève brusquement , le pourvoyeur entre. « Qu'est-ce donc , Madame , dit-il , n'êtes-vous plus fruitière ? faites-vous de votre maison une écurie ? voilà déjà l'abreuvoir dans le milieu..... J'ai su cependant qu'il étoit arrivé beaucoup de fruits chez vous , n'en pourrois-je avoir ? — Vous ne vous levez pas assez matin , répondit Narilha avec aigreur : qui paye mieux que vous , vous a devancé ; & ma maison ne peut avoir l'air d'une écurie que quand vous y êtes. — Voilà des propos fort insolens ! reprit le pourvoyeur , ignorez - vous que j'appartiens au calife ? — Ignorez-vous que ma boutique est sur le marché , que je

dois servir le public , & que le tort est à ceux qui arrivent trop tard ? — Adieu , Madame la fruitière ! on a raison de dire que vous êtes folle , je ne remettrai jamais les pieds chez vous. — Adieu , Monseigneur le pourvoyeur ! Si vous tenez parole , on aura raison de dire que vous êtes sage. — Je m'en vais , Madame la fruitière , on aura de vos nouvelles au palais. — Partez , Monsieur le pourvoyeur , j'aurai soin d'en donner des vôtres. »

Le pourvoyeur sortit furieux ; Narilha étoit en colère ; l'Arménien cherchoit à la calmer. « Oubliez cet insolent , Madame ; je vous promets que vous ne ferez plus dans le cas de faire des affaires avec lui ; mais achevons ce que nous avons commencé ; engagez votre fils à présenter de nouveau sa figure au baquet , il fera bien de faire moins de bruit pour ne pas attirer de nouveaux importuns. Badur se remet en posture ; dès que l'Arménien juge le portrait terminé , il l'envoie à l'étoile du matin par la même voiture dont il s'est servi pour le précédent ; ensuite s'étant servi de son tube & du cornet ; il parla ainsi à Narilha :

« Votre fils est très-heureux , Madame ; sa bonne fortune est à envier , mais s'il va là-haut il faut qu'il soit bien sage ; il ne doit pas abuser de ses avantages : demain peut-être je vous dirai des choses plus agréables ; & songez toujours à me pourvoir d'aussi bons fruits qu'aujourd'hui , & en abondance : » en disant cela , il sortit. « Tu entends , Badur ? dit Narilha à son fils ; il faut aller arrêter des fruits , car notre jardin , tout grand qu'il est , ne suffiroit pas ; apporte en même temps un bouquet pour ta maîtresse , à qui je veux l'envoyer demain de ma part. »

Cassanak étoit allé quitter chez son neveu sa robe & son bonnet ; il l'avoit trouvé livrant ses fruits au pourvoyeur du calife , à ceux des visirs & des principaux émirs ; n'étant pas nécessaire auprès de lui , il courut chez son ami le Géomancien. « Voici ce qui vous reste à faire , lui dit le savant ; le magasin de votre neveu est à présent bien achalandé , mais nous ne pouvons pas continuer d'acheter des fruits chez Narilha , qui les vend fort au-dessus de leur valeur : on met en vente un des plus beaux jardins

qui soit dans les environs de Bagdad ; il faut aller sur le champ, l'argent à la main , en conclure le marché. Il ne vous coûtera que cinq cent sequins , avec un vieux esclave noir , & quatre bêtes de charge qui serviront à exploiter ; vous y trouverez un bon jardinier , qu'il faudra conserver , & comme votre neveu ne sera plus aidé des mains invisibles qui arrangeoient ses fruits en les apportant, vous vous pourvoirez d'un esclave : tout cela doit être fait sur le moment. — Mais où prendrois - je ces sequins ? reprit Cassanak , puisque je ne suis pas en état de vous rendre ceux que vous m'avez déjà prêtés. — Vous ne me devez rien , reprit le Géomancien ; le trésor qui va vous fournir six cent sequins m'a déjà remboursé, c'est celui de la belle-mère. Elle a plus de douze cent pièces d'or , dont la moitié a été volée à Dalhuc , depuis qu'il a eu le malheur de l'épouser ; tout cela appartient à votre neveu , & nous enseignerons à son père les moyens de s'emparer du reste. Les sequins que vous avez donnés à cette femme par mes mains sont à la fois voleurs & volans ; dès qu'elle les a renfermés dans sa niche , ils en ref-

392 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
sortent avec autant de compagnons , pour
venir se placer dans mon coffre : si je le
voulois , il ne resteroit rien dans sa niche ,
mais je n'y veux prendre que ce que Dal-
huc auroit dû donner à son fils pour l'éta-
blir. Voilà de l'or , mon cher Cassanak ,
allez conclure vos marchés. Demain pour
la dernière fois vous retournerez chez la
fruitière ; il est nécessaire de conserver
auprès d'elle & de son fils le charme de
l'illusion ; jusqu'à ce que vous ayez conclu
le mariage de votre neveu avec la fille du
barbier , & tout cela peut se faire de-
main de la manière que je vais vous indi-
quer. »

Tandis que ces deux amis se concertoient,
le barbier faisoit de son côté une démarche
bien convenable à leurs vues. Il étoit venu
s'expliquer avec Narilha. « Quelle con-
duite tient dont Badur ? lui disoit-il ; il
se fait raser & peigner ridiculement : l'avez-
vous rendu fou , ou le faites-vous circon-
cire ? Il étale toujours un gros bouquet
de fleurs , sans en laisser une seule à ma
fille ; je le vois à vos pieds , vous feriez-
vous son idole ? car il est si bête que vous
le tournez comme vous voulez. Je ne veux

point d'un extravagant pour mon gendre ; si le mien , faute de bon sens , a besoin d'être gouverné , je ne prétends pas qu'une autre femme que la sienne s'en mêle. Le barbier débitant ces paroles avec la volubilité particulière aux gens de son état , s'aperçut que Narilha rougissoit & frémissoit de colère ; il jugea à propos de la pousser à bout. « M'entendez-vous , Madame ? dit-il en avançant deux pas. — Si je t'entends ! barbier de satan , circoncis insolent ; si tu veux des fots à gouverner , choisis-les sur ton modèle. Garde pour toi ta bâtarde de fille , mon fils n'est pas pour elle ; vous êtes des gens avec lesquels nous rougirions d'avoir des relations d'aucune espèce. — Vous me rendez ma parole , répondit le barbier , qui cherchoit à se contenir , je vous en suis obligé , je ne la compromettrai plus. Mais il y a bientôt deux ans que votre mari & votre fils fréquentent ma boutique sans y avoir laissé un sol ; il me faut au moins la bonne main pour mes apprentis. — Eh ! qui t'a refusé ton salaire & tes bonnes mains ? reprit la fruitière ; y a-t-il un seul ouvrier dans Bagdad qui puisse se plain-

394 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dre de nous ? Tiens , ajouta - t - elle , en
jetant dédaigneusement six sequins sur la
table ; voilà pour le maître barbier &
ses garçons , on ne sauroit les payer assez
bien pour s'en débarrasser ; fors d'ici tout
à l'heure. A la vue de l'or , le barbier
ouvroit de grands yeux. « Cette femme
est décidément folle , dit-il en lui-même ;
elle me jette son or à la tête , & si je
m'avise de la contrarier encore , il pour-
roit lui échapper des mains quelque chose
de plus meurtrier ; allons - nous - en : en
disant cela , il tourna brusquement le dos ,
& s'en fut.

Comme le barbier retournoit chez lui ,
il rencontra Cassanak qui venoit de prendre
possession du jardin , & de tout arranger
pour bien assurer le commerce de son neveu ;
la tête encore remplie de son aventure , il
arrête Cassanak : « Avez-vous , lui dit-il ,
quelques relations avec Dalhuc votre ancien
beau-frère ? — Aucune. Depuis qu'à l'insti-
gation de sa méchante femme , il a mis
dehors de chez lui mon cher neveu que
j'aime tendrement , & qui est digne de
l'être. — Savez-vous , ajouta le barbier ,
que la femme dont vous parlez extravague

tout-à-fait ? — Je la connois depuis long-temps , elle n'a jamais été sage ; mais il est vrai qu'elle éprouve une crise violente , qui a écarté de sa boutique toutes les pratiques qu'elle avoit eu l'adresse de s'attirer : j'en ai profité pour former un établissement à mon neveu , qui va devenir , je l'espère , plus florissant que celui de son père ; il tient à présent cette boutique qui est au coin de la place , où tous les chalands de Narilha viennent se rendre ; ils paroissent enchantés de mon neveu , qui est bien le plus brave garçon qui soit dans Bagdad. — Mais si votre neveu est obligé d'acheter des fruits pour les revendre , il ne fera pas trop bien ses affaires. — Mon neveu ne tirera rien que de chez lui. Il est propriétaire du plus beau jardin qui soit dans nos environs ; voici le contrat d'achat & sa quittance. Ce pauvre jeune homme est intéressant , il a trouvé des amis ; on s'est empressé de contribuer à ses petits succès ; il ne lui manqueroit plus que de trouver une femme qui pût le seconder , car seul comme il est , son commerce augmentant chaque jour de détails , il auroit besoin de quelqu'un qui pût vaquer à

396 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ses affaires.— J'ai remarqué dans un temps,
dit le barbier, qu'il avoit de l'inclination
pour ma fille, à qui il ne déplaîsoit pas
non plus, & moi je l'aimois sincèrement:
Dalhuc eût été content de former cette
union, mais sa femme ne vouloit pas se
désaisir d'un sequin. Vous êtes père, &
savez comme moi que notre premier soin
est de pourvoir nos enfans; je n'ai plus
d'engagemens, votre neveu est établi, &
s'il veut la main de ma fille, je la lui
donne. — Je l'accepte pour lui, répondit
Cassanak, tendant la main au barbier. De-
main avant midi j'irai trouver Dalhuc, je
lui ferai part de nos conventions, & j'ai
telle nouvelle à lui apprendre qui lui fera
acquiescer à tous nos désirs; je le ramène-
rai ensuite à la ville avec moi, nous pren-
drons le cadi en passant, le mariage se
fera sur le champ, & la noce le soir. Na-
rilha n'apprendra la chose que quand elle
sera terminée, & qu'elle ne pourra plus s'y
opposer.

Le barbier rentra chez lui, rempli d'une
joie qu'il pouvoit à peine contenir; le
mobile puissant de l'or l'avoit seul déter-
miné au mariage du sot Badur avec sa fille;

mais le nouvel époux proposé lui paroît réunir des convenances préférables ; il en prévient sa fille , qui n'a pas de peine à se décider en faveur de son premier amant.

Tandis que ce mariage s'arrangeoit , les chimères les plus étranges rouloient dans la tête de Narilha & de son fils. L'un & l'autre étoient enchantés d'avoir rompu tout traité avec le barbier : « Des gens du peuple , de la canaille ! disoit la mère. — Oh ! je ne suis plus de ces gens-là , moi , disoit Badur , & je m'attends bien qu'on ne me rira plus au nez , comme on faisoit ci-devant. » Puis chacun d'eux rêvoit à part soi , suivant sa capacité.

« Ah ! se disoit Narilha , quand je ne ferois que vendre tous les jours mon fruit & celui des autres à aussi bon prix , j'aurai bientôt rempli ma petite niche ! Je serois obligée de faire un coffre fort... Mais où le cacherois-je ? Nous ne resterons pas toujours dans cette maison-ci , & ailleurs nous aurons plus d'espace.... Quand on s'appercvra dans Bagdad que mes fruits disparoissent sans que personne de la ville en ait acheté , il faudra bien qu'on y soupçonne du mystère ; j'aurai beau garder le

silence sur ma bonne fortune , on saura malgré moi que je suis la fruitière générale du firmament.... C'est un état magnifique ! Je me logerai dans un beau palais , & au lieu d'étaler ma marchandise sous une tente & devant ma porte , je ferai ranger les fruits en pyramides entre les colonnes du péristyle de mon palais ; je vois déjà tous ces beaux fruits s'élever jusqu'aux voûtes.... Oh ! le beau coup-d'œil ! Les superbes pyramides ! On n'en feroit pas de plus magnifiques avec des saphirs , des émeraudes , des topazes & & des rubis !.... Certainement le calife voudra se procurer la jouissance de ce ravissant spectacle ; il y conduira ses favorites , & elles seront trop heureuses de recevoir de ma main les fruits qui sont destinés pour les astres.... On ne parlera partout que de la fruitière du ciel ; toutes celles de Damas seront jalouses : on saura ensuite que mon fils est marié avec l'étoile du matin.... & comme les étoiles influent sur le sort de chacun , j'aurai la cour de tous les grands du royaume ; il y aura peut-être des rois dans la foule ; car quelques puissans qu'ils soient , ils sont rare-

ment contens de leur sort.... Je ferai mes conditions avec eux ; & comme il feroit humiliant pour moi de rester femme d'un potier de terre , je lui ferai donner une place honorable... Il ne fait rien ; mais avec un peu de faste , il représentera tout comme un autre.... Ah ! dans peu il faut que je devienne la femme d'un émir... Je rencontrerai en allant au palais ce pourvoyeur qui s'est oublié avec moi ; je soulèverai la gase de ma litière , & d'un regard je le châtierai de son insolence. Il connoîtra la distance qu'il y a entre le pourvoyeur d'un calife , & la fruitière générale du firmament ; car quand même je ferai la femme d'un émir , je veux conserver toujours la pratique du ciel ; l'argent qui en tombe est si bon à prendre... Quant à mon fils , sa femme le fera sûrement prince ; peut-être le fera-t-elle régner quelque part ! Il n'a pas beaucoup d'esprit , mais ses ministres en auront pour lui : ainsi rêvoit Narilha. Demain , disoit Badur de son côté , je me ferai raser de nouveau , car je me trouve infiniment mieux :.... Me voilà amoureux d'une étoile ! C'est sûrement

400 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
quelque chose de bien extraordinaire que
l'amour , car j'en ai & je ne le sens pas ;
il faudra pourtant bien que cela vienne....
Mais comment ferai-je pour m'approcher
de l'objet de ma tendresse ? ... Descendra-
t-elle , ou faudra-t-il que je monte ? J'ai vu
des melons partir en l'air ; si c'eut été des
citrouilles , il n'en auroit été ni plus ni
moins ! ... Je disparaîtrai en citrouille.
Ma mère m'avoit appris qu'il faudroit que
je disse des douceurs à la fille du barbier si
je venois à l'épouser ; que pourrois-je dire
à mon étoile ? ... Vous êtes bien ronde ,
bien blanche , bien brillante ! ... Je crois
que cela ne fera pas mal En tout cas
je puis consulter ce seigneur Arménien , il
m'a parlé d'une langue qui n'a point de
voyelles ; je le prierai de m'apprendre les
mots que je dois dire , & de diriger ma
conduite , car il connoit beaucoup mieux
que moi les coutumes des étoiles. » Tan-
dis que Badur se livroit à ces idées extra-
vagantes , la nuit est venue , & le firma-
ment s'est parsemé d'étoiles toutes plus
brillantes les unes que les autres ... « Où
est donc la mienne , disoit l'amant ridi-
cule ? plus je cherche , & moins je fais

distinguer Mais puisqu'on dit qu'elles aiment la bonne humeur, je m'en vais leur rire à toutes ; la mienne saura bien que si je ris c'est pour lui plaire ; » & il jette aussitôt des rires forcés , auxquels répondent en chorus les bêtes de somme que Dalhuc ramenoit à l'écurie : « Fort bien ! Badur , lui dit son beau-père , tu viens d'égayer mes pauvres animaux harassés de fatigue , cela leur fera du bien. »

Mais le lendemain devoit amener toutes les aventures à leur dénouement. La fruitière, mieux pourvue qu'à l'ordinaire, attend impatiemment le pourvoyeur céleste ; il arrive , elle lui vend ses fruits plus chèrement que les jours précédens , & en est payée plus noblement : elle semble triompher d'avance des richesses qu'elle se promet , elle cherche déjà à copier les grands airs ; l'Arménien s'en apperçoit , il paroïssoit s'en amuser beaucoup , mais fort occupé en même temps à faire partir la marchandise. Le sot Badur essayoit de jeter des grenades en l'air , & voyant qu'elles ne retomboient point , il commençoit à se croire en commerce avec le ciel , & continuoit le manège jusqu'à se mettre en sueur : « Courage !

402 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
courage mon ami ! lui disoit l'Arménien ;
vos services à ce que je vois sont de plus
en plus agréables. — Vous le croyez ? —
Si je le crois ! vous êtes sans vous en dou-
ter le plus heureux des hommes , & sous
peu vous en aurez la preuve. — Je voudrois
bien savoir , dit Badur , comment peut être
fait ce bonheur-là ; car il me semble que
je pourrois porter ma maîtresse sur le creux
de ma main ! — La distance vous trompe ,
reprit l'Arménien , elle a tout autant de
volume que vous. — Mais en supposant cela ,
elle doit être tout visage comme la lune. —
Non , non : elle a des bras , des mains , des
jambes & des pieds tout comme vous ; c'est
comme si vous voyiez de nuit une jeune &
jolie personne , qui a un gros vers - luisant
sur le haut de son bouquet. — Ah ! j'en-
tends ; ma femme n'aura qu'à tirer son
bonnet , & elle sera femme comme une
autre : moi , je mettrai un vers luisant sur
le mien , & je serai à mon tour une étoile. —
Vous venez de deviner le ciel , comme si
vous y aviez été élevé. — Il me vient une
idée , ajouta Badur , quand je serai en l'air ,
comment ferai-je pour y marcher ? — Bien
plus aisément que sur terre , répliqua l'Ar-

ménien, les routes y sont bien autrement frayées : puis, se retournant vers Narilha : Hé bien ! Madame, vous voyez les progrès de votre fils : en un moment, il en a plus appris que les plus fameux astrologues, qui perdent la vue à examiner les astres. »

Quoique Narilha ne manquât pas d'esprit, elle étoit fort ignorante, & cherchoit encore plus à s'aveugler sur le compte de son fils ; distraite sur la conversation de l'Arménien, elle se laissa persuader que Badur n'avoit tenu que des discours raisonnables, & se flattoit de voir le développement de son esprit faire de rapides progrès : à son tour elle voulut montrer quelque curiosité sur les habitans du ciel : « Sont-elles bien parées, seigneur ? » demanda-t-elle à Cassanak. » — Leurs vêtemens, répondit-il, ressemblent aux vapeurs les plus agréables : on les croiroit saupoudrés de poussière de Thamarenas, ce qui joint à l'odeur délicieuse & naturelle de leur corps, fait que je ne pourrois mieux comparer la sensation qu'on éprouve en les approchant, qu'à celle d'un bouquet de roses, de jonquilles, & de fleurs

404 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
d'orange. — Oh ! me voilà bien , dit Badur ,
j'aime les fleurs à la folie , j'aurai tou-
jours le nez sur le bouquet... Eh ! quand
pourrai-je donc respirer ce délicieux par-
fum ? — Ce soir si vous le voulez , reprit
l'Arménien , allez coucher hors de Bag-
dad , dans le jardin de votre père : vers les
onze heures votre maîtresse doit prendre
un bain dans le beau canal que la rivière
forme le long de votre terrain , déshabillez-
vous , suivez votre charmante étoile à la
nage , caressez (mais fort légèrement &
avec discrétion) l'eau dans laquelle vous
la verrez , car si vous y alliez grossière-
ment , vous pourriez faire tomber le vers
luisant , & la femme échapperoit : suivez-
la jusqu'au bout du canal , & mettez pied
à terre dès que vous l'aurez atteinte , elle
s'élancera sur le sable plus lestement que
vous. Quant au reste , mon cher Badur ,
je n'ai plus d'instruction à vous donner ;
il vous suffit de savoir que pour vous ma-
rier sur le champ avec elle , vous n'avez
besoin ni de cadi ni de témoins , les filles
du ciel sont sans cérémonie. — Autant d'ar-
gent d'épargné ! dit Badur , c'est assez de
celui que je dois dépenser demain pour

me faire faire la barbe : mais qui me fera reconnoître mon étoile au milieu de toutes les autres ? — Votre jardinier. Dites-lui de vous montrer l'étoile du matin dans l'Euphrate , & il vous la fera voir sur le champ ; car ce n'est pas dans le ciel qu'il faut la chercher. » Après cela Cassanak prit congé de la mère & du fils , en leur donnant parole pour le lendemain.

Quand il fut sorti, Narilha réfléchissant à ce qu'elle vient d'entendre , en parut fort étonnée ; mais l'or qu'elle a dans sa main la rassure , elle va le resserrer dans sa niche ; à mesure qu'elle la remplit sa tête se vide , & sa raison s'évapore : elle consent que son fils aille en bonne fortune dans l'Euphrate.

Pendant qu'ils s'occupent ainsi des moyens ridicules d'avancer leur fortune , Cassanak a été trouver son beau-frère Dalhuc , dans le jardin où il travailloit à ramasser des fruits ; il le vit prévenu contre son fils Il-Dalhuc : mais lorsqu'il fut informé du bon établissement qu'il avoit su se former par sa bonne conduite , quand il vit le contrat du jardin acquis & quit-tancé , il fut obligé de convenir que

406 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
Narilha lui en avoit imposé sur son compte.
Il apprit en même temps que le barbier,
son ancien ami, avoit rompu ses anciens
engagemens avec sa femme, qu'il vouloit
donner sa fille à Il-Dalhuc, & qu'on n'at-
tendoit plus que lui pour passer le contrat ;
il fut enchanté de cette nouvelle, & lais-
sant à son jardinier le soin de recueillir
les fruits, il partit aussitôt avec Cassanak
pour se rendre chez le cadi.

Chemin faisant, il apprit bien d'autres
choses : il fut que sa femme avoit un
trésor qu'elle lui cachoit, qu'il étoit le
produit de tout ce qu'elle lui a volé &
qu'elle lui dérobe encore tous les jours,
qu'elle avoit vendu à un Arménien, pour
plus de cent cinquante sequins de fruits
en trois jours, & qu'elle s'étoit brouillée
avec tous les pourvoyeurs de Bagdad, qui
heureusement avoient trouvé dans la bou-
tique d'Il-Dalhuc tout ce qui leur étoit
nécessaire ; que celui-ci avoit attiré chez
lui toutes ses pratiques, & qu'ainsi il n'y
avoit rien de perdu pour la famille. « Con-
sidérez, mon cher Dalhuc, ajouta son beau-
frère, combien cette femme abusoit de
votre confiance ! Elle vous cachoit tout,

& vous accabloit de travail pour amasser un trésor dont elle seule vouloit jouir; je connois l'endroit où il est caché, nous pouvons aisément nous en emparer; après cela, il faudra vous séparer de cette femme coupable, répudiez-la devant le cadi. Vous trouverez dans sa niche quatre fois plus d'argent qu'il ne vous en faudra pour lui rendre la dot que vous lui avez reconnue; & comme elle a feint d'arriver nue chez vous, vous la renverrez de même.

Ces éclaircissemens rendirent d'abord Dalhuc furieux contre Narilha; mais il n'en falloit pas moins pour deffiller ses yeux. Ils arrivèrent chez le cadi; de-là dans la maison du barbier, où le mariage fut célébré avec tous les mouvemens d'une joie pure & d'un plaisir inaltérable.

Cependant l'inquiétude régnoit en même temps dans la maison de Narilha. La nuit étoit venue; Badur étoit parti pour son rendez-vous; Dalhuc n'arrivoit point avec ses fruits; que pouvoit-il être arrivé? Si les fruits manquent pour le lendemain, comment pourvoir aux besoins célestes? Enfin, au moment que les portes de la

408 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ville alloient se fermer, le jardinier de Dalhuc arrive avec une demi charge de fruits, & rapporte que son maître étoit parti dès les dix heures du matin avec un homme qui l'étoit venu chercher. Que doit faire Narilha, qui n'a pas même son fils auprès d'elle, pour envoyer chercher dans Bagdad au-moins des fruits restés de la veille? elle se voit exposée, suivant elle, à manquer sa fortune. Ah! quel orage va gronder sur le pauvre Dalhuc! « Oui, disoit-elle, quelle que soit l'heure à laquelle il reviendra, il faudra qu'il sorte sur le champ pour m'aller chercher des fruits; s'il n'y en a point dans Bagdad, dont les portes sont fermées, je le ferai plutôt sauter par dessus les murs, que de manquer d'un seul jour la provision des astres. » Déjà la moitié de la nuit avoit fourni sa course, quand, au milieu des agitations de cette femme extravagante, Dalhuc frappe à sa porte, non en homme qui appréhende des reproches sur son retard, mais pour la première fois de sa vie, en maître de la maison. « Il est ivre, sans doute! dit Narilha; mais il va payer cher sa débauche! En même temps elle

ouvrit

ouvrit la porte en vomissant un torrent d'injures. « Malheureux ivrogne ! lui dit-elle ; tu veux donc nous réduire à la misère ? Qu'as-tu fait ? D'où viens-tu ? C'est ainsi que tu abandonnes ta femme & ton enfant pour te livrer à tes vices ? Je porterai ma plainte au cadi ; il me fera raison de toi , infâme débauché ! Penses-tu donc que je te laisserai le loisir de cuver ton vin , avant que la boutique soit fournie de fruits pour demain ? Je ne fais qui me tient de te casser bras & jambes. Dalhuc étoit en pointe de vin , mais il avoit sa leçon si bien faite par Cassanak & le barbier , qu'armé d'un gros bâton , & déterminé de repousser la violence par la force , il eut cependant la présence d'esprit de n'en commettre aucune. « Femme emportée ! dit-il , asseyez-vous , & reprenez vos sens. Nous nous devons mutuellement un compte exact de notre conduite. Voici le mien.

« Hier j'étois dans mon jardin , quand mon beau-frère Cassanak m'y est venu trouver , pour me dire que mon ami le barbier donnoit sa fille en mariage à Il-Dalhuc mon fils ; & qu'il falloit que je

410 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
vinffe sur le champ pour le contrat & la
noce : tout cela est fait , & j'en fors. —
Et tu as le front de me dire , reprit Narilha ,
que tu as quitté mes affaires pour marier
ton imbécille de fils avec la fille d'un im-
pertinent qui est venu hier nous insulter
ici mon fils & moi ? — Doucement. Le
barbier est mon ami , & n'est pas plus
impertinent qu'un autre ; & s'il existe ici
un imbécille , le fils que vous avez , est le
seul que je doive soupçonner de l'être. La
fermeté & le sang-froid de Dalhuc éton-
noient Narilha au point que , tentée de se
venger de l'insulte qu'elle croyoit recevoir ,
elle désiroit le faire par les moyens les
plus violens ; mais les armes & la réso-
lution lui manquoient ; sa rage impuis-
sante se change bientôt en désespoir , elle
se roule à terre en tordant ses bras , elle
pousse des cris affreux ; & finit par fondre
en larmes & tomber en défaillance.

Dalhuc a été préparé à cette scène ; tout
lui est indifférent , pourvu que les sequins ne
puissent lui échapper , & qu'ils le mettent
en état de se débarrasser bien vite d'une
femme dont il a reconnu la fausseté : il ne
se couche point , & attend paisiblement la

fin de la crise. Les heures se passent, le jour arrive : Narilha, un peu revenue de son évanouissement, épioit le moment de compassion & de foiblesse de son mari pour en abuser ; elle l'attend en vain, Dalhuc conservoit sa tranquillité, assis vis-à-vis d'elle, le menton appuyé sur son bâton. « Cet homme-là, se disoit-elle en elle-même, est changé tout-à-coup. C'est Cassanak, c'est ce maudit barbier qui l'ont rendu inflexible ! Comment ferai-je pour me venger ? Comment ramener mon mari ? Mais plutôt, comment pourrai-je recevoir ici le pourvoyeur des astres, à qui je dois parler en particulier ? C'est lui seul qui pourroit m'obliger ; il a de si puissans amis, qu'il me procurera bien les moyens de me délivrer des gens qui m'en veulent ! Feignons de la douceur, & cherchons à éloigner d'ici mon mari. Prenant en même temps un son de voix mielleux : « vous devez être fatigué, mon bon ami, lui dit-elle, & j'ai peur que vous ne tombiez malade ; allez vous coucher. Quant à moi je vais mettre en ordre de mon mieux le peu de fruits que nous avons. — Et pour qui donc ? dit Dalhuc : je fais qu'il ne vient plus un seul acheteur de

412 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
Bagdad, vous avez dégouté toutes les pratiques. — Il n'y a pas grand dommage, répondit-elle ; j'ai trouvé à les vendre à des étrangers dont je suis bien payée : en même temps elle lui montra cinq à six sequins & quelque monnoie ; voilà de l'argent, ajouta-t-elle, la maison n'a manqué de rien, & mes fruits ont été vendus. »

Dalhuc ne fut pas peu surpris de voir sa femme montrer cet argent, c'étoit la première fois qu'elle s'en fut avisée : tout ce qu'elle recevoit étoit toujours supposé avoir été dépensé d'avance ; mais il avoit été prévenu, & il appercevoit en même temps le piège & la mauvaise foi. Il ne prit point les sequins, & resta tranquillement à sa place, observant Narilha, qui, en s'efforçant de pleurer, arrangeoit de son mieux les fruits que le jardinier lui avoit apportés. « Vous ne vous couchez pas, mon ami, lui disoit-elle, vous vous ferez mal ? — Non, repliqua-t-il, je n'ai pas besoin de repos. — Mais dans ce cas, reprit-elle, au lieu de rester ici, vous feriez mieux d'aller chercher dans quelque jardin de quoi nous assortir ; j'attends une pratique qu'il est de notre intérêt de fournir de ce qu'il y a de mieux ; elle

m'a demandé le secret , & si vous faites ce que je vous dis , à votre retour vous saurez qui elle est. — J'aime mieux l'apprendre d'elle-même , & vous laisser votre secret. — L'abominable homme ! disoit entre ses dents Narilha ; il gâtera toute notre affaire ; pourquoi n'avois-je laissé que six sequins dans ma poche ? en lui en montrant trente ou quarante , il auroit été moins dur. Puisque vous ne voulez pas sortir, continua-t-elle , je vais prendre moi-même un panier pour aller chercher des fruits. — Non ; je ne veux pas que vous sortiez : il faudra que vous m'aidiez à recevoir la compagnie qui doit venir tout à l'heure. — C'est l'Arménien qu'il attend, continuoit-elle de se dire à elle-même ; & je n'aurai pas le temps de le prévenir en secret sur tout ce qui est arrivé.... Mais j'ai dans l'idée que ces mains invisibles qui le servent si bien, pourront s'il le veut nous débarrasser d'un importun qui veut faire échouer notre fortune..... Je suis d'une impatience.... Il ne tient à rien que je ne lui saute aux yeux... Que je... La fureur de Narilha long-temps contrariée alloit devenir dangereuse ; mais le soleil ayant déjà fait des progrès sur l'horison, l'heure des affaires

414 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
arrivoit , quand , tout-à-coup , on frappe à
coups redoublés à la porte de la maison.
« Ciel ! dit-elle , voilà l'Arménien qui arrive !
elle se précipite aussitôt pour aller au devant
de lui ; mais Dalhuc a pris les devants , &
ouvre lui-même.

C'étoit un homme en robe qui frappoit ;
mais cette robe étoit le faragi du cadi qui
avoit passé le contrat de mariage du neveu
de Cassanak avec la fille du barbier : il n'étoit
pas seul ; l'oncle Cassanak l'accompagnoit , &
avec eux des gens de justice. « Qu'est-ce ,
Dlahuc ? dit le cadi en entrant ; vous voulez
répudier votre femme ? je viens en savoir
les motifs & mettre l'acte en règle , si je les
juge raisonnables.

« Monseigneur ! répond Dalhuc , j'ai
épousé cette femme pour prendre soin de
ma maison , & m'aider dans mon com-
merce. En arrivant chez moi , elle y a
répandu le désordre en suscitant des tra-
casseries à mon fils ; elle l'a forcé d'aller
absolument nud , chercher ailleurs un refuge.
J'avois monté un commerce de fruits qui
promettoit des heureux succès ; non con-
tente de s'en réserver les profits , elle a par
des traits marqués de folie , éloigné de chez

moi tous ceux à qui j'en fournissois , pour leur préférer un homme tombé des nues..... Vraiment oui , tombé des nues ! il est bien fait pour y remonter , & vous traiter comme un méchant homme & un insolent ; & puisqu'on me force de tout dire , je le prierai de se charger de ma vengeance ; il ne me refusera pas , & fera connoître à tout le monde qui il est , & qui je suis. — Vous l'entendez , Monseigneur ? dit Dalhuc. — Oui , répondit le cadi , sa tête est absolument dérangée : c'est sous ce point de vue que j'envisagerai ce qu'elle vient de dire , pour la soustraire à la rigueur des lois : & il verbalisoit. — Eh ! c'est ainsi qu'on traite , sur la demande d'un imbécille , la fruitière générale des astres ! s'écria Narilha les yeux enflammés de colère : ah ! vienne le pourvoyeur céleste , ou seulement mon fils ! avec la protection de la puissante étoile du matin qu'il a épousée cette nuit , & je ferai r'entrer dans le néant tous ceux qui ont osé me manquer de respect aujourd'hui. — Vous l'entendez , Monseigneur , répétoit Dalhuc. — Hélas ! oui , je l'entends , répondit le cadi ; faites ce que vous aviez résolu de faire , vous n'y êtes que trop autorisé : & il verbalisoit.

Narilha ! femme protégée par le pourvoyeur des astres ! dit Dalhuc, *belle-mère de l'étoile du matin !* vas. *Je te répudie une fois, deux fois, trois fois.* Pendant ce temps-là, on dressoit l'acte : Dalhuc le signe, & le remet à la répudiée après en avoir fait dresser un double ; la précaution avoit été sage, car elle mit le papier en mille pièces. « A présent, dit-elle, où est ma dot ? il me la faut. Ce sont deux cent sequins qu'il faut trouver, ou je demande qu'on m'adjuge le jardin arrosé de mes sueurs. — A présent, dit Dalhuc, rendez-moi compte des ventes que vous avez faites de mes fruits depuis trois jours à l'étranger ? — Le voilà, le compte, dit-elle, en lui jetant au nez six sequins & quelque monnoie. Cassanak prit alors la parole. « Vous ne donnez pas le demi quart de ce que vous avez reçu ; c'est moi qui ai fourni l'argent, il se monte à cent quarante sequins ; l'Arménien de Bagdad à qui je les ai prêtés, m'a donné en nantissement sa robe & son bonnet que voici. A cette déclaration, Narilha fut interdite ; mais cette confusion fut à son comble à l'approche de Badur ; il arrive défiguré par une fluxion qui lui double la

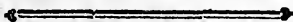
moitié de son visage, la gorge enflée, avec une extinction de voix qui lui permet à peine de se faire entendre ; il maudissoit les étoiles de tout son cœur. « Ah ! si jamais j'en suis amoureux , dit-il, je veux qu'on me donne trois fois autant de coups de verges qu'on m'en a appliqué cette nuit. — Que vous est-il donc arrivé ? mon ami , lui demanda le cadi ; si l'on vous a battu , je suis fait pour vous rendre justice. — Monseigneur ! dit Badur , faites donc donner la bastonade aux étoiles. Il y en a une qui devoit être ma femme ; je lui ai envoyé un bouquet & mon portrait dans un baquet d'eau , elle m'a fait venir dans l'Euphrate où il faisoit excessivement froid ; j'ai perdu pied plus de vingt fois en marchant après elle , j'ai été obligé de nager pendant une demi-lieue ; & quand je crois qu'elle va arriver à terre avec moi , à peine ai-je mis le pied sur le sable , qu'on me fangle des coups de verge par derrière ; je me retourne & ne vois personne : on m'en applique d'autres , je me retourne encore , mais inutilement. Ceux qui me frappaient étoient toujours vis-à-vis de mon dos ; je fuyois , & eux m'ont suivi en frappant sans-

418 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ;
cesse jusqu'à la porte du jardin : ah ! j'aime
bien l'or qui nous vient de-là , mais s'accom-
modera qui pourra des bonnes grâces ; j'ai
eu la fièvre toute la nuit.

A ce récit , l'orgueil de Narilha est humilié ; elle s'apperçoit qu'elle a été jouée , & se voit complètement démasquée : le cadi a fait compter soixante & dix sequins sur la table , & elle voit qu'elle ne retirera que cela pour sa dot : « Au moins , dit-elle , on me permettra d'emporter mes effets ? — Oui , lui répond le cadi , un de mes officiers va vous suivre avec Dalhuc & Cassanak. »
Quand Narilha s'aperçut qu'il lui étoit impossible d'enlever son trésor , elle imagina d'en priver Dalhuc ; elle ramasse ses effets , sans paroître jeter les yeux sur l'endroit où son or étoit caché. « Monseigneur , dit-elle après cela au cadi , quand j'étois la femme de Dalhuc , je devois lui obéir ; mais à présent que je suis répudiée , je r'entre dans mes droits. Il m'avoit défendu de dire qu'il avoit trouvé un trésor dans un vieux pot de fer , qui existe encore dans l'endroit où il avoit été enterré : ce dépôt appartient au commandeur des fidelles , & ma religion ne me permet pas de dissimuler le vol qu'on

vouloit lui faire ; ayez la bonté de me suivre , & vous pourrez le faire enlever. — Cet trésor est connu du calife , répond le cadi , & il juge à propos que Dalhuc s'en empare comme d'un bien qui lui avoit été volé. » A cette réponse , Narilha fut hors d'elle-même ; cet état pouvoit devenir dangereux , & comme elle se disposoit à sortir : « Où allez-vous ? lui dit le cadi ; vous avez besoin de remèdes , on va vous conduire avec votre fils dans un endroit où l'on vous administrera tous ceux qui vous sont nécessaires. » Et sur le champ la suite du cadi l'entraîna hors de la maison avec son fils : Dalhuc resta seul chez lui avec Cassanak , auquel il témoigna de nouveau sa reconnoissance.

« Voilà , dit Cabil-Hafen , en terminant ici son conte , tout ce que j'ai appris de l'histoire de cette famille. »



PENDANT ce récit , la-belle Vafumé n'avoit cessé de sourire , la bonne Nané avoit laissé échapper de temps à autre quelques éclats , le Shebandad & le père de Vafumé avoient parus contens , & les rivaux du conteur avoient témoigné de l'inquiétude ;

420 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
tous attendoient en silence l'approbation de
Vasumé , lorsque le Schebandad lui adressa
ainsi la parole : « Ma chère fille ! lui dit-il ,
il me paroît que ce conte vous a amusé. —
Oui , mon père ; il m'a semblé qu'il ne
déplaîsoit à personne , & surtout qu'il avoit
fait rire ma nourrice. — On auroit ri à
moins , répondit Nané ; j'ai écouté avec
attention , j'ai retenu bien des choses , &
j'espère bien que ce conte-là grossira mon
petit recueil ; mais je doute qu'il sorte jamais
de ma mémoire aussi agréablement qu'il y
est entré. — Non , ma bonne Nané , reprit
Vasumé , je suis persuadée au contraire que
vous le rendrez très-bien ; mais on nous en
prépare un autre , qui peut-être va vous le
faire oublier. — Il réuniroit donc bien des
charmes , dit Nané ; écoutons , car je meurs
d'impatience de l'entendre commencer. »
La nourrice se tût , & le second des cou-
sins profita de l'attention qu'on lui accor-
doit , pour entamer son récit.



Les promesses & la mort du capitaine Tranchemont (1), & de ses braves. Conte de Dobil-Hafen.

LE capitaine Tranchemont, après avoir battu bien des pays & bien du monde, se trouvoit en Egypte sur les confins de la partie montueuse de ce royaume : son excessive voracité avoit peine à se satisfaire, & la terreur qu'il inspiroit à tout le monde, écartoit de lui les ressources nécessaires à ses besoins.

Un jour qu'il traversoit un désert, le hasard le conduisit dans la grotte d'un derviche : « Saint homme ! lui dit-il, vous voyez devant vous un guerrier qui meurt de faim, n'auriez-vous pas quelques centaines de noix à casser ? — Les rats ont de bonnes dents, répondit le derviche sans se lever, & continuant de méditer sur son livre ; ils ont mangé toutes les noix que je tenois de la charité des fidèles, & ne m'ont laissé que les coquilles : la seule provision qui me reste est ce biscuit du Nil que vous voyez devant ma porte : » il montrait en même temps une pierre de six pieds de long sur trois de hauteur.

(1) *Tranchemont*. En arabe Raggade.

« Vous mangez de cela ? reprit Tranchemont , parbleu vous n'êtes pas dégoûté ! Je connois cette pâtisserie , les pyramides d'Egypte en sont faites , & je puis être de votre écot : c'est un morceau de dure digestion pour d'autres estomacs que les nôtres ; permettez que j'en coupe une tranche. » Il tire en même temps son sabre , & d'un seul coup il enlève une tranche de l'épaisseur de trois feuilles de palmier réunies ; il la casse en petits morceaux , la broye entre ses dents , & l'avale. « Quel sabre ! Quel bras ! Quelles dents ! disoit le solitaire en lui-même ; mes meubles sont bien solides , mais cet homme-ci pourroit me déménager en quatre repas ; il faut s'en faire un ami ! Seigneur ! lui dit-il , j'admire en même temps la force de votre bras & son adresse , & je vous trouve un talent fort extraordinaire ; je désire de faire votre connoissance , & j'espère que vous ne me jugerez pas indigne de cet honneur : on se défie ordinairement des aventuriers , mais pour un homme comme vous , je ne dois avoir ni secrets ni détours ; pénétrez avec moi dans l'intérieur de ma grotte , j'y tiens en réserve quelques fromages de chèvres & des galettes , que je

me ferai un vrai plaisir de partager avec vous ; venez , nous les mangerons à notre aise , & parlerons librement.

« Volontiers , répondit Tranchemont , j'aime les gens de votre état. J'en ai connu plus d'un qui n'avoient pas passé toute leur vie à grommeler sur des livres , & je ferai volontiers avec vous la pénitence de mes fautes passées la coupe à la main. — Je n'ai ni coupes ni gobelets, je ne me sers que de cruches , dit le derviche. — Et moi je me passe plutôt de cruches que de vin. — Du vin ! s'écria le solitaire , du vin à un derviche ! Vous allez faire hérissier le poil de ma barbe ! Songez que je me suis retiré ici pour mener une vie pénitente : je ne bois que de l'eau pure mêlée avec un peu de miel , & j'en compose un breuvage assez bon. »

Le capitaine secouoit la tête ; mais il falloit s'accommoder à la circonstance. Il aide son hôte à placer sur la table , faite d'une large pierre , les fromages & les galettes en pile : il y avoit une provision pour huit personnes ; cependant il n'y a rien de trop pour les deux convives ; ils sont assis sur des sofas de même étoffe que la

424 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
table , ayant chacun à côté d'eux une
énorme cruche pleine d'hydromel , & le
repas commence.

Après que le derviche eut mangé un premier fromage , sans même en lever la croute : « Frère ! dit - il , buvons : » il soulève sa cruche , & l'avale d'un trait : « A vous , dit-il à Tranchemont , qui le regardoit avec étonnement. — Il faut sans-doute , répondit celui-ci avant de boire , que vous soyez creux jusqu'aux orteils , pour avoir pu vider cette cruche sans vous donner le temps de respirer ; si vous aviez comme moi l'estomac pavé de pierres , il sortiroit de votre corps une rivière en règle. — Hélas , mon frère ! dit le derviche , vous me voyez bien corrigé , c'est pour avoir trop bu que je suis réduit à cette vie pénitente ; maintenant je me défaltère , mais je ne fais plus d'excès. Vous m'avez étonné en taillant & croquant mon biscuit , je veux vous surprendre à mon tour par le récit de mon histoire.

« Je m'appelle Prétaboire (1) ; si l'eau ne m'eut pas paru trop fade quand je vivois dans le monde , j'aurois tari les rivières ;

(1) *Prétaboire*. En arabe Ballayah.

ependant il n'auroit pas fallu me donner la mer à boire , car la faveur du breuvage m'eût peut-être aidé à la dessécher.

« Un jour , (j'étois alors en Géorgie chez un homme qui m'avoit généreusement offert un asile) on avoit achevé la vendange , & il venoit de renfermer le produit de la sienne : mon lit se trouvoit malheureusement trop près du dépôt , tout-à-coup je fus réveillé par une odeur si agréable , qu'il me fut impossible de résister à la tentation de m'approcher des vases qui l'exhaloient ; je me hasarde à goûter de ce breuvage , & son charme agit sur moi avec une telle puissance , que je vidai dans la nuit dix arobes (1) ; c'étoit le produit entier de la récolte ; je n'avois cependant bu que dix coups. Mon hôte arrive sur ces entrefaites , il me traite d'ivrogne , & moi , sensible à ce reproche , je le tuai. Fâché ensuite de cette vivacité , je pris l'habit de derviche , & me contrainis à ne boire jamais que de l'hydromel. C'est à la suite de cette résolution , qu'errant de retraite en retraite , & choisissant la plus écartée , je me suis enfin fixé dans

(1) *Arobe*. Mesure de vingt-cinq pintes.

426 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ce séjour, où j'occupe mes loisirs à herboriser, & consulter les astres.

« Mon bon saint ! reprit Tranchemont , puisque d'ivrogne vous vous êtes fait astrologue , il faut que je vous parle de mon démêlé avec les étoiles. J'en veux un peu à la mienne , & ne serois pas fâché que vous me missiez à portée de lui donner quelques coups du plat de mon sabre , ainsi qu'à une de ses camarades , pour les corriger de leurs caprices à mon égard.

« Je m'appelle Tranchemont : je suis né dans la ville capitale de la Circassie. Suivant le rapport d'un astrologue qui étoit un des bons amis de mon père , le jour de ma naissance deux étoiles voyageoient chargées de bonnes & mauvaises influences ; la moins bien pourvue des deux marchoit la première. Trois femmes avoient accouché le même jour , chacune d'un enfant mâle ; elles habitoient trois des principaux bâtimens qui forment un des angles de la rue qui conduit au palais du roi : courons-là ! disoient-elles , nous nous déferons en faveur de ces nouveaux nés , du butin dont nous sommes chargées. Chemin faisant , la première rasoit la maison de ma mère au moment où elle venoit

de me donner le jour ; cet événement la fait arrêter un instant : — Je ne saurois aller plus loin , répondit-elle , ma charge me presse , il faut que je la laisse tomber ici , & c'étoit directement sur moi ; je ne puis vous dire tout ce qui lui échappa des mains dans ce moment-là ; c'est un fardeau que je porte quelquefois bien impatiemment , & dont les autres sont souvent incommodés ; elle m'a rendu le plus fort , mais le moins endurant de tous les hommes ; je dois n'avoir rien , & vivre sans-cesse de rapines , rien ne peut résister à mon sabre , que la seule foiblesse de l'homme craintif & timide , aussi je ne l'attaque jamais qu'à coups de poing , & vous jugez bien que je n'en manque pas un. Voilà , bon derviche , les présens qui ont couvert mon berceau ; l'étoile qui suivoit la mienne fut obligée de faire la ponte qui m'étoit destinée sur un hôtel voisin ; — & qu'y laissa-t-elle tomber , je vous prie ? Une couronne : ainsi vous le voyez , & je puis le dire sans vanité , je n'ai manqué le trône que d'une porte ; l'astrologue disoit à mon père qu'il y avoit là-dedans de la fatalité , moi je prétends que c'étoit du caprice , ma brillante protectrice auroit bien pu porter ses

428 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
faveurs une porte plus bas... Par Mahomet !
savez-vous que j'en enrage , mon bon saint,
& que j'ai déjà employé beaucoup de moyens
pour faire mentir mon horoscope.

« J'ai rassemblé des armées , je commandois bien , je me battois encore mieux , mais mes soldats n'étoient que des poltrons : il y avoit toujours trop de monde pour manger , & personne pour combattre. Un jour j'entrâi dans une ville sans m'appercevoir que je n'étois pas suivi des miens , je mets en pièces tout ce qui s'oppose à mon passage , je poursuis & détruis tout ce qui veut fuir , je porte la flamme où j'aurois eu trop de peine à porter le fer , & je saccage tout : mon armée me croit perdu , & ne comptant plus sur moi , elle fut saisie d'une terreur panique , & prit la fuite. Qu'arrivait-il alors ? comme j'avois dévasté le pays , que je n'avois fait quartier à personne , que mon armée étoit dispersée , devenu roi par la force de mon bras & le tranchant de mon sabre , il se trouva que je régnois sur rien. — Comment ! dit Préta-boire , vous aviez exterminé jusqu'aux femmes ? — Par Mahomet ! répondit le capitaine , j'aime les femmes à la rage ; mais

en me voyant , elles crioient comme si on les eût écorchées , elles fuyoient , elles me jetoient des pierres du haut des terrasses , elles animoient leurs maris , & lâchoient les chiens contre moi ; j'eus mon casque & mon bouclier faussés en dix endroits , & le gras de jambe emporté par un mâtin ; j'aime les femmes , mais ce n'est pas quand elles sont enragées ; car alors vieilles ou jeunes , laides ou jolies , j'en écrase autant que j'en trouve , je n'épargne point ce qui me fait résistance. — Vous avez le sang un peu bouillant , mon général , reprit le derviche , vous devriez faire comme moi , vous mettre à l'hydromel pour toute boisson. — Double Mahomet ! s'écria Tranchemont , votre hydromel m'empâte au lieu de me désaltérer : ma maligne étoile triompheroit , si elle voyoit que j'en suis réduit là ; parlons de la corriger , si cela est possible. Si je pouvois monter là-haut , je lui ferois entendre raison ; mais vous , qui êtes astrologue , ne pouvez-vous pas à l'aide de vos machines , me mettre à portée de me faire justice moi-même ?

« Il y a une autre vengeance à faire , dit Prétaboire , c'est de jouer à votre étoile le

430 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
même tour à-peu-près que j'ai joué à la
mienne. N'avoit-elle pas décidé que je serois
un vagabond, un vaurien ? Ne m'avoit-elle
pas condamné à boire comme un trou ?
Vous voyez ce que j'ai fait, je me suis jeté
dans la retraite, je bois de l'hydromel, mais
raisonnablement ; & en dépit d'elle je vauk
cependant quelque chose. Vous, homme de
guerre, vous devez suivre un autre plan. Il
faut pour éviter les inconvéniens qui paroîs-
sent attachés à vos actions, tâcher d'être
général sans armée, vous emparer d'une
ville forte qui n'ait ni portes, ni fossés, ni
murailles, afin que la peine que vous seriez
obligé de vous donner pour vaincre ces ob-
stacles, ne vous donne pas assez d'humeur
pour vous porter à tout détruire.

« Un moment, mon cher petit saint ! dit
Tranchemont, fais-tu bien qu'avec tes pro-
pos tu me fais courir le risque de perdre la
tête ? Es-tu fol ? Es-tu si profond qu'on ne
puisse t'atteindre ? Qu'est-ce qu'un général
sans armée ? Où trouve-t-on des places for-
tes qui n'aient ni fossés ni murailles ?

« Un général sans armée ! répond Préta-
boire, ce sera demain, pour le plus tard ;
le capitaine Tranchemont, qui n'ayant ni

soldats ni bagages , pourra se mettre en campagne pour aller attaquer à dix lieues d'ici la ville de Kallacahabalaba , place très-forte , quoiqu'elle soit sans défense artificielle. — Et de quoi sera composée l'armée qui devra se ranger sous mes drapeaux ? — De huit généraux , dont chacun à sa façon est en état d'ébranler un empire ; & pour vous en donner une idée , c'est que moi je suis le plus foible de tous ; cependant il n'auroit tenu qu'à moi , si je l'eusse entrepris , de me rendre maître de Damas , c'est une ville bien arrosée ; hé bien ! dans huit jours on n'y auroit pas eu de l'eau pour abreuver les poules. — Mon bon derviche ! c'est avec raison qu'on vous appelle Prétaboire , & à présent que je connois vos facultés , je vous trouve infiniment sobre , vous avez-là un furieux talent , il ne tiendrait qu'à vous de ruiner l'Egypte. — Oh ! il faudroit pour cela , répondit Prétaboire , que j'allasse boire le Nil à sa source , & c'est un voyage trop long. — Et dites-moi , reprit Tranchemont , les autres compagnons dont vous me parlez sont-ils aussi extraordinaires que vous ? Je brûle d'envie de faire leur connoissance. — Vous les verrez demain ,

dit le derviche , ils feront leurs preuves devant vous : ils avoient besoin d'un conseil pour diriger leurs entreprises , car ils ont tous plus de talens que d'esprit ; il leur faut un chef qui les commande avec autorité , & leur donne l'exemple , vous le ferez.

« Par Mahomet ! s'écria le capitaine en jetant les yeux vers le ciel , je suis tenté de pardonner à ma chienne d'étoile la route qu'elle m'a fait tenir jusqu'ici , puisqu'elle peut me conduire à commander à mes égaux ! . . . Mais parlons un peu de votre place de guerre , qui est - ce qui la commande ? Que peut - on en faire ? — Elle est soumise à un tyran étranger qu'on appelle Bigstaf : vous le chasserez. Un tyran en remplace un autre , & votre étoile en aura le démenti ; car au nom près , vous régnerez comme un autre , & mieux peut-être ; car vous ne connoissez d'autre loi que votre volonté. . . . Avez - vous de la religion ? — Pas absolument ; cependant je suis circoncis. — Cela est bien suffisant. — Mon cher Prétaboire , tu es un saint accommodant ; c'est ainsi que je les aime ; mais je voudrois m'accoutumer à ton hydromel pour m'enivrer avec toi ; cependant , avant de me
coucher ,

coucher , je veux avoir une idée un peu plus nette de ta ville de Kallacahabalaba ; car c'est dans mon lit que je forme mes plans d'attaque.

« Kallacahabalaba, répondit le derviche , est située sur une haute montagne isolée , dont le tour a été taillé à pic à la hauteur de soixante pieds ; il n'y a qu'un escargot qui puisse y monter en rampant. — Et comment font les habitans pour en descendre ? — Ils n'en descendent pas : on les laisse tomber dans des paniers attachés à des chaînes de fer ; ces machines sont montées de manière à mettre à terre cent paniers de dix hommes à la fois avec armes & bagages ; cela se fait lestement & sans embarras : les gens du pays , de vingt lieues à la ronde , sont si fort effrayés de cette pluie de gens armés , qu'ils s'empressent d'apporter leur tribut au pied de la montagne , ils en remplissent les paniers qui s'y trouvent. — Par ma barbe ! dit le capitaine , je perdrai mon peu de renommée , ou je mettrai du désordre dans cette affaire. . . . Mais quel homme est-ce que ce Bigstaf dont vous m'avez parlé ? Est-ce un champion d'une certaine force ? Accep-

434 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
teroit-il galamment la proposition de se mesurer tête à tête avec moi ? — Sa taille est un peu gigantesque ; il marche couvert de fer de la tête aux pieds aussi légèrement que s'il l'étoit de plumes ; il ne joue d'ailleurs que de sa massue , elle est de bronze doré , & pèse soixante & quinze livres ; il s'en sert comme d'une baguette d'aloës , & je crois qu'il n'accepteroit un combat singulier qu'avec celui qui lui opposeroit une arme semblable. — Ah ! reprit Tranchemont , que j'aurois de plaisir à me trouver vis-à-vis de lui à la juste distance de mon bras ! Je ne lui ferois entrer ma lame que jusqu'au bout du nez , pour avoir le plaisir de lui voir grincer des dents avant de mourir sous mes coups. Mais je suis né pour vaincre ou mourir à l'abri de mon sabre , & j'abandonne l'usage de la massue à ceux qui sont appelés à assommer des bœufs. . . . D'ailleurs cet homme - là ne fort-il jamais tout seul ? Ne peut-on pas le rencontrer & l'attaquer , sans lui donner le temps de prendre son avantage ? — Il ne fort jamais , reprit le derviche , que lorsqu'il fait que quelqu'un travaille sur son domaine. Hélas ! il en a coûté la vie à deux de nos camarades , Bras-

defer (1), & Dents d'acier (2), qui s'étoient aventurés à chasser sur ses terres ; ils étoient invincibles pour tout autre ; mais les ayant fait envelopper par ses gens , tandis que Brasdefer à coups de poing en avoit assommé une quantité, que Dents d'acier avoit fait sentir à d'autres l'étonnant ressort de sa machoire , il survint lui-même , & les assomma tous deux de sa massue. — Par la mort ! je les vengerai, s'écria le capitaine Tranchemont , votre récit fait bouillonner mon sang comme si je venois d'assassiner mes frères : je brûle d'impatience de connoître tout votre monde ; allons dormir afin de la tempérer , car je n'y connois que ce remède. »

Prétaboire se rendit à cette invitation ; & tous deux s'étendirent sur quelques feuilles & des peaux de bêtes , qui se trouvoient dans l'enfoncement de la grotte. Ils furent réveillés avec les premiers rayons de l'aurore , & ils sortirent de leur caverne pour se promener , lorsque le derviche aperçut venir de loin trois personnages. « Voici de

(1) *Brasdefer*. En arabe , Zenhadib.

(2) *Dents d'acier*. En arabe , Senboulade.

436 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
nos gens , dit-il. — Comment les appelez-
vous ? — Leurs noms indiquent leurs talens ;
le premier c'est Percevue (1) : il apperce-
vroit une aiguille à terre à quarante lieues
de distance ; c'est notre espion. Le second
c'est Droitaubut (2). Il placeroit sa flèche
au même éloignement , dans le cœur d'une
pomme. Et Fendl'air (3), qui le suit , iroit
la ramasser dans cinq minutes. Ils travail-
leront sous vos yeux , & vous jugerez du
parti que vous pourrez en tirer. Pendant
ce temps-là les trois ouvriers étoient arrivés.

Réjouissez-vous, camarades ! leur dit Préta-
boire : le sort nous a rendu , dans la per-
sonne de ce brave chevalier , bien au-delà
de ce qu'il nous a ravi dans celle de Bras-
defer & Dents d'acier : c'est le formidable
capitaine Tranchemont , dont le bras , le
sabre & la tête nous mettront dans le cas
de nous venger de notre cruel ennemi , &
de vivre en joie & en paix sur la terre.
Mais vous savez que nous devons dîner
aujourd'hui ; arriveriez - vous sans provi-

(1) *Percevue*. En arabe , Guillarich.

(2) *Droitaubut*. En arabe , Nadhertavil.

(3) *Fendl'air*. En arabe , Karaamek.

sion ? — Non , répondit Droitaubut , nous ne ferons pas mal , si vous avez des galettes ; Bondos (1), venoit avec nous portant sur ses épaules un veau de six mois , & deux tonneaux de vin sous ses bras , quand il lui a pris fantaisie d'entrer dans un jardin pour y cueillir une salade ; il va d'un bon pas , & il ne tardera pas d'arriver s'il ne lui survient pas d'accident. Comme il finissoit de parler , Bondos arrive avec la salade pendue au col ; c'étoient trois énormes choux , qui attachés avec une corde garnissoient son corps de tous côtés ; malgré toute sa charge , son allure paroissoit aussi lesté que s'il eût porté un sac de noix : il pose à terre son fardeau ; Prétaboire le présente à Tranchemont. « Mon général , dit-il , en frappant sur les épaules de Bondos , voilà notre chariot de guerre. Détruisez des villes , battez des armées , faites du butin ; le dos que vous voyez ne laissera rien traîner , il ne plieroit pas sous le poids des trésors de Salomon. — Jusqu'ici , dit Tranchemont , ceux qui auroient emporté mes profits , n'auroient pas long-temps plié sous la charge. Quand j'ai

(1.) *Bondos.* En arabe , Bilamich.

du butin , je m'affieds dans un coin , je le mange , & ne fais point de reste ; à me voir dévorer ce que je tiens , on jugeroit que je suis toujours poursuivi des voleurs ou des incendiaires ; c'est ma chienne d'étoile qui me force à manquer presque continuellement de tout , pour me mettre dans le cas de ne faire grâce à rien : mais grâces à vous , mon cher astrologue ! il faut espérer que nous en aurons raison.... Tenez ; par un reste d'habitude , je vois là un petit veau qui pèse bien cent quatre vingt livres ; je voudrois qu'il fut déjà mangé. Il est fait pour l'être , répliqua Prétaboire : holà ! hò ! dit-il , en appelant ses gens ; Bondos ! dépouille ce veau & fais une broche ! Percevue ! Fend l'air ! où est le rôtiſſeur ?

Percevue promène ses regards sur toute la terre ; & découvrant ce que l'œil humain ne pourroit jamais distinguer avec le plus fin télescope. « Ah ! ah ! dit-il , je l'apperçois : il est tout près d'ici , mais il s'amuse à rôtir des cailles qui passent sur sa tête , il les plume en volant , & les mange. Voyez donc , dit Prétaboire , à quoi s'occupe ce maraud un jour de revue ? Il fait cuire des cailles en l'air , pour qu'il lui en pleuve dans

la bouche de toutes rôties !.... Et où est ce paresseux de Toujoursdort (1), pour battre l'appel & forcer chacun de venir à l'ordre ? — Je l'apperçois aussi , dit Percevue ; il dort à l'ombre d'une bruyère , il ronfle à faire trembler la terre , je ne comprends pas comment vous ne l'entendez pas d'ici ?

Voyez , mes amis , dit Prétaboire , si nous n'avons pas grand besoin de discipline ? & si nous ne sommes pas trop heureux que le hafard nous ait envoyé un chef.... Allons , Fend'l'air , faites-vous indiquer où sont le mangeur de cailles & le ronfleur ; & qu'ils viennent en diligence ?

« Vous verrez , ajouta Prétaboire , quels espèces d'hommes sont ces deux-là ? Le rô-tisseur Soufflefeu (2) vous montrera un échantillon de ce qu'il fait faire , il mettroit en fusion une mine de métal dans les entrailles de la terre. Quant à Toujoursdort , son talent est assez médiocre ; mais il en a un qui nous est bien nécessaire : quand nous le lâchons aux combats , il jette l'épouvante partout : en frappant son ventre , il en fait

(1) *Toujoursdort*. En arabe , Batteniltabour.

(2) *Soufflefeu*. En arabe , Bazzaknar.

440 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
sortir un bruit semblable à celui de quarante
tambours, avec ses dix doigts qu'il frotte
ensemble, il pousse des hurlemens épou-
vantables, il feroit battre les murs ensemble.

Pendant qu'on faisoit ces explications à
Tranchemont, Toujoursdort & Soufflefeu
arrivèrent. « Tambour, dit le derviche au
premier ; allez battre l'appel : Soufflefeu,
vous ferez cuire le veau que Bondos va
mettre en broche ; puis se tournant du côté
de Tranchemont : « Mon général, lui dit-
il, c'est à vous à montrer à présent à ces
braves gens ce que vous savez faire. Voilà
le veau à la broche, & les choux coupés
en morceaux ; mais nous n'avons rien pour
recueillir le jus du rôti, point de plat pour
assaisonner les choux ; levez adroitement
sur toute sa longueur une tranche du bis-
cuit qui est devant ma porte, & procurez-
nous ainsi les vaisseaux nécessaires pour con-
tenir notre sauce & nos légumes. »

Le capitaine saisit avec empressement
l'occasion de déployer son adresse ; il tire
son sabre, & du premier coup il enlève
une feuille d'un demi pouce sur toute la
longueur du banc de pierre, il y pratique
un réservoir pour le jus du rôti, & la feuille

qu'il a enlevée fert de plat pour les choux. Les spectateurs , gens d'autant plus faits pour admirer que chacun d'eux est admirable dans son genre , rendent justice à l'aisance & à la précision du travail.

Cependant Tranchemont à son tour étoit bien curieux de voir cuire un veau , dans un endroit où il n'apperçoit ni feu , ni charbon , ni bois pour en faire : Bondos ser voit de tourne-broche , & la broche reposoit sur deux grosses pierres posées au milieu d'un gazon très-verd. « Allons , Soufflefeu , dit Prétaboire , faites votre devoir ; vous sentez qu'il ne faut pas que le rôti brûle , nous avons besoin d'un feu doux & pénétrant ; ménagez-le bien. Soufflefeu est un homme d'exécution & de fort peu de paroles ; il proportionne si bien son haleine enflammée , qu'il semble moins cuire que dorer l'immense rôti qui tourne devant lui ; à mesure que le jus ruissèle sur les choux , il leur envoie quelques parcelles de feu qui va les mettre en cuisson. Le capitaine paroît fort content du talent du rôti seur , & se montre jaloux de donner de plus en plus des preuves du sien : il voit qu'on ne peut tenir table dans la grotte du derviche , à

442 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
cause d'un rocher de granit de fix pieds de
hauteur sur autant de largeur qui en occupe
le centre. « Ecartez - vous un peu , dit-il
aux personnes qui l'environnoient , je vais
faire de cette petite pierre quelques cou-
peaux qui pourroient vous sauter aux yeux ;
il nous faut de la place pour dresser notre
table. » En même temps il frappe avec son
sabre sur le rocher , mais avec une telle
précision que chaque morceau qu'il en dé-
tache semble une table de marbre à laquelle
il ne manque que le poli. « Quel terrible
bras , quelle vaillante épée ! s'écrioient les
témoins de cette expédition. . . . Frères ,
leur dit Prétaboire , c'est elle qui doit
nous frayer le chemin de la gloire & du
profit. »

» On s'empresse de nettoyer la place , libre
de ce bloc aussi informe qu'incommode ,
les plus beaux morceaux rassemblés avec
art forment des bancs autour d'une table ,
que quatre à cinq coups de sabre du capi-
taine ont rendue parfaitement carrée , &
assez creusée en dessous pour y placer les
jambes.

» Jamais compagnon de nos travaux , dit
Prétaboire , n'a fait aussi lestement son chef-

d'œuvre ! Toujours dort se caressoit le ventre en signe d'admiration , & ses légers frottemens faisoient retentir l'écho de la caverne d'un bruit épouvantable : cependant on met le couvert ; Soufflefeu apporta le rôti : « du vin , du vin ! s'écria Prétaboire , en apportant un sac de cinquante livres de galettes ; Bondos alla chercher les tonneaux ; mais Tranchemont , qui redoutoit la soif du derviche , crut devoir lui rappeler ses obligations ; « votre pénitence est-elle finie ? saint homme ! — Non , répondit Prétaboire , il faudra bien que je boive quelques coups d'hydromel , mais je me réserve une cruche de vin pour me rincer la bouche. »

On se met à table ; chacun fait honneur au festin : on parloit peu , cependant de temps à autre un des convives rapportoit un trait de sa façon ; c'étoit toujours une merveille. Vers le milieu du repas , Prétaboire ayant un peu calmé son premier appétit , jette un coup-d'œil autour de lui. « Frères , dit-il , nous ne sommes pas complets ; il nous manque Grippenuage (1) & Grossitout (2) ; cependant ils ont leurs

(1) *Grippenuage*. En arabe , Thalaha.

(2) *Grossitout*. En arabe , Ilnafac.

444 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ordres, & Toujoursdort a battu l'appel de
manière à se faire entendre de loin. Comme
le derviche faisoit cette réflexion, les deux
personnages se présentent à l'entrée de la
grotte.

« Vous mériteriez, leur dit-il, qu'on ne
vous donnât pas une croûte à manger; je
fais cas des habiles gens, mais quand ils
sont exacts à leur devoir; & demain, si vous
manquez au service, vous en répondrez à
un général plus habile que moi : cependant
asseyez-vous & buvez. Après dîner, vous
apprendrez de belles choses. Vous êtes sous
les yeux d'un très-grand maître, c'est l'il-
lustre capitaine Tranchemont; nous l'avons
choisi pour notre général, & nous allons
passer la revue devant lui; pour moi, je
fais ici mes preuves, comme vous le voyez :
en disant cela, il avala tout d'un trait sa
cruche pleine de vin.

Les nouveaux venus n'ayant rien à ré-
pondre, s'inclinèrent modestement, & on
acheva le dîner.

« Allons, mes frères, dit Prétaboire,
après qu'on eut fini le repas, il faut passer
la revue, & commencer par arrêter les

mets nécessaires pour notre souper. Percevue ! Droitaubut ! Fendl'air ! attention. »

« Percevue, je veux cent livres de venaison en quatre pièces. Epiez les bords écartés des rivières, cherchez-nous de jeunes daims, des chevreaux, de la gazelle ; il faut que tout soit tendre, & de facile digestion. L'ouvrier se met en posture ; d'abord ses regards semblent raser la terre aux environs, puis insensiblement sa vue s'étend au loin, & plane sur l'univers. « Ah ! s'écrie-t-il, j'ai trouvé votre affaire derrière ce coteau à dix lieues d'ici. Droitaubut, dit le derviche, armez votre arc. Droitaubut plante un piquet devant Percevue, bande son arc, & se met en devoir de lancer sa flèche. « A dix lieues ? dit-il à Percevue. — Et trente pas. La flèche part, Percevue la fuit des yeux. Le daim est percé, dit-il.

« Allons, Fendl'air, mettez vos babouches en état, & ramassez ce gibier. L'ordre est aussitôt exécuté. Prétaboire a réitéré trois fois le commandement ; & en demi-heure de temps les quatre pièces de gibier sont prises, on les apporte à Bondos, qui les dépouille, & les met en broche.

Prétaboire a examiné le sac au pain.

Comment ! dit-il , nous n'en avons que trente livres ? Percevue , regardez où il y a du pain frais. — En voilà une fournée à Masser , qui est encore tout chaud , répondit-il , le boulanger tourne le dos pour nettoyer son four. — Voilà une belle occasion d'acheter son pain pour rien : partez , Fend-l'air , prenez le sac , & faites le marché. L'ordre est rempli sur le champ , & le pain est dans la grotte , avant que le boulanger s'en soit apperçu. « Vous voyez , mon général , dit le derviche , que le garde-manger se garnit. Ah ! si Bondos avoit des aîles , nous pourrions avoir du vin , mais toujours ne faut-il pas mourir de soif. Allons , Grippenuage ! accroche cette nue qui passe , & force-la de verser ici sa triste denrée ; s'il y a de la grêle parmi , ce sera tant mieux : car j'aime assez boire à la glace. Le nuage étoit assez haut ; Grippenuage tire de sa poche un peloton de soie , & le fait voler dans la nue : le peloton se dévide , & le bout en descend jusqu'à la portée de la main. Alors l'homme s'y attache , & la vapeur semble l'attirer avec une étonnante rapidité. « Camarades , dit Prétaboire , exposons nos cruches à l'eau qui va tomber ,

& comme nous n'avons pas de manteaux à changer, rangeons-nous dans la grotte. Toute la troupe obéit, la nue s'abaisse, Grippenuage lui a ferré les flancs, & à l'aide de son fil, il en redescend avec la pluie.

Tranchemont voyoit avec étonnement l'exécution de ces prodiges. « Convenez, mon général, dit Prétaboire, que sous votre commandement, on peut se promettre de brillans succès avec ces braves gens? — Je ne vis jamais, répondit Tranchemont, un assemblage de talens aussi rares & si bien concertés; il n'est rien que nous ne puissions entreprendre. Je roule déjà bien des plans dans la tête. — Attendez; ne m'en parlez pas maintenant, vous me donneriez des distractions. . . . J'ai oublié quelque chose d'essentiel, dès que nous n'avons que de l'eau pour nous défaltérer, il nous faudroit au moins quelques flacons de liqueurs. Nous avons encore trois heures de jour, ne nous laissons manquer de rien: alors le derviche appelle ses gens.

« Percevue, dit-il, & toi Fend'l'air, cherchez-nous quelques flacons de liqueurs. Vous n'ignorez pas qu'on les place ordinairement

448 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
sur des terrasses pour y laisser darder le soleil du midi ; allez-y faire une descente , ce qu'on ne sauroit faire en un voyage , on l'achève en deux. L'ordre est exécuté ; & dans un quart-d'heure le buffet se trouve pourvu de quatre grands flacons de liqueurs. « Ce Fendl'air est adroit , subtil , expéditif , disoit Prétaboire ; c'est bien dommage qu'il n'ait pas les reins plus forts , on en tireroit un parti inconcevable. — Par Mahomet ! dit Tranchemont , sans ce petit secours , j'aurois eu toute la nuit des grenouilles dans le ventre : mais , mon bon derviche ! ne pourrions-nous pas avoir des figues ? — Je vous en donne à choisir par toute la terre. — Je vous prends au mot , répliqua le capitaine ; je veux des plus belles figues qui croissent en Afrique. — Allons , Fendl'air ! vous voyez ce que désire le général. Mettez un panier au bras , cueillez avec choix , & soyez de retour dans demi-heure au plus tard , car on peut avoir besoin de vous ! Fendl'air a disparu. »

La venaison est à la broche ; Bondos la tourne , Soufflefeu la cuit , Toujoursdort est allé ronfler à quelques centaines de pas de là pour n'incommoder personne ; cependant

il se fait entendre : « Vous avez là , dit Tranchemont , un ronfleur un peu incommode. — Il faut le laisser reposer , répondit Prétaboire , c'est dans l'excès de son embonpoint que tout son mérite consiste , il lui tient le ventre tendu ; d'ailleurs il nous tient en gaieté , il imite le tambourin en frappant sur ses joues , & cela nous amuse : il faut savoir mettre à profit tous les talens. — Vous avez raison : mais dites-moi quel est cet homme que je vois assis , les bras croisés ? Je ne connois pas encore son savoir faire. — C'est celui qui est chargé de nos logemens quand nous allons en campagne , avec de très-petits moyens il tire un grand parti de tout : il s'appelle Grossitout. Il a une profession assez fatigante , vous en jugerez mieux , en le voyant travailler. »

Pendant cet entretien le jour s'écouloit , & on ne voit point revenir Fendl'air. Prétaboire s'en inquiétoit : « Holà , Percevue ! dit-il , cherchez dans les vergers d'Afrique , & tâchez d'y découvrir Fendl'air , qui s'y perd ou s'y oublie. » Percevue examine attentivement : « Ah ! le malheureux , dit-il , il a mangé plus de figues qu'il n'en a cueilli ; il est tout près de Damas , il dort à côté de

450 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
son panier ; les Arabes qui rôdent aux environs vont le lui voler , ils lui prendront ses babouches , & nous ne le verrons plus : il y a un gros oiseau perché sur la branche de l'arbre sous lequel il repose , si Droitaubut veut tuer l'oiseau , sa chute réveillera Fendl'air. — A combien de distance est l'oiseau que vous désignez ? dit Droitaubut. — A soixante & quinze lieues justes. » Alors Droitaubut place son piquet , il ajuste sa flèche , elle part : Percevue examine le coup. « L'oiseau est tombé , dit-il , le dormeur est éveillé , il s'achemine. » Un moment après les figures sont dans la grotte. « Ne grondez pas notre pourvoyeur , dit Tranchemont à Prétaboire , cet accident nous a prouvé l'utilité de Percevue & de Droitaubut. . . . Mais je pense que le souper est prêt , arrangeons la table. — Ce ne fera , s'il vous plait , reprit Prétaboire , qu'après que notre camp sera dressé , & que j'aurai fait battre la retraite selon la coutume des gens de guerre. » Il appelle en même temps Grossitout , qui se rend à l'ordre.

« Avez - vous pris vos mesures , & choisi votre terrain ? nous couchons ce soir sous la tente , il faut nous y mettre

à l'aïse. — Le terrain est sous vos yeux , répond Grossitout , votre logement dans ma poitrine , & son étendue dans mes poumons. — Par Mahomet ! s'écria le général , voilà une étrange énigme. — Ce n'en est pas une , dit le derviche , ou du moins ce que vous allez voir va vous l'expliquer , approchons-nous de l'endroit où l'ouvrier va travailler. »

Grossitout avoit une petite bourse de la grosseur d'un œuf , attachée à une ceinture qui lui ferroit la poitrine ; elle paroïssoit fermée par quatre petits cordons , au bout desquels paroïssent attachées de petites épingles d'acier. Il l'ouvre , souffle dedans ; la voilà devenue de la grosseur d'un melon : il souffle encore , & il peut y passer sa tête ; il l'introduit , & le voilà soufflant de plus fort dans le bonnet qu'il vient de se former : à chaque instant le volume augmente , & comme il descend jusqu'à terre , le corps du souffleur s'y renferme tout-à-fait. Alors ses camarades ramassent les petits cordons de la bourse qui sont devenus des cordes , & les tirent à eux des quatre côtés ; le haut du ballon a pris la forme d'une tente , soutenue par quatre piques qu'il portoit tou-

452 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
jours avec lui dans le voyage : Grossitout continue son travail, la tente s'accroît de façon à pouvoir loger commodément vingt personnes, & les épingles d'acier, devenues des piquets de fer enfoncés en terre, donnent à ce logement la plus parfaite solidité.

« Double Mahomet ! s'écria Tranchemont dans l'extase, je viens de voir le roi, le dieu des champignons ; c'est une chose incroyable ! — Sans vous flatter, mon général, dit Prétaboire, ceux qui vous ont vu faire peuvent tout croire, & ne doivent se glorifier de rien ; mais Grossitout se ménage, ses forces sont capables de souffler une tente, propre à loger tous les pèlerins de la Mecque avec leur escorte. » Au même instant l'on entendit dans l'éloignement un grand bruit de tambour, l'on auroit cru qu'ils étoient une cinquantaine, sans le parfait ensemble de tous les coups. « Quel bruit entends-je ? dit Tranchemont. — Ce n'est rien, dit le derviche, c'est Toujours-dort qui bat la retraite, il ne fait que se caresser le ventre : c'est un vaillant homme pour sonner une charge. — Bon derviche, vous faites ici pénitence avec des hommes bien surprenans. — Ils sont forcés comme

moi de vivre dans la retraite , parce que le public les juge mal ; mais nous en pourrions fortir avec vous , & nous pouvons dénicher ce Bigstaf , ce vautour , qui lâche sur nous des corbeilles de ses volailles lardées de fer qui tiennent notre troupe en allarmes.

« Ah ! si cet homme , reprit Tranchemont , avoit une citadelle entourée d'un triple fossé plein d'eau , en y mêlant un peu de miel , vous l'auriez bientôt bue. J'attaquerois le mur avec mon sabre , & par Mahomet ! vous savez si je fais faire des coupeaux ! je m'enterrerois sous la forteresse avant qu'on eût pu s'aviser de me lancer des pierres , je ferois jeter les débris dans le fossé par Bondos , & je paroîtrois dans la place au moment où on ne m'y attendroit pas , vous verriez après comme je tomberois sur la ferraille dont tous ces coquins-là sont couverts. — Voilà un projet bien digne de vous ! mon général , reprit Prétaboire , mais le tyran est à l'abri d'une pareille entreprise. — Je jure par ton livre , mon vénérable , d'en imaginer une dont il ne pourra pas se garantir. . . . Mais allons souper. — C'est le meilleur parti à prendre à présent , dit le derviche ,

454 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
car le rôti se refroidiroit , si soufflé le feu n'en entretenoit pas la chaleur. »

Toute la petite armée est assise autour d'une table bien garnie , éclairée par une lampe à trois mèches ; on parle des projets à venir : « Camarades ! disoit Tranchemont , comptez sur tous mes efforts pour mériter vos éloges ; mais puisque vous me faites votre commandant , je vous prévienne que nous allons marcher en règle & fort vite. . . . Je n'ai encore bu qu'un coup d'eau , & il m'a donné nausée. . . . Demain , au lever de l'aurore , je passe ma revue , je donne mes ordres , & sur l'instant je fais battre aux champs , on lèvera le camp pendant la revue. . . . Buvons un coup de liqueur , & couchons - nous en rêvant à la victoire qui nous attend. . . . Eussai-je l'estomac creux comme un puits , je m'endormirai sur ces cailloux , comme si j'étois couché sur des roses Achevons ce qui reste : comme nous partons demain avec un projet dans la tête , il faut commencer par affamer les rats d'ici , en ne leur laissant pas même une croûte à ronger Fermons le banquet ; que toute la troupe me suive , & rentre dans

le camp. Il convient que nous reposions sous la tente Approchez , Percevue ! voyez-vous quelque chose pendant la nuit ? — Comme le jour , mon général. — C'est bon ; vous veillerez autour du camp , & demain , dans la marche , vous ferez un sommeil sur les épaules de Bondos Grippenuage , approchez ! accrochez la nue que vous voyez sur notre tête avec votre peloton , & contraignez-la pour rafraîchir l'air , à répandre une petite rosée... Toujoursdort ira ronfler autour du camp , à portée de Percevue , afin de pouvoir donner l'alarme s'il se passoit quelque chose d'extraordinaire Allons , mes amis ! que chacun de nous prenne une de ces peaux qui lui servira d'oreiller ; les gens de guerre ne renoncent aux commodités de la vie , que lorsqu'ils ne les ont pas.

« O le grand , le vaillant , le sage capitaine ! » disoit Prétaboire en obéissant à l'ordre , & marchant en avant de la troupe. Quand elle eut défilé , Tranchemont entra le dernier sous la tente , il se coucha au milieu ; chacun prit , à une distance respectueuse du général , la place

456 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
qui lui parut la plus commode ; le der-
viche fit la prière , & tous s'endormirent
paisiblement.

Dès que l'étoile du matin parut sur
l'horison, Percevue réveilla Toujoursdort,
qui tout en bâillant se frappa sur le ven-
tre un coup , dont le bruit retentit dans
les cavernes des environs : aussitôt Tran-
chemont est sur pied, il éveille son monde :
« Allons , camarades ! leur dit-il , que le
jour nous trouve sous les armes : Gros-
fitout , levez le camp ! » A ce comman-
dement tout le monde est sorti de la tente,
Grosfitout y reste seul pour y travail-
ler pendant qu'on arrache les piquets ,
& avant l'apparition du soleil la tente étoit
repliée , & attachée à la ceinture de celui
qui devoit la porter.

Tous sont rassemblés pour la grande
revue : Prétaboire s'étoit placé à la queue
du bataillon : « Frère ! lui dit Tranche-
mont , vous n'êtes pas à votre place , &
comme vous êtes notre conseil , il fau-
droit que vous fussiez au centre ; mais la
tactique a un peu changé , on vous
place à la dernière ligne , & souvent ,
quand l'avant-garde a engagé l'action ,
se

le conseil arrive trop tard : ici comme les rangs ne sont pas fort épais, rien ne vous empêchera de venir à moi au besoin... Votre livre est-il en bon état, n'y manque-t-il pas un feuillet ? — Par Mahomet ! je n'en fais pas le compte ; mais c'est égal, j'y suppléerai fort aisément.

« Camarade Percevne, dit Tranchemont, vous avez les yeux un peu rouges ; baignez-les dans l'eau fraîche : il faut craindre les fluxions L'arc & les flèches de Droitaubut sont-ils en bon état ? — Rien n'y manque, mon général. — Il me tarde d'être dans le cas d'éprouver votre adresse, pour envoyer un message droit à l'œil de notre ennemi Voyons votre peloton, Grip-penuage. Il est bien rond, voilà de la soie bien filée ! C'est un défi pour les araignées. Mais, mon cher camarade ! si vous écoutez les avis d'un vieux soldat comme moi, vous connoîtrez bientôt qu'un talent aussi précieux que le vôtre ne doit pas se borner à rafraîchir l'air, & à laver la vaisselle Soufflefeu ! je ne saurois visiter le foyer que vous avez dans l'estomac ; mais j'y suppose un dépôt de soufre & de bitume suffisant pour la campagne : comme nous allons

458 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
tomber sur la cuisine d'autrui, nous n'au-
rons pas besoin de la vôtre pour nous ali-
menter; mais je vous chargerai de rôtir
toutes les têtes qui pourroient nous donner
de l'embarras... Fendl'air! vos babouches
me semblent en bon état; mais défiez-vous
de votre goût pour les figues; vous avez
couru le risque d'être déchauffé, & vous
eussiez pris un mauvais rhume en revenant
de si loin.... Grossitout! vous avez res-
serré la tente; mais voyons si les piquets y
tiennent, si les cordes sont bonnes, si
l'étoffe n'a pas consenti.... Non, rien n'y
manque. Dites-moi, si vous souffliez dans
un melon, pourriez-vous le rendre gros
comme une citrouille? — Non, mon géné-
ral. — On a bien raison de dire qu'il n'y a
point de talent universel... Avancez, Bon-
dos! Il faut vous pourvoir de bretelles de
cuir pour assujettir vos charges. Voilà un
dos sur lequel il ne manque que le niveau
pour pouvoir y asséoir une pyramide!...
Vous faites vos ongles? C'est un défaut.
Vous savez bien que pour prendre, on n'a
jamais la main assez étendue.... Ici, Tou-
joursdort! Votre tambour est bien tendu;
mais il ne faut pas trop en arroser l'in-

térieur avec des liqueurs chaudes , cela
 pourroit en dessécher la peau... A propos ;
 faites-moi entendre quelques sons ménagés
 de votre trompette. » Toujoursdort obéit ;
 en lâchant quelques demi - notes à voix
 basse ; mais c'en fut assez pour jeter l'épou-
 vante & la terreur dans toute la troupe :
 Fend l'air eut échappé à cent lieues de-là ;
 s'il eût pu trouver ses jambes ; Bondos
 sentit ses genoux fléchir sous lui ; Percevue
 n'y voyoit goûte ; Droitaubut laisse tomber
 l'arc & les flèches ; Grippenuage cherche
 une nue pour s'y refugier ; Grossitout perd
 la respiration, & Soufflefeu se sentit glacé :
 « Par Mahomet ! dit Tranchemont en pre-
 nant par la main Prétaboire qui avoit le
 hoquet , voilà un singulier filet de voix !
 Je ne suis pas une poule mouillée , &
 cependant je tremble comme une feuille.
 Camarade Toujoursdort ! vous avez un ta-
 lent supérieur, mais nous n'en ferons usage,
 s'il vous plait, que dans une situation déses-
 pérée : reprenez votre place ; & vous, mes
 amis ! qui m'avez reconnu pour votre géné-
 ral , écoutez le plan de bataille que nous
 allons exécuter.

« Il s'agit de s'emparer de Kallacahaba-

460 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
laba, & de détruire le tyran Bigstaf. Il est trop prudent pour se compromettre; il nous opposera sa canaille, nous la battons, mais cela ne décidera de rien. Il faut que la famine le fasse capituler avec nous; désolons le pays qui fournit à sa subsistance, & réduisons-le à manger son rocher pour vivre! Vous avez tous les élémens en votre pouvoir, incendier, noyer, voler, massacrer & détruire, voilà le moyen de faire un désert de ce pays en fort peu de temps. Une guerre modérée pourroit devenir plus ruineuse par la suite; au lieu que si la terreur s'en mêle, les trois quarts du peuple chercheront à échapper par la fuite: il ne s'agit plus que de savoir par où nous allons commencer le ravage.

« Percevue, dit le général à cet excellent espion, jetez les yeux vers les quatre points cardinaux. Il nous faut un travail aisé qui se trouve presque sous notre main. Que voyez-vous au couchant? — A vingt lieues d'ici, mon général, j'apperçois une caravane qui s'achemine vers nous. — Quand nous pourrions la joindre à la couchée, dit Tranchemont, nous arriverons fatigués, & le ventre vide, & en la pil-

lant, nous ne ferions aucun tort à Bigstaf, ce n'est pas ce qu'il nous faut : cherchez à l'orient. Mon général ! j'y distingue une prairie grasse, sur laquelle il y a du fort beau bétail, & quelques bergers. — Cet objet pourra mériter notre attention par la suite, mais ce n'est pas là de la viande prête, & comme nous partons à jeun, nous avons besoin de trouver notre dîner tout servi.... Ah ! dit Percevue, le voilà qui s'apprête du côté du midi ! je vois les préparatifs d'une noce considérable. — Nous avons donc notre affaire.... A combien de lieues ? — A dix lieues. — Est-ce dans une bourgade ? — Oui, & assez peuplée. — Tant mieux : nous aurons occasion de faire plus de mal & plus de bruit ; ces gens-là ne nous empêcheront pas de faire notre besogne : arrêtons ici notre plan.

Soufflefeu entrera avec moi dans la bourgade, & incendiera toute la partie opposée à celle où la noce sera établie : j'entrerais dans la maison destinée pour la fête, je m'empare de la mariée ; si le mari, le père, ou les parens se fâchent, je distribuerai quelques soufflets ; si cela ne les apaise pas, Toujoursdort leur dira de ma

462 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
part un petit mot à l'oreille, & je pense
qu'ils ne se le feront pas répéter : Souffle-
feu brûlera tout, excepté la maison, où
nous dînerons bien tranquilles. Comme les
manans pourroient s'ameuter, & nous lan-
cer des pierres, j'ordonne à Grippenuage
de s'asseoir sur la première nue qu'il trou-
vera, de courir après beaucoup d'autres,
de les joindre ensemble & de nous suivre
avec son amas; il versera mille charretées
de grêle sur la tête des mécontents, & nous
aurons soin de lui garder sa bonne part
du dîner.

« Par Mahomet ! dit Prétaboire, jamais
entreprise ne fut formée avec de plus sages
précautions. — Tu es donc content, mon
derviche ? dit Tranchemont, je pense que
tout le monde doit l'être. Allons ; mar-
chons en avant ! Toujoursdort, battez
agréablement, comme pour aller à noces.
Le tambour obéit & la troupe chemine
en bon ordre. »

Quand ils furent à deux lieues de la
bourgade, Tranchemont donna l'ordre à
Fend'l'air d'inspecter ce qui se passe à la
fête, & de voir si l'on ne servoit pas trop-
tôt le dîner. En trois minutes, le messager

est de retour. « Ce sont des idolâtres , dit-il , ils sacrifient devant une idole de bois une belle genisse à cornes dorées , qui ne seras cuite que dans une heure au plus. Par Mahomet ! dit Tranchemont à Prétaboire , tu dois être bien enchanté ? nous allons travailler contre l'idolâtrie , tu seras chargé de renverser l'idole , conjure-la bien avec ton livre ; je te la recommande.... Un mariage fait devant une idole , & sans cadi ! cela ne vaut rien : je veux épouser cette jeune personne à la musulmane , pour la remettre dans le bon chemin. »

Pendant cet entretien , la route continue , on avançoit chemin ; & enfin l'on arrive à la bourgade , directement devant la maison où les deux familles sont rassemblées : Tranchemont y entre comme chez lui.

« Quoi ! dit-il , on se marie ici sans m'en prévenir , & on se met à table sans moi ? » Qu'on se figure l'étonnement de ces honnêtes villageois ; ils se regardent tous sans mot dire , ils examinent en tremblant l'homme cuirassé qui leur parloit ainsi. « Nous sommes perdus ! s'écrioient-ils ,

464 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
c'est Bigstaf, c'est le tyran lui-même. —
Vous en avez menti, canailles ! il n'y a
pas de tyran ici : pour qui me prenez-vous ?
sachez que je suis l'époux de cette belle,
& qu'elle n'en aura point d'autre. En di-
sant cela, il la saisit par le bras ; le mari
& les parens s'avancent pour la dégager
de ses mains, d'un soufflet & de deux
revers il les étend par terre. Chacun se
saisit de bâtons, de couteaux, de meur-
bles, de tout ce qui se présente sous la
main pour fondre sur le ravisseur ; mais
tout-à-coup, Toujoursdort se mit à éter-
nuer. C'étoit encore là un talent que Tran-
chemont ne connoissoit pas ; il en fut telle-
ment étourdi, que moins acharné sur sa
proie, il auroit lâché prise. Cependant,
hommes & femmes, tout ce qui étoit dans
la maison fut renversé ; le bâtiment même,
qui n'étoit pas fort solide, en fut ébranlé.
Tranchemont revenu de son étonnement,
dit à son bruyant écuyer : « allons ! dé-
barrasse-moi de tout ce tas de canailles ;
jette par la fenêtre tout ce qui est trop
loin de la porte. Toujoursdort obéit, &
la maison fut nettoyée de tous ses hôtes.
Il n'y resta que la jeune épouse, qui pâmée

de frayeur, seroit tombée comme les autres, si elle n'eût été secourue par le vigoureux capitaine. Cependant on entendoit crier au feu dans toute la bourgade, & pousser des cris & des hurlemens. « Allons ! dit Tranchemont à Toujoursdort ; il n'est pas temps de ronfler ; nos camarades pourroient se perdre dans tout ce tapage ; il faut battre l'appel. Le tambour exécute l'ordre, la troupe se rejoint, & le repas de noce est dévoré.

La jeune mariée, contrainte de rester au milieu de cette compagnie, de souffrir les caresses brutales de Tranchemont, ne cessoit de répandre des larmes : « que j'aurai de plaisir à vous consoler, ma belle enfant ! lui disoit ce capitaine, versez une de ces jolies larmes dans mon gobelet, cela me fera trouver ma boisson délicieuse. Mais elle détournoit la tête d'un air qui exprimoit à la fois ses chagrins & son dégoût.

Pendant que ces brigands mangeoient & se rassasioient sans mesure, on a été avertir un petit détachement de quinze hommes de la garnison de Kallacahabalaba, qui faisoit ordinairement sa ronde dans les

366 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
environs ; on leur a dépeint le chef de la
troupe ; Tranchemont ne leur paroît pas
redoutable , ils viennent investir la maison
où il se trouve avec ses gens , & se dis-
posent à l'attaquer. Tout-à-coup le chef
de ce détachement entre le sabre levé sur
Toujoursdort , qui pare le coup en éter-
nuant ; Tranchemont , étourdi de ce bruit ,
se lève & se met en défense : un coup
de sabre a pourfendu du haut en bas le
plus hardi ; du revers il partage en deux
celui qui le fuit , le troisième a une épaule
abattue ; le quatrième perd la moitié du
bras ; le cinquième y perd la tête , & le
sixième y laisse ses deux jambes. Quand
les autres soldats de Bigstaf eurent vu
cette déconfiture , la frayeur leur donna
des aîles , ils abandonnèrent leurs armes
& leurs boucliers pour se rendre plus légers
dans leur fuite. Les compagnons de Tran-
chemont les voyant en désordre , les pour-
suivent sans relâche : Grippenuage fait
pleuvoir la grêle ; Soufflefeu en rôtit
autant qu'il en trouve , Toujoursdort éter-
nue aux oreilles de ceux qu'il peut attein-
dre ; il n'est pas jusqu'à Prétaboire qui
n'en assomme avec son livre ; tous tom-

bent étourdis , & sont livrés au fabre de Tranchemont , qui achève de les détruire ; enforte qu'il n'en reste aucun qui puisse porter la nouvelle du malheur commun.

Après cette défaite , le général vainqueur rentre , pour jouir du prix de sa victoire dans les bras de sa conquête ; mais pendant la bataille , elle s'est échappée ; il entre en fureur , & appelle Percevue. « Holà ! dit-il , souffriras-tu que ton chef soit privé de toute la joie qu'il a dû se promettre ? Cherche-moi cette femme infidelle ; par Mahomet ! malheur à celui qui la cache ! Percevue emploie toute son adresse & son attention. Mon général ! je ne l'apperçois pas : je vois bien une troupe de femmes à trois lieues d'ici qui s'enfuyent , emportant avec elles leurs enfans & leur bagage ; mais la mariée n'est pas de ce nombre.... Les murs de la bourgade ne peuvent cependant pas me la cacher ; car ils étoient de bois , & ils sont tous brûlés ! il faut qu'elle soit sous terre , & dans ce cas je n'y vois goutte. Ah ! double Mahomet ! s'écria Tranchemont , il est bien dur de vaincre , & ne pas triompher. C'est encore là un tour de ma chienne.

468 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
d'étoile ! mille bombes ! elle me dispute
toute espèce de conquête , je suis déses-
péré.... Allez dire à Toujoursdort de battre
le rappel ; qu'on vienne se remettre à
table ! il y a ici de quoi boire , & mon
chagrin est de ceux qu'il faut absolument
noyer.

La petite troupe rejoignit bientôt son
général , & prit part à son affliction en
partageant la consolation qu'il avoit choisie.

« Ah ! mon cher Bondos ! lui dit Fran-
chemont , les jolies jambes que tu aurois
portées autour de ton col ! jamais tu n'au-
rois été chargé d'un si doux fardeau ! mais
nous sommes à présent forcés , comme le
derviche , à mener une vie pénitente ; fai-
sons la durer du moins jusqu'au milieu de
la nuit , afin qu'elle soit plus méritoire....
Toi , Toujoursdort ! comme j'ai beaucoup
de confiance dans ton talent , je te charge
d'assurer notre repos jusqu'au lever du so-
leil : vas faire une ronde à une demi-lieue
d'ici ; tu battras pour quatre-vingt tam-
bours , & tu donneras un peu ferme de
la trompette , lorsque tu appercevras des
curieux. Toujoursdort obéit , pendant que
ses camarades continuèrent à se divertir

& à boire outre mesure , jusqu'à ce que le dessous de la table devint le lit de ceux qui l'environnoient.

Il ne se fait pas tous les jours des noces , où l'on puisse trouver son repas apprêté sans s'en être donné la peine. Le lendemain , la troupe commandée par Tranchemont fit beaucoup de ravages de côté & d'autre , avec d'autant plus de hardiesse , que sous un tel chef elle se flattoit de l'impunité ; mais elle étoit obligée d'affaisonner elle-même ce qu'elle vouloit manger. Toutes les nuits elle campoit sous sa tente , dont on ignoroit la position , parce qu'elle n'étoit jamais tendue qu'à la faveur de l'obscurité. De jour il falloit souvent combattre , parce qu'elle rencontroit de petits détachemens pareils à celui qui avoit prétendu l'envelopper , mais c'étoit autant de mort ou de pourfendu. Ce qui échappoit au fer & au feu tomboit à la voix de Toujoursdort , qui achevoit de leur percer le timpan en leur parlant à l'oreille ; enfin on envoyoit la grêle pour compléter le désastre & la désolation.

Un homme cependant avoit imaginé un moyen pour délivrer le pays du terrible

470 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
fléau qui le désoloit : c'étoit de s'armer
de frondes, & d'accabler de pierres les
auteurs de tant de ravages. Percevue obser-
voit cet homme, qui essayoit l'arme nouvelle
dont il devoit proposer l'usage ; il le voyoit
prêt à faire part de sa découverte aux per-
sonnes qui l'environnoient ; mais à l'instant
qu'il ouvre la bouche , une flèche partie
de l'arc de Droitaubut lui entre dans la
gorge, & arrête le bon avis au passage.
Le désespoir est dans la contrée , les avis
en sont portés de toutes parts à Kallaca-
habalaba , par cent flèches qui y sont tom-
bées : (c'étoit ainsi qu'on présentoit des
requêtes à Bigstaf, ou qu'on lui faisoit
parvenir des plaintes ou des avis).

La tyran fait assembler son conseil : il
étoit composé d'un astrologue très-expert
dans la géomancie.

« Voyez l'état où nous allons être ré-
duits , lui - dit il : personne ne peut venir
nous troubler ici , mais rien ne peut nous
garantir de la famine dont nous sommes
menacés : jusqu'ici mes armes avoient com-
battu avec avantage ces brigands extraor-
dinares qui infestent mon pays ; mais leur
audace s'est sans doute accrue avec leurs

forces. Ils ont à leur tête un chef, qui seul a détruit plusieurs détachemens de mes soldats qui veillent à la sûreté de ces contrées & perçoivent les impôts ; il y a beaucoup de surnaturel dans les rapports & les plaintes qu'on me fait ; imaginez donc les moyens de pourvoir à notre sûreté. — « Je m'en occupe depuis quelque temps, répondit le savant personnage. J'ai fait le thème astrologique de tous ces gens-là ; les armes ordinaires ne pourroient vous donner sur eux aucun avantage : les prétendus dons qu'ils employent si mal, sont plus ou moins magiques, mais cet art a cela de défectueux, que le plus grand de tous les moyens qu'il emploie peut être détruit par le plus petit de tous ceux qui lui seroient directement opposés. Ainsi je m'approcherai de Toujoursdort avec du coton dans les oreilles, & son tambour fera sans effet ; je cracherai dans la bouche de Soufflefeu, & l'incendie est éteinte ; Percevue devient inutile à mesure que le danger s'approche ; la flèche de Droitaut s'émouffe contre l'acier ; Fendl'air n'est qu'un courrier qu'on arrête aisément ; la science de Grippenuage tient à un fil qu'on

472 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
trouvera moyen de couper : Prétaboire est
poltron comme un derviche , & où il n'y
a pas de l'eau à boire, il est inutile ; mais
il faut se garantir de son livre : Grossitout
& Bondos font partie du bagage & ne
font point redoutables. Mais le plus grand
ennemi que nous ayons à combattre est le
capitaine Tranchemont, chef de cette mau-
dite engeance ; c'est un homme de tout
temps disgracié par les étoiles , & réelle-
ment doué par elles du crédit de faire tout
le mal possible , sans jamais opérer le bien :
il a l'esprit prompt & créateur, l'ame in-
trépide , & le corps d'une force extraordi-
naire, mais il est toujours la victime de son
emportement : il porte un sabre constellé,
auquel le diamant même ne résisteroit pas ;
en lui opposant votre masse de bronze , il
la couperoit en mille morceaux , & vous
seriez défarmé. Sa coutume ordinaire est
d'envoyer des défis , mais on l'a prévenu
que vous n'en acceptiez qu'à des conditions
qui ne lui plaisent pas. Cependant, Seigneur !
si vous voulez vous armer avec vos soldats
à ma fantaisie , j'ose vous promettre un suc-
cès certain sur lui & toute sa troupe. —
Allez dans mon arsenal, dit Bigstaf, faites-

ÿ préparer toutes les armes que vous jugerez convenables pour mes soldats & pour moi-même ; je prise trop vos avis pour ne pas les suivre aveuglément. — Je vous prévins , dit l'astrologue , que ces armes seront extraordinaires. — Il n'importe ; elles n'en seront que meilleures pour combattre l'ennemi : il faut opposer le merveilleux au merveilleux.

Le capitaine Tranchemont continuoit de ravager la plaine : Bigstaf , de concert avec son savant , prépare la petite armée qu'il doit mettre en campagne , on rassemble & perfectionne dans les arsenaux , & en secret , les armes & les machines de guerre dont elle doit être pourvue. Lorsque tout est prêt , un corps de trois cent hommes , tout étincelant d'acier , est descendu de la forteresse à l'aide des poulies & des paniers , & couvre la plaine.

« L'ennemi ! l'ennemi ! s'écrie Percevue. — S'est-il laissé tomber des minarets ? dit Tranchemont. — Oui mon général ; voilà les paniers qui se vident ! il en sort trois cent hommes , & un chef qui les commande.... C'est le tyran lui-même ; je le reconnois à sa taille : il paroît plus grand qu'à

474 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
l'ordinaire.... Ah ! quel singulier casque il a sur la tête ! c'est une grosse marmite à cuire ; il faudra que Soufflefeu la fasse bouillir.... Il a un bouclier épais de cinq doigts ; ses regards sont brillans comme s'il y avoit du feu.... Mon général ! irai-je mettre le piquet devant Droitaubut , pour qu'il lui envoie un compliment de votre part à l'œil gauche ? — Voilà bien du zèle, soldat ! dit Tranchemont , regardez , mais ne conseillez pas.... Mon ennemi est donc en plaine , ridiculement précautionné contre mes coups !... Allons Toujoursdort ! appelez tout le monde à l'ordre , & marchons à l'ennemi.

Bientôt les deux armées sont en présence à la portée du trait : Tranchemont se place au centre entre Toujoursdort & Soufflefeu ; Prétaboire & Percevue sont à l'aîle droite ; Fendl'air & Droitaubut à la gauche ; Bondos & Grossitout à l'arrière-garde ; Grip-penuage traîne avec lui un train d'orage qu'il balance dans les airs en attendant l'occasion de le répandre.

De son côté Bigstaf fait ses dispositions ; il range son armée sur une ligne à trois hommes de hauteur. On voit au premier

rang ceux qui manient l'arme blanche ; au second chaque foldat eft armé d'une fer-
ringue ; & ceux du troifième d'une paire
de cifeaux : tous font couverts d'armes dé-
fenfives de la meilleure trempe.

Tranchemont voit déployer devant lui ce
triple rang de guerriers , & plein de con-
fiance dans fes forces, il marche avec affu-
rance , & croit aller à une victoire aifée :
il précède fa troupe de dix pas , comme
pour défier fon ennemi à un combat fin-
gulier. Bigftaf s'avance pour l'accepter ;
les armées reftent en fufpens , & Tranche-
mont ordonne à Toujoursdort de fonner
la charge. Il n'y eut que cet ordre de bien
exécuté , car d'ailleurs des événemens im-
prévus par Tranchemont déconcertèrent
tous fes projets , & détruífrent fes efforts.

Dès que Tranchemont a oppofé bouclier
à bouclier avec fon adverfaire , il veut dé-
charger fur la tête de Bigftaf un de ces
coups décisifs , par lesquels il a tant de
fois fignalé la force de fon bras & la
trempe de fon fabre ; mais avant de frap-
per , il crut adrefser ainfi la parole à l'en-
nemi dont il eft sûr de triompher.

« Bigftaf ! lui dit-il , tyran des marmi-

tons ! n'as-tu pas de honte de te présenter au combat la marmite en tête ? penfes-tu donc que ta batterie de cuisine puisse te préserver des coups dont tu es menacé ; ou ma mauvaise étoile t'a-t-elle suggéré de m'opposer cette défense ridicule , afin de ne retirer de ma victoire que l'affront d'avoir triomphé du prince des cuisiniers ? Est-ce donc avec des apoticaire & des tondeurs , que les vaillans soldats de Tranchemont doivent combattre ? ... Ose lever sur moi la massue qui sied moins à ta main avilie , que la broche à laquelle ton rôti tourne tous les jours ! elle feroit un digne assortiment du casque & du bouclier que tu portes.

« Tranchemont ! répondit Bigstaf , tes paroles ressembtent à ta conduite. Je ne suis pas venu devant toi pour combattre un guerrier , mais un boucher de profession. Et s'il me convient d'agir en tout noblement , il te convient à toi de périr d'une manière ignoble : tu provoques le premier coup de ma part ; ose toi-même le porter. — Par Mahomet ! tu n'auras pas menti , dit Tranchemont. A ces mots la vivacité de la foudre semble ne pouvoir égaler celle

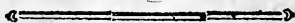
du coup qu'il laisse tomber sur le pot en tête de son ennemi ; mais à l'instant où le sabre y touche , au lieu de pénétrer , il rebrousse de manière à ébranler le vigoureux poignet qui le tient assujetti : Tranchemont , étonné de cette résistance , veut partager d'un seul coup le bras & le bouclier de son adversaire ; mais la lame de son cimenterre vole en éclats : au lieu d'avoir frappé sur du fer comme il le croyoit ; c'étoit contre une citrouille creuse & un fromage moisi , que la puissance magique de son sabre s'étoit dissipée.

« Double mille escadrons ! s'écria Tranchemont en reculant quatre pas ; holà ! Soufflefeu ! qu'on mette cette tête à la braise ; faites-un feu d'enfer. »

Soufflefeu veut obéir , mais aussitôt cent seringues dirigées contre sa bouche y font entrer un déluge d'eau , & il n'en sort plus qu'une épaisse fumée. Privé de ce secours , le général déconcerté appelle à son aide Grippenuage , qui rôdoit au-dessus de l'armée avec une provision de grêle & de tonnerre ; mais tous les ciseaux de la troisième ligne des soldats de Bigstaf sont en l'air ,

478 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
& coupant des fils invisibles, ils détournent l'orage sur l'armée ennemie.

Tranchemont ménageant alors une retraite honorable, crut devoir employer sa dernière ressource, il fait battre aux champs par Toujoursdort ; mais l'armée ennemie n'en est point épouvantée, grâce au coton dont les oreilles des soldats sont taponnées ; ils parviennent à former un cercle autour de Tranchemont, le tambour frappe à coups redoublés sur son énorme ventre ; la frayeur du vacarme étourdit toute la troupe, qui s'enfuit à toutes jambes, mais Tranchemont demeure la victime ; le tyran de Kallacahabalaba l'affomme de sa massue ; Toujoursdort crève dans sa peau, Soufflefeu est étouffé par la fumée, le reste échappe comme il peut, & va chercher sa sûreté dans les cavernes qui lui servoient de repaire.



DOBIL-HASEN finit ainsi son conte. L'attention qu'on lui avoit prêtée, l'air satisfait qu'il avoit cru remarquer dans ses auditeurs, lui donnoient une très-bonne opinion de son succès. « Je viens, dit-il, de

raconter des choses bien extraordinaires, mais les conditions que nous avons acceptées me soumettoient à faire un conte dont les événemens fussent absolument neufs; je les ai fait arriver à des personnages inconnus; j'ai eu le plus grand désir de satisfaire mon aimable cousine, je ne fais si j'aurai ce bonheur. — Assurément, dit Vafumé, votre conte nous a fait à tous un très-grand plaisir; & ma bonne Nané ne disconviendra pas qu'elle n'ait beaucoup ri. — Je l'avouerai, dit la nourrice, j'ai été toute oreille : à chaque instant, j'attendois une nouvelle plaisanterie. J'ignorois cette manière de faire des contes, elle a été absolument neuve pour moi.... Mais est-ce-là tout ce que nous devons entendre? — Non, ma bonne, répondit Vafumé, il nous en revient encore un, & nous attendons avec impatience que celui qui doit le faire veuille bien commencer; en disant cela, elle jetoit les yeux sur le plus jeune de ses cousins, dont la timidité fermoit la bouche.

Valid-Hasen aimoit plus passionnément sa cousine que ses frères; un goût plus délicat & moins intéressé dominoit son penchant, & il la préféroit aux partis les plus avan-

480 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
tageux de Surate ; mais la crainte de la perdre éloignoit dans ce moment-là de son esprit toutes les ressources de son imagination : quoiqu'il fut doué d'une mémoire & d'une intelligence peu communes , il ne se présentoit rien à son esprit qui ne lui parût avoir été imaginé par d'autres ; peut-être aussi que l'amour-propre étoit en jeu ; quoiqu'il en soit , on s'aperçut de son embarras, ses lèvres trembloient, une rougeur involontaire couvroit son front, cette incertitude allarmoît la belle Vafumé, qui s'intéressant plus particulièrement à son jeune cousin , désiroit en secret son triomphe : & la bonne Nané attendoit un conte.

Enfin Valid-Hafen s'enhardit ; & franchit le pas dangereux qu'il redoutoit, en commençant ainsi.

Rêve de Valid-Hafen.

APRÈS les contes agréables que je viens d'entendre , dit-il , il y auroit à moi bien de la témérité de prétendre à les égaler avec les seules ressources de mon imagination : cependant on dit que les rêves ont souvent quelque chose de divin , celui que j'ai fait cette nuit est si extraordinaire, que
même

même en ne le comprenant pas, je suis forcé de le respecter; & c'est l'effet du sentiment qu'il m'inspire, qui m'enhardit à vous le raconter.

A la suite des applications studieuses que je fais chaque jour, & dont j'espère de recueillir les fruits, fatigué d'une lecture contentieuse, je me suis endormi hier au soir sur ma table, la tête appuyée sur les mains.

A peine fus-je complètement endormi, que je me suis cru transporté au milieu d'une plaine aride où la soif me dévorait. Je cherchois partout des yeux une source bienfaisante; mais comment la trouver au milieu des sables brûlans qui m'environnoient?... Enfin j'aperçus un beau melon sur une tige déjà desséchée. Je pris mon couteau, & me courbai sur le fruit pour l'entamer: dès que la lame y fut entrée, le manche suivit; il entraîna la main, le bras, le coude, l'épaule, & tout mon corps y pénétra, sans que ma tête eût le temps de faire la moindre réflexion.

Un instant après, je me trouvai assis sans savoir sur quoi, au centre du melon, dont l'intérieur figuroit à mes regards un brouil-

lard épais , presqu'équivalent à des ténèbres : il me sembloit que je travaillois péniblement des mains pour tâcher de l'écarter, lorsque, tout-à-coup, il parut se dissiper de lui-même, sous la forme de ces vapeurs légères que les vents promènent sur le sommet des montagnes élevées. Il disparut tout-à-fait, & j'eus la liberté d'examiner les différens objets qui m'environnoient.

J'étois assis sur un beau gazon tapissé de fleurs & de plantes, toutes plus curieuses les unes que les autres; le ciel étoit au-dessus de moi, & le soleil à l'orient m'éclairoit de ses rayons : un seul objet fixoit toujours ma vue. C'étoit un superbe noyer, mais si grand & si beau que sa tête paroissoit toucher les cieux, tandis que son ombre couvroit tout le terrain sur lequel j'étois assis. Cette majestueuse plante avoit tant de branches, elles étoient d'une si prodigieuse étendue, que cinq cent hommes (dont un seul en occupoit une) abattant le fruit, & se criant l'un à l'autre, ne pouvoient parvenir à s'entendre; mais je distinguois par la menace du bâton, qu'ils se disputoient les noix qui étoient à terre, & qu'elles appartenoient à celui qui les avoit

fait tomber ; cependant ils ne se querelloient que par intervalles , & la besogne alloit son train. Je ramassai deux noix , je les ouvris , & ne trouvai que des coquilles vides : pourquoi donc tant de bruit , me disois-je , & tant de soins , pour se disputer & n'abattre que des coquilles vides ? Cependant cette grêle de noix qui pleuvoit sur ma tête m'exposoit à quelque danger , aussi je cherchai une autre place plus éloignée où je ne voyois abattre que des feuilles ; mais on en paroissoit aussi jaloux que du fruit.

En faisant le tour de cet arbre , je m'aperçus qu'il restoit à son sommet une seule noix ; elle paroissoit n'avoir pas plus de valeur que les autres , mais sa prodigieuse élévation trompoit les regards. Aucun bâton ni aucun ouvrier n'y pouvoit atteindre ; ceux ci même ne la voyoient pas.

Je me sentis jaloux de faire tomber le seul fruit qui restoit ; mais comment m'y prendre ? je n'avois point de bâton , & je ne pouvois pas même grimper sur le tronc de l'arbre.

J'avois vu des jeunes gens lancer des pierres avec des frondes. Je m'avisai d'en

faire une avec mon mouchoir, j'y mis un caillou rond du poids d'une demi livre à-peu-près ; je jetai ma pierre sans presque regarder au but ; la noix est frappée, elle tombe, & sa chute fut assez forte, pour attirer l'attention des ouvriers qui étoient perchés sur le noyer.

Etonné de mon succès, je ramassai le fruit, je l'ouvris : ô merveille ! La coquille renfermoit des millions d'arbrisseaux, tous aussi parfaits dans leur espèce, que le grand noyer qui les portoit : à mesure que je les démêlois, les ouvriers qui m'avoient examiné s'étant placés sur mes épaules, les prenoient & s'écrioient : « voyez la belle chose que j'ai trouvée ! Je voulus en vain revendiquer mes premiers droits à cette découverte. Vous ! me disoient-ils, vous avez abattu cette noix ? vous n'avez pas seulement mis les pieds sur l'arbre. — Mais, disois-je, c'est avec une pierre que j'ai réussi, je l'ai lancée avec mon mouchoir, qui est resté dans les branches où vous le voyez encore ! »

Mes rivaux ont levé les épaules ; & moi, courroucé de me voir enlever un trésor que je tenois de mon adresse & du hasard, hor-

teux de n'avoir plus entre les mains qu'une coquille vide ; je me suis réveillé , fort agité d'un rêve qui doit avoir une signification , & que je demande instamment à celui qui pourra la trouver. — Vous faites l'éloge du conteur , reprit Vafumé ; & je conviens qu'il le mérite. Quand on rêve aussi agréablement , on est fâché de se réveiller. — Ça , dit Nané , prêtons donc l'oreille à un autre conte , car ceux que l'on fait ici me font perdre l'appétit. — Il n'y en a plus à entendre , ma chère nourrice , dit la belle Indienne , je vous ai fait appeler pour les trois contes qui viennent de se faire ; j'avois imposé la condition de la nouveauté , trouvez-vous qu'elle ait été bien remplie ? — Parfaitement bien , dit l'aveugle ; j'ai bien ouï des contes dans ma vie , j'en ai même fait , mais je n'en connois point de plus originaux que ceux-ci , soit pour le fonds , soit pour la manière de les débiter. »

Vous me direz , ma bonne Nané , repartit Vafumé , auquel des trois vous donneriez la préférence ; votre goût décidera mon choix : votre jugement ne fera pas la suite d'aucune prévention en faveur

486 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
des conteurs, puisque vous n'avez pu les
voir ; ainsi, ma chère nourrice, j'attends
votre avis. — Je n'ai rien à vous refuser,
ma chère fille ; & voici d'abord mon avis sur
le premier conte.

« Rien de plus ingénieux, poursuivit
l'aveugle Nané, que la manière dont l'Ar-
ménien prétendu trompe Narilha & son
fils ; mais n'a-t-on pas employé trop
d'esprit pour abuser une extravagante &
un idiot ? N'a-t-on pas mis trop de
moyens en l'air pour faire épouser la fille
d'un barbier au fils d'un potier de terre ?
& m'a-t-on fait désirer des noces aux-
quelles je devois m'intéresser ? je n'ai point
connu l'épouse, & j'ai peu oui parler du
mari. D'ailleurs, il me semble qu'il ne fal-
loit pas répandre l'or à pleines mains & si
merveilleusement, lorsqu'une poignée de
sequins auroit suffi pour tout terminer ;
je n'aime pas les châtimens qui suivent,
& j'aurois voulu rire jusqu'au bout ; car
je l'avouerai, ce conte malgré ces petits
défauts m'avoit paru charmant, & j'ai été
fâchée que la fin fût moins gaie.

« Le second conte m'a transportée au
milieu d'une foule d'êtres extraordinaires ;

J'ai bien ri des folies de tout genre qui y sont répandues, je me suis infiniment amusée; mais c'est tout; j'ai vu disparaître sans regret ces illusions chimériques; & ce conte m'a laissée vide de sentimens, comme d'idées. Quand j'ai beaucoup ri, ma chère fille, je ne suis pas fâchée que le motif de cette gaieté me rappelle au plaisir.

« Quant au troisième, ce n'est qu'un rêve court, mais il occupe prodigieusement. Je crois cependant en avoir saisi les principaux traits.

« Le rêveur égaré sur les sables arides m'a présenté l'homme studieux: il est altéré de connoissances. La nature est cachée sous l'écorce du melon qu'il entame; son corps suit la lame du couteau, parce qu'il s'abandonne sans réserve à la recherche de la vérité: il se trouve d'abord dans les ténèbres, vient ensuite le moment où il peut se reconnoître. Le beau noyer représente l'objet dont il ambitionne la connoissance, il est couvert de curieux qui font de la besogne mal entendue, en abattant des coquilles vides & des feuilles, & en se disputant orgueilleusement le fruit de leurs mauvais travaux. Un homme plus adroit lance une

pierre qui fait tomber la noix du sommet de l'arbre ; il l'ouvre , & la vérité y est renfermée sous l'emblème d'un million de petits noyers , produits d'un germe unique : on doit cette découverte au hasard , père de toutes celles qui sont utiles.

J'avoue , ma fille , que ce petit rêve m'a fait plus de plaisir que les deux contes ; & que ceux-ci perdront infiniment de leur prix , quand je me rappellerai l'allégorie ingénieuse du noyer. »

Vasumé fut de l'avis de sa nourrice. « Un bon conte , dit-elle , est celui qui amuse en instruisant , qui fait sentir & réunit l'utile à l'agréable. Elle donna le prix à son cousin Vadid-Hasen , leurs noces furent célébrées avec éclat dans Surate , & leur bonheur ne fut pas un rêve.

Fin du trente-neuvième Volume.

T A B L E

DES CONTES RENFERMÉS DANS CE VOLUME.

AVENTURES de <i>Simoustapha</i> & de la <i>Princesse Ilsetilsone</i>	page 5
HISTOIRE d' <i>Alibengiad</i> , <i>sultan d'Herak</i> , & des faux oiseaux du paradis.	257
HISTOIRE de <i>Sinkarib</i> & de ses deux <i>visirs</i>	266
HISTOIRE de la famille du <i>Schebandad de Surate</i>	362
L'amant des étoiles, conte de <i>Cabil-Hasen</i>	366
Les prouesses & la mort du capitaine <i>Tranchemont</i> & de ses braves. Conte de <i>Dobil-Hasen</i>	421
Rêve de <i>Valid-Hasen</i>	480

Fin de la Table.

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE



